

Bibliothèque numérique

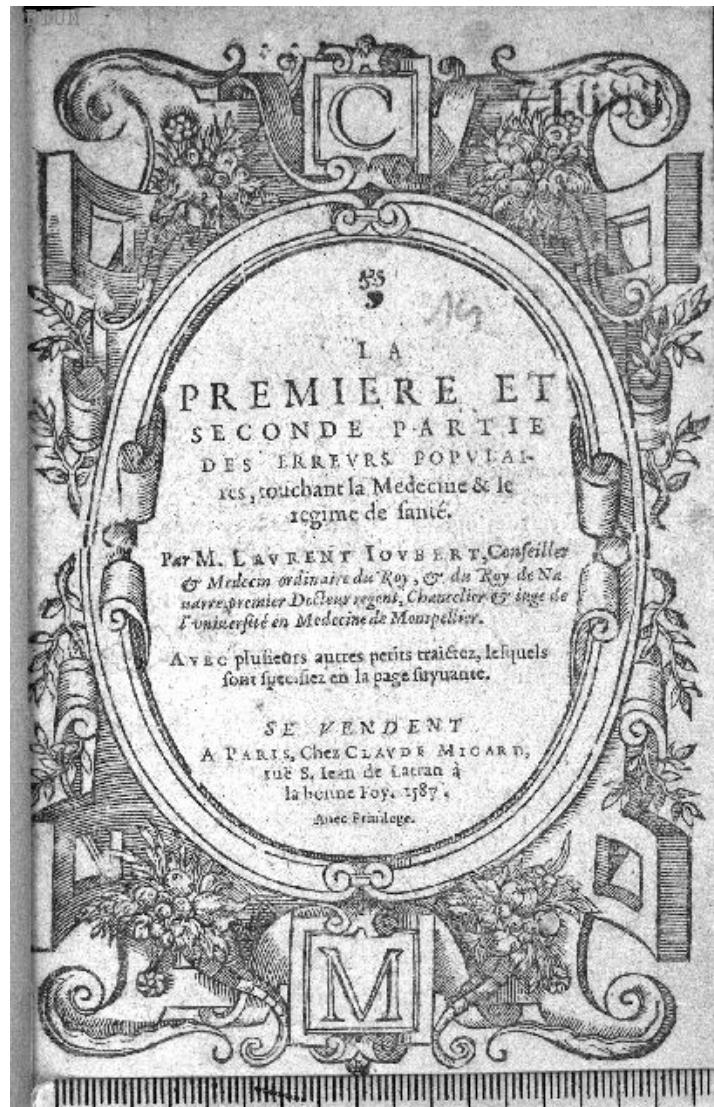
medic@

Joubert, Laurent. La premiere et seconde partie des erreurs populaires, touchant la Medecine et le regime de santé. Par M. Laurent Joubert, Conseiller et Medecin ordinaire du Roy, et du Roy de Navarre, premier Docteur Regent, Chancelier et juge de l'université en Medecine de Montpellier. Avec plusieurs autres petits traictez, lesquels sont specifiez en la page suyante,

*A Paris, chez Claude Micard. Avec privilege, 1587.
Cote : 71683 (1)*



(c) Bibliothèque interuniversitaire de médecine (Paris)
Adresse permanente : <http://www.bium.univ-paris5.fr/histmed/medica/cote?71683x01>



ORDRE DE TOVT
L'OEUVRE.

*oultre la premiere & seconde partie des Erreurs
populaires, y est*

Vn meslange & ramas d'autres propos vulgaires, &
Erreurs populaires, tant de luy que de ses amis.
Explication de quelques Phrases & mots touchant
aucunes maladies.
Remedes Metaphoriques & extrauagans.
Remedes superstitieux, ou vains & ceremonieux.
Propos fabuleux de la Vipere, du Bieure, de la Sala-
mandre, & de l'Ours.
Deux Paradoxes de luy mesme, traduits par Isaac son
fils.
Question vulgaire, quel langage parleroit vn enfant
qui n'auroit iamais ouy parler.





A TRES HAVTE, TRES
EXCELLENTE ET STVDIEVSE

Princesse, Marguerite de France, tres illustre
Royne de Navarre, fille, sœur,
& femme de Roy,

Laurent Ioubert, son tres humble & tres
affectionné seruiteur: Salut.

Notre Dame, il y a vn grand different
entre les Princes de Philosophie, Pla-
ton & Aristote, sur la condition de
l'ame raiſonnable: qu'ils accordent fa-
cilement eſtre celeſte, diuine, & im-
mortelle, ſeparable du corps: mais Platon veut, qu'el-
le foit d'elle meſme ſçauze de toutes choses, lesquel-
les ſeffacent de ſa memoire & ſ'oublient, à l'inſtant
qu'elle eſt ſubmergee, & comme embourbee en no-
tre corps humide & mol. Puis à meſure que le corps
ſe deſſieche petit à petit, l'ame redeuenant auſſi plus
nette & reluiſante, ſe ramenteoit, & reconnoit tou-
tes choses de peu à peu, comme ſ'il les apprenoit de nou-
veau. Car de la ſentence de Platon, ce que nous diſons
Apprendre, n'eſt qu'un Reſſouuenir. Au contraire

à 2

Aristote affirme, nostre ame venir au corps ignorante de tout, mais capable & tres prompte a conceuoir toutes choses: est ainsi icelle vn esprit actuellement simple, & toutes choses en puissance. Il la compare a vn tableau poly, auquel n'y a rien de peint ou graue, prest a recevoir toutes couleurs & figures que lon voudra. Cest aduis a eu plus grand sussite, que le premier: C'est tems pour veritable, de ceux qui philosophent le mieux. Car si on deuenoit sçauant, par la seule exiccation du corps, il s'ensuyuroit, qu'on n'auroit besoin de doctrine, & que l'erreur n'auroit aucun lieu en l'ame (pourrue que les sens exterieurs fussent entiers & sains) qui sont deuse conclusions notoirement absurdes. Car quant a la doctrine ois enseignement, quel besoin en auroit-on, si l'ame d'elle mesme deuient, ou reduecent sçauante? Et s'il ne tient que a la superflue humidite du corps, qu'elle ne s'ache tout, quoy qu'on luy puisse demonstrier, elle ne comprendra ou retiendra aucune chose: & faut auoir la patience, que en s'essuyant, elle se ramentoie les choses oubliées. Tellement que la doctrine seroit en vain, totalement inuile, sinon comme pour remettre en chemin celuy qui seroit esgare: quand apres l'exiccation du corps, l'ame seroit neantmoins comme esperdue, en continuant son oubly. Mais encor faudroit-il, que tous ceux de mesme aage & complexion, fussent esgalement sçauans, puis qu'ils seroyent esgalement dessichez, & leur ame demouilee de mesme. Quant a l'erreur, quel lieu peut-il avoir en l'ame, si elle s'ache tout, pour neu que les sens exterieurs ne l'abusent, en luy representant

sentat vne chose pour autre. Elle pourroit bien ignorer ce qu'elle n'auroit encores decouvert ou recognu: mais ce n'est pas errer. Car au moins, ce qu'elle s'auoit, comme tout s'auoir est veritable, seroit vray. Or les erreurs & fausses opinions sont si vulgaires & communes en l'ame, que rien plus, il faut donc qu'elles viennent d'ailleurs, & s'insinuent de par dehors, s'auoir est, de mauuaise doctrine & fausse persuation. Bien est vray, que l'ame se peut forger (comme elle fait en la plus part des hommes) des erreurs & mensonges, s'abusant elle mesme: & c'est par ignorance. Car voulant raisonner ou discourir sur quelque chose, où il faut plusieurs considerations, l'ame ignorant quelqu'une d'icelles, & n'estant bien seure des autres, elle fait un mauuaise syllogisme & conclusion fausse: à laquelle neantmoins elle se plaist & arreste par ignorance, ne s'achant discerner le faux du vray. Ainsi s'engendre un erreur: qui est autant ou plus tenant en l'ame du presomptueux, mère de telle opinion, que l'erreur persuade d'une fausse doctrine, en l'ame du facil croyant, sans discours ou difficulté.

Voila, M A - D A M E , la source des erreurs: que monstre bien, l'ame estre de soy ignorante, & simplement capable de tout ce qu'on y veut peindre & grauer, soit bien, soit mal, vray ou faux. Car comme l'eau insipide, reçoit indifferemment toutes sauours, & la laine blanche toutes couleurs, ainsi nous pouvons faconner l'ame de toutes qualitez, & bien heureuse celle, qui rencontre de fort bons mai-

à 3

stres sur tout a la premiere erudition, afin qu'elle ne soit grasee, teinte, abreuee ou parfumee de mauvais traits, couleurs, humeurs, ou senteurs, fausses, corrompues, & viciuses des le commencement. Car il est trop difficile, sinon impossible, d'effacer, reparer, ou reformer les mauvaises opinions figurees & empreintes en vn corps mollet, qui les reçoit fort auant: comme aussi de changer le lustre, teint, & couleur ja imprimez aux contenances & maintiens, corriger les humeurs engendrez de pernicieuse nourriture, d'où procedent semblables meurs, & de la, semblables actions, qui comme meschantes odeurs, offendrent le nez, & le cerveau des mieux sensez: odeurs inemendables, sans respondre tout l'humeur, qui engendre la vapeur si odieuse & detestable.

M A D A M E, je laisse pour le present a mes sieurs les Theologiens, l'institution de l'ame en la foy Chrestienne, pour la luy engraver bien auant, la tenire de pieté, l'abreuer de saine doctrine, & la parfumer des odeurs aggreables a Dieu, & profitables au prochain: qui sont vie sainte & exemplaire, conforme a la doctrine, & procedant de pieté, ayant sa force en la foy hautement imprimee. Je me tiens a ce qui est de ma vocation: c'est d'auoir soin du corps humain, pour le conseruer en sante, & l'y remettre quand il en est decouer: le tout moyennant la grace du Seigneur tout puissant, qui a creé de terre la medecine, & institué le Medecin, pour la necessité de l'homme. En laquelle vocation, j'ay de long temps: (au moins depuis vingt cinq ans en ça) travaillé a faire deux profits:

profits : l'un d'instituer la jeunesse en ladite science, tant par escrit que doctrine verbale, sincerement & diligemment, luy donnant les premiers traitz, l'abreuant de bons preceptes, l'esleuant aux plus secrets remedes, l'exerçant en dispute & en pratique. L'autre d'estandre & aneantir plusieurs fausses opinions, & les erreurs (engeance d'ignorance) qui ont longuement eu valeur & vogue en la Medecine, Chirurgie, & Apothicairerie : ie dis, entre les professeurs de ces trois parties de nostre art. Dequoy s'ensuuent plusieurs abus & nullitez. Mais celà est fort peu au prix des Erreurs populaires au fait de la Medecine, & regime de santé, où elles sont tant espaisse, grossieres & lourdes, pour la pluspart, que elles meritent plus rivee, que reprehension. Toutesfois, parce qu'il y en a de fort preindicables à la vie des hommes, il me semble qu'on ne les doit mespriser, ou dissimuler : ains remontrer au vulgaire ignorant, en quoy & comment il s'abuse & fourvoe, le remettant en un meilleur chemin. Car il ne le fait malicieusement, ou en intention de nuire, ains pour le mieux (ce luy semble) ensuyuant son erreur. C'est le devoir des Medecins de luy dissuader ces fausses opinions & procedures, & l'instruire de faire mieux ce que luy concerne : comme de seruir & garder les malades, leur assistant fidellement, soubs la conduite & gouvernement des doctes Medecins. Aussi fait il, que d'où est venu le mal, procede le remede. Le mal (c'est à dire, l'erreur, engendré en l'ame du peuple ignorant) est venu de ce qu'il a oy dire, ou venu faire

à 4

8

aux Medecins, lesquels il vint contrefaire, sans aucun fondement. Car ignorant plusieurs & diuerses considerations requises, il fait son discours, & s'illogisant mal, il se forge de fausses conclusions & erreurs, qu'il tient pour choses vrayes, tirees (comme il avide) & confirmees de l'experience. Voila vn mal tres dangereux, duquel les Medecins en sont cause, pour auoir trop diuulgé & communiqué leurs reigles & ordonnances, que le vulgaire prend cruement, & n'en sait disposer bien à propos. C'est donc aux Medecins de remedier à ce mal: à la guerison duquel je me suis peiné assy longuement, le remonstrant à plusieurs: mais cela n'agueres servira d'autant que la plus part, est incapable de raison & discours. Dont enfin je me suis resolus de remonstrer au peuple ainsi defuoyé, ses erreurs par escrit: & de prendre vn iuge, qui ne luy soit aucunement suspect, & neantmoins capable d'en iuger, & condamner tels abus. Car si les Medecins iugent, de ce que les Medecins reprouent, ce seroit la meisme chanson. Il vaut mieux que ce soit vne autre personne, d'vn bon sens naturel, d'vn grand' vivacité d'esprit, & fait ingenier, qui n'ait aucun interest au different, & moins aucune passion qui le transporte, à iuger autrement que la raison humaine peut dicter, ayant d'entendement, discours & iugement par dessus le vulgaire, pour sonder & peser les raisons que je deduiray amplement.

O R apres auoir languemēt pensé qui pourroit estre ce iuge, l'excellece de vostre Majesté, M A D A M E ,
m'a

me a semblé la plus propre, qui soit pour le iour d'hay au monde: tant pour les rares vertus que chacun y admire, l'esprit plus que Angélique, le iugement exquis, l'honnête curiosité, & desir studienz de se auoir toutes choses, que aussi pour auoir bon loisir de vaquer à vn tel passe-temps, qui luy seruira de grāde recreation quelques heures du iour, à entendre & examiner les raisons, que i'y deduict contre le populaire, pour renuerfer ses erreurs. Je craindrois toutesfois les langues venimeuses des enuieux, qui pourront trouuer mal feant, que ie propose à V. M. vn tel subjet, duquel ie suis constraint en quelques endroits tenir des propos qui semblent trop sales & charnels: mais sachant qu'on peut honnestement parler, comme ie fais de toutes actions naturelles, non moins que de toutes parties du corps humain les plus secrètes & cachees, que les yeux chastes ne craignent point de voir en public par les anatomies: me souvenant aussi de ce que raconte Dion de la treſ-vertueufe Princesſe Tinie Romaine, femme de l'Empereur Auguſte, laquelle fauſa la vie à des hommes qu'on alloit mettre à mort, parce qu'ils ſtoient rencontréz devant elle tous nuds, diſant que pour le regard des femmes pudiques, ceux-là ne diſſeroient en rien des ſtatues: i ay estimé nuy de telles raisons, comme bōs deſenſſes, que la poſon des mes diſans ne me peut nuire en cest endroit.

M A D A M E ie remets toutes les qualitez & procedures devant les yeux de V. M. en les intitulant Erreurs, quoy qu'y ait des propositions bonnes &

veritables, tenues du populaire, mais il se fait en leur intelligence. Aussi en toute l'œuvre il y a plus d'erreurs corrigés, que d'autre matière. Or c'est la façon des escriuains, de faire l'inscription de ce qui est le plus, & de plus d'importance, ainsi que vostre divin esprit s'aura bien discerner, je m'en assure, suppliant tres-humblement V. M. de prendre en bonne part, & accepter d'en front sérain ce, que luy, présente en grand deuotion, pour le salut public, priant Dieu que la conserve, & accomplisse en elle ses saintes bénédicçons. De la Cour du Roy vostre mary, & mon tres-honoré Seigneur. Ce premier jour de l'an 1578.

LIBRAIRIE DE LA PLAGE
DIVISION DE LA
PREMIERE PARTIE EN
les Liures & Chapitres.

De la Medecine & des Medecins.

L I V R E I.

- E**xcellence de l'art de medecine, par dessus toutes les
arts humains. *Chap. 1.*
S'il est possible par la medecine d'allonger la vie
des hommes. *Chap. 2.*
Contre ceux qui ont opinion, que les medecins
prolongent les mœux, & ne font qu'abuser le monde.
Chap. 3.
Que ce n'est pas un peché, ou mal fait, d'appeler des Medecins, &
rfer des medecines, quand on est malade. *Chap. 4.*
De l'ingratitude des malades envers les medecins. *Chap. 5.*
Que le vulgaire n'estime rien, si on ne guerit contre son opini-
on, que les derniers remèdes ont tout l'honneur, & heu-
reux le Medecin qui vient à la declination du mal. *Chap. 6.*
Contre ceux qui iugent de la suffisance des Medecins, par le
succes, qui est souvent due à l'heure, plus qu'au sçauoir.
Chap. 7.
Contre ceux ausquels tout est suspect, & calomnié les Me-
decins, de la plus part des accidents qui surviennent à ma-
lades. *Chap. 8.*
Qu'il y a plus de Medecins, que d'autre sorte de gens. *Chap. 9.*
Que ce n'est le profit du malade, d'avoir plusieurs Medecins
d'ordinaire, mais qu'un medecin doit être fort assidu.
Chap. 10.
Contre ceux qui se plaignent de la courte visitation de quel-
ques Medecins. *Chap. 11.*
De combien sert la confiance du malade au medecin. *Chap. 12.*

- Contre ceux qui veulent des Medecins, & ne font ce qu'ilz
ordonnent. Chap.13.
De ceux qui en leurs maux ne veulent aucun Medecin, ou re-
mede, sinon contre les douleurs. Chap.14.
Que les sujets à maladies, sont sujets à la medecine, les autres
non. Chap.15.
Que ceux qui s'avaient quelque peu de la medecine, sont plus
mal au pres des malades, que ceux qui ne s'avaient rien du
tout. Chap.16.

De la Conception & Generation.
Liure deuxième.

- Si vne femme peut concevoir, sans avoir eu ses fleurs. Chap.1.
S'il est possible, qu'une fille conçoive à neuf, ou à dix ans.
Chap.2.
Se auoir mon si les taches rouges, que les enfans portant de leur
naissance, sont de la conception, & s'il est possible, qu'une
femme conçoive durant qu'elle a ses fleurs. Chap.3.
Pourqoy est-ce, que la femme concevant à la fin de ses fleurs,
ou tost apres, volontiers denient grossesse d'un fils: & celle qui
sur le retour, d'une fille. Chap.4.
Contre ceux qui conseillent de connoistre la femme durant ses
fleurs, pour ne faillir de l'engroisser. Chap.5.
Contre ceux qui ne cessent d'embrasser, pour avoir des enfans,
& les autres qui le font peu souuent, afin d'en avoir moins.
Chap.6.
Qu'il ne fait connoistre la femme avant dormir, & que
pource les travailleurs sont moins goutteux, & ont plus
d'enfans. Chap.7.
Comment se doit entendre, qu'une heure plus tôt ou plus tard,
fait qu'on engendre fils ou fille. Chap.8.
S'il est vray, qu'un homme vieux ne puissé engendrer des fils.
Chap.9.
Pourqoy dit on, que l'homme peut engendrer, tant qu'il peut
laser un quartan de son, & s'il est vray que ceux qui ont
les yeux enfoncés, ont esté engendrez d'un vieillard.
Chap.10.

Abus des femmes, qui se baignent toutes pour engrroiffer, & de celles qns avec cinq cents dîmers remedes n'y peuvent aduenir.

Chap. 11.

S'auoir mon, si un ladre confirmé, ou un voleur, peut engrroiffer des enfants fains.

Chap. 12.

De la Greisse. Liure III.

Comment se pent faire, que d'une ventree la femme porte neuf enfans.

Chap. 1.

Si une femme pent porter plus de neuf mois, & comment il faut entendre le terme de la groisse.

Chap. 2.

Qu'il n'est possible de cognouître assurément par les vnuies, si une femme est grosse, & quels sont les vrais signes de la groisse.

Chap. 3.

S'il y a certaine cognoissance, que le fruchet soit male ou femme, & qu'il n'y en aye qu'un, ou deux.

Chap. 4.

Que c'est un grand abus de mespriser les maux que admettent à raisons de la groisse.

Chap. 5.

Pour quoy dit-on, que qui refuse quelque chose à une femme grosse, un orgueiluy naist en l'oreil.

Chap. 6.

Pour quoy conseille-on à la femme grosse, de mettre la main à son derrière, s'elle ne peut soudain estre satisfaite de son appetit.

Chap. 7.

Des femmes qui mangent à force codignac durant leur groisse, pour faire que l'enfant ait bon esprit, & des rafins de pain, à ce qu'il ait meilleure veue.

Chap. 8.

S'il est vray que le premier morceau que mange la femme enceinte, va à son enfant.

Chap. 9.

De l'Enfancement & Gefine.

Liure quatrième.

Que l'oz bertrand ne s'osare point pour donner passage à l'enfant.

Chap. 1.

S'il est bon de faire assoir la femme sur le cul d'un chanderon

14

chaud, ou de luy mettre sur le ventre le bennet de son mary,
pour avoir meilleure deliurance, & quels sont les meilleurs
moyens d'accoucher.

Chap.1.

Que les matrones faillent grandement, de n'appeler les Medecins
à l'enfantement, au mortisement & autres maux peculiers
de femmes, & que mesmes les sages femmes doyent estre
enseignees des Medecins.

Chap.2.

Defaire bonne mesure aux garçons & non aux filles, & com-
ment il faut gomuerer la redille, & si celle des filles fera à
leur faire des amoureux.

Chap.3.

S'il est vray, qu'on poisse cognosir aux noeuds des cordes de
l'arrierefauz, combien d'infans aura la femme qui accou-
che.

Chap.4.

Des infans qui naissent refus, s'ils sont plus heureux que les
autres, & si leur chemise priserne de danger, ceux qui en
portent.

Chap.5.

Des Harpies qu'on dit voler, & s'attacher aux courtines du
laiet.

Chap.6.

S'il est vray que la femme accouchante en pleine Lune fera de-
puis un fils, & si en nomedie, une fille.

Chap.7.

De l'huile d'amandres douces, avec du sucre candi, qu'aucu-
nes femmes boisent dès aussi tost qu'elles ont enfanté, & de
la nourriture qu'on leur donne mal à propos.

Chap.8.

Qu'on nourrisse trop les accouchées, disant que la matrice est
vide, & qu'il la faut remplir.

Chap.9.

S'il est vray qu'une accouchée puisse piffer le laiet. Chap.10.

Pourquoy est-ce, que du premier enfant communement on a
moins de tranches.

Chap.11.

Chap.12.

Du laiet, & de la nourriture des enfans.

Liure cinquième.

Exhortation à toutes mères de nourrir leurs enfans. Chap.1.

Quand est bon le laiet d'une accouchée, combien d'heures doit
être un enfant sans tetter, & qu'est ce qu'on luy doit donner
premierement.

Chap.2.

Qu'une pucelle peut avoir du laiet en quantité notable.
Chap.3.

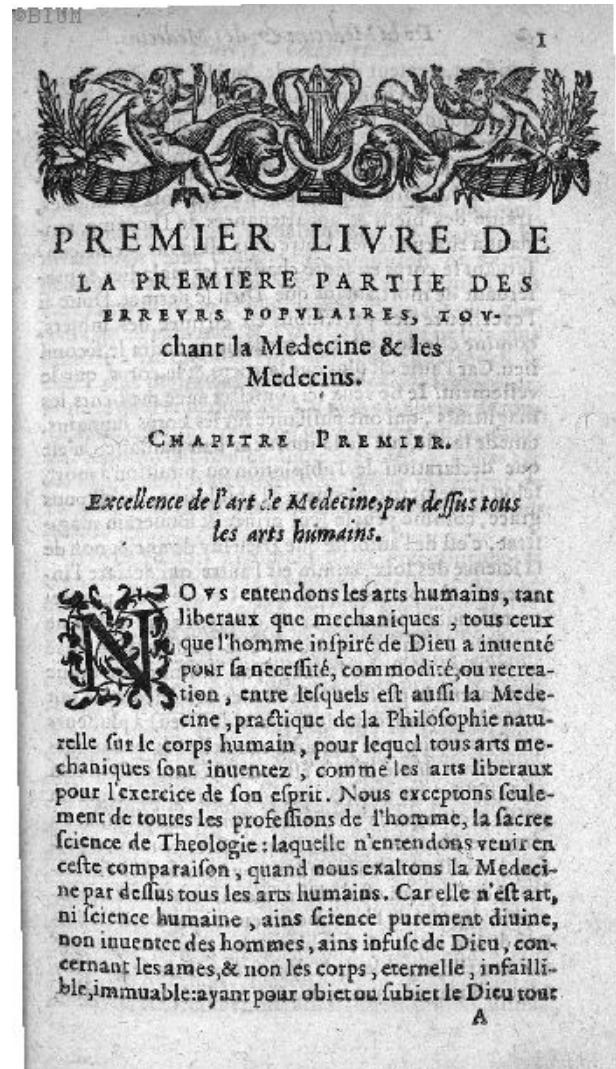
- S'il y a certaine connoissance du pucelage d'une fille.*
Chap. 4.
- D'on vient le consentement des mammelles, & de la matrice,
qu'on voit si evident.* *Chap. 5.*
- Pourquoy est-ce que le lait de celle qui a fait un fils, est meilleurs
pour nourrir une fille, & au contraire.* *Chap. 6.*
- Superstition & fausse opinion des femmes, qui croient le
lait tarir à celles de qui on chausse le lait.* *Chap. 7.*
- Qu'il ne faut endurcir les téttes, pour eviter les tendries.*
Chap. 8.
- Demander l'enfant à toute heure qu'il est ord, & s'il doit avoir
certaines heures à tetter.* *Chap. 9.*
- Contre ceux qui trouvent bon, que les enfans crient & pleurent.* *Chap. 10.*
- Qui doit plus longuement tetter, un fils, ou une fille, & combien
le chacun.* *Chapitre onzième.*

A M O N S I E V R
IOUBERT SVR SON
OEVVRE DES ERREVR S
populaires.

S O N N E T.

DIVIN esprit qui au plus serieuses
vas mariant les choses de plaisir:
Et vas tirant ce profit, du loisir
Des actions qu'as le moins ennuieuses:
Qui ne dira tes heures bien-heureuses,
T'esiours, tes ans? Et esmeu d'un desir
Touſtours d'apprendre, accourre a choisir
Second O Edippe es choses plus noueuses?
Le ciel ire encontre nos pechez,
Tenoit, malin, ces beaux secrets cachez
Dedans l'obſcar du temps qui tout consume:
Sans de I O U B E R T l'esprit noble & gentil,
Qui duſcauoir de ſon doēte fusil,
Ce feu cache a noſtre ſiecle allume.

SAL. CERTON. CHATILLONOIS.



puissant, createur du monde, qui l'a fait de tien pour le seruice de l'homme. Auquel nous considerons l'ame raisonnable, le corps, & les biens, qui luy sont donnez pour l'entretien de sa vie. La Theologie a le soin principal de l'ame: & apres elle, la Philosophie morale. La Iurisprudence, retraume aux loix humaines, traitez des biens & appartenances de l'homme, rendant à chacun le sien. Entre deux est la medecine, conservant le corps en santé, chassant les maladics, & preservant de mort, autant que Dieu le permet. Donc si l'excellence des professions est estimée des subiects, comme elle doit estre, la medecine tiendra le second lieu. Car l'ame est plus que le corps, & le corps, que le vestement. Je ne veux ici contestier avec mesmeurs les magistrats, qui ont puissance sur les corps humains, tant de la vie, que de la mort: car leur puissance, n'est que déclaration de l'absolution ou punition à mort, felon le demerite. Et quant à l'absolution, si c'est pour gracie, comme peut le seul prince & souverain magistrat, c'est de l'autorité que Dieu luy donne, & non de la science des loix, comme est l'autre qui déclare l'innocence du prevenu & accusé. Ce que n'est proprement sauver ou donner la vie, d'autant que l'accusé meritoit la mort. Et quant à la puissance de faire mourir, ce n'est pas louange, au moins qu'on doive comparer à la puissance de sauver la vie: comme fait le Medecin (moyennant la grace de Dieu) à plusieurs qui sont atteints de maladie mortelle, & qui mourroient sans doute, s'ils n'estoient secourus. Or si cela est faisable, ou non, & que par l'art de medecine on puisse prolonger la vie, ie le deduiray amplement au chapitre suivant. Je veux ici monstrer comment passant l'excellence de l'homme, pour confirmer l'excellence de l'art qui est dédié à sa conservation. La principale dignité de l'homme, est en ce que Dieu l'a digné de son image & semblance, luy donnant vne ame immortelle, capable de la divinité: puis de ce qu'il luy a soumis toutes choses pour sa nécessité, commodité,

Et recreation ayant fait pour son service le ciel, la terre, & tout ce qui est en iceux. Car Dieu n'a besoin d'aucune chose qu'il ait faite : tout est pour nostre vla-ge, dont il est aillé à compréhension, que l'homme est plus digne & excellent que tout le monde. Aussi de vray le ciel & la terre, qui ont eu commencement, finiront, enuicillissans comme vn habillement, l'homme ne finira iamais, ains changera de condition, de mortel devenant immortel, quelque temps apres que l'ame aura fait divorce avec son corps, le reprenant plus glo-rieux qu'au parauant, & d'vn temps qui ne sera plus subiette à corruption. Puis donc que l'homme est la chose plus digne qui soit au monde, la science or-donnée pour la personne est la plus excellente de toutes, apres celle qui concerne proprement son createur. Car l'homme est la plus digne creature de toutes ; & par consequent, l'art ou science, qui le maintient en vie & en sancé, est le plus excellent de tous les arts hu-mains.

Voyla vn fort argument de la preemience & dignité de la Medecine, suyuant l'excellence du sujet qu'elle traite. L'en veux toucher quelques autres, qui font semblablement à sa recommandation, comme est son ancienneté, nécessité, & utilité, ensem-ble l'autorité de ceux, qui l'ont soit prisée & reue-ree pour les mesmes raisons. Quant à l'ancienneté, nul doute qu'elle ne soit dès la transgression d'Adam, aussi tost qu'il eut peché, & par ce devenu sujet à maladie. Son Medecin estoit luy-mesme, à qui Dieu auoit donné cognoissance de la vertu de toutes choses, les luy faissant nommer selon leur proprietez. Les histoires prophætes attribueat l'in-vention de la Medecine, au Dieu Apollo, qui est le Soleil : signifiants, que de luy procede la vertu des plantes, & autres Medicamens que la terre pro-duit. Dont ils font qu'Æsculape, le premier qui a fait profession de cest art, fut son fils, pere de Machaon & Podalyre, Medecins vulneraires (autrement dits Chirur-

A 2

4. *De la Medecine & des Medecins.*

giens) qui furent en la guerre de Troye : de laquelle l'istoire est des plus anciennes du monde. Or l'ancienneté est vne des conditions qui recommande quelque chose, pour ce qu'elle ait été continuee. Car si elle n' estoit vile ou necessaire, elle pourroit tantost finir. Mais on voit que jusques à present on a bien entretenu la Medecine, mesme tousiours en l'augmentant, ornant, & enrichissant d'avantage : & ce par l'industrie des plus grands personnages qui ait été, non seulement Philosophes de profession, ains aussi Rois, Princes, & autres de grand valeur : ainsi que tesmoignent les histoires, & ce qu'ils nous ont laissé de leurs labeurs. Vray est que les Romains s'en sont pas fait environ six cens ans, en ayant horreur, pour la cruauté de quelques Chirurgiens venus de Grece, nation à eux fort suspecte. Mais depuis en ça, les Medecins ont été bien honorez, respectez & entretenus à Rome, tenuz au rang des nobles & cheualiers. Touchant à la nécessité, c'est si notoire que rien plus. Mais il semble que cela diminue l'excellence de l'art, puisqu'il n'est expétable ou desirable de soy, ains pour le besoin. Tout ainsi que en Philosophie morale, on estime plus ce qui est desirable de soy, comme auoir des enfans, que le desirable pour autre respect: comme auoir des biens pour ses enfans. Ainsi la Medecine, n'estant desirable de soy, comme est la musique, ains pour la nécessité, elle en semble moins louiable : tout ainsi que les arts mechaniques, desquels on ne se peut pas fier. Toutesfois c'est au contraire, que tant plus necessaire est la Medecine, tant plus ell'est à desirer : & l'excellence de son effect, la rend tres-excellente. Et à cecy reuient l'utilité qui tant la recommande. Car comme ainsi soit, qu'il n'y ait rien plus agreable au monde que la santé, ne plus desirable que longue vie: la Medecine pouruoyant à l'un & à l'autre, est la plus vile au contentement des hommes, que nulle autre science humaine. Car par le contraire, qui n'a santé est inutile au monde: & celiuy qui dure peu, y apporte peu de profit. Or comme dit le pere

pere d'eloquence, nous ne sommes naiz pour nous tāt feulcement, ains nos parens, alliez & amis, nostre patrie, voire tout l'vniuers, requierent de nous quelque emolument & commodité.

Rest à confirmer toutes ces raisons par l'autorité des grands, qui ont fort estimé & exalté la Medecine, & les professeurs, la recommandant infiniment par leurs eseris. A ce faire ic me contenteray de l'exhortation qu'en fait l'Ecclesiastique, & de la remoustrance de nostre bon pere Hippocras. Lequel ne doit estre suspect à la matiere, pour auoit esté Medecin: car il ne fut onc mercenaire, ne au service de personne, ains libre & tresliberal de sa profession. Et ic fuy, qui premier separa la Medecine de la Philosophie. Car ancienement il n'y auoit point qui fussent Medecins à part, ains les Philosophes contemplant les maladies & leurs remedes, parmy les choses naturelles, pour leur usage principalement, comme tenuoit *An. p̄c gne Celse*: en ayans besoin sur tous, à cause de la foibleesse de leurs corps, abattus de continuell cogitations & veillez. Hippocras donc fut le premier qui separa cest art de la Philosophie, & en sa profession publique, comme depuis furent Diocle, Praxagore, Christophe, Herophile & Erasistrate ses successeurs, qui enfin departirent la Medecine en trois, pour mieux accommoder les malades, remettant aux mecaniques l'operatio manuelle, dite Chirurgie, & la preparation des medicamens, qu'on nomme Pharmacie ou Apothicairie, ainsi qu'on les voit exercer encor pour le iour d'huy. Mais c'est par gens mercenaires pour la plus part, de quels le tefmoignage en recommandation de l'art de Medecine, ne pourroit ici auoir lieu: non pas mesme celuy de Galien, d'autant qu'il a esté des premiers asseruis. Dont ic me contenteray de ce que le grand pere en a escrit: apres que i'auray recité les paroles de l'Ecclesiastique. C'est la sagesse de Iesus, fils de Sirach qui escrit ainsi en son 38. chapitre: *Honore le Medecin, de l'honneur qui lui appartient*, ,

A 3

6 *De la Medecine & des Medecins.*

» pour le besoin que tu en as. Car le Seigneur l'a créé.
 » La guérison vient du Souverain. Et le Médecin sera
 » honoré mesme des Rois. La science du Médecin luy
 » fait hauser la teste, & le rend admirable entre les
 » princes. Le Seigneur a créé les Médecines de la
 » terre, & l'homme prudent ne les desdaigne point.
 » L'eau n'a-t-elle pas receu douceur par le bois, pour fa-
 » ire cognostre sa vertu à l'homme? Ainsi donc il a don-
 » né la science aux hommes, pour estre glorifié en ses
 » merueilles. Par icelles il guérira l'homme, & luy oster-
 » son affliction.

» L'apothicaire fait des mixtions, & toutesfois ce
 » n'est pas luy qui a cheue l'œuvre. Car c'est de Dieu, que
 » vient la santé sur toute la terre. Mon enfant quand tu
 » seras malade, ne sois paresseux de prier Dieu, & il te
 » guérira. Rejette les offenses, & ayes, les mains droit-
 » tes, & purge ton cœur de tout peché. Fais encense-
 » ment, & le memorial de pure farine, avec vne obla-
 » tion gracie, car tu ne le donnes pas le premier. Puis
 » donne lieu au Médecin. Car le Seigneur l'a créé, &
 » qu'il ne bouge d'apres de toy : car tu as affaire de
 » luy. Telle heure aduient qu'il y a bonne isluë en leurs
 » entrepris. Car aussi eux prient le Seigneur, qu'il fa-
 » ce prosperer le soulagement & la guérison, pour main-
 » tenir la vie. Ces diuines paroles cõcluent, & suffisam-
 » ment, nostre propos, de la dignité, excellente, nécessi-
 » té, utilité & prerogatiue des Médecins : condamnant
 » tous ceux qui les ont à vil prix, & en eux mesprisent la
 » grand' bonté de Dieu, qui a voulu donner aux hom-
 » mes, un tel soulagement. Oyons maintenant ce qu'en
 » dit Hippocras.

Le bon homme au liure de la Loy, se plaint déjà,
 que mesme de son temps la Médecine estoit moins
 » prisée, à cause des abus. Voyez icelous pris, ce que peut
 » estre aujourdhuy. L'art de Médecine (dit il) est des
 » plus apparens de tous, mais par l'ignorance de ceux,
 » qui en visent, & de ceux qui iugent de ses professeurs,
 » il est ja beaucoup déuancé de tous les autres arts. La
 » faute

faute me semble proceder principalement de ce, que „ aux villes il n'y a aucune peine ordonnee à l'art de „ Medecine, comme aux autres, excepté les deliōneurs. „ Mais cela ne pique assez les defaillans : lesquels sont „ semblables aux personnages d'une tragedie, qui ont la „ facon, le visage, & l'habit de ceux qu'ils representent „ & contrefont. Ainsi il y a plusieurs Medecins de nom „ & reputation, mais peu de fait. Car il faut à celuy qui „ doit vrayement acquerir la cognissance de Medecin „ ne, auoir ces six conditions: le naturel, la discipline, les „ bonnes mœurs, la doctrine dès son enfance, aymer la „ peine, & auoir le temps requis, &c. Avec ce il deuient „ dra bon Medecin, non seulement de nom, ains aussi „ de fait. Mais l'ignorance, est un mauvais tresor, un „ mauvais bagne, à ceux qui l'ont, & un songe ou refue- „ rie, &c. Pline poursuit bien ce propos, taxant le vulga- „ re, qui ne sait distinguer entre le bon & mauvais *Liu. 26.* Medecin, s'attendant à ceux qui ont plus de babil, qui *chap.* se vantent, & qui font bonne mine. Il aduient (dit il) „ à ce seul art, que l'on croit incontinent à quelconque se „ dit Medecin : i'açoit qu'il n'y ait en aucune menterie „ plus grād danger. Toutesfois on ne s'en auise pas, tant „ est plaisante à chacun la douceur d'espérer bien pour „ soy. Dauantage il n'y a aucune loy qui punisse l'igno- „ ranee capitale, ou important de la vie des hommes, il „ n'y a aucune exemple de vengeance : ils apprennent à „ nos dangiers, & font leurs epreuves en tuant les per- „ sonnes : & au seul Medecin est grand' impunité, d'a- „ noir tué un homme. Que plus est, ils entrent en repro- „ che, & accusent l'intemperance du malade, & de gaye- „ té on condamne ceux qui sont morts.

I'ay pense d'alleguer ces propos, afin qu'on enten- „ de, que ce n'est d'aujourd'huy, que plusieurs ayans le „ masque & apparence de Medecin, font pour leur abus „ que la Medecine est moins prisee : tout ainsi que plu- „ sieurs autres choses, de soy bonnes ou neutres, sont des- „ erices & oyent mal, parce qu'aisement on en abuse. Et „ d'autant que j'ay cy dessus auancé, que par la Medecine

A 4

on peut allonger la vie qui est vn acte bien excellēt, ie veux amplement demonstrer comment il se peut faire.

S'il est possible par la Medecine allonger la vie des hommes.

C H A P. I I.

ESTE question a touſſours ſembléfort arduë, & a ſort traauillé les plus grands esprits, comme celle qui eſtant cachée & couverte aux plus profondes cachetés de Nature, donne tres grand peine à quiconque s'ingere de la rechercher. Les raisons de ceux qui la débatent, ſont ſi nreueſes d'une part & d'autre, qu'à peine ſe peut-on reſoudre de ce qu'on en doit tenir. Car il y a plusieurs argumens qui concluent, la vie de l'homme ne pouuoit eſtre prolongée par aucun ſtēmedes & moyens de la Medecine. Au contraire les Medecins ſouſtiennent que cela eſt possible. Dont pour mieux expliquer le doute, je ſouſtiendray premierement chacune des parties, & enfin, comme arbitre, i'en prononceray mon aduis.

Que le terme ſoit prefix à la vie de l'homme, & qu'il ne le puiffe outrepasser par moyen que ce ſoit, nous auons en premier lieu ce qu'en dit le trespatient
 Cha. 14. " Job inflamme de l'esprit de Dieu: Les iours de l'homme font cours, & le nōbre des mois riere toy ſeigneur,
 " qui as ordonné des limites à la vie de l'homme, qu'il
 " ne pourra outrepasser. Cela mesme affirme Aristote au
 Cha. 15. ſecond liure de la generation & corruption, disant,
 " Le temps & la vie de chaque choſe a ſon compte ſini
 " & détermine: car en toute choſe y a ordre: & tout
 " temps & vie eſt mesuré de période. Et au quatrième
 " de la generation des animaux: Il eſt raisonnable
 " (dit il) qu'il y ait des périodes & ſaisons, tant des
 " groiffes, que des générations & vies, qui ſoyent com-
 " priez par iours, mois, années, ou autres temps qui ſont
 " descrits

descrier par ceulz cy. Ce que expliqua Aucarrois, dit tout ce qui est, nécessairement vie determinée. Puis donc que toutes les creatures de nature, consistent nécessairement d'un certain ordre, tellement qu'elles ne peuvent être autrement, ou être éunies, & que l'art est de beaucoup inférieur en cela à Nature, ainsi que Galien dispute gentillement au liure de Marasme, on peut aisement conclure, que la vie ne peut être allongée par aucun artifice. A cela consent Aucanne, là où il cherche par expreſſion, les causes de nôtre mort inévitables, disant: *Et c'est la mort naturelle à chaque individu, différente aux vns & aux autres selon leur première complexion, iusques au terme qu'ils ont en leur puissance, de conſtruire leur naturelle humidité. Car tout à son terme prefis, qui est diuerses éſſinduidus, pour la diuerſité des tems. Et ce sont les termes naturels. Il y en a d'autres abrégéz, le tout ſuivant la volonté de Dieu, &c. Si donc le terme de vie est prefis & assigné à vn chacun, par le mandement de Dieu, & son ordonnance (c'est Nature ſervante à Dieu: ſçanoir eſt, l'ordre establez éſſe choſes de ce monde dès ſon commencement) il ne peut eſtre outre-paſſé par aucun moyen d'homme, ains de la ſeule grace & volonté de Dieu tout puissant, comme au Roy Ezechias, auquel le Prophete Elie auoit ſignifié ſa mort. Car veu ſa répentance, la vie luy fut prolongée de quinze ans, par la miséricorde de Dieu, qui auſſi promet en ſa loy, vie longue aux enfans qui honorent leurs pere & mere, & ne leurs fontingratis.*

Maintenant voyons si contre ce qu'auons deduit, on peut eſtendre & prolonger les termes naturels de la vie, par les ordonnances & remèdes de nôtre art. Car il y a beaucoup de raisons qui perſuadent, que non ſeullement l'ordre de nature, ains auſſi nôtre industrie, promet vie longue. Premièrement les Astrologues l'affirment, là où ils traitent des élections, figures & images. Et cela eſt confirmé par l'expérience du ſoin & diligence des Médecins envers plusieurs per-

Liure 1.

temp. 1.

1. doct.

3. chap. 3.

Liure 4.

des Royes

chap. 20.

sonnes, lesquels s'aidans de leurs remedes & bon regime, se maintiennent en sante, & estans fort valctudinaires, durent long temps, qu'autrement mourroyent bié icunes, & ne paruientroyer à vieillesse. Platon & Aristotle, auteurz graues & maicurs de toute exception, testmoignent à ce propos qu'un hōme de lettres, nomé Herodique, le plus maladif qui fut de son temps, vescut neantmoins cent ans, par grād artifice & exquise maniere de regime. Galie aussi en quelques endroits, confesse son infirmité naturelle : mais il dit l'auoir si bié corrigee, qu'à peine il fut jamais malade, au moins depuis qu'il s'adonna totallement à exercer la Medecine : sinon qu'il fut atteint vne fois ou deux de fievre Ephemer (c'est à dire d'un iour) seulement pour s'estre trauaillé peniblement à peler ses amis. Et si nous croyons quelques vns qui l'ont escrit, il vescut sept vingt ans. Il n'est ja besoin de citer l'autorité de Plutarque, lequel remoistre plusieurs fort ébiles & delicats auoir longement vescu par le moyen de nostre art, veu qu'o ea void tous les iours beaucoup d'expériences. Et ne faut à ceux cy opposer quelques intemperans & dissolus, qui ont tousiours mespris le bon regime : lesquels toutesfois sans aucun moyen de nostre art sont parvenus à grād vieillesse & aage decrepit, car il est certain, que si telles personnes bientz, & de bōne trépe, eussent vescu de reigle, & se fussent aydez de nos moyens en leurs necessitez, ils eussent esté plus tard vicux, & plus long temps en vie. Ce qui est aisē à prouver, de ce qu'on voit le plus souuent, aucuns mal sains ou de nature, ou par accident, qui neantmoins vivent plus longement que les robustes & gaillars : d'autant que les robustes se confiast trop en leur force, vinrent desordonnément sans loy & sans regime, les autres sont sobres & cōtincas, absténs des choses nuisantes, & obseruans certaine maniere de viure, par l'ordonnaunce des Medecins, qui les fait vivre plus longement. Dont est venu le proverbe, qu'un per casē dure plus long temps que le neuf. Sur quoy Galien dit tres-bien, qu'il est croyable,

ceux viure moins qu'il ne leur est ordonné de Nature, lesquels ignorant ou mesprisent la saine maniere de viure. Car la science de Medecine pouruoyant à la sante & vie des hommes, a telle vertu, que si aucun mespris temerairement ses ordonnances, il vit non seulement en misere, & toute souilleure de maladies, ains aussi retranche la longueur de sa vie, & abrège les termes que nature luy auoit prefix, anticipant sa mort & (comme on dit) se couppant la gorge: Sçauoir est, quand vrant de mauvais regime, il continue son humeur radical plustost que ne luy estoit ordonné, ou suffoque & estreint la chaleur naturelle, esquelles choses consiste la duration de ceste vie. Or si c'est la loy & le naturel des contraires, qu'ils sont dits dvn mesme sujet, & si lvn est l'autre doit estre aussi il faut necessairement, que si on peut accourcir la vie, on la peut aussi prolonger: & puis qu'il est notoire, que la vie humaine peut estre abrégée par diverses fautes & exez, on conclud assez de celi, qu'elle peut estre alongée par bon regime & sage conduite. Car iacçoit qu'on ne puisse aucunement euter les incommoditez qui dependent des principes de nostre generation, comme l'effusion & continuelle dissipation de toute nostre substance, qui est faite par la chaleur naturelle, dequoy procede la vieillesse, à cause de l'excés & inéquitable exhalation: toutesfois cela peut estre retardé par nostre art, & empesché que le dernier iour ne vienne si tost ne si hastigement. Et quoy, ne void on pas quelques vns prefts à trespasser: qui sont retenuz quelque temps en vie, en prenant vnu peu de maluaise, d'eau de vie ou impériale, de confection alkerimes, ou autre chose cordiale. Le periode & dernière ligne de vie ja prochaine, n'est elle differee par tels moyens à vne autre heure. Comme on dit aussi du riart Democrite, qui estant prié de ses domestiques à ce que sa maison ne fut endeil, durant les festes Theatrophories lors prochaines, d'allonger sa vie durant ces festes, il le fit, moyen-

naat l'odeur du miel , ou (comme disent les autres) de la vapeur du pain chaud. Voila ce que nos Medecins remonstrent , qui a tres-grande apparence de verite .

Nous avons debatu les deux parties,par contraires scatences , & raisons: il faut maintenant appailler le debat , & refoudre ce qu'en deuons tenir. Etant que cela soit fait de plus grand artifice, il convient ainsi distinguer les termes de la vie, que les vns sont sur- naturels, les autres naturels, & les autres accidentaires, lesquels on appelle accourcis ou abregez. Nous disons , estre furnaturels, ceux que Dieu tout puissant a ordonné , & prefix à quelques vns de sa pure volonté: tels que nous ne pouuons instituer par aucun art ou conseil: comme les termes de vie fort longs, que Dieu ordonna au premier aage du monde auant le deluge , pour la multiplication du genre humain , & mēmes à Noé , pour la restauration d'iceluy. Les naturels sont ceux, qui ont esté donnez à chacun , selon la diucrese trempé & bâiment diuers des principes & fondemens, forts ou debiles: à laisoa desquels les vns doivent viure longement, les autres peu de temps, selon l'ordre de nature: & ils atteindront ces termes (moyennant la grace de Dieu) sinon qu'ils facent de l'ordre, ou quelque inconuenient leur suruienne , ce qui est desia des limites ou termes de la troisième sorte, lesquels nous avons nommé Accidentaires : qui peuvent aduenir à toute aage, pour les cas fortuits & inopinez : comme blesseures, poisons, brulemens, cheutes, ruires, naufrages, pestes, & autres maux populaires. Tels inconueniens sont le plus souuent inevitables, & n'est à la science de Medecine d'y viser de precaution , ainsi de guerir le mal aduenu, s'il est possible: dont laissans cestes termes de vie à l'arbitre de la fortune (qui n'est autre chose, à parler plement, que la pure volonté de Dieu , sans ordre de la Nature, comme nous avions enseigné en quelque part) parlons seulement du Termé dit naturel, & expliquons sa facon plus amplement.

*Apres le
7. para-
doxe de
la 1. de-
cade,*

Tous les Philosophes & Medecins sont d'accord, qu'il faut mesurer & borner la duration de nostre vie, de ce que peuvent durer la chaleur naturelle & l'humeur radical,elquels confiste la vie. Or à ce que telles choses puissent durer plus longuement en nous,nostre bonne mere Nature (comme parle Galien) a mis en nous vne puissance merveilleuse , qui par continue application de nourriture, defend l'ordinaire dissipation de nostre substance & humeur radical: enueutnat la chaleur naturelle , tant par ce moyen, que par la respiration , & le poux des arteres. Mais telle puissance que nous appelons Nutritive, estant limitee & non infinie, ne peut tousiours defendre & conferuer ledit humeur en fuggerant vn autre. Dont il aduient,que le corps peu à peu le defieche : & de là s'ensuit, que telle puissance desormais n'est bien exercet , & l'assoiblit de iour en iour,tant qu'en fin le corps cesse de pouoir estre nourry suffisamment. Et ainsi deciennent les parties fort arides,le corps s'amaigrit & diminue: puis en passant plus ouue, il le ride, & cette condition est nommee vieillesse. C'est la principale necessité naturelle de corruption & mort à tout corps engendré,car la mort est adone, que l'humeur primitif, soit estifiue, ou radical defaut, & la chaleur naturelle s'extinct: & c'est la fin de la vie , que nous disons fin naturelle. Quant à nostre art,n'est pas vn art qui exēpte de mourir(dit Aulicenne) si mesme qui puisse conduire toute personne, juscques au deraier terme de la vie humaine, qui est de cent ou six vingts ans:mais il asseure & exēpte de deux choses:l'une de pourriture,qu'elle ne saisisse aucunement le corps, si ce n'est d'occasion externe, comme peste,ou poison : l'autre est, defendre la naturelle humidité , à ce qu'elle dure plus longuement , & soit tard consumee. Ces deux choses sont au pouoir de nostre art,dont il peut prolonger la vie, juscques au temps qui luy est deu selon la trempe d'un chacun : & ce par trois moyens, desquels le premier est, preoccuper la chaleur estrangiere , empescher les opilations,

rejetter les excremens, dequoy on preuient la generation de pourriture, ou icelle engendree en est esteinte. Le lecond est, la deue administration du boire & du manger, en substance, qualite, quantite, temps & ordre. Le troisieme, abstenir des choses qui en consu-
mant & espuisant l'humeur radical en peu de temps
resoluent ou dissipent ensemble la chaleur na-
turelle, comme trauail excessif, usage des choses piquan-
tes, veilles, soucis, & diverses passions de l'esprit, mais
sur tout la copulation charnelle demesuree, & a heure
incommode: & autres choses semblables, qu'on peut
& doit eviter, suyuant les ordonnances & regles de
Medecine.

Mais dites vous ou ne doute point de cela: car cha-
cun accordera volontiers esmeu des susdites raisons,
que ceux viuront plus longuement, qui seront tempe-
rans, & auront soin de leur sante. Cela n'est que pou-
voir atteindre le bout & terme ordonne de nature,
sans l'abreger, combien que cela est fort rare. Mais on
demande principalement, si la fin & periode naturel-
le de la vie peut estre auacé & prolongé par l'art de Me-
decine. Je respons, que la vie n'est pas seulement con-
seruée par nostre moyen, ains aussi prolongee. Car il
est raisonnable, que ce soit plus affermee & auancee, de
qui les fondemens, principes & causes produisantes
peuvent estre cointinues, estendues, & mesmes redues
plus fortes. Or les principes de la vie (c'est la chaleur
naturelle, & l'humeur primitif) si ne peuvent reinte-
gres, au moins ils peuvent estre reparer & rendus plus
vigoureux par nostre art: ainsi que la curation des he-
tiques nous le monstre, & l'amendement de chaque co-
plexion, par lequel la chaleur naturelle est attemperé.
Donques si par maniere de viure humectée par bains
d'eau douce, & autres tels remedes, on peut conseruer
plus longuement l'humide radical, qui autrement se-
roit plus-tost consumé, & contemperer la chaleur na-
turelle, tellement qu'elle absorbe plus chichelement ce-
ste saine pasturé, par defaut de laquelle vient la mort.

naturelle, qui est ce qui ne confessa la vie estre prolonger par nostre art, laquelle deuoit estre plus courte selon nature? le recognoy bien & confessé, que les parties solides & spermatiques ne peuvent estre humectées sustenciellement, & en elles mesmees toutes-fois on n'accordera qu'elles peuvent estre humectées parmy les espaces vuides & pores, esquels s'insinue l'humeur alimentaire, duquel est retardé le degast de l'humeur radical. Et c'est presque de mesme, que aux lampes on met de l'eau à l'huyle, à ce que l'huyle résiste plus à la voracité de la flamme. Mais encor que les termes de la vie puissent estre allongez, on le prouvera fort bien de cest argument. Des complexions ou trempe du corps, celle de plus grand vie est l'humide, ou celle qui est en semblement chaude & humide, que nous appelions vulgairement sanguine, la contraire, qu'on nomme communément melancholique, est de la plus courte vie. De sorte que quād bien toutes deux vseroyent de semblable régime, & pareil entretien, néanmoins la première seroit de plus longue duree, d'autant qu'elle a le terme de sa vie plus éloigné des principes de sa génératiō. Or la vertu de nostre art est si grande, qu'elle peut changer de peu à peu ce naturel tempérément froid & sec, en son contraire, ce que Galien enseigne de faire es deux derniers livres de la cōservation de santé. Ne s'ensuit-il pas de cela incontinent, que aussi le terme de la vie peut estre prolongé par l'art de Medecine: tellemer que vn malheureusement nō, & obligé à courte vie, ayant changé de condition, devienne plus vivace. De ce seul, que chacun (à mon avis) entend facilement, qu'on apprenne les autres: c'est comment on peut allonger les limites de tous aages: dont s'ensuit, que le cours de toute la vie soit allongé. Et premieremēt que la vigne ou fleur de la jeunesse, puisse estre cōseruée fort longuelement par l'art de Medecine, Galien le demonstre ainsi. Il y a deux principaux buts en la cōservation de santé, qui sont en nostre pouvoir de restaurer la sustance dissipée par bieuua-

ges & viandes conuenables, & de reitter les excremés qui en prouiennēt. Si on ne fait en aucun de ceux-cy, le corps, & pendant ioyra de santé, & sera conserué tres-longuelement en la force de sa vigueur. Parcelllement & par mesme raison, la vieillesse (du tout incuible à ceux qui deuent mourir de mort naturelle) est prolongee par nostre art, de façon que le transiſſement, & comme vn reteur en poudre par l'extreme vieillesſe aduicndra fort tard. Dequoy en fin on conclud que comme de tous aages (car on peut semblablement, & mesmes plus facilement, encadre les termes de l'enfance & adolescence) ainsi de toute la vie, on peut allonger les termes par la medecine, plus avant que ne fent ordonnez de nature. Et ce sont les limites que Dieu, principal auteur de la Medecine, a voulu estre ſujets à cest art: lesquels ſont en nostre puissance, tant que Dieu le permet, & ne retranche le fil du cours de nostre vie, comme il luy plaist. Tout ainsi, que autres fois, par deſlus tout l'ordre de nature par luy ordonné, il ſuſtante & auance la vie miraculeuſement, ſans au-ſance ayde Medecinale, voire ſans boire & ſans man-ger.

*Contre ceux qui ont opinion, que les Medecins
prolongent les maux, & ne font
qu'abuser le monde.*

CHAP. III.

Ln'y a aucun art tant ſujet à calomnie, que l'art militaire, & la Medecine, qui ſ'accordent auſſi mesmeilleurement bien en plufieurs autres choses comme l'on pourra voir en plufieurs discours cy apres. Car pour expliquer familierement le fait de la Medecine, j'emprunteray ſouuent les ſimiilitudes des actions belliques: & mesme à preſent me ſembla

semble que m'en pourray seruir, en ce qui est proposé: C'est, que si on assiege quelque ville, & on ne l'emporte dans le terme qu'on a promis, ou bien aussi tost que ceux qui en sont loin iugent sans l'auoir recognuē, qu'on la peut prendre, quoy que le capitaine y face tout deuoir, on le soupçonnera ou acculera de diverses façons, de negligence, laſchete, intelligence, & corruption, trahison, ignorance, precipitation, ou tardité en ses entrepris, mauuaise conduite, puſſillanimité, ou autre defaut en la charge, & le tout fera faux: mais ceux qui en iugent ainsi, iſguoent la refiſtance que font les assieger, les bonnes prouifions, qu'ils ont, la force des gens, & toutes choses requises à fe defendre plus longuement que l'assiegeant meſmes n'auoit cui-
dé, lequel pourra auoir été abuſé des espions, & au-
tres qui rapportent l'estat du lieu, & des ſemblans ex-
terieurs, desquels on tire coniecture de ce que peut
estre dedans. Ainsi le Medecin qui assiege la maladie
dans le corps de l'homme, pour lui faire quitter la
place, est ſouuent abuſé des lignes extérieures, & beaux
ſemblans: de forte que cuidant eſtre à la fin de ſa cu-
re, c'est à recommencer. Car il y a plus de corruption
& mauuaise humeures, qu'il n'auoit ſeu preuoir: fe
mal fait plus grand' refiſtance, que le Medecin ne cui-
doinſe renforçant & remparant tous les iours de plus
en plus contre les remedes, & bon ſecours. De forte
que la maladie ſera plus longue, que l'on n'auoit pre-
dit, & ne guerira ſi toſt que le Medecin auoit promis,
ou que penloyent ceux qui n'en ont intelligence.
Dont c'est mal fait de le ſoupoñner, ou d'ignorance,
ou de negligence, d'auarice, malice, ou autre vice, qui
l'induise à faire le mal plus long, qu'il ne doit eſtre.
Touchant à l'ignorance, je ſuſpoſe qu'elle n'y ſoit pas,
& que le Medecin ſoit tenu pour ſauant, expert, &
homme de bien. Si l'il n'est tel, on fait mal de l'y appeler,
& de commettre la vie du patient entre ſes mains:
tellelement que le patient pourroit dire comme I e a v e S. Jean
Ch r i s t à Pilate, eſcluy qui m'a deliuré à toy, a plus ch. 19.

B

failli que toy . Quant à la negligence, i'accorde qu'il y a des Medecins doctes, experts, & gens de bien, qui le passent assez de legier à la visite & pensemens des malades, mais ic ne croiray iamais que ce soit à celle fin, que le mal dure plus longuement, ains que c'est vne negligence d'inaduertence, comme ils peuvent estre en leurs autres affaires. Et en cela y a bon remede, qui est de les soliciter de pres, & les stimuler à faire leur devoir: les prier d'estre plus frequens, & attentifs: mesmnes leur bailler vn coadiuteur, qui leur soit cause de plus grand soin. Le plus que l'on se dout (à mon aduis) c'est l'anarice, car le vulgaire pense, que les Medecins communément prolongent les malades, & les entretiennent en longueur, pour en tirer plus de profit. Parquoy je me veux plus longuement arrester, à refuter cette fausse opinion, la plus erronée de toutes. Car en premier, ic suppose que le Medecin soit homme de bien: puis, qu'il aime son honneur & reputation, le veux aussi qu'il desire profiter en sa profession, comme chacun veut acquitter des biens honnêtement en sa vacation. S'il est homme de bien, il ne voudra iamais faire languir le malade à son esclent, s'il n'est tel, on ne le deuroit employer, comme dessus est dit. Mais soit-il meschant, si aura il ce bruit, d'estre en vogue & bonne estime, pour l'autre fin, qui est devenir riche. Or s'il mer en longueur les maux qu'il pourroit abreger, il n'est pas habile homme, & fait tout le contraire de son intention. Car s'il guerit en moins de temps que les autres, il sera en plus grand requeste: il aura telle pressé de malades, qu'il n'y pourra auoir, & on luy donnera plus volontiers l'escu, qu'aux autres le teston. Car qui est celuy qui n'aime mieux payer au double, voire triple ou quadruple, & estre bien tost gueri. Si on donne aux autres Medecins, qui paruient tard à la guerison, dix escus, on ne plaindroit pas cinquante escus à celuy qui abregeroit le temps de la moitié, ou du tiers, ou du quart. Mais à la vérité, ce n'est au pouvoir du Medecin de faire

faire à son plaisir. Il voudroit bien avoir ceste vertu de guerir en touchant ou en voyant, ou de la premiere reception, ou seulement d'un bon regime, ou autre chose legiere. Il auroit moins de peine, en seroit mieux prisé, & gaigneroit infinité d'avantage. Bon Dieu, que celuy seroit tost riche, qui auroit ceste prosperité. Donq' il ne faut penser, que les Medecins esmeuz d'avarice, faillent les maladies longues, puisque ils gaigneroient d'avantage au gré, reputation, & récompense, s'ils pouuoient guerir plus tost. Et quoy y a-t-il Medecin qui n'ait des parens, allies, & familiers amis, desquels il ne picnd rien? Les guerit-il en moins de temps que les autres, desquels il prend, le mal estant pareil, & le sujet semblable? Il ne gaigne rien à la longueur de telles maladies: c'est assez, qu'il ne perde le gré qu'on luy doit sçauoir, des bons offices qu'il y apporte. Je diray d'avantage, quand luy, sa femme, ou les enfans sont malades, c'est tout à ses despens, & n'ont ils point de longues maladies, sont-ils plus tost gueris, si tout le reste est semblable. C'est vne grand' folie, de cuyder que les Medecins s'oublient tant, de prolonger les maladies à leur estient, pour peu qu'ils aient d'affection à leur profit & honneur. Mais il leur aduient souuent, comme à ceux qui assiegeant vne place, qui cudent l'emporter dans trois iours, & y sont vn mois devant, sans qu'ils s'y feignent ou s'pargnent aucunement. Ils pésent qu'vne muraille n'endurera dix coups de canon, & elle résistera à plus de cent. Ils ont opinion que les assiegez n'ont des viures, & munitions que pour huit iours, & ils en auront pour deux mois. Tout ce qu'on pense, sont conjectures, prises du semblable, exemples, & obseruations, lesquelles faillent bien souuent. Mais il ne faut pourtant accuser le capitaine assaillant, de faire mal son devoir, quand il fait tout ce que l'art demande. Ainsi est-il du Medecin en toutes sortes, qui est tres excusable, sur tout, quand il se faut à la quantité & efficace de ses remèdes. Car c'est ce principalement, qui rend nôstre art conjectural,

B 2

comme dit Galien en plusieurs lieux definissant la coniecture estre de condition moyenne, entre parfaite science, & pure ignorance. Parquoy il faut interpreter à bien, & prendre en bonne part, le succès des remedes, que le Medecin docte & expert, diligent & curieux, ordonne le mieux à propos, & le plus iustement qu'il luy est possible: remettant l'isfue & cuenement à Dieu, qui donne & oste, augmente & diminue la force aisdits remedes, comme il luy plait: dont la maladie est tost ou tard finie, ores à bien, ores à mal. Reste la malice, de laquelle pourroit estre soupçonné le Medecin. Mais s'il y a la moindre occasion de rancune, haine & mal-vuillance, entre le Medecin & le malade, ce n'est pas bien aisé d'y appeller vn tel Medecin. Car il faut au contraire, que le malade ayme le Medecin, & qu'il en soit aimé: ou s'ils n'ont eu au paravant connoissance l'un de l'autre, soit de nom ou de fait: pour lors se doit contracter vne estroite amitié dedans leur cœur: autrement le malade n'aura à gré le secours du Medecin, qui aussi de son costé ne s'y affectionnera pas. Quant à la malice delibérée de nuire secrètement, si quelque Medecin est entaché de ce vice, il le faut tenir au rang des empoisonneurs, & ne l'employer aucunement. Mais s'entens que le vulgaire prend en autre sens le terme de malice en ce propos: c'est que les Medecins mettent fort bas les malades, à leur eschent, par abstinence & euacuations, en danger de passer le pas; & ce pour ostanter leur art, & avoir plus de réputation, quand ils les en peuvent sortir, finon, ils se laquent & éarguent du pronostic fait dès le commencement, que le malade est en danger de mourir: mais ce sont eux qui l'ont precipité à ce danger. Voila (si je l'ay bien compris) le doute que le vulgaire a le plus souuent. De vray, ce seroit trés-nalicieusement, traitemment & meschamment fait, si quelqu'un iottoit ce tour à vn pauvre malade: ne plus ne moins que si quelqu'un iottoit dans la rivière vn qui ne saut nager, se siant de luy ietter incontinent apres

apres vne corde pour l'en retirer. Car peut estre, que le submergé ne l'aura prendre la corde, ou il ne la tiendra bien ferme, ou que le submergeur n'aura la force de le tirer dehors: & ainsi le pauvre homme sera du tout noyé. Mais il n'est pas croyable que les Medecins vident de ces tours: & n'est pas vray, qu'ils mettent ainsi bas les malades par leurs remedes. Lesquels je suppose tousloors estre bien instituez ainsi qu'il appartient. C'est le mal mesme, qui mine continuelllement les forces de nature, & augmente les fiances jusques à certain point (qui est la vigueur & souverain estat de la maladie) apres lequel, si le mal est guerifiable, vient la declination ou diminution de la maladie, & de tous ces accidentz, le malade s'achemine à la conualescence, dequoy nous traicterons plus amplement, s'il plaist à Dieu, au septième Chapitre de ce liure. Il y a des gens plus modestes, qui ne disent pas que les Medecins mettent ainsi bas les malades & en danger, mais qu'ils font les maladies plus longues, ou par leur indulgenec (c'est en complaisant trop aux malades) ou pour les obligier d'avantage à eux, en les retirant d'une longue maladie. Touchant à l'indulgence, il est vray que plusieurs malades aiment mieux estre plus tard gueris, & estre plus doucement traitez, & cela excuse assez le Medecin, pourvu qu'il en face protestation, pour defense de bon heur. Quant à prolonger le mal, pour en tirer plus de gré, ce seroit vne belle trahison & meschancete. Aussi n'est-il pas croyable, si le Medecin entend bien son fait, qu'il mette jamais en longueur le mal: car il ne peut mesurer cette longueur: & en l'entretenant, le mal interieur peut empirer, qui est pis que d'estre simplement long. Autre chose est des vceres, qui sont crantez du Chirurgien. Car il les peut bien entretenir, sans preiudice de la personne: voire l'interieur du corps s'en portera bien, se purgeant par les vceres: & n'y aura autre mal, que de la partie vcerree. Qu'ainsi soit, nous ordonnois bien souuent que les fistules soyent entretenties, & fai-

B 3

sions des cabrols, ou fontanelles en plusieurs endroits du corps, que nous voulons estre maintenues ouvertes vn fort long temps. Mais les maladies internes sont d'autre consideration, & ne doivent iamais estre entretenees, si on les peut guerir, ce qu'il faut faire incointinent, ou le plus tost.

L'autre point est de calonie est, les Medecins abusent le monde, que l'on gueriroit bien sans eux, voire mieux & plus tost, & qu'ils ne font que broillaster. Nous avons a lez refuté ceste folie au premier chapitre par l'autorité de l'Ecclesiastique, neantmoins i'adoufere ray ceste similitude puisque i'ay commencé d'accompagner nostre art au militaire, qu'il y a des places qui se rendent à l'affiegeant, pour leur avoir scullement retranché les viures d'autres à la seule veue du canon, d'autres au premier assaut: & au contraire, qu'il y en a qui restent imprenables. Maintenant si on argumentoit ainsi, nous voyons journellement des places, qui se rendent sans les forcez, qu'est il de besoin assieger, assaillir, combattre, ruiner les murailles, & faire autres actes d'hostilité? Qu'est-il besoin de faire la guerre aux villes, quand nous en voyons bien souuent qui se remettent d'elles-mesmes? Doncques c'est vn abus & folle despence au pays, quelque sedicieux qu'il soit, d'y auoir gendarmes, artillerie, & autre attirail de guerre. Ce n'est qu'invention & piperie de gens, qui vivent de ce mestier là, on s'en passeroit bien. Voire si toutes places estoient foibles, & qu'il n'y eut resistance de gens munis & pourueus de courage, & autres choses requises à leur defence. Tels lieux se rendent aisement, comme aussi font legieres maladies, qu'on ne force par notables remedes, & le plus souuent passent d'elles mesmes, & mesmes les plus fortes, comme feures ardentees, quand il n'y a grand munition dans le corps pour les entretenir, & les forces naturelles resistent gaillardement à l'insolence du mal. Autrement il y faut du secours, employer la batre, & toutes sortes de remedes: encor le plus souuent avec tout cela, on n'a
uance

uace rié, le mal demeure incurable. Pour lors il ne faut avoir aucun regret, ne dire, qu'on fut mieux guery sans cela: qu'on a abusé le patient. Ce seroit vrayement abus, si on promettoit guerison, d'un mal qui est tenu pour incurable: d'autant qu'on ne sait aucun remedie qui soit assez fort pour le vaincre. Tout ainsi, que seroit abus, d'entreprendre de forcer vne ville à coups de poings, ou abattre les murailles à coups d'arquebuse, là où il faut le canon, & on ne le pourroit auoir, ni instrument qui luy responde. Voila des notables abus, & vrayes piperies, de quelles imposent au peuple ignorant, les Empiriques Charletans, promettans guerison de tous maux, & plusieurs autres. On peut bien dire de ceux là, qu'ils abusent le monde: non pas des Medecins rationnels, doctes, experts, & geus de bien.

Que ce n'est pas un peché, ou mal fait d'appeler des Medecins, & d'user de leurs remèdes quand on est malade.

CHAP. IIII.

Ly a vne autre sorte d'erreur, fondee en folle superstition, d'aucuns idiots qui pensent offenser Dieu, s'ils appellent des Medecins pour guerir de leurs maux, disans que c'est contrueant & & s'opposer à la volonté de Dieu, qui les visite de telle affliction: que c'est pour leur bien: car en chasifiant le corps, l'ame est purgée de ses pechez: & disent, comme recite maistre Guido Chauliac en son chapitre singulier, Dieu me l'a donné ainsi qu'il luy a pleu, Dieu me l'ostera quand il luy plaira, le nom de Dieu soit benit, Amen, & remettent leur guerison toutemant à l'intercessio des Saints & Saintes de Paradis,

B 4

faisans des vœux, aumônes, prières & oraisons. Cette opinion fort erronée, est ailee à refuter, par ce que nous avons allegué au 1. cha. du livre de l'Ecclesiastique, où il exhorte saintement & sagement les malades, de se reconcilier premierement à Dieu qu'ils ont offensé, puis de donner lieu au Medecin, lequel Dieu a créé, & luy a donné la science pour estre glorifié en ses merueilles. Il est vray que Dieu nous envoie les maux pour nostre chastement, & nous y a rendus subiects, à ce que nous recognoissions nostre infirmité. De luy aussi procede la guerison, par les moyens qu'il a dressé en nature, donnant vertu aux plantes & autres creatures, de chasser & vaincre les malades, en ordonnant la science de Medecine, & l'art d'Apothicaire, & cest effect, nô moins que l'agriculture, pour la nourriture des hommes à l'entretien de ceste vie caudique & mortelle. Dont ce sont moyens qu'il ne faut malpriser, & que l'homme prudent ne desdaigne point. Autrement c'est tenter Dieu, & vouloir follement que Dieu face des miracles à nostre appetit. Car celuy qui dit, si Dieu veut que ie guerisse de ce mal, i'en gueriray bien sans user de la Medecine, & si i'en dois mourir, le Medecin ne me sauvera pas, c'est autant que s'il disoit, si ie dois viure encore vñ mois, & qu'il soit ainsi ordonné de Dieu, ie viuray bien sans boire & sans manger, dont il n'est besoin faire ceste despense. Car si ie dois viure autant, il m'est impossible de mourir, quoy que ie ne mange point. Voila vñ folie, & grande temerité, de se promettre que Dieu fera miracle, voire de tenter cest essay quand on a des viures en main, ordonnez de Dieu pour la nourriture du corps. N'elz ce pas tenter Dieu, & voir ce qu'il voudra faire contre l'ordre de nature: Il le laissera mourir de faim avec ceste folie; & le pauvre idiot sentira par effect, qu'il auoit mal colligé en son esprit phantastique & brutal, que Dieu l'entretiendroit en vie sans boire & sans manger. Voire, si Dieu le vouloit ainsi, il se feroit: mais nous sçauons que la volonté ordinaire porte, qu'on vise

des

des alimens: & là il se faut tenir, & ne s'attendre aux moyens extraordinaires, qui nous sont inconnus & qui ne sont employez à nostre sol appetit. Ainsi est il de la Medecine, ordonnee de Dieu pour la guerison des malades, & conservation de santé. Car qui conque veut guerir autrement, & a ceste opinion, que s'il doit guerir, il le pourra sans Medecin, quoy qu'il en ait bō moyen, celiuy tente Dieu, & attend de voir que Dieu fasse miracle, mesprisant follement le moyen naturel que Dieu a ordonné contre les maladies. Non moins que si à maison brusloit, & il ne vouloit qu'on y iectast de l'eau, disant, si Dieu veut qu'elle se sauue, le feu s'estaindra bien autrement.

*De l'ingratitude des malades
envers les Medecins.*

CHAP. V.

Ingratitude est fort odieuse & à Dieu, & aux hommes, voire on l'estime à bon droit un si grand vice, que qui dit ingrati, dit tout les maux du monde. Or ce vice est si commun entre les hommes, à l'endroit des Medecins, que je m'explique souuent, qu'il y ait aucun de cœur généreux, qui voulle estre Medecin, estant d'ailleurs sa profession fort sujette à calomnie, coulaine germane d'ingratitude. Mais nous auons des amis & gens de raison, honnêtes & recognoissans, qui couurent ceste falcherie, & nous retiennent en volonté de faire telle profession, nonobstant que plusieurs autres nous soyent par trop ingrats. Car en en trouue de si courtois, qui protestent publiquement & souuent, qu'ils tiennent la vie (apres Dieu) de tels & de tels Medecins, & ayant reconnu selon leur faculté, l'industry & labeur du Medecin, pour son entretien, n'antmoins confessent li-

brement, qu'il ne le scauroyent auoir recompensé de tout leur bien, comme il est vray de fait. Car s'ils doient la vie au secours du Medecin, & la vie est de plus grande valeur que tout leur bien, il n'est en leur puissance de s'auquier de ce debte, quand ils donneroyent tout leur bien. Mais le principal de la recompense, est le gré qu'ils en scauent au Medecin, se disans obligez à luy & redeuables de leur vie. Et c'est tout ainsi, que si quelqu'un auoit osté l'espèce des mains d'un qui fut près de vous tuer, ou la corde à un qui s'efforçoit de vous en estrangler, ne luy seriez vous pas tenu de la vie ? tout vostre bien seroit il pour le récompenser. Et puison dit, i'ay bien payé mon Medecin, voire surpayé, luy ayant donné tant par iour, ic ne luy dois rien, s'il m'a bie pensé & secouru, je l'ay bien recompensé. Ha pauvre homme, ce qu'en donne au Medecin, est comme vne petite recognoissance, du bien & du secours que l'on en a receu. Car de le payer, ou compenser le fruit de son labeur s'il t'a préférue de mort (ainsi qu'il peut faire, par la grace de Dieu) il n'est en ta puissance: si no que tu exposes ta vie pour luy, quoy qu'il n'ay exposé la sienue pour te sauver de la mort. Ainsi tu luy demeure tousiours redeuable: & faut que d'un bon gré tu le luy recognoisses, confessant ton obligation. Il y en a qui trouueront ce propos dur, quand le dis sauver la vie, & préseruer de la mort: nonobstant que cela est trop evident. Car polsons, qu'un blescé perde son sang en abondance, & que sans doute il en mourra si on ne l'arreste: celiuy qui tiendra son doigt dans la playe, & retiendra le sang, ne sauue il la vie ? Autant, & plus, celiuy qui le retient avec medicaments: & en fin consolide la playe, qui de foy ne gueriroit point. Autant celiuy qui arrête un flux de ventre, ou vomissement, ou autre vuidange pernicieuse & mortelle, qui saigne à propos un pleurisque, ou un que la squinâce estouffe & estrangle, autant certes que qui retireroit du feu, un enfant qui y seroit tombé, & le brusleroit tout vif, s'il n'estoit secouru. Il n'en faut moins estimer des

Medecins, qui pouruoyent aux maux interieurs, & secourent nature secrètement par diuers moyens, desquels l'efficace n'apparait que par effect: & ce sont (comme disoit Herophile) les mains de Dieu. Car il nous releue & retire des dangers de mort, par le moyen des remedes, que le Medecin emploie au secours. N'est ce pas une œuvre plus divine qu'humaine, & qu'on ne peut assez recompenser? Dont l'Ecclesiastique a bien dit: La science du Medecin luy fait hausser la teste, & le rend admirable entre les Princes: le Medecin sera honore, même des Roys. Et voila les principales recognoissances qu'on luy doit, honneur & gré, pour vne extreme obligation: non pas le persuader qu'il est assez recompensé de quelque somme d'argent. Mais il y en a qui font pis, c'est qu'apres estre gueris, par le moyen d'un bon & loyal secours, ils ne peuvent endurer qu'on les dic bien redenables au Medecin, & peu sen faut qu'ils ne haissent celuy, qui leur a sauve la vie. O extreme ingratitudine! mais ce n'est pas d'aujourd'huy, Hippocras en son epistre à Damagete, fait ainsi parler Democrite. Le penfe (dit il) O Hippocras, qu'en nostre se:cece plusieurs choses sont suiettes à colomnie & à ingratitudine. Car les malades, s'ils eschappent, rapportent leur guerison aux Dieux, ou à fortune, ou à leur bonne complexion: destroibans tout l'honneur au Medecin: lequel souuent ils hayssent depuis, estan, biē mortis & indignez, que l'on pense qu'ils luy soyent redenables. Et outre ce, qu'ils ne veulent atester ou confesser leur obligation, ils sont bien aises que les ignors de l'art (qui neantmoins en font profession) loyent de mesme propos, esguillonez d'ennuie, &c. Cela cbiert le mieux du monde à nostre téps. Car la plus part des malades rapportent totalement leur guerison à quelque Saint ou Sainte de Paradis, à qui ils se sont vouiez: & encor bien souuent n'accompliscent leurs vœux, suivant ce que dit l'Italien, *passato lo mala gabato lo Sancto*. Tout ainsi que ils font de grands promesses au Medecin.

cin, durant le grand mal, promettans raus & merueilles. Ils le doivent faire tout d'or & pierres precieuses: il doit auoir vne bonne pension tout les ans. Brief on pretend luy faire beaucoup de bien. Mais quand on est guery, on entre en opinion que le Medecin n'y a guieres fait, ou qu'on fut bien guery sans luy. Que c'est le vceu qu'on a fait d'où a procedé la guerison: ou le bon seruice des gardes, les bons potages, ou l'Apothicaire qui voudra s'attribuer tout le succés, ou la bone & forte complexion du malade, ou vn cas fortuit, comme le desordre qu'il aura fait, auquel il rapportera follement la guerison. Brief le Medecin aura la moindre partie, ou nulle, de l'honneur, gré, & recompense. Car quant aux promesses, l'homme estant guery, va penser que la maladie luy couste tant, qu'il a tant depenu, que ce luy est de tant d'interset. Dont il oublie son devoir au Medecin, auquel mesme il impute vne partie de sa depence, l'estimant superflue, & luy veut mal de l'auoir tant retenu au lict, faisant sô estat, qu'il en pouuoit plus tost releuer, & à moins de frais. Tellement que à son compte, le Medecin luy seroit reduevable: & s'il trouuoit des iuges à sa poste, qui eulsent autorité, il le feroit condemner aux despens. Voila bien reconnu le bien reçeu. Y a il parcellle ingratitudine? Non, finon que ceste-cy dvn qui s'estrangleroit par desespoir, ou autrement: & quelqu'vn venant au secours luy couppast la corde, & que puis ce pendant le fist adiourner pour luy payer sa corde. Où dvn qui se noyeroit: & celuy qui le saueroit, en le retirant du danger, luy deschirast vn peu de son habillement: & que le noyé preferuë, en voulut la reparation. Ainsi ceux qui nous doyent, nous demandent: ne nous en scauët gré ne grace de ce que lés auons bien secourus, & ayment mieux dire, qu'vn ignorant valer ou chambrière est cause de leur guerilon, que le bon soin & industrie du Medecin. Et c'est pour l'vné de deux raisons: ou qu'ils sont tant hebetez, & n'ont la capacité de le comprendre: ou que le sçachant bien, ils sont hôteux

de n'auoir la volonté de le recognoistre & confesser.
Comme que ce soit, c'est vne ingratitudo fort odieuse
& à Dieu & aux hommes.

*Que le vulgaire n'estime rien si on ne guerit contre
son opinion: que les derniers remedes ont tout
l'honneur: & heureux le Medecin, qui
vient à la declination du mal.*

C H A P. VI.

Es' t' errent est fort coïoint avec le précédent, mesme il est souuent cause de la suinte ingratitudo. Car si on ne guerit contre l'opinion du malade, ou de ceux qui le visitent, ce n'est rien fait, & pourtant on n'en fçait point de gré au Medecin. Or guerir contre l'opinion contient deux parties: l'une est, de guerir en moins de temps, & quasi inopincement. Come, si le mal dure communément tant d'accez, ou tant de iours, de le guerir en beaucoup moins. Car autrement on dit, & bien la maladie a fait son cours: le Medecin n'y a de rien fçury. Aussi bien fut-il guery dans ce temps là. Patures g'es ne voyez vous pas, que de mesme espèce de mal, les vns sont courts, les autres longs? Il y a des fécures tierces, & des continuës aussi, qui dureront vn moys, ou deux. Vous supposez que la tierce ne doit estre, pour le plus, que de sept accez: qui sont 14. iours: & la continue de 7.11. ou 14. comme vous avez ouy dire aux Medecins, que c'est le terme des fécures exquises. Mais vous ne fçauz pas, que de mille il n'y en a pas deux telles, ains la plus pari sont confuses & malées. Dont leur terme est de beaucoup plus long comme de toutes maladies engendret de divers humeurs. Croyez (& il est vray) que si la tierce finit dans trois semaines, ou vn mois, estant combattue de nos remedes, que sans cela ell' eut duré parauenture deux ou trois

mois, ainsi qu'on en voit plusieurs autres. N'est ce pas bien rabat, & auanté beaucoup pour le malade? Mais on n'a rien fait, à son dire, si on ne fait encor plus qu'il n'a prectendu. Car il pense que le Medecin peut faire du mal, comme d'une estriuiere, qu'on allonge & accourcit tout ainsi comme on veut. N'est ce pas assez fait, d'en rabatter vn quart, vn tiers, ou la moitié: & empescher, ou appaiser les diuers accidens, qui comunément surviennent à toutes sortes de maladies, & faire qu'on en ait la raison, le meilleur compte qu'il est possible, & qu'on en sorte à quel prix que ce soit? C'est pour tomber à l'autre partie de l'opinion vulgaire, qui n'estime rien, si on ne guerit ceux que l'ont tient pour morts. Car quoy que le mal soit mortel, comme toutes maladie que nous appelions aigüe (c'est à dire tranchante, qui va vite, & a de terribles accidens) si le malade, ou ses renisueurs, ont opinion qu'il en pourra guerir, & il en aduient ainsi, ce n'est rien fait: au contraire, si le malade en meurt, c'est la faute du Medecin. Car les assitans s'etoient persuadex (quoy que le Medecin dit le contraire en son prognostic) qu'il en pourroit guerir. Mais si on pense, qu'il en doive mourir, ou que desia ou le tienne pour mort, le Medecin a fait beau ieu. Car quand il ne feroit que luy ordonner ses potages, avec quelque petite droguerie, sur tout des restaurans & choses cordiales (encor que ce ne fut a propos) il a fait vn chef d'oeuvre. Voylà vn belle cure. Il a guery vn tel, que chacun tenoit pour mort. Il l'a refusité. C'est vn grand personnage. Mais voicy la pitié. Ce mesme docteur aye en mesme temps vn autre malade, qu'on ne tient pour mortel: d'autant que son mal est plus cache. Il fait tres-grand deuoit à le rendre salubre, & d'en venir à bout: il emploie toute son industrie à sauuer le patient, qu'il cognoit etre en plus grand danger que l'on ne cuyde. En fin il meurt, contre l'opinion du vulgaire. Voylà mon Medecin qui perd soudain sa re-puation: & dit-on, il y a fait trop de choses. L'autre

ut mieux gouverné. Ainsi iamais on ne fait rien qui vaille, si on ne guerit contre l'attente & esperance du vulgaire.

L'autre erreur proposee en ce chapitre est, d'attribuer aux derniers remedes tout le succes de la curacion: comme aussi on rapporte l'occasion du mal à la derniere chose, qu'on a fait. Comme si on a mangé quelque fruit, salade, ou autre chose moins ordinaire, & que tantost apres on soit malade, voyre d'un mal qui dure plus d'un mois, cela seul en est cause: sans y adiouter infinites autres precedens desordres, qui en ont fait leur part: car les mauuaise humeurs se congregent de peu à peu, jusques à certaine quantité, à laquelle ne peut plus résister nature. Tout ainsi qu'un verre se remplit de plusieurs gouttes d'eau, qu'il contient jusques au bord: mais etant plein, il commence à verser d'une goutte seulement. Ainsi la moindre addition, à ce que nature rapportoit encores, la fait succomber: comme un mulet plie soubs sa charge, pour peu qu'on adioigne au fardau ordinaire de la portee. Ce n'est donc pas le dernier morceau, ou desordre qui a tout fait: les precedens y auoyent fait leur part non moins que à couper un arbre, auquel on donnera cent coups de hache, il semble que c'est en vain, & qu'on n'auance rien: le cent & vnième coup le fait tomber. Si on disoit que ce seul coup l'eut abattu, ne seroit-on pas tort aux autres? Aussi quand une tour aura soustenu mille voles de canoë, & au dernier coup elle tombe, le dernier y a il plus fait q' le premier? C'est tout de mesme qu'on juge des remedes, qui abatent le mal, &c chassent la maladie du corps: le dernier quel qu'il soit, en a l'honneur du vulgaire mal sené, qui parle ainsi: on l'auoit saigné, purgé, clysterisé, drogué de mille sortes, par dedans & par dehors: pour cela rica. Enfin on luy a donné ou appliqué telle chose, & il est guery. Pauures idiots, si cela eust esté fait du commencement, il n'eust de rien seruy: mais apres tant d'autres remedes, qui auoyent affoibli le mal, et brancé & deraciné, la maladie

dre chose du monde luy fait quitter la place. Comme aux assieges qui defia n'en peuvent plus, si on leur tue encor vn homme, ils se rendent incontinent: & puis on dira que toute la batterie, tous les assaux, retranchemens de viures, & autres bons moyens de les vaincre, n'ont de rien servy. Celuy seul a tout fait, qui a tire la derniere arquebusade, & toutesfois il n'aura tué qu'un des moindres soldats. S'il auoit tué le chef, ce seroit autre chose. Ainsi vn brevet pendu au col, ou des drogues mises au carpe de la main, auront l'honneur d'auoir guery des sieures vn, qui n'auoit peu guerir par tant de regime, Medecines, & autres remedes. C'est que le mal ne tenoit plus qu'à vn filer, qui a peu estre rompu de la persuasion & grand' opinion, que le malade aura eu de ce moyen. Mais si on l'eut appliqué dès le commencement, le malade n'en fut guery, quand il eut eu cene mille fois plus de persuasion: & imagination forte. Car l'imagination peut quelque chose à la guerison, mais n'empêche tout, ni seule. Voila comment on desrobe l'honneur aux vrais & certains remedes, en iugeant mal du succz, parce qu'on veut estre guery, soudain qu'on a fait quelque chose: autrement on pense que c'est en vain, & que tout ne sera de rien. Celuy seul est auteur du bien, apres lequel immediatement on sent la guerison. Et pourtant on dit communément (qui est le tiers point de ce chap.) Bié-heureux le Medecin, qui vient à la declination du mal. Car quoy qu'il face, la guerison estant à la porte, on luy attribue son introduction. Et quand bien le Medecin n'y auoit du tout rien fait, ni ordonné, encor dira on, qu'il est cause de ce bon heur: & que s'il fut venu dès le commencement, le malade fut aussi tost guery. Mais si le Medecin est prudent & modeste, il ne se coiffera de cest honneur, & consentant au larricia & detraction, qu'on fait à ceux qui ont bien traicté le malade, & l'ont fait au auentur de sa guerison: ains remontera aux assistans, que les accidents passez estoient de la nature de mal, lequel a eu tel cours: & que par le bon ordre qu'on

III.

qu'on y a mis, tout est remis & passé, à l'avantage du patient. S'il fait autrement, & le veut attribuer l'honneur, ou l'accepter du vulgaire, il se fait un grand tort: & autant luy en pend à l'auricille. Car quelque suffisance & reputation qu'il ait, il pourra aduenir, que lon appellera sur la fin d'une maladie qu'il traictera, un autre Medecin: lequel iourera un mefme tour. Ainsi donc chacun soit auisé, de se contenter honestement de l'honneur qui luy est deu, sans rien desrober à son collegue ou symymste (c'est à dire, cōpagnon de mestier) rendent bon & lain tēmoignage des loujables actions de chacun: le reputant bien heureux peant, moins de ce, qu'il est arrivé à la declination du mal, pour n'auoir eu guieres de peine, & auoir bonne part au gré, qu'on doit sçauoir à tous ceux qui s'y sont emploiez.

*Contre ceux qui ingent de la suffisance des Medecins
par le succēz, qui est sonuent deu à
l'heur, plus qu'au sçauoir.*

C H A P. VII.

'E st grand cas, que la science de Medecine est si obscure & profonde, que rien plus: & néanmoins il n'y a si idiot, qui ne iuge du sçauoir des Medecins. Pour iuger sainement & iustement de la suffisance de quelqu'un, il faut estre pour le moins de la profession, & y sçauoir quelque chose. D'où c'est grande temerité, aux gens qui n'entendent rien en la Medecine, d'entreprendre à iuger, qui sont les plus sçauans Medecins. Ils s'attendent aux succēz de leurs pratiques: & si quelqu'un guerit (mesme inopinément, comme dessus a esté dit) on iuge bien sçauant le Medecin: encor qu'il n'y ait rien fait qui vaille. Et au contraire, le Medecin ne sçait guieres,

C

si le malade meurt, ou s'il traîne longuement du mal, que le vulgaire estime plus léger. Les modestes ne diront pas, qu'il est plus ou moins sévère, s'il est réputé docte entre les gens de savoir : mais ils diront, qu'il n'est pas heureux envers les malades, & par conséquent, il n'est bon Médecin, iugeans toujours par le succès. Il est vrai certainement, qu'en toutes choses y a heure & malheur, & (comme dit l'Italien) *labrona è la male sorte*. Et le bon heure au Médecin est, de n'être appelé ou employé pour ceux qui doivent mourir. Car on n'y acquiert point de réputation, moins de degré, ne d'initié, neantmoins il n'y a que blasphème au Médecin, & pour ce qu'il ait bien fait son devoir, ne doit être moins estimé, que si le malade fut échappé. Tout ainsi qu'un capitaine, qui aura défendu une place, jusqu'à l'ardoir, en faisant du pain, je ne sais comment ayant perdu la plus part de ses gens, la muraille toute brisée, & n'ayant plus de quoi soutenir : contraint en fin de rendre la place, ne meurt moins de louange (sinon d'avantage) qu'un autre qui aura sauvé la flotte, bien pourvue & munitionnée de toutes choses requises, tellement qu'il l'aura préseruée sans grand peine, & sans malice. Cela est bien facile à comprendre, pour ce qu'on ait de jugement, & qu'on ne soit transporté d'affection : comme est la plus part des hommes, qui en sont aveugles, d'ordinaire qu'ils ne se peuvent persuader, n'y avoir de la faute du Médecin, quand le malade, qu'ils ont fort cher ne guérira comme ils ont désiré & espéré. Tout ainsi qu'il y a toujours quelque rancoeur & mécontentement envers le capitaine, ou gouverneur du lieu qui s'est perdu, comme de n'avoir été assez prouoyant aux affaires du siège, & ce en plusieurs particularitez, jusqu'à un setu. Et au contraire, celuy est estimé vaillant (quand il seroit le plus poltron du

du mōde) qui a eu bon succez en son entreprise. C'est vrayement vn grand bien, que d'estre heureux en ses affaires, mais l'heur n'est pas dependant du sçauoir, ou de la suffisance : c'est vn don de Dieu special, sans que d'estre appellé au secours de ceux qui doivent eschapper : enuers lesquels il veut continuer & effectuer la vertu donnee aux remedes : comme aussi de n'estre appellé pour ceux qui doivent mourir, ausquels rien ne vaut ne profite. Dont c'est tres mal iugé de la suffisance des Medecins, par le succez qui est plus deu à l'heur, & à la grace de Dieu, qu'au sçauoir de l'homme. Il ne faut pas toutefois de cela inferer & cōclure, que c'est tout vn, quelque Medecin que l'on appelle: en disant, que si Dieu veut que le malade guerisse, il iettera sa benediction sur les remedes du plus ignorant du monde, & le rendra heureux. Cela est bien tray, mais c'est tenter Dieu, ainsi que nous auons remontré au quatrième chap. c'est comme vouloir, que des pierres il face du pain, d'un remede mal à propos, vn profitabl. On dit communément, aide toy & Dieu t'aidera. Il faut chercher les meilleurs moyens qu'on peut, & remettre l'issue à Dieu qui a tout en sa main.

Contre ceux auxquels tout est suspect, & calomnient les Medecins, de la plus part des accidents qui suruennent es maladies.

CHAP. VIII.

Ne des plus grād's peines qu'ait le Medecin, generoux, & de bon cœur, est de supporter les repreches & fausses accusations des malades, ou des assistants: qui sont si desraisonnables: que tous les accidents qui suruennent au malade, ils les attribuent aux remedes: & des bons succez, ils doutent s'ils soat deuz au Medecin. Car premièrement quand on voit le malade fort débile, on accuse l'absti-

C 2

nence & la paucité des viures ordonnee par le Medecin: ou ils reprochent la saignee, ou la purgation, & c'est le mal qui cause la foiblesse, non pas les remedes, qui en diminuant le mal, soustienncnt le malade en plus grand force. Dont sans l'usage d'iceux il seroit encor plus debile. Qu'ainfi soit, ne void on pas ceux, qui mesprisent l'abstinence, la saignee, & la purgation, deuenir encor plus foibles: Si ceux qui n'vent de tels remedes, se maintenoyent en plus grand' force que les autres, on pourroit mieux dire, que les remedes sont cause de la foiblesse: mais au contraire, on les voit plus affoiblir, & en fin il esmeurt plus que d'autres. Ainsi est-il des autres accidentz que l'on impute inuistement aux remedes: comme le vomissement, flux de ventre, degouttement, alteration, douleur, veilles, resueries, & semblables: qui surement à cause du mal proprement, & de la nature d'iceluy, non pas des remedes, comme pensent les ignorans. Car si apres que le malade a pris quelque chose, pat l'ordonnance du Medecin, ou que seulement on luy ait appliqué, & que tantost apres il aye vomissement, ou flux de ventre, cela en est cause, d'autant qu'il ne l'auoit au parauant. Depuis ceste Medecine, ce syrop, ce restaurant, ce potus cordial, &c. Il est si degouté que rien plus: l'alteration le presse plus qu'au parauant. Il est vray que c'est depuis, mais non à cause de cela, & est aussi mal argué, que si on disoit, depuis qu'il a neigé, ma robe est plus rompue qu'elle n'etait, doncques la neige en est cause: ou depuis, que i'ay mangé de ce chapon, i'ay eu douleur de teste, colique, ou flux de ventre: doncques le chapon m'a cauée tels accidentz. Passures idiots! tout ce que vient apres, ne procede de tout ce qui a precedé. Ce flux de ventre, ce vomissement, degouttement, alteration, veille, resuerie, & semblables sont autres causes à vous incognues, qui produisent tels effets en leur temps: & quoy que sache faire le Medecin, romptant le cours du mal, preuenant les accidentz, & les diminuant, en despit de luy le mal fait partie de son

son entreprisne, & s'augmente jusques à certain poinct, qu'on appelle estat de la maladie: mais cela ce fait pli doucement beaucoup, que si on le laisse faire. Et si l'alteration, le desgoutement, & autres accidents, augmentent apres l'usage de quelques remedes bien ordonnez, croyez que c'est du mal qui passe outre, non obstant ces retranchemens & resultaces: & que le mal seroit encor plus furieux, & lesdits accidents moins supportables, si on n'y eut rien fait: comme l'on voit par experiance, en ceux qui malprisent tels remedes: Cars il est vray, que plusieurs meurent à faute de se cours (qui est vne maxime, receue de chacun) il faut bien qu'ils aient plus d'accidents, & plus fascheux, que ceux qui en eschappent. Il ne faut donc ausi suspecter, ou calomnier les remedes, qui auront été suivis de quelques accidents empirez ou nouueaux: & dire, depuis ce frontal il a moins dormi, ou plus relué: car le frontal n'en est pas cause, ains le mal qui n'en a peu estre dompté. Depuis le potus cordial il a eu le houquet, ou la disseanterie, ou le spasme. Il est bien vray: mais ceste queue, n'est pas de ce veau, comme on dit en commun prouerbe: ceci est d'un autre tonneau. Il ne dis pas, que les remedes n'en soyent cause quel que fois, dea, car il y en a de mal ordonnez: & fort mal à propos: mais je suppose tousiours que le Medecin soit docte, diligent, & affectionné, duquel il faut tousiours bien seantir, & puis interpreter en la meilleure part ses ordonnances: attribuant plussoit au mal, où à l'expres vouloir de Dieu, que aux remedes, les accidens qui surviennent de nouveau, ou qui esprinent. Car il y a des rencontres inopinées, & qu'on ne peut auculement prevoir, pour s'en donner garde: comme aucunes fois d'vn for legiere Medecine, on viendra jusques au sang: d'autar que l'homme estoit sur le poinct d'auoir aux de ventre. Le Medecin qui ne peut deviner, mesme en vn corps neutre (c'est à dire: qui ne se tient au liet, pour n'estre gueres mal dispolé) si nature fera quelque euacuation d'elle mesme, cognissant qu'il

C 3

en est befoin, ordonne la medecine aslez legiere. Il aduient là desflus, qu'apres son operation, nature passe outre, & fait vn flux de ventre, qui continue desordonnement & autre mesure : d'autant que la vertu expulsive, piquee des excremens acres & mordicants ne se peut retenir, & la matiere estant corrosive, racle tellelement par où elle passe, que le sang en sort. Le medicament sera accuse de tout cela, qui neantmoins n'a fait que deux ou trois petites selles : tout le reste est d'un desbordement, & comme torrent d'humens de long temps accumulez. Ainsi quelquefois, on ne fait qu'arracher vne pierre de la muraille, & il en tombera plus de deux toises, tant elle est ruineuse. Il faut à vn sot mur le canon, ou double canon, à vn mur foible, la piece de campagne fera grand breche. Ainsi pour bien iugier de l'effect du medicament, il faut sçauoir sa portee, cogneue du seul Medecin, & non pas iugier de l'effect : car si durant l'operation du medicament, ou par apres, on void aduoir ce qui n'est de la nature, portee ou force du medicament, il ne luy faut attribuer. Non moins que si vn enfant donnoit du poing à vn yurongne châtelant, & que soudain il chent à terre. Ce n'est pas le coup de poing, qui a eu tant de force, mais le vin qui l'auoit esflourdi, dont il alloit tombat devant. Touesfois on pourroit repliquer de la mesme comparaison, que semblablement à vn malade fort debile, vn legier medicament aura la force de le faire tresbucher, & aller en terre. Parquoy il vaut mieux faire cest autre comparaison : comme si on donnoit vne chiquenaude au bras d'une femme enceinte, & que test apres elle auorta. Seroit-ce pour la chiquenaude? C'a esté bien loin du ventre, & le coup est trop legier. Il faut donc que d'ailleurs elle fust prestre & occasionné d'auorter. Ainsi plusieurs choses se rencontrent, qui ne sont aucunement despendantes l'une de l'autre, ains cas fortuits, & ne sont de cause pretendue communément.

Qu'il

*Qu'il y a plus de Medecins, que d'autre
forte de gens.*

C H A P. I X.

NDIT que le Duc de Ferrare, Alphonso de Este, mit quelquefois en propos familier, de quel mestier il y auoit plus de gens. L'un disoit de Cordouaniers, l'autre du Cousturiers, un autre de Charpentiers, qui de Mariniers, qui de Chiquaneux, qui de Laboureurs. Gonelle, fameux bouffon, dit qu'il y auoit plus de Medecins, que d'autre sorte de gens: & gage contre le Duc son maistre (qui reieutoit cela bien loin) qu'il le preueroit dedans vingtquatre heures. Lendemain matin Gonelle sort de son logis, avec un grand bonnet de nuit, & un couvrechef, qui luy bandoit le menton: puis un chapeau par dessus: son manteau haussé sur les epaules. En cest equipage, il prend la route du palais de son excellente, par la rue des Anges. Le premier qu'il rencontre luy demande, qu'est-ce qu'il a, il respond, une douleur enragee de dents. Ha mon amy (dit l'autre) je t'ay la meilleure recepte du monde contre ce mal là, & la luy dit. Gonelle escrit son nō en ses tablettes, faisant semblant d'escrire la recepte. A un pas de là il en trouve deux ou trois ensemble, qui font ensemble interrogation, & chacun luy donne un remede. Il escrit leurs noms, comme du premier. Et ainsi poursuyuant son chemin tout hellelement du long de ceste rue, il ne rencontra personne qui ne luy enseignast quelque recepte differente l'une de l'autre: chacun luy disant, que la sienne estoit bien espronuee, certaine, & infaillible. Il escrit le nom de tous. Parueou qu'il fut à la basse cour du Palais, le voyla enuironné de gens (comme il estoit cogneu de tous) qui apres avoir entendu son mal, luy donnerent à force receptes, que chacun disoit etre les

C 4

meilleures du monde. Il les remercie, & écrit leur nom aussi. Quand il entre en la chambre du Duc, son excellence luy crie de loin. Et qu'as-tu Gonelle? Il répond tout piteusement, & en marmiteux, mal de dës, le plus cruel, qui fut jamais. Adonc son excellence luy dit. He Gonelle, i e sçay vne chose qui te fera passer incontinent la douleur, encor que la dent fut gâtée. Messer Antonio Musa Brasauolo m^o Medecin, n'en pratiqua jamais vne meilleure. Fais ceci, & cela: incontinent tu seras guéri. Soudain Gonelle iette bas sa coiffure, & tout son attiral, s'escrifiant: Et vous aussi, Monseigneur, estes Medecin. Voyez cy mon rolle, combien d'autres i'en ay trouué depuis mon logis, jusques au vostre. Il y en a pres de deux cens, & si ic n'ay passé que par vne rucé. Le gage d'en trouver plus de dix mille en ceste ville, si ic veux aller par tout. Trounez moy autant de personnes d'autre mestier. Voila bien rencontré, & à la vérité, car chacun se mêle de la Médecine, & ya peu de gens, qui ne pensent y sçauoir beaucoup, voire plus que les Medecans. Le laisse à part quelques Chirurgiens, Barbiers, Apothicaires, Gardes ou seruantes des malades, sages femmes, Charlatans, & autres Empiriques: jusques aux marchás, qui pour faire quelque profession d'une partie à la Médecine, font des maistres aliborot, cuidans sçauoir plus que maistre mouche, faisans des suffisans, & se meslant de guerir plusieurs maux avec vne aiseurâce effrôtee, accompagnée de grâdes promesses. Le les laisse (di-ic) iâçoit qu'ils fassent vn beau nombre: car il y en a tant & tant d'autres, que c'est pire. Il n'y a presque personne, qui ne contrerolle sur les les ordonnances des Medecins: qui ne vœille toucher incontinent le poux du malade, & voir son vrine: qui n'en die son aduis, & qui n'ordone à faire quelque chose, au contraire de ce que le Medecin aura dit. Si l'y en a qui soyent mieux aduis, fez en ce fait là, ic croy que le nobre est si petit, qu'on auroit fait beaucoup plus tost, d'escrire ceux qui ne sont si presomptueux, que de faire vn rolle de tant d'entrepreneurs,

preneurs, chose presque infinie. Et combien y en a-il de si temeraires, qui opineront devant le Medecin (mesmes en sa presence) qu'il faut saigner le malade, ou ne le faire pas: & quand on le saigne, qu'il ne faut sortir que tant de sang: qu'il n'est pas bon de le purger, que la laison n'y est propre: qu'il le faut mieux nourrir: qu'il lui faut des restaurans, des tils, consumez, preslez, coulez, orges mondez, amandrez, &c. qu'il permet trop ses aises au malade, ou qu'en le gehene trop. Brief le grand cbtreisseur, voire le preinier & principal iuge de tout, est le vulgaire ignorant, tres-injuste & inique: lequel, comme disoit Terence, n'estime rien bien fait, que ce qu'il fait. Et si on ne suit son aduis, il attribue la mort du malade, ou la longueur du mal, à ce qu'on a fait autrement. Car s'il imagine, & se persuade, qu'il faut ainsi faire, toute autre procedure lui est erronée: & pourtant il blasme, tout ce qu'on fait d'autre sorte. Quelle pitié! Es autres arts, qui sont moins obscurs & difficiles, où l'on voit presque tout à l'ceil, on laisse faire à l'artisan cōm'il entēd. En la Medecine, la plus occulte de tous, & où le peuple ne peut voir goutte, chacun veut gouerner cōme rats en paille. Aussi nous ne voyons guieres bien succéder, par l'ordre de nature, la plus-part des maladies, en personnes d'estat, qui ont grand visite de ges. Ceux-là guerifent mieux, desquicon fait moins de conte.

*Que ce n'est le profit des malades, d'avoir plusieurs
Medecins d'ordinaire: mais qu'un Medecin
y doit estre fort assidus.*

C H A P. x.



ESTE proposition pourroit estre entendue, de ce qu'auons dit maintenant, touchant le vulgaire qui fait du Medecin: mais ic l'entens icy proprement, de ceux qui

sont vrais Medecins, & de sçauoir & de profession. Il est tresraisonnable & necessaire d'auoir l'aduis de plusieurs difficultez, & choses douteuses d'une maladie. Car (comme on dit communément) quatre yeux voyent plus que deux; & c'est en supposant que tous soient cler-voyans. Car l'un s'aduise d'une chose, & l'autre de l'autre, que l'on assemble & accorde au profit du Malade. Mais d'auoir plusieurs Medecins d'un ordinaire, qui ayent esgallement soin du malade, ce n'est pas son profit. Car à tout propos ils se peuvent contredire d'un rien, ou de chose indifferente, l'un à l'enuie de l'autre, plus pour ostentation, que de necessité. Pline a trèsbien noté cela en son 29. hure, premier chap. où il écrit: Il n'y a point de doute, que ces Medecins, cherchans réputation par quelque nouvelleré, traffiquent sondain nos ames. De là sont ces miserables contestations à l'entour des malades, nul estant de même aduis, afin que ne semble redire. De là est la suscription du malheureux sepulchre: *le suis perdu d'auoir en force Medecins.* Il signifie l'Empereur Adrian, qui en mourant s'escria ainsi: la multitude des Medecins me fait perir. Or la raison de ce malchef est diuersc, & premierelement, de l'enuie ou jalouſie que l'un porte à l'autre communément, ceus mesmement qui sont plus mal creez, ambicieux, & auares, outre l'ordinaire des autres artifans: Car cela est commun, qu'un potier est enueux de l'autre, iouxte l'ancien proverbe. Mais plus sans comparaison le Medecin, d'autant qu'il voudroit, qu'on lui deſerast entierement tout l'honneur d'auoir bien preſtit, bien ordonné, & guery le malade. Parquoy il ne supporte pas volontiers, qu'on en face part à autrui, le pache de l'ancreambitieux, qui est aussi communément querelleux, detracteur, & insupportable. Il y en a de fort modeſtes: mais encor sont ils jaloux de l'honneur qu'ils estiment leur estre deu: & en ce qu'ils pensent pouuoir bien faire d'eux mesmés, comme choses legières, communes, & ordinaires. Ils feroyent bien cōtens, de n'estre

contreredits: ce neantmoins ils consentent & s'accordent au desir & plaisir du patient, ou des siens. Mais ce n'est pas le profit du malade, ainsi que l'ay entrepris de remontrer. Car ja coit que nous posissons les trois ou quatre Medecins, que l'on veut assister ensemble à la cure d'un homme estre tous fort modestes, paisibles, & sçauans: neantmoins on ne pourra eniter, la plus part des inconveniens que je deduiray, pour les plus ordinaires. Car je laisse à ceux qui en ont obserué d'autres, à juger, combien ceste façon est nuisante, ou incommodé aux pauvres patients. Premièrement, s'il n'y a qu'un ou I. deux Medecins d'ordinaire, ils en feront plus soigneux, plus diligens, plus affectionnez, pour en sortir à leur honneur: & un qui aura toute la charge sur ses espau-les, y sera encor plus atteintif, d'autant qu'il ne s'en reposera sur personne, & tout doit tomber sur lui. Dont s'il a bon cœur, & est homme de bien, il s'etudiera à mieux faire, que s'il estoit accompagné, supposant tousiours, comme il faut, que en toutes difficultez, il recourra au conseil. Or l'affection du Medecin envers le malade n'est de petite importance, ains si grande, qu'elle merite estre misé au premier lieu. L'autre incommodité est que plusieurs Medecins mal-aisément se peuvent rencontrer, de visiter le malade tousiours à mesme heure. Car chacun a des malades à part d'un ordinaire, & d'autres surnenans, & autres menuz affaires: dont est souvent contraint de faillir à l'heure designee, que tous se dojent trouuer chez le malade. En ce cas, le Medecin plus ordinaire, ou ceux qui s'y rencontrent, sont bien empeschez de dire leur aduis, ou d'ordonner sur ce qui sera surnenou: craignant que l'absent ne le treue pas bon, & que son opinion s'ruuante, ne mettent en creuse le malade, ou les assitans: qui voudront sçauoir par apres son aduis, & le lui demanderont à part. Quelquefois ce ne sera que d'une cerise, ou autre petit different, qui de soy ne vaut le parler: mais faut que tous s'y accordent. Cela tient en peine les Medecins, & souuet les malades en enduré.

Come aussi (pour venir au troisième point) ils endurent de plusieurs petites choses que le Medecin présent & ordinaire feroit & ordonneroit, suyuant les occasions qui se presentent à tout moment (ie dis petites d'elles mesmes, toutefois reueantes bien souuent à grande commodité) mais il n'ose, craignant que les autres en soyent mal contens. Parquoy le malade passe beaucoup d'ennuis, desquels il pourroit estre exempt, comme d'endurer trop la soif, d'estre tenu trop chauvement, trop preslé de nourriture & de medicaments, escondut de quelque plaisir & recreation non preindiciable à sa guerison, & semblables. Ic me contenteray d'auoir deduit ces trois inconueniens, qui sont ordinaires en la pluralité des Medecins : pour monstrez qu'il vaudroit sans cōparaison mieux, de n'auoir qu'un Medecin, & qu'il fut assidu. C'est le plus grand heur que puisse auoir le malade, d'auoir un bon Medecin, qui ne bouge d'apres de luy. Car d'vne visite ou deux pat iour, le malade n'est bien pensé. Cela se peut dire de gros en gros, & non exactement veu que le Medecin present obserue plusieurs particularitez, qui luy font changer d'avis d'heure à autre, tant sur la nourriture, que sur autres remedes. Parquoy Celsc dit très bien, où il remonstre de quelle diligence doit viser le Medecin, pour ordonner bien iustement des viures, quant aux heures, & mesure d'iceux (qui est un des plus grands points en toute la curation: car, comm'il escrit, la viande bien à propos, est un tresbon remede & medicament) il faut tousiours obseruer, & partout, que le Medecin assistant s'aduise continuelllement des forces du malade: & tant qu'elles seront bonnes, il vise d'abstinence : quand il commence à se douter de la foibleesse, il le secourra de viande. Car c'est son devoir, qu'il ne sur charge le malade de matiere superflue, & qu'il ne trahisse pas aussi la foibleesse, à la faim, &c. De quoy on peut entendre, que plusieurs ne peuvent estre penlez d'un Medecin: & que celuy (s'il entend bien son art) est bien propre, qui ne desempare guieres le malade.

de. Mais ceux qui sont adonnés au gain, d'autant qu'il y a plus à gagner sur la multitude du peuple, ils embrassent volontiers les règles qui ne requièrent grande curiosité: comme en ceci. Car il est bien aisé de compter les jours, les heures, & les aversez, même à ceux qui ne voient souvent le malade. Il faut cependant être assidu, qui doit voir ce qui est seulement de besoin, & quand le malade sera trop faible, s'il ne prend nourriture. Voilà comment il est de très grande importance au service du malade, qu'il soit toujours assisté d'un bon Médecin, & pour son régime, & pour l'usage des remèdes. Car étant présent, il avancera ou retardera, augmentera ou diminuera, & fera plusieurs choses d'autre façon, que s'il ne voit le malade sinon par longs intervalles, comme on le pratique sur le peuple. Dont il vaudroit mieux avoir un Médecin, qui eut un peu moins de suffisance, ou de réputation (& par conséquent moins de presse) qui fut plus fréquent & assidu. Car la diligence, vigilance & curieuse observation du Médecin ordinaire, peut bien contrepecher un plus grand scélérat, qui n'est pas ainsi employé par le même.

Contre ceux qui se plaignent de la courte visite de quelques Médecins.

CHAP. XI.

Nostre vie est pleine de contrariétés, ainsi que Democrite remoustroit à Hippocrate, au deus qu'ils eurent ensemble: comme ledit Hippocrate écrit à Damase, en ses épîtres. Car ce qui nous plaint maintenant: nous desplait dans une heure. Le laboureur veut être soldat, & en peu de temps reïette sa première condition. Le marchant fait du gentilhomme, & bien tost après retourne à sa marchandise. Mais la contradiction est encor plus découverte, quand on

veut en mesme chose des contradictoires: comme d^e s^tre gendarme, & n'estre tenu à la guerre: d'estre grand terrico, & n'estre sujet à procez: d'auoir beaucoup de valets & chambrières, & ne pouuoir estre destobé: viure dissoluément, & ne venir point malade. Ainsi est il de plusieurs qui veulent anoir des Medecins les plus emprezzéz, & qui ont plus de pratique (dequoy le vulgaire fait iugement, qu'ils sont les plus sçauans: cōme le plus souvent il aduient, nō pas tousiours) & soudain ils se plaignēt de leur courte visite, & de les auoir si peu aupres d'eux. C'est vne plainte qu'on fait cōmuniémēt des Medecins de Paris, les plus fameux: lesquels en si grand' ville, ont tant de malades ordinairement, qu'il est impossible du tout, qu'ils puissent arrester longement aupres d'un chacun. Car si vn Medecin a à voir deux fois le iour vingt malades, n'est ce pas beaucoup, qu'il demeure aupres de chacun vn quart de heurc à chaque fois? Il ne peut faire d'avantage. Car au plus grand iour, qui sera de 16. heures, je veux qu'il cōmence sa visite à cinq heures du matin, & la continue iusques à dix, puis recommence à midy, & la cōtinue iusques à cinq du soir. Voila dix heures qu'il emploie à visiter. Il luy faut bien le reste pour son repos: cōme de 10. à 12. pour son disner, & raffraichissement de 3. à 7. de metme au soir, & puis son dormir en repos: car s'il ne cesse iour & nuit, il est impossible de durer longement. Je veux encor donner six heures au matin, & six apres disner. Car l'aller d'une maison à l'autre, monter & descendre les degrēs, importe bien de 2. heures sur la visite de 10. malades: mesmes qu'on ne va pas en poste par la ville, & qu'il est, lors des grās iours, la vitesse du mouvement est dangereuse d'el-chauffement, sueur, alteration, & autres tels accidens. Restent donc enuiron dix heures toutes nettes, que le Medecin sera aupres du list de ses malades, pour le plus qu'il y puise employer. Et que reueiat cela à chacun de vingt? Si je sçay bien compter, c'est à chacun vn quart d'heure le matin, & autant l'apres-disace.

Or il est certain que les plus fameux Medecins, auoit tel iour à visiter plus de trente malades : & outre ce à faire des consultations, ou l'on est constraint de sejourner beaucoup plus qu'à vne simple visite. Dont s'en suit necessairement & inévitablement, que chacune des autres visitations, ne feront d'vn demy quart de heure. Car il faut contenter chacun, & de celuy qui se depart à plusieurs, chacun en a bien peu. Ainsi le Medecin ne fait qu'entrer & sortir, s'informe en courant de l'estat du malade, touche le poux, voit l'vrine, dit vn mot de ce qu'il faut faire : & deuant, à vn autre. On ne le peut redarguer iustement de la celerité, & sommaire visite, puis qu'il ne lay est possible de faire autrement, & ceux qui les appellent, en sont bien informez. Que plus est, si le Medecin respond quelque fois, qu'il n'y peut vaquer, veu le grand nombre des malades qu'il a à secourir, on luy replique, monsieur vous n'y faites qu'entrer & sortir, le malade pen sera estre guery, seulement de vostre vené, qu'il vous voye vne fois le iour en passant, il est tout satisfait. Autant en dit vn autre, & le tiers, & le quart. Que feriez vous là? Mais dira quelqu'un : si faut-il auoir esgard à la qualité des personnes, & s'arrester plus longuement aupres d'un grand Seigneur, evesque, abbé, conte, baron, préfident, conseiller, trésorier, general des finances, & autres gens d'honneur, qui ont dequoy le reconnoistre & recompenser mieux que de l'ordinaire des autres, on respond à cela, qu'il faut bien faire son deuoit envers tous, & s'auiter fidèlement de sa charge : & qu'en outre, il y en a de plus recommandez, comme les proches parens, les alliez, amys, familiers, & ceux ausquels on a quelque grand obligation. Ceux là de vray, selon le sens & iugement humain, doivent estre preferez aux autres, quelque grade & rang qu'ils tiennent : & ceux desquels on ne prend point d'argé, à raison de la susdite obligation, requierent iustement du Medecin plus de soin & diligence, que ceux desquels on attend recopense. Dont ce n'est peu de chose,

d'auoir obligé à soy , & bien affectionné, vn docte & prudent Medecin , qui aura touſtouts plus d'egard à l'amitié, qu'à la grandeur. Et quoy: la plus part de ces grands ne cognoſſent le Medecin que de renom: & ſont encor moins cognus du Medecin. N'eſtant la cognoſſance reciproque, & ni ayant familiarité, amitié, ou quelque obligatiō mutuelle, ce Medecin ne luy ſera pas plus propre qu'un autre, lequel ayant moins de preſſe, le pourroit mieux ſecourir, & de plus pro. Mais on eſtainsi paſſionné, qu'on veut celuy qui eſt plus en vogue, & chacun le voudroit tout auoir, qui eſt proprement vouloir l'impoſſible. Et puis on ſe plaint de la courte viſite. Si vous dites, ic ne ſuis pas des moindres, & i'ay auſſi bien dequoy payer qu'un autre: il y en a cent, qui diſent tout de meſme. Que pourra faire le Medecin, finon departer ſes viſitations en tant de pieces que chacun en ait un peu? Mais il referra touſtouts les plus longues, à ceux qui l'ont obligé, & ausquels il eſt redenueble, comme la raſon & l'humanité luy commandent. Parquoy il vaudroit mieux, que chacun ſut bien aduise, de vouloir ce qu'o peut auoir: c'eſt, vn Medecin aſſé a regouurer, d'entre ceux qu'on eſtime ſçauans & n'ont tant de besongne, pour ce que leur faſton n'eſt encor venu, eſtans poſt-poſez aux autres, qui ſont de plus long temps. Et ſ'il y a quelque diſſiſtē en la maladie, on peut faire conſuler là deſſus. Croyez que ſi le Medecin eſt habile hōme il entendra bien roſt, & à peu de paroles, ce qu'il faut faire: puis il exectera, ainfî qu'il appartient. Voila le meilleur aduis que puiffé prendre vn malade, de quelque qualité qu'il ſoit, pour eſtre bien ſecouru: & ſi il a le moyen d'entretenir pres de loy du tout le Medecin, & qu'il n'en bouge que bien peu, ce ſera encor mieux pour luy, ſuivant ce que i'ay diſcouru au pre-cedent chapitre.

De com-

*De combien fert la confiance du malade
au Medecin.*

C H A P . XII .

Velquvn pourroit auoir mal entendu,
 ce que l'ay deduit au prochain chapitre:
 comme si je reprenois l'affection que
 plusieurs oast d'estre visitez des Medecins
 plus fameux, & qui pour leur gran-
 de reputation, ont plus de presse, & bon-
 nes villes. Là à Dieu ne plaise que ic le face, je feoisois
 tort aux venerables & rares personnages, qui de leur
 merite ont acquis ce grand bruit: & ferrois tort aux
 malades, si je leur persuadois de n'anoir affection,
 & recours à la guerison de leurs maux. Car au contrai-
 re, si on en peut iouyr plainelement & tant que befoin
 est, ils sont les plus propres du monde. Je n'ay taxé que
 la plainte vulgaire, de ceux qui à tort se mécontentent
 d'eux, pour n'en poutuoit iouyr comme ils voudroyent.
 Je dis tousiours qu'ils sont les plus propres du monde,
 quant à eux, & pour leur esgard. C'est que volontiers
 ceux qui ont telle reputation, & de grand requeste,
 sont aussi des plus sçauans & experts heureux en leurs
 pratiques, & agreables aux malades: car autrement
 leur vogue n'est de duree, & leur reputation mal fon-
 dee, s'en va bientôt en fumeec. Ains quant à eux, ils
 sont fort propres, aptes & idoines à penser des plus
 grandes maladies, & es plus dignes personnes. Ils sont
 aussi pour cest esgard de reputation & premeier ranc
 contre les Medecins, plus d'heur à guerir les malades.
 Car l'opinion qu'on en a cœue, donné certaine con-
 fiance au malade de guerir mieux, & plus seurement
 par leur moyen, que des autres. D'oït nous ditons com-
 munément en nos escoles: *Celuy guerit plus de malades, à
qui plusiours se font.* Et c'est de la forte imaginaire, qui
 a tresgrand pouvoir à faire impression en nous, com-

D

me i'ay suffisamment demonstre à la preface du second liure du Ris. C'est vne puissance de l'ame, qui esmeut fort le sang & les esprits, de sorte, que si elle marche avec vne ferme opinion & confiance, les forces de nature s'assemblent pour combattre le mal. Et pour autant on voud de grands changemens au malade, à la seule arriuée du medecin deuotement attendu. Car le desir & l'espoir estoit sans satisfaits, l'ame se releue, & renforce contre le mal: tellement que bien souuent nature fait quelque braue faillie & effort, chassant la matière du mal impetueusement, par vne crise qu'on appelle. Au contraire, si le Medecin n'est fort agreable au malade, lequel ne se voit secouru, ainsi qu'il desirroit, tel Medecin n'aduancera pas guieres: & le malade se contristant & descourageant deuera plus debile qu'il ne seroit: car ses esprits estoient n'ont point de vigueur, pour la crainte, & desfiance qui a saisi le cœur. Il y a vn autre bien qui revient au malade, d'auoir vn Medecin à sa deuotion, à son gré, & souhait, duquel il espere grand secours: c'est qu'il s'accommode volontiers à tout ce que luy est ordonné, avec vne fiance que tout le doit guerir & soulager. Comme au contraire, il prend dvn autre Medecin tout à desdain & à regret, dont luy profite peu ou rien. Car quand ce seroit la meilleure & plus delicate chose du monde, si on n'en a hōne opinion, l'estomach s'en fasche, & n'en fait si bien son profit, que si elle estoit pris avec gayeté de cœur. Le vin, le bouillon de chappon, la chair de perdrix, sont tres bons aliments, delicats & frians: mais si quelqu'un en vloit à regret, avec mauuaise opinion du sommelier, ou du cui sinier, qui ne fussent aggrestes: cela ne seroit point de bien en ysant contre cœur. Que sera ce des choses qui sont de soy mal plaiantes, & qu'on abhorre naturellement, comme les Medecines, & autres droguerries. Il faut en outre, que le malade endure plusieurs fascheries, esquelles il sera beaucoup plus impatient à son preiudice, s'il n'a grand opinion du Medecin, & confiance en luy. Car il fera pour vn tel:

vn tel : ce qu'vn autre n'aura credit de luy persuader. Donques ce n'est en vain que les pastures malades requierent ceux qui ont grand reputation, & desquels communément on a bonne opinion, car tels ont plus d'efficace en leurs procedures & ordonances. Mais il ne se faut tant affectionner à ceux qu'on ne peut avoir, qu'on n'ait point d'affection aux autres: ains il en faut choisir pour secôd & troisième lieu:ansquels on s'adresse à fante des premiers. Et lors qu'on appelle quelqu'vn de ceux-ci, il faut remettre toute la fiance, espérance, & affection en eux, sans plus desirer les autres: & espérer sur tout en Dieu, qui donne vertu aux remedes selon son bon plaisir. Tout ainsi qu'en mariage, les filles souhaitent estre logées en grandes maisons. Si elles n'y peuvent aduenir, il faut que se contentent des moyennes: & que mettent desormais tout leur amour & affection au mary qui leur esche. Et Dieu leur peut donner autant ou plus de bien & contentement, avec les petits compagnons, qu'avec les plus riches du monde. Ainsi on fait vn bon mesnage: autrement rien qui vaille, comme le Medecin à l'endroit du malade, qui n'y a point d'affection, & en desire vn autre.

Contre ceux qui veulent des Medecins, & ne font ce qu'ils ordonnent.

CHAP. XIIII.

 A y veu quelquefois à Narbonne vn gentilhomme Venicien, ambassadeur de la Seigneurie: qui disoit à propos des Medecins, que quand il est malade, il les croit bien aux negatives, mais non pas aux affirmatives. C'estoit vn bon vieillard, gaillard & ioyeux, qui revenoit d'Espagne, ayant accompli le terme de sa legation auprès du Roi

D 2

Philippe. Il interpretoit les negatiques, ce que les Medecins prohibent: comme ne boire point de vin, ne man-
ger du fruit, ne s'escruter, & semblables. Et les affir-
matiues, comme de prendre medecine, clystieres, hu-
leps, & autres choses qu'on ordonne. Voila une belle
proposition, laquelle plusieurs pratiquent à leur tress.
grand dommage. Car ils veulent bien des medecins,
mais cerechez qui sera ce qu'ils ordonnent: A peine le
contiennent ils dans les bornes de ce Venicien, qui
au moins veut abstenir de ce qu'on luy defend: &
la plus part de nos malades, veulent tout le contraire.
Que fera-t-il d'auoir le Medecin, si on n'est resolu d'ac-
complir & executer son conseil, pour la defense de la
vie? Aucuns respondent, que la presence du Medecin
les console, resouloit, & donne plus de courage: dont ils
sentent le mal amoindrir, & leurs forces augmenter.
Il y en a qui disent, je fais quelque chose de ce que le
Medecin me conseille, au moins des viures & du re-
gime: mais des drogues je n'en puis oynt parler. C'est
tout de mesme, que si les gens d'une ville assiegee, ap-
peloient quelque bon capitaine à leur secours & de-
fense: auquel estant venu, ils ne voulissent obeir, ni
accomplir ses ordonnances, disans, qu'ils se contentent
de sa presence, & qu'ils en sont fortis: ce leur suffit,
qu'il donne ordre aux viures, & à la police: car quand
à combattre, & tirer arquebusades, ils n'y veulent es-
tendre. Et qu'est cela, sinon se moquer du mestier (com-
me l'on dit) & se perdre à credit? Je n'oserois pas dire

Chap. 38. que c'est vne folie, si l'Ecclesiastique ne me l'auoient
seigné, disant, que l'homme sage n'aura la medecine
en horreur. Mais cela est traqt fascheux à prendre. Il est
vray, & Dieu l'a ordonné ainsi pour combattre le mal.
Car comme la sauté est agreable, on la traite de me-
me, de choses agréables, & cōme le mal est fascheux,
on le traite de choses fascheuses. Ce n'est pas sagement
fait, de ne s'accommoder à tout ce que le Medecin or-
donne, sans mespriser aucune chose. Car bien souvent
à faute d'une obseruation, qui semblera petite, le mal
empêtit

empire jusques à la mort, tout ainsi qu'une ville se perdra quelquesfois à faute d'une sentinelle, ou par le moyen d'un petit trou, qui sembloit n'être point d'importance. Faut-il plus d'une scintille de feu, pour enflammer tout un paillier, & de là toute la maison, & d'une maison tout le bourg, d'une petite faute soit en exercice, ou en default il s'enfuira bien souvent un grand desordre. Et qu'auendra-t-il à ceux qui méprisent le conseil du Medecin, quand nous avons souhaité beaucoup à faire de sauver ceux qui sont tout ce que nous voulons ? Il aduient communément à ceux qui sont tant difficiles, qu'à la fin ils veulent tout, lors que les moyens ne sont plus de saison, & ne les peuvent empêcher de mourir, comme ils eussent bien fait au paravant, moyennant la grace de Dieu. Tout ainsi que les assieges, qui ont été froids du commencement à se bien défendre, & employer tous leurs moyens épargnans leurs coitres, balles de laine, caisses, & autres meubles à empêcher, leurs viures & argent à bien traire les soldats, leurs armes & personnes, à combattre vaillamment fin quand le voyent forcez, ils présentent saquées & bagues, jusques à leurs entrailles pour se sauver: mais il n'y a plus remede qui leur sera, trop tard s'advisent les Phryges, comme dit le proverbe. Pour ce que chacun se propose dès le commencement, de faire volontiers ce que le Medecin conseillera, & ordonnera, sans aucune restriction ou distinction d'affirmatifs & negatifs: & encor pour Dieu soit, si on en eschappe à tel marché.

De ceux qui en leurs maux ne veulent aucun Medecin ou remede, non contre les douleurs.

CHAP. XIII.

Le v. retenu ce propos d'un gentilhomme de Viuares, qui aimoit fort ses plaisirs. Il ne faisoit grand compte des maux, qui estoient sans douleur: & estimoit que les remedes y

D 3

seruoyent de bien peu, ou rien, comme s'il estoit necessaire que le mal fit son cours : & quoy qu'on fit, la maladie passeroit ses quatre temps, si elle estoit guerifiable : & si elle estoit mortelle, il n'y auoit aucun remedie, qui soit propos erronez, fondez sur des erreurs cy deuant refutez. En somme, il ne vouloit point de Medecin, ni de medicaments, que pour luy oster les douleurs. Mais s'il fut tombé en paralysie, qui est mal sans douleur, ie croy qu'il eust bien voulu y remedier par Medecine. Et quant aux maux douloufeux il faut entendre, que la douleur n'y est le principal (iaçoir que de grand importance) & qu'il faut oster le mal d'où la douleur procede, si on veut bien faire sa besongne. Car si on s'amuse simplemēt à la douleur, & sa cause est mesprisee (qui est le mal, source, racine, & mere de la douleur) il n'y a que deux moyens : l'un par medicaments anodyns, qui diminuent la douleur aucunemēt, & font que la partie supporte le reste plus patientemēt : l'autre par medicaments arcoties, c'est à dire stupefians, qui endorment le membre, en estoignant la chaleur naturelle. Dont il n'en faut user qu'à vne extreme necessité, & prudemēt. Mais tant les vns que les autres, ne font passer ou amoindrir la douleur que pour un temps. Il faut tousiours reuenir à la curation du principal : autrement c'est à recommencer. Et que nos remedes ne seruent à oster le mal, qui est sans douleur, ou qui cause douleur, c'est la plus grande fausseté du monde : comme l'ay suffisamment remontré cy dessus, où l'ay renversé ce propos, que les Medecins sont inutiles, & ne font qu'abuser le monde. Si on me replique encor, que plusieurs guerissent bien sans Medecin & sans medicaments : ie repliqueray de mesme, que aussi plusieurs perdent leurs douleurs sans Medecin : si certains remedes : tellement que telle proposition se confond d'elle mesme.

Que

Que les sujets à maladies, sont sujets à la Medecine : les autres non.

C H A P. x v.

LVSIEVR S redarguent ceux qui obseruent quelque regime, & s'assuettissent à certains remedes, pour se maintenir en santé, & preuenir les malades auxquels ils sont sujets. Ceux qui repreuuent tels moyens, sont volontiers bien sains, & de bône complexion, dont pour leur regard, la proposition est bien vraye, suuyant ce qui est dit en l'escriture Sainte, au iulté n'est donnée la Loy: & plus express quand il est dit. Il ne faut point de Medecin, à Matth. 9. ceux qui se portent bien. Mais ce propos aussi, confirme le contraire: c'est, que les personnes mal saines ont besoin de Medecin : & qui est sujet à quelque mal, est sujet à quelque règle. Tout ainsi que nous estans sujets à peché, sommes sujets à la Loy. L'accorderay tousiours, avec le tres-eloquent Celse, que l'homme sain, *Liure I. chap. 1.* durant qu'il se porte bien, & est à soy, ne se doit oublier à aucune loy, ou regime, ni employer le Medecin. Il faut qu'il aye diuerse maniere de vivre: maintenant, estre aux champs, maintenant en la ville, mais plus, souuent aux champs, nauiguer, chasser, estre en repos, quelquefois, mais s'exerceer le plus souuent. Car l'oisiveté & paresse rend le corps hébeté: le travail l'affermi. Celle là haste la vieillesse, cestuy cy faire durer l'adolescence. Il est bon aussi quelquefois de se baigner, quelquefois viser des eaux froides: ores le vondre, ores le mespriser, ne craindre aucune sorte de viande qui soit visée du peuple: quelquefois estre en festin, quelquefois s'en retirer, maintenant manger outre mesure, maintenant sobrement faire deux repas le iour, plus souuent qu'un: & tousiours bien manger, tant qu'on peut digerer, &c. Quant à la copulation charnelle, il ne

D 4

la faut trop desirer, ni trop craindre aussi. Celle qui est rare, excite le corps: la frequete, le refouit &c. Ceci doit estre obserue, de ceux qui ont la sante ferme: & se garder, que les remedes du mauvais port, ne soyent consumez ou employez au bon. Ainsi donc les personnes bien faines doyent estre indifferentes à tout, & ne s'affluerent à rien, lors qu'elles se portent bien, & leur sante est ferme, comme Celse limite. Car on se feroit grand tort de se rendre delicat & tendre, amolissant & encravant sa bonne & forte complexion: laquelle se renforce toufiours plus, en s'exerçant à tout. Mais les valitudinaires, mal fains, & sujets à quelques maladies, comme epilepsie, (qu'on appelle mal de S. Iean) migrairie, rheume, catharre, courte haleine, mal d'estomach, oppilation de foye ou de rate, colique ventre, ou pierreufe, gouttes, & semblables maux (de) quels la pluspart est hereditaire, aussi bien que la ladrerie qui doute que tels ne doyent viure de reigle, s'ils veulent estre à leur aise, & viure longuement. Ceux aussi qui s'adonnent à l'estude, où à charges publiques, d'autant qu'ils sont sujets à beaucoup de necessitez, doyent estre reiglez: autrement ils tombent souuent en maladie. Car ils se coûtaignent à beaucoup de choses, qui leur sont nuisantes. Et Celse au propos allegué suppose, que l'homme fasa, soit aussi tout à soy. Or en la proposition que nous disons, sujets à maladie: nous entendons vne particuliere subiection & aptitude. Car tous les hommes du monde, sont sujets à toutes sortes de maux, comme ils sont tous sujets à la mort. Mais nous disons, aucun y estre sujets particulierement, qui ont vne inclination & disposition à quelque mal, duquel la semence ou le rudiment est en eux, non qu'ils soyent de fait malades, mais pour peu de chose ils tombent en maladie, & pourtant ils se doyent bien contre garder: à l'exemple de celuy, que nous avons allegué au second chapitre de ce liure, qui estant le plus maladif de son temps, neantmoins vespuit cent ans, par grand artifice, & exquise maniere de viure.

Que

Que ceux qui sçauent quelque peu la Medecine, sont plus mal aupres des malades, que ceux qui ne sçauent rien du tout.

CHAP. XVI.

EST E erreur deuoit estre deduite apres celle du neuifième chapitre, ou i'ay remontré, qu'il y a plus de Medecins, que d'autre sorte de gens. Mais craignant d'offenser les personnes qui sont fort securables, i'ay esté long temps en ce combat d'esprit, si ie les deuois taxer & reprendre ainsi publiquement. Enfin i'ay esté persuadé à passer outre, sachant qu'il y a plus de danger que l'on ne cuide en ceux qui sçauent quelque chose, & pensent tout sçauoir. Car de cela, outre cuidez, presument & entreprenant des plus grands choses: ou bien resistent & empeschent, que les Medecins n'employent leurs principaux remedes, qui seoyent necessaires à la prompte & seure guerison. Mais ces cōterroilleurs les tiennent engagés de crainte, tellement qu'ils n'osent, & font alte. Il y a des personnes, qui ne sçauent de tout rien en Medecine, qu'au discours ou raison, comme sont femmes ignorantes, qui mesmes ne sçauent lire, ne escrire: mais ont quelques obseruations & reigles, sachans bien faire vn potage, vn coulis, restaurant, orge mondé, qui font bien vn liet, coiffent bien le malade, sçauent quelques petits remedes contre la tongne, la brusfeur, la violette abbaissée, les vers, la suffocation de matrice, &c. De cclà ils pensent tout sçauoir, & font plusieurs choses de leur cap ou fantaisie, au desceu du Medecin: & s'il succede mal, ils n'ont garde de s'en vanter, la grand robe du Medecin couvre tout cela. Il seroit bon & expedient, que les assistans ne sceussent du tout rien, non obey aux ordonnances du Medecin. C'est vn sçauoir fort profitable au malade: car qui ne presume rien de soi, n'entreprendra jamais que d'executer ce que luy est prescrit, ordonné & cōmandé. Les autres qui présent

ſçauoir, y adioutent, diminuent, alterent, ou n'en font du tout rien. Cōme les mauuais apothicaires, qui executent à leur plaisir les ordōnances des Medecins: p̄ſent de ſçauoir mieux la portee du malade, où la nature du mal en yurez de quelque opinio d'eux, pour auoir veu plusieurs telles maladies, hâté diuers Medecins, & obſerué le ſucces de ſemblables receptes. O dangereufe outrecuidance, voyla que ruyne la plus part des malades. Il vaudroit beaucoup mieux, de par Dieu, ne ſçauoir du tout rien, que ſçauoir ainsi en empirique. O quel malheur pour la vie du patient, & l'honneur du Medecin, que d'anoir un apothicaire ainsi outrecuydé, temeraire, & entrepreneur. En Italie & en Espagne, cōme i'entens, les malades font bica mieux ſervis. Car l'apothicaire ne va point voir le malade, ſi n'est de courtoisie & amitié, non cōme apothicaire, & les Medecins n'efſcriuent point au pied de leurs receptes, à quoy faire ſont les remedes. Tellement que l'apothicaire ſçait aussi peu l'intentio du Medecin, que ſi il n'en voyoit rien. Par ce moyé il ne peut abuſer des ordōnances du Medecin, ou beaucoup moins q̄ nos apothicaires, auxquels tout eſt communiqué trop familierelement. Apres les apothicaires (ie parle des mauuais, & nō des bōs, prudēs, mo-deſtes, & ḡes de bien, qui ne ſe inclinent que de faire leur mestier) les plus dāgereuſes ſont les gardes ou ſervantes des malades qui pensent plus ſçauoir que le Medecin (meſmes ſi elles ſont vielleſau mestier) touchant la nourriture principalement, quoy qu'elle ſoit d'inestimable importance, pour ſa qualitē, heure & meſure. Vray eſt q̄ de la qualitē, elles en croient assez le Medecin: mais de l'heure & meſure, elles en font à leur plaisir. Ie laisse à part la droguerie qu'elles vſent à cachettes, & l'omifſion qu'elles font de nos ordōnances. Brief elles diſpēſent de tout, & en vſent à leur phantaisie. Si elles renco-ntrent le malade de meſme. Telles personnes font fort dāgereuſes: & vaudroit beaucoup mieux auoir de celles qui n'ont iamais rien veu, & ne ſçauent autre leſō, que de l'obeyſſance.

FIN DU PREMIER LIVRE.



SECOND LIVRE DE
LA PREMIERE PARTIE DES
ERREURS POPULAIRES TOV-
chant la Conception &
generation.

*Si une femme peut concevoir sans
auoir eus ses fleurs.*

CHAPITRE PREMIER.

ON dit communément, à propos des femmes, qui n'ont leurs purgations naturelles, & par consequent ne font d'enfants, qui ne fleuris ne graine: similitude prise des plâtres lesquelles sont stériles, & ne portent fruit ne semence, si elles ne fleurissent. Car la fleur est l'exordie ou fondement, ou préparatif à la semence & au fruit de chaque plante. Pour cette occasion aussi, on appelle fleurs les purgations menstruelles de la femme, d'autant qu'elles précédent communément, & sont comme préparatifs au fruit, qui est l'enfant. Dont il faut par consequent, que les femmes ne puissent produire fruit, auant qu'elles aient eu leur menstrues. Et la raison est, d'autant que le sperme reçeu en la matrice, & retenu, se doit instantanément nourrir & augmenter du sang de la mère, à ce qu'il soit suffisant à former un enfant: autrement ce n'est conception. Or pour entendre ce mariage, & la

merveilleuse prudence de nature, il faut sçauoir, que la femme est faute de telle complexion & tempe, qu'elle estant froide & humide plus que le male, engendre plus de sang qu'elle ne peut consumer à la nourriture de son corps : mēmes depuis qu'elle attaint le douzième an de son aage (qui est le terme de sa puberté) & qu'elle a fait la plus-part de son accroissement. Lors commence le sang à estre superflu, & n'estant tout employé à la nourriture des parties, il s'assemble de peu à peu à l'entour de la matrice : & quand il y en a notable quantité il verle en dehors, rejeté du corps, comme chose inutile. Je dis inutile au corps de la femme ou fille, qui en a suffisamment pour soy de meilleur & plus digest. Car le sang qu'elle rejette ainsi tous les mois, n'est que la portion de tout le sang la plus crue & indigeste, n'empas (comme plusieurs ont opiné) infect de mauaise & pernicieuse qualité. Il n'est à reprouver q de sa crudité, si la femme est autrement bien faise comme il faut toujours supposer. Et par ce que elle abonde en tel sang, nature a ordonné que la portion moins digeste se verseroit tous les mois. Et voila sa grande & merveilleuse prudence, à faire les préparatives de l'enfant. Car elle a tellement ordonné toutes choses, que la femme, à raison de sa complexion, accumule tant de sang, que de la portion superflue, la semence conceue en peut prendre la nourriture & son accroissement. Et il n'est ja besoin, que telle portion soit de sang fort elaboré & digest: le plus crud suffit à cela: d'autant que la semence conceue a vne grand vertu digestiue, pour recuire telle matrice: & l'enfant estat formé, son foyc est le premier qui reçoit ladite portion qu'il recuit, & en fait du sang bien elaboré, pour la nourriture de tout le corps. Voya comment il a été proueu à la conception & génération de l'enfant, luy estant préparé d'une nécessité naturelle, son entretien dans le corps de la mere. Dequoy il est aisē à entendre, que si vne femme est fort indigente de sang, comme apres vne grand' maladie, elle ne pourra concevoir:

autant qu'il y en a prouision à l'entour de la matrice. Car si tost que la semence est logée dans la matrice, qui est le champ de nature, si elle ne rencontre l'humeur sanguin à son commandement, pour sa pasturé, & entretien, elle s'escoule, ne pouuant résourner en tel lieu, sans estre soudain mise en besoing. Dont quand bien tout le corps de la femme seroit fort plein de sang, s'il n'est pour lors copieux à l'endroit de la matrice: ou que les vaisseaux d'icelle soyent bouchez & oppilez, de sorte que la semence n'ayt moyen d'estre incontinuent prouueue de son aliment, ce n'est rien fait. Ainsi devant la puberté, une fille communément est inepte à concevoir: & depuis aussi, si elle n'est capable d'avoir ses fleurs pour quel que empêchement. Mais est il possible, qu'elle conçoive & enfante avant que ce sang menstrual ait versé dehors? C'est la question proposée en ce chapitre: à laquelle je responds, qu'il est bien possible. Car il se peut ainsi rencontrer, que sur le point que ses fleurs luy doisent venir, & le sang est accumulé à l'entour de la matrice, pour verter dela à quelques heures, la semence estat reçue au fond de la matrice, elle s'y arrêtera, ayant trouué sa munition presté. Et par ce moyen le sang sera retenu, jusques à tant que l'enfant bien nourry & accroé, viéne en lumiere. Lors ce qui est superflu du sang, qui n'a esté employé à l'entretien de l'enfant, se vuidé & versé, au moins le plus inutile. Car le surplus recourt soudain aux mamelles pour estre conçut en lait, à nourrir l'enfant né. Et si la mère denient nourrice, elle pourra c'cevoir derechef, sans avoir eu ses fleurs, c'est à dire, qu'elle ait versé du sang menstrual. Car il est retenu pour la génération du lait. Mais il y en peut auoir suffisamēt à l'entour de la matrice, pour faire bonne chere à la semence, qui y seroit portée, & sur tout quand l'enfant, qui tue, est ja grandet, & qu'a raison qu'il mange, il ne rette plus tant comme il souloit: adonc le sang menstrual ne va aux mamelles en telle abondance qu'au parauant: ains s'accumule contre la matrice, où il a

son autre recours. Dont pour lors la femme est fort prompte à redevenir grosse, & faut feurer l'enfant. Il peut aussi advenir, que la femme ne leuera point de gésine, qu'elle ne soit engroissée. Ainsi elle aura conceu deux fois, sans auoir eu les fleurs, c'est à dire versé en dehors le superflu de mois en mois : & pourra continuer ainsi toute sa vie, étant touſſours ou enceinte, ou nourrice, ou en gésine. Ainsi i'entens qu'une dame d'apres de Toulouse, de complexion joyeufe & gaillarde, a eu dixuiet enfans, que malles que femelles, sans auoir eu iamais autre perdeſſement, que celuy de l'enfantement. Je l'ay aprins de madame la Mareschalle de Monluc, qui dit auoir vne voisine de meſme. Et pourtant il faut uſer de ceste diſtinction pour respoudre à la question proposée : qu'une femme peut conceuoir, sans auoir eu les fleurs, qui versent exterieurement : & non sans auoir les fleurs ou du ſang meſtrual preſt à verſer, accumulé tout contre la matrice. Cat il ne verſe point aux femmes qui font faines (comme nous ſupposons touſſours eſtre, celles de qui nous parlons abſoluēment) finon à faute d'eſtre employé ſur le point, qu'il y en a aſſez, ou à nourrir la femence comprimée dans la matrice, ou à faire du lait. Vray eſt que la nourrice peut bien auoir ces fleurs, nonobſtāt qu'elle ayt forcé lait : d'autant qu'elle aura du ſang à uerſer, encor plus que ne peut employer en lait, outre la nourriture. Aussi il n'eſt pas neceſſaire que toute femme qui a bien ſes meſtrues, & reiglées & loiiables, conçoive : car il y a d'autres cas requis à la conception & génération, lesquels n'eſtans de ce propos iels parle ſouſſeſſe. Pay aſſez fait d'enseigner comme il faut entendre, que la femme peut auoir des enfans, sans auoir eu les fleurs.

*s'il est possible qu'une fille conçoive à
neuf ou à dix ans.*

C H A P. 11.

Le tres-illustre Prince de Salerne Ferrand de Sansuerin, dernier dececé, m'a conté autrefois en la ville d'Alais, où il s'estoit marié, que pour certain, en son pays de Salerne, vne fille auoit enfanté à neuf ans : & que l'enfant vespuit, l'ay ouy parler d'une autre, qui à Paris enfanta à dix ans, On affirme aussi (& cecy est bien tefmoigné) qu'à L'costre, ville de Gascongne, vne fille enfanta à neuf ans. Elle est encor vivante, nommee fanne da Peirié, qui fut mariee à Vidau Beglié, en son vivant receveur des amandes pour le Roy de Nauarre, audit liciu. Elle auorta d'un fils à l'age de neuf ans : puis à vnde ans enfanta vne fille, qui vespuit, & a eu des enfans, & à quatorze vn fils, nommee Laurens, encor vivant : à feize, vn autre aussi vivant, qui est Pierre. Cinq ans apres (qui fut le vingt & vnième an de son age) enfanta vne fille pour le iourd'huy vne fut d'un apothicaire. Et depuis cesta d'engroiffer, jaçoit que son mary vespuit. Mais comment peut estre cela ? S'il est vray que la femme ne peut concevoir plus tost que d'auoir ses fleurs, ou dedans ou dehors : & qu'elle n'en est capable auant la puberté, quand son corps commence à auoir moins besoin du sang, que la femme engendre en grand quantité, ainsi que nous auons remontré au precedent chapitre : la puberté est distinie aux femelles à douze ans, & aux masles à quatorze : & pour lors commencent tant les vns que les autres, à produire du poil à l'endroit de leurs parties honteuses au lieu nommé Pubes, en Latin & en François Penil. De quoy l'exication manifeste du corps & le notable châ-

gement de la premiere complexion est suffisamment
tesmoigné. Or ce que nous disons aduenir à douze
ans aux femelles, c'est le commun & ordinaire: & n'est
pas impossible qu'il s'auance & aduienne plus tost: co-
me il y a des choses fort rares en nature. Car il pente-
stre qu'une fille à dix ans sera mieux aduenné, plus
corpuлate & nourrie, qu'une autre à quinze ou à vingt
ans, & mesme qu'elle cesserá plus tost de croistre, &
sera en sa puberté, ayant autant aduancé à neuf ou dix
ans, que le commun des autres à quatorze ou à vingt.
Cela n'est pas impossible. Et si on peut auoir en si bas
aage, les parties qui seruent à la copulation & conce-
ption assez capables (comme l'on peut, veu la corpul-
lance du corps) & auoir du sang en abondance, pour
entretenir la sentenece recenue, quel empeschement y
peut il auoir, que la fille ne conçoive avant dix ans? Le
nombre des ans n'a fait rien: le nombre n'est qu'un co-
pte, & les ans ne sont que les termes & limitations du
changement des complexions. D'oи si la complexion
est telle à dix ans, que aux autres à quinze, (comme il
peut estre certainement) avec la corpulence requise,
il ne faut pas douter que le reste ne puisse aduenir.
Ainsi voyons nous de l'esprit, qu'il y a des personnes au-
tant sages, accortes, fines, rusées, mesmageres, de bon
discours & aduis, à l'aage de quinze ans, que d'autres à
vingt cinq, & par conséquent ayant capables d'admi-
nistration & maniement de leur bien, ou d'autre char-
ge. Or nous disons en Medecine & Philosophie mo-
rale, que les moeux de l'esprit suivent le tempéramen-
t du corps: dont on peut de l'un comprendre la
condition de l'autre. Parquoy ce qu'on voit d'admi-
rable à un esprit, pourra estre aussi veu quelquesfois
meilleur à un corps: comme de concevoir & en-
fanter à neuf ou à dix ans, tout ainsi qu'un esprit enfa-
ntera de belles œuvres, oraisons, poësies, & autres bra-
vues compositions, en si bas aage, qu'il sera presque in-
crovable. Côme de Michel Verrin Espagnol, qui mou-
rut à l'aage de 18 ans, ayant composé une poësie morale
de grand

Le grand sçauoir & sageſſe. Donc il cft bien faſable, ce qu'on dit de ces filles par les raisons que i'ay deduit, & croyable par conſequent, mesmeſſe quand il eſt bien teſmoigné. Et pour paſſer plus outre, il eſt bien vray ſemblaſſe, que pluſieurs filles conceuroyent de mēmes, auant l'age de puberté, ſi on les eſſayoit; mais on a opinion du contraire, & c'eſt treſhonneſſement fait de s'en abſtenir, pour autres raisons; & c'eſt ſageſſe aduiſé de ne les marier, ſi toſt qu'elles s'y pourroient accommoder. Car premièrlement, les fillettes n'ont pas *Quand la* la diſcretion, ſens, & iugement, de bien meſvager, n'y file pefé d'entretenir leurs mariſſ, qu'elles ne ſoyent plus aduan- *maueſſe*, eſſes. Secondelement, cela les peut empêcher de croiſtre *on luy* autant qu'elles feroyent: dont s'ensuyroit en fin, que *par met-* la race humaine feroit de fort petite taillē. Car & hom *tra la* mes & femmeſ ſeroyent plus petits, & engendre- *canque* roient de ſemblaſſes. En outre, les enfans qui naſſent *(dit le* de pere & mereſ ſont iſunes, ſont moins robustes, tout *vulga-* ainsi que ceux qui ſont engendrez de personnes ſort *re.*) vœilleſ. Item, les mereſ forſi jeunes ſont en grand dan- ger de mourir *en l'enfantement*. Le Philoſophe adiou- *Au 7. des* ſte à ces raisons, que les filleſ ſont plus laſciueſ, qui *politiques* ont eſtē entameeſ forſi jeunes. Parquoy il nous aduer- *16. chap* tit ſageſſe, de ne les marier auant 18. ans, ni les gar- *çons auant 36.* Ainsi on a de plus honneſteſ ſemmeſ, & bonneſ meſvageſ, qui ſont de plus beaux enfans plus grāndſ & plus robusteſ: comme ils ſont de vray, quand pere & mere eſtans bien nourriſ, on ja eſſe de croiſtre. Apres auoir eſcrit ceci, i'ay eſtē à Lectorc, où i'ay veu la femme qui anoit enfanter à neuf ans, & parle à elle de ce fait. On la maria n'ayant que ſept ou huit ans, à Vidau Beghē, qui en auoit plus de 25. & fut abandoſſee de ſes parens, à toutes les volōtez de ſon mary. Dont le cas eſt moins meruilleux, attendu l'age de l'homme. C'eſt vne petite femme de moyenne corpulance, aagee pour le iour d'huy (que nous cōtons *5. d'Auril. 1577.*) de quarante quatre ans. Elle m'a dit, que depuis ſon premier enfant, duquel elle auorta

E

n'ayant que neuf ans, elle eut tousiours ses fleurs bien reiglées. Passé le vingt & vnième an de son aage, elle n'engroifla plus, ayant encor demeuré avec son mary, l'espace de dix & neuf ans.

*sçauoir monsieur les taches rouges que les enfans portent de leur naissance sont de la conception.
Et s'il est possible, qu'une femme conçoive, durant qu'elle a ses fleurs.*

C H A P. III.

LY a d'enfans, fils & filles, qui naissent avec des taches rouges au vifage, au col, aux espaulles, ou autres endroits de leur personne. On dit, que c'est pour auoir esté conceus & engendrez durant que la merte auoit ses fleurs, comme on le dit aussi de ceux, qui ont les ongles tubercules & apicees. Mais ic tiens qu'il est impossible, que durant le flux menstrual vne femme conçoiue : & ce au premier paradoxe de la seconde Decade, où je deduis amplement mes raisons : & entre autres, que la semence ne peut s'attacher contre la matrice, pour y estre retenué, tandis que le sang versé par le fons d'elle au dehors. Car au contraire, ce sang emporteroit quant & soy la semence, comme vn torrent qui inonde de toutes parts. D'avantage pour la conception & retention de la semence, qui requiert incontinent du sang pour son entretien, il ne faut pas que ce sang y soit poussé de la faculté expulsive, qui le reieut; ains qu'il soit attiré de la semence mesme, peu à peu comme rosier, tout ainsi que font les parties de noistre corps pour leur nourriture. Car si ce sang y est cauoyé impétueusement & en abondance, la partie en sera surchargee, & aura vne inflammation qu'on nomme Phlegmon.

Phlegmon : & n'en sera pas nourrie , ains accablee. Donques il n'est possible , que la femme conçoive durant ses fleurs : si ce n'est à la fin comme dit Aristote, lors que n'estat copieuses, ni impetueuses, elles peuvent estre arrestees & supprimees de la semence , qui s'attache contre la matrice , comme de colle: & adonc ledit sang commence à filer plus prim , attiré petit à petit de la semence. Et ce dernier sang moins crud ou imparfait, que le premier: car tousiours le plus inutile se verse au commencement. Dont le dernier approche plus du naturel de celuy qui doit demeurer. Parquoy aussi la groisse est plus salubre, si la femme conçoit sur la fin de ses mois , que sur le point de les auoir. Mais puisque la semence peut supprimer les menstrues sur la fin, ces menstrues peuvent ils cauler ces taches rouges? Non, à mon aduis. Car le sang ne va pas à la semence, si non attiré, & il est attiré fort belllement: sçauoir cest, autat & à mesure que la semence se peut transmuer en soy, pour la nourriture & accroissement. L'enfant desia formé en fait de mesme. Et ne faut pas cuider, que le sang se ruë sur l'un ou sur l'autre, ou qu'il se confond & mesle avec la semence d'ot en quelque endroit ell'en soit tachee. Cela est trop erronee. Et quand bien le sang se verseroit ainsi dans la matrice, la semence ne vaudroit rien , & seroit inutile à la conception. Dont il ne faut rapporter aucunement ces taches au sang mestral, qui soit en cours lors de sa conception. Dequoy donc viennent elles? ce peut estre de quelque heurt, compression , ou cōcussion que la mère aura eu, aucunesfois sans y prede garde, ne s'en aduiser. Touzefois les meurtiriseures ne durent pas volontiers si longuement, ains se resoluent ou suppurent. Madame la Marechale de Monluc m'a fait voir l'endroit, ou sa plus ieune fille a eu de ses rougeurs , & porté plus d'un an apres qu'ele fut née : c'est à l'espaulle gauche , de la largeur d'un sold. En fin la partie suppura : & l'ulcere fut long temps à guerir, pour raison de la mauuaise chair, qu'il falut cōsumer ou separer avec des corrosifs. Ell ce

E 2

point d'oe qu'en cest endroit, le corps intérieur soit vi-
tié d'une morphée rouge, ainsi qu'il aduient à plusieurs
loix temps après leur naissance? Car nostre corps est sujet
à toute sorte de morphées & taches, en diverses parties,
& ce à cause de l'aliment, ou de la complexion depra-
vée du lieu auquel s'engendrent ces taches. Pourquoy
ne se fera il de mesme, à l'enfant dans le ventre de la
mère, qui est plus tendre & d'aisee impression? N'est
il sujet à morphées, & à tous autres maux, comme ce-
luy qui est né? Il pourra donc pour semblables causes,
venir à telle maladie & defédition de la peau.

*Pourquoy est-ce que la femme concevant à la fin de
ses fleurs, ou tost après, volontiers deuient
grosse d'un fils: & celle que sur le
retour, d'une fille.*

CHAP. III.

La proposition n'est pas vniuerselle, ni de
ce qu'aduient tousloirs, mais le plus sou-
uent, comme l'experience de plusieurs
le testmoigne. C'est à nous de rendre la
raison, qui en est cause: & s'il y a lieu de
s'arrester à ce propos: d'autant que cela
peut servir aux hommes, qui desirerent avoir des masles,
& pour leur service, & pour la succession des biens,
honneurs, & dignitez, ou à cause de substitutions af-
flectées aux lignes masculines, & quand ce ne seroit
que pour l'excellence du sexe, il y a bien dequoy le de-
firer. Car on est tousloirs plus affectionné à ce qui est
plus parfait, ou de soy, ou à nostre iugement, aduis, &
appetit. Or sans doute le masle est plus digne, excel-
lent, & parfait, que la femelle: testmoia l'autorité &
prééminence que Dieu luy a donné, le constituant
fus la femme, comme chef & seigneur. Aussi la fe-
melle est comme un défaut, quand ne se peut mieux
faire.

faire. Car nature pretend faire tousiours son ouvrage parfait & accompli: mais si la matière n'y est propre, elle fait le plus approchant du parfait qu'elle peut. D'ot si la matière n'est assez propre & convenable à former vn fils, elle en fait vne femelle, qui est (comme parle Aristote) vn male mutilé & imparfait. Ainsi *Lia. 2. de la gen-* donc on desire par cest instinct naturel, plus des fils *ner. des que des filles, jacoit que tout est bon. Parquoy il ferira-* au public, de sçauoir ceste petite obseruation, & la *animaux raison d'icelle. Il faut premierement supposer, que la chap. 3. femelle estant plus froide & humide naturellement & liur.* que le male, se plaist à semblable nourriture. Car cha- *4. chap. 6.* cun est enctenu de ce qui respond à sa complexion. Doncques la semence estant retenue dans la matrice, de soy indifferente à tout sexe (car la semence n'est masculine, ou feminine, ains apte à lvn ou l'autre sexe) elle sera conuerte en corps male ou feminin, se- lon la disposition de la matrice, & du sang menstrual. Comme nous voyons le grain de blé & d'orge estre *Voyez ce* conuerti en yuroye, d'autres en auoine sterile, & ainsi qu'en dit plusicuns grains degenerer, à cause du temps pluvieux, *Galien* & de la superflue humidité de la terre: ainsi pour ces, *au der-* tain la semence de l'homme, quoy que fut apte de soy *mier cha-* à faire vn male, degenera souuent en femelle, par la *du pre-* froideur & humidité de la matrice (laquelle est appelle *mier lia-* lec *champ de nature*) & par la trop grand' abundance du *de la fa-* sang menstrual, crud & indigest. Cela est volontiers *culté des* sur le poinct que la femme doit auoir les fleurs. Car *alimens*, adonc la matrice est fort maistre, de l'humeur qui crou- pit à l'entout d'ells, comme vn estang. Et au contrai- re, apres que cela est escoulé, elle devient seiche & plus chaude, ayant le sang de mesme celuy qui est de teste au corps. Dont à ce poinct, la femme est plus apte à conceuoir vn fils, comme au retour de ses fleurs d'vnne fille. Il ne faut ja douter, que ne soit bien vray ce que i'ay dit, la semence estre indifferente aux deux sexes, mais que nature pretend tousiours d'en faire vn mal- le: comme celuy de conioins & accouplez, qui fournit

E 3

plus de sperme , & du meilleur, à la vertu formatrice. Car la semence de la femme est en doute, si elle a quelque part en ceci. Dont il s'ensuuroit tousiours generation d vn male, comme le bon froment fait bon froment, si le champ y estoit bien dispose. Car c'est le terroir, & la saison trop humide, qui fait degenerer le bon grain en mauvais, ou moins bon. Les laboureurs s'auent bien, que la semence de peu à peu diminue sa force , & en fin s'abastardit, si on la continue à vn mesme terroir. Dont ils conseillent de changer parfois la semence, & en prendre d vn autre lieu. Ainsi voyons nous qu'vn femme , qui ne faisoit que des filles avec son premier mary, fait force fils avec le second, & au contraire, l'homme qui n'auoit de sa premiere femme que des filles, d'autant qu'elle alteroit la complexion de sa semence , la rendant plus froide & plus hamide, a de la seconde force fils. Car le terroir y est propre, & s'accorde formellement avec les qualitez de la semence du mari. Mais il faut aussi entendre, que bien souuent la disposition de la matrice , & du sang de la mere, est cause que la semence du pere phlegmatic, plus apte à produire filles, que fils, conuertie en complexion plus temperee, deuient matiere d vn fils: car comme la terre peut empirer & corrompre le grain: ainsi peut-elle corriger son imperfection. Dont on voit souuent les fruits des arbres , plus beaux au terroir où ils ont esté transplantez ou semez, que au lieu d'où ils ont esté pris. Car ce nouveau terroir leur fait part de sa bonté. Ainsi est-il de la matrice pure & nette, dessechée de son humeur superflau, & rchauffée (comme apres le flux menstrual) qu'elle est plus apte à produire vn fils, si la semence y conuient bien de sa complexion.

Contre

Contre ceux qui conseillent de cognoistre la femme
durant ses fleurs, pour ne saillir de l'engroisser.

CHAP. v.

En conseil n'est pas seulement deshonneur, & contre les bonnes mœurs, ains aussi contraire à l'ordonnance de Dieu, qui le defend tres-expresément, au Leurique, chapit. 15. Et mesmes les femmes n'osoyent aller au temple durant leurs mois, estant tenues pour souillées : & ceux qui s'oublioyent de les cognoistre, polus & immundes. Cela estoit defendu pour vne bonne considération : non de peur que l'enfant cōcœu durant les menstrues, fut lepreux ou subiet à ladreerie, comme plusieurs coident : mais au contraire, par ce que la femme pour lors est incepte à conception, qui est la principale fin de la copulation : & que c'est chose sale, indecente, & brutale, d'auoir à faire à vne femme durant qu'elle se purge. Que ce ne soit de peur que l'enfant ne soit ladre, nous l'auons assez prouvé, quand nous auons remontré aux deux precedens chapitres, que la femme ne peut conceuoir durant ses fleurs. Et voila par consequent refutée cette opinion & conseil, qui n'est seulement contre la loy de Dieu, & l'honneur, ains aussi contre la loy de nature, & le dessein qu'on en a. Car on pese d'engroisser mieux, & il est impossible : si ce n'est sur la fin, comme nous auons dit au troisième chapit. Car adonc il est faisable : mais plus honnestement & scurement, quand la femme est bien esfuite. Car, comme nous auons remontré au prochain chap. la femme estans purgee & nette, ell' est plus habile à conceuoir. Ainsi en voyons plusieurs devenir grosses, bien tost apres estre purgées medicinalemēt pour quelque occasion de maladie présente, ou imminante, sans que l'intention du Medecin, ou la leur fut, ains d'engroisser.

E 4

Contre ceux qui ne cestent d'embrasser pour assoir
des enfans: & les autres qui le font peu
souuent, afin d'en avoir moins.

CHAP. V. I.

Le vulgaire ignorant s'abuse en deux fa-
ccons contraires, contrevenant totalemēt
à son intention: quand les vns font des-
souez d'auoir d'enfans, ne cestent d'em-
brasser leurs femmes le plus qu'ils peu-
uent. Les autres les espargnent, craignans
d'auoir trop de mestnage. Les premiers se pensent, que
s'ils faillent à vn coup, les autres le reparent: & il ad-
uient tout autrement. Car ce que pourroit etre fait
en vn bon coup, peult estre defait au retour. Et que plus
est, quand on y retourne ainsi souuent, mesmes faus y
estre inuite de nature, la semence n'a loisir d'estre bien
elaborée & parfaite. Dont elle n'est feconde & prolifi-
que, ains inutile comme d'eau. Toute semence n'est
pas conuenable à faire des enfans: il y faut deux con-
ditions tressucessaires. L'une, qu'il y en ait assez bon-
ne quantité: l'autre, qu'elle soit bien cuite & digeste,
espaisse, & gluante, plaine d'esprits frotillans. Toutes
deux manquent à ceux qui y retournent si souuent. Car
quand ils seroyent les mieux nourris du monde (comme
ceut vn mestier qui veut biē viure: car Venus est fjoie
de sans pain & vin, ainsi que le proverbe dit) & les
plus sejournez: il est impossible qu'il y ait touzours
prouision de semence, & que elle soit bien digeste. D'ou
au contraire, les autres y aduientent mieux, qui conchent
moins souuent avec leurs femmes. Car ils font ce pen-
dant (s'ils sont continens, & ne font l'amour autre part;
cela s'entend) amas de semence, qui tout à loisir se
rend parfaite en bonté: de sorte que au premier coup,
si la femme y est dispofee, ils l'engroiffent, au plus loin
de leur intention. Ainsi voit on plusieurs femmes se
releuer

recluer de gessine, qu'elles ne soyent t'engroisées; d'autant que le mary a fait prouision de matière, durant trois semaines ou vn mois: & la femme a la matrice bie repurgee; aussi qu'elle ayant été mieux nourrie que de son ordinaire (sur tout s'elle a fait vn fils, qui cause volontiers plus de joye, que vne fille) elle a de son costé accumulé beaucoup de la semence: qui la charouille, & fait estre plus friande du masle, que n'auoit esté de long temps. Car durant la grossesse, que la matrice est pleine, elle a moins de plaisir à la copulation. Mais à la fin de la gessine, la matrice tourne crier à la faim, & à l'appétit plus grand, que au parauant. Voila pourqwoy la femme oublie facilement, esmuë de ceste friandise, les vœux & protestations, qu'elle a fait lors de l'ensantement, pressée des douleurs: quand il faut rendre gorge du plaisir reçeu au parauant. Adonc elle voudroit ne plus faire d'ensans, desirs estre desormais stérile: & (si si pouuoit faire sans autre mal) n'auoir plus les parties de copulation. Mais quand dela à quelques iours, & ces douleurs, & les tranches de ventre, & le mal des tetins est bien passé, le tout s'oublie, & la matrice commençe à freriller, entalantee du ieu d'amour: voire en est plus affamée que iamais, pour la friandise goustee au parauat. Et plus encor, si l'accouchee a esté bien accommodée & servie d'elstue, de bain, & autres gentillesse pour t'affermir le ventre, resserrer les conduits, & reparer tout, de sorte qu'il semble qu'on n'y ait pas touché. Adonc vrayement la femme est bien disposée à concevoir. On voit le semblable au retour du mary apres quelque voyage, que la femme deuendra soudain grossesse: pource que l'homme apporte bien dequoy, (s'il a esté bon mary, & n'a fait brecce à son mariage) & que la femme ayant attendu longuement, en est assommee. Aussi qu'au reuoir apres vn long temps, il semble, qu'ils se font l'amour, comme le iour des noces. Par ces obseruations, & les raisons deduites, il est aisé à comprendre, que qui le fait moins souuent, est plus af-

seuré d'engroisser sa femme: pourueu (comme l'ay protesté) qu'il n'aille au change, & qu'il n'espargne sa femme pour les commerces. Car ce seroit bien yn moyen, pour n'avoir gueres de mesnage, quand on ne semeroit en son champ, que de semence agannie & euaine de, la meilleure estant employee à l'execution de l'amour folle: où de fait les mauvais maris apportent la cresme de leur en bon poinct, & toute leur gaillardise, ne reseruant à leurs femmes que le pain bis, & les fondrilles du vaisseau. Ce sont de meschantes gens, adulteres, infames & vilains, auxquels Dieu ne fait la grace de multiplier en belle lignee & enfans légitimes, vrantz successeurs de leurs biens & honneurs: ains remplissent leur maison de batardaille, qui represente devant les yeux leur peché: duquel (s'ils ont quelque crainte de Dieu) ils doivent auoir grand desplaisir & compunction, avec repentance cōtinuelle, & en gemit du profond de leur cœur, comme le bon David. Mais au contraire, des enfans légitimes, on en glorifie Dieu, & on s'y refouit ouvertement, leur départant & biens & honneurs en grand contentement.

Qu'il ne faut cognoistre la femme avant dormir:

& que pour ce les travailleurs sont moins goutteux, & ont plus d'enfans.

CHAP. VII.

N Ay deux choses à remonstrier: pourquoi les travailleurs, comme labourcours & artisans, ont communément plus d'enfans, que les personnes d'estat, ou sedentaires: & pourquoi ils sont moins goutteux, le taise les autres causes de la goutte pour le present: icy, où je traite de la generation, il me suffit de faire entendre, que la goutte procede bien souvent de l'acte Venetien, importun & intempestif. C'est quand on s'y

adône avant que l'estomach ait fait sa digestion, apres avoir crapulé : comme sont volontiers ceux, qui sont par trop subiets & adonnacx à volupté charnelle, luxurieux, & paillards. A ceux là toutes heures sont bonnes c'est à dire, qu'ils n'obseruent aucunes heures, qui estoient plaine d'oisiveté (qu'on appelle, *bon temps*) bien nourris du corps, maigres d'esprit, vont cerchant telle occupation, & se prouoquent, voire pressent & forcent nature à caste folie, qui en fin couue bon. Car ils abre-gent leur vie de beaucoup, ainsi que les passereaux fa-laces & lubriques, qui vivent peu, & se rendent fort disposez, enclins, & sujets à goutte, cholique, nephritique, apoplexie, paralyse, tremblement, & autres maladies de crudité: laquelle engendre le phlegme, pere de tous ces maux. Et c'est d'autant que le paillard fait grâde de perte d'esprits, & de chaleur naturelle, en dependat beaucoup de sang, prochaine matiere de la semence, dont il s'ensuit, que les parties seruantes à la nourriture du corps, sont refroidies & affoiblies: & par consequent ne peuvent faire bonne digestion. Et voila quâd à la frequence, ou continuation demesuree de l'acte venérien : auquel sont plus adonnez les gens qui ont autrement de quoy vivre, & qui prenent le temps à leur plaisir, que les trauailleurs: qui ont plus à p'ler de quoy ils viuront la journee, qu'a faire l'amour: & le trauail d'ailleurs endurcit & red plus forts: d'oï ils sont moins delicats, & moins sujets à maladie. L'autre considération est, de l'heure: à raison de laquelle nous difons l'acte venérien importun & intempestif estre cause de crudité, & soiblesse d'estomach: comme quand on s'y abandonne bien tost apres le repas, & à l'entree du lit: ainsi sont volontiers les oisifs & sedantaires. Au contraire, les pastures trauailleurs, qui sont bieblaz de la journee, soudain qu'ils sont au lit, s'endorment: & s'ils ont à demander quelque chose à leur femme, c'est apres le repos, ayant dormy, & fait digestion du souper. En quoy ils ont plus de plaisir, & le font mieux à leur aise gaillardement, & en rapportent le profit, qu'on

doit pretendre de ceste action naturelle : sçauoit est
qu'ils se leuent plus dispos & allegres, la chaleur na-
turelle en estant excitee, non dissipée ou affoiblie, & sont
plus assuréz d'engroisser leurs femmes, s'il y a lieu.
C'est pour venir à l'autre poinct, de la pluralité des en-
fans, que l'on voit aux pauvres traualleurs, plus qu'aux
riches & bien aises. La raison de cecy peut estre tiree,
des propos que nous avons demonstrez aux precedés
chapitres, cinquième & sixième : que la semence est
plus feconde & prolifique, tant plus sejourne en les
vaisseaux, & qu'elle n'est respandue ou versec prodigie-
lement. Ce qui est plus obserué aux pauvres traual-
leurs, chastes & continens pour la plus-part, tant du
traual, qui les amuse ailleurs, que de la pauvreté, qui
les fait contenter de leur ordinaire. Ainsi faisans meil-
leure prouision de semence, & l'employans mieux à
propos, ils ne faillent gueres leur coup, si la femme en
est capable. Voila comme ils remplissent la maison
d'enfans : dont tous ouirs sont plus pauvres fino de ce-
ste grace & bnediction, que le Psalmiste royal David
promet à ceux, qui craignent Dieu lequel pourroit à
tout de sa largefesse & prouidence. Voila aussi com-
ment, ils sont moins goutteux, quand à la cause Vene-
rienne : & par mesme moyen, font des enfans robustes
& plus sains que les autres. Or qu'il ne faille cognoi-
stre la femme avant dormir, à l'exemple de ces bons
gens, outre l'experience du bon succéz que i'ay deduit,
& les raisons alleguées, je le veux prouver & enseigner
de plus pres.

salm.
17.

Veiller est vne action des vertus ou facultez ani-
males, qui cause grande dissipation d'esprits au plus
oisif du monde : comme à l'exercice des sens extérieurs
(& surtout de la veue) en quoy s'employent beaucoup
d'esprits, comme aussi au parler, & à tous mouvements,
negations, discours, pensemens, & passions d'esprit, soit
joie ou ríee, soit tristesse, espoir ou crainte, & semblables
actions ou passions, qui toutes font notable dissipa-
tion d'esprits & du sang subtil, tandis qu'on veille.

Dont naturellement on est en fin constraint de dormir, qui est cessation & repos des fonctions animales : afin que par ces treuves, on puisse accumuler des esprits, & en faire amas pour fournir à vne autre veille, autrement le corps se foud & consume, transit & extenué, d'autant que tout l'aliment, ou la plus part, s'employe à la fourniture des esprits, pour exercer la veille. Si donc tout le veiller est en dissipation d'esprits, laquelle requiert & appelle la nécessité de dormir, (qui est espar-
gner, & se retirer de este grade despence) & que d'ail-
leurs l'acte venerable fait aussi notable consumption
ou employ d'esprits : il est certain que tel acte est fort
mal à propos, ou comme dit Celse, pire de iour & plus
seur la nuit, mais c'est en condition, comme le mesme
auteur limite, qu'incontinent après on ne s'adonne à
veiller, & à traauiller tout ensemble. Car apres cest a-
cte il se faut reposer, & mesmes dormir si on peut, afin
de n'entasser perte sur perte d'esprits. Dont l'heure la
plus convenable est, apres le premier sommeil, qu'on
a contenté nature, & satisfait d'vne bonne partie des
esprits dissipés & dependus en la precedente veille : &
que le corps a senty le profit des aliments pris tout le
iour. C'est alors qu'il faut se tourner devers la femme,
si on est innité des esguillons de la chair : & bien rost
apres se remettre à dormir si on peut finon, au moins
se reposer au list, & se recretier en deuisant ensemble
joyeusement.

*Comment se doit entendre, qu'une heure plus
tost, ou plus tard, fait qu'on engen-
dre fils ou fille.*

C H A P. VIII.

E propos depend encors des precedens, &
meillement de celuy, que nous auons discou-
rt au quatrième chapitre, où nous auons dit,

que la semence est indifferente aux deux sexes. Ce que doit estre entendu, quand à elle: car la differente complexion, la rend plus apte à l'un ou l'autre sexe, comme celle qui est chaude & seiche, volontiers se connecte au corps masculin: si elle rencontre le châp dispolé à cela mesme: & au contraire, ou pour l'alteration que ladite semence recevra de la matrice, elle deuientra (comme en degenerant du plus parfait) corps feminin. Si doncques le corps du masle requiert vne semence plus cuite, chaude & seiche, que celuy de la femme: & que telle perfection & complexion est acquise par long sejour, & continuele elaboration (car tant plus que la semence sejourne en ces vaisseaux, tant plus elle est digeste, espaisse, gluante, & pleine d'esprits) il s'ensuit bié, que ceux font plus de malles, qui y retournent moins souvent: & quand aux heures, que de connoistre la femme dès l'entree du lict, c'est plus pour faire des filles que des fils. Car telle semence n'est pour lors si bien prouueue de tout ce qui est requis à sa perfection, comme elle sera le matin, apres auoir bien reposé. Dont c'est l'heure plus propre à faire des fils, qui seront en outre gaillards & robustes, comme nous auons dit de ceux des pauures gens. Mais (direz vous) il y peut auoir de la semence aux parties spermatiques, assemblées de plus long temps, que du iour mesme. Que plus est, de ce qu'il a souppé, il ne s'en pourra faire semence de tout vn iour: car il faut du temps asseuz aux conuerstions de la viande en chyle, puis en sang, puis en sperme. Donc qu'est il besoin d'attendre simplemen, que l'estomach ait digéré. C'est d'autant que la viande estant encores dans l'estomach, toutes les parties du corps s'en ressument quelque peu, & sont comme refocillées de la vapeur. Dont elles se lendent renforées, mesmes auant qu'il en soit fait du sang pour leur nourriture. Or cette vapeur recrudit aucunement le sperme bien elaboré, de son premier rencontre. Parquoy il vaut mieux différer long temps apres le past, à connoistre la femme, pour faire quelque bon

ourage, & engendrer des fils, qui soyent robustes: comme i ay dit des pauures gens. Il ne faut pourtant obijcier, que ceux-cy ont des filles aussi bien que les riches: car ils n'obferuent pas touſſours la ſuſdite reigle, de dormir & decliner auſt que coniugier, ains font en cela de grāds desordres, meſmeſement ſi iours & fefteſ, que la plus part vont aux tauernes dependre à vn coup plus d'argēt qu'ils n'ont gaigné de trois iours: & bien ſouuent ſe retournent fortyres. Dequoy ſi la femme ſ'aduife, ou que luy reproche ſa bonne cheſte, elle eſt batue: & puis à l'entree du liſt, le bon hōme veut faire l'apointement: ou bien ſi la femme n'a ſoné mor, le mary pour luy faire part de ſa bonne cheſte, l'embracie plus amoureuſement que de coiuſtume. Et voila ou ſe forgent le plus ſouuent leurs filles, & par Dieu. Et quād ils atendroyent bien iuſques au leude-main de matin, parce qu'ils ont crapulé le iour au parauant, ils ne feroyent guieres meillure beſongue, ſi non parauenture vne fille plus robuste: comme on en voit qui ſont hommages, & ne leur manque que la barbe, encoi en ont elles quelque peu. De ce diſcours on peut ſuffiſamment entendre, pourquoy nous diſons volontiers, qu'vn̄e heure plus toſt ou plus-tard, fait qu'on engendre male ou ſmale. Nous entendens par *heure*, quelque portion du temps, non pas preſiſement la vingt & quatrième partie du iour naturel: combien qu'en cette ſignification eſtroite, le propos puiffe eſtre vray: Car quelque fois il tient à fort peu de temps, que la ſemence n'ait ſon extreme cueiſte & perfection: comme nous voyons des fruits cueillis vn peu plus toſt, ou plus tard, & des viandes que nous cuifons au feu, & ſur tout ſe alambications & quinques eſſences, qui en peu d'heure changent de plieures formes, corps, & couleurs. Ainfî eſt il en nous du ſang, pour la nourriture du corps, & de la ſemence, qui eſt le dernier ouvrage de l'ame ou faculté vegetatiue. Car c'eſt comme va chef d'œuvre en nature, d'auoir dequoy procreer ſon ſemblable, & par ce moyen per-

petuer son espece, la rendant immortelle. Donques on peut bien dire quand on voit quelque gaillarde fille, de mœurs & force plus virile que ses confortes ou compagnes, qu'une heure plus tard engendree, elle eust esté un garçon: comme au contraire, d'un garçon mol & essemine, que vne heure plus tôt, ce n'eust esté qu'une fille.

*s'il est vray qu'un homme vieux ne
puisse engendrer des fils.*

CHAP. IX.

ESTE proportion seroit indigne de refutation, ven qu'on voit plusieurs femmes enfanter masles, iacoit que leurs maris soyent vieux: n'estoit le soupçon qu'on peut avoir, & le doute, s'ils sont bien legitimes, & non empruntez d'un icune amy. Dont pour sauver & dessendre l'honneur des honnêtes femmes, qui sont bien souvent à tort soupçonnées, d'auoir quelque gaillard homme à leur commandement, qui s'apelle au defaut du mary vieux: d'autant que l'ignorant vulgaire s'est persuadé, un vieillard estre totalement inope à engendrer des fils, dont si on voit autrement aduenir, il y a doute si c'est point de l'emprunt, je suis content de rabbatre & renuerter ceste faulce opinion. Rien ne me profiteroit de poser un fondement, sur l'obseruation & preuve de plusieurs, qui ont eu des fils à l'endemier, & que leurs femmes ont tousiours vescu en tresbonne réputation: non pas mesme quand on en mettoit le doigt au feu, si on estoit aussi assuré qu'il ne bruleroit pas, comme l'on croit assurément qu'elles ont tousiours esté bien chastes & loyales à leurs maris. Car ceux contre qui je dispute, en douteront, si bon leur semble: & diront, qu'elles peuvent avoir esté si discretes, secrètes, accortes, & rusées, qu'on

ne

ne s'est onques apperceu, qu'elles rompissoient leur mariage. Dont elles sont tenues en reputation des plus chastes qui ait iamais esté: & que quand à eux, ils le veulent bien ainsi croire: mais qu'ils desirerent sca-uoit par vnu rason, comment il est faisable, qu'un homine vnu (qui est communément froid, phlegma-
tic, & cathartreux) puisse engendrer vn fils: car des filles on l'accorde, tāt qu'il peut engendrer. Je scay bien que il y a assez de meschantes & vilaines femmes, qui pro-
phanantes le sacré mariage, n'ont pas honte d'aller au
change, & dire qu'une femme de bon esprit, n'eut iamais faute d'héritier, car si son mari est impuissant,
elle se pouruoit d'un gentil compagnon, qui l'accom-
modera d'un fils: lequel héritera aux biens du pere,
soubs sa conduite & nourriture: & s'il vient puis à
mourir, tout sera de la mère. Or ic ne parle point pour
ces bagasses: je veux soustenir seulement le parti des
femmes de bien, & oster ce blasme, ou la suspition que
on peut auoir d'elles à tort & sans cause. Je responds,
que le vieillard peut naturellement engendrer vn fils
pour deux causes assez frequentes. L'une est, que la
jeunesse de la femme peut corriger & contemper la
semence du vieillard: de sorte qu'elle deuendra apte à
former un corps male: comme nous auons enseigné au
quatrième chapitre. Posons que la femme soit de com-
plexion chaude & seiche, ayant la matrice bien nette,
le sang subtil & bilieux. De ces conditions & qualitez,
la semence de l'homme receura telle alteration & trem-
pe, qu'il en sera engendré un bon male. Et qui en peut
douter? Je veux encor, que la femme tire sur l'aage: el-
le peut neantmoins estre de telle complexion, que sa
matrice corrigerá la froide semence de son mari. Je
laisse à part, ce que les bonnes femmes, desirerent d'a-
uoir enfans, quand elles en sont frustrees par quelque
empeschement naturel, employé toutes les herbes de
la S. Jean pour eschauffer leur matrice. Je viens à l'autre
cause non moins frequente: c'est la disposition du
vieillard, qui peut estre faible & gaillarde: comme on

F

voit des Septuagénaires, & encor de plus vieux, qui font des efforts corporels, & des bras & des jambes, qu'un autre de quarante ans n'y pourroit aduenir. Pourquoyn ne peut-il estre aussi vigoureux des parties genitales, comme des autres membres? Il y en a qui ont plus de force en quelques parties, que aux autres. Qui est fort de bras, & foible de jambes: qui au contraire, qui est fort de teste comme un bœuf (encor qu'il n'ait des cornes) qui des espaules sur tout: pourquoyn ne sera aussi quelqu'un plus fort de la brayere, que de ses autres membres, de sorte que sa plus grand vigueur sera reduite là? Mais quoy ne voit-on pas des vicillars fort choleres & roides, peu ou point catharrueux & phlegmatics, bien coulorez & en bon point? A quoy tient-il qu'ils n'ayé quelqu' coup de la semence chaude & seiche pour engendrer un fils? Adioutez y, si vous voulez, comme i'ay dit des femmes, qu'il vise des choses eschauffantes, communes aux vicillars: espicerie, vin peu trempé, & semblables. Je pense qu'il pourra rencontrer quelquefois, avec sa boane femme, quiy sera bien disposée, d'auoir semence propre à un male. Adioutez moy encors a ces raisons que le vicillard plus sage & prudent qu'il n'a esté en la ieunesse, fait moins louuent ce mestier là, depuis que la fureur ieunile a fait son cours, & les esguillons de la chair sont rebouchées. Il se contente le plus souuent de baiser, manier les tetins, chatouiller le ventre de sa femme, & faire autres caresses, mignardises, & entretien amoureux. Au reste, le Calendrier est obserué de point en point, c'est de non coniuguer ès iours caniculiers, aux mois qui n'ont point de R. en temps sec, & quand il gele, aux quatre quartiers de la Lune, tout le Careme, & autres iours de ieufne, les festes de grande deuotion, comme des festes Nairx, & celles de nostre Dame, & des autres vierges, des Apostres, des Saints martyrs: item les Vendredis & Samedis, qu'on ne mange pas de la chair. Tellement qu'il n'y a gueres de iours bons pour lui (ou pour sa femme, à mieux dire)

te) que la veille des Rois, le Jeudi & Mardi gras, trois ou quatre jours après Pâques, & la St. Martin. Dont il adouciet, que la semence sejourne plus de temps en ses vaisseaux, est souvent plus eslaboree & digeste à un vieux homme, qu'à un jeune. Et de fait, on en voit al- fez, qui en ieuvesce & es premiers ans de leur mariage, ne faisoient que des filles, & à l'endernier font des fils. Pource que quand les fers estoient plus chauds, ils ne cessoient de battre sur l'enclume, & ne faisoient rien de parfait. Depuis battans au froid, ils font des longnes plus serrées, & de plus forte trempe. Ainsi ne faut calomnier les bonnes femmes, qui font des enfans malades à leur maris vieillars. Mais il faut qu'elles soyent soigneuses de leur honneur: autrement, pour peu d'occa- sion que elles donnent aux gens, de penser qu'elles sont amoureuses, cela est tout persuadé.

Pourquoy dit-on, que l'homme peut engendrer, tant qu'il peut leuer un quarton de son, & s'il est vray, que ceux qui ont les yeux enfoncez ont esté engendrez d'un vieillard.

C H A P. x.

 E propos vulgaire nous fait de confir- mation au précédent, quand le peuple reçoit & admet, qu'un homme peut en- gendrer, pour vieux qu'il soit, tant qu'il peut leuer de terre sans aide d'autrui, le quart d'un setier de son: qui est matière fort legiere, tellement qu'il ne faut beaucoup de force à le pouvoir leuer. Parquoy on signifie de ceste con- paraison, que l'homme fait vieux peut engendrer: & par consequent, sa femme sera tenue pour chaste, qui luy fera des enfans. Aristote en ses politiques, estime *Livre 7.* que l'homme continué de pouvoir engendrer, iusques à *chap. 16.*

F 2

soixante & dix ans, & la femme de concevoir, jusques à cinquante. C'est pour le plus commun & ordinaire. Car on voit quelquefois la femme passer ledit terme, lequel ne peut estre limité que de les fleurs. Toutefois Elizabeth, mere de S. Jean Baptiste, conceut n'ayant plus les fleurs: mais ce fut miraculeusement, comme nous diconz au 3. liure. Naturellement la femme ne peut concevoir, sinop tant qu'ell' a sa purgation naturelle, qui continue à quelques vnes outre cinquante cinq ans. Semblablement on a veu des hommes, qui a septante cinq, & plus tard, ont eu d'enfans, sans aucune suspition qu'ils leur fussent attribuez. Et de fait, il y a des hommes plus verds & vigoureux à septante cinq ans, que plusieurs autres à soixante. On en voit ès montagnes de Vnuarez, du Dauphine, & autres lieux peuples, où les gens vivent fort sobrement & laborieusement, partie de leur costume, partie contrains de la necessité, vivans en bon air, de bonne eau, pain de mil, chataignes, legumes, lard & fromages pour la plus part, exceder les cent ans. Pen ay veu de six vngs & d'avantage, comme ils prouoient par les contrats de leurs mariages. Et bien, celuy qui doit viure cent ans, avec force de traauiller touzours quelque peu, & aller sans baton, n'est-il pas encors gaillard à quatre vngs ans? Et s'il rencontre une goujate qui soit disposta & amoureuse, ne pourra-il l'engoiffer, puis qu'il peut encor labourer. Il n'y a aucun temps prefix qu'on ne puisse oultre passer. Car les ans ne font certaine limitation, c'est la disposition du corps, & son usage, comme d'un habillement, lequel on tient pour vieux, quand il est fort usé, encor qu'il n'y eust trois ans qu'il est fait: mais on l'a tant porté & usé qu'il monstre les dents, plus que la corde, & se deschire aisement. Au contraire, il y aura un habillement fait devant vingt cinq ans, comme pour les noces, qu'on iugera tout neuf, parce qu'il a esté bien conservé, est bien entier, & non usé. De mesme on peut dire véritablement, un homme estre vieux, qui est fort usé, cassé, & rompu, quand il n'auoit

n'auroit pas quarante ans: & vn autre de soixante ans sera dit ieunc, & fort neuf, quand on le verra bien en tier, où peu, v'lez. Les années qui ont couru, n'y font pas tant que l'vlage. D'où ic penfe qu'est venu le commun dire, quand on s'enquiert de l'age d'vn personne, que les années sont pour le loiage des maisons, & des chambrieres. Car il seit bien à tenir conte des années pour le payement du loiage: mais à l'age des hommes les ans ne son rien, au prix de l'estat & disposition presente, qui fait plus ou moins durer la personne. La vieillesse proprement, est l'vlage du corps: qui aduent principalement du traual de l'esprit, fascheries, & grands maniemens, avec vn oisiveté de corps, ou labeur excessif. Car l'un rompt & casse, l'autre moist le corps. Ainsi voit on les courtisans bien tost vsez, & enveillis, pour le courir des pestes, estre le plus souuent debout (qui lasse fort les iambes), sans bouger d'une place, veiller longuement, manger en courant, n'avoit point d'heure à leurs repas, cheuucher sans selle à tout propos, & autres tels trauals intempestifs, importuns, & sans raison. Puis les martels en teste, les jalousies & de faueurs de Cour, qui leur rompent la ceruelle d'ambition, & l'avarice qui leur ronge le cœur, l'envie & la dissimulee inimitié, calomnie, detraction, supplantation, & autres vices de Cour, qui confument leurs entrailles. Qui pourroit vivre longuement, & estre tard vieux, en selle captiuité & vie si miserable! Ceux aussi qui viuē sedantairlement, comme gens de lettres & de finances, sont tantost vieux, c'est à dire v'lez, à faute d'exercice, & pour le traual de l'esprit. Car d'oisiveté le corps se chansit, comme vn habillement qui n'est esuanié par fois, & l'esprit trauaillant mine le corps. Au contraire, le payant vivant toufiours en air libre, & trauaillant de certaine mesure, sans exceder, n'ise contraindee, prenant ses repas & repos toufiours à mesme point, son esprit afeuré & quiet, sans passion qui le trauaille, se conserue fort longuement en integrité & de corps & de sens,

F 3

tellement que à soixante ans, voire à soixante dix, il est plus robuste, plus adroit & dispost, qu'un citadin à quarante ans. C'est, qu'il portera plus de peine, courra mieux, verra sans lunettes, aura toutes ses dents, mangera de bon appetit, & digérera les viandes plus grossières, ne sera catherreux, goutteux, ni autrement sujet à maladies. Et qui pourra douter, que tel ne fasse encore longuement des enfans? Pour fin de ce propos je concluray, que la force de l'homme, touchant la generation & autres actions, ne peut estre justement limitée à l'aage, lequel n'est que certain nombre d'ans, ains à la complexion & bonne habitude, qui à quelques vns dure fort longuement. Quant à l'autre propos qu'on dit, ceux qui ont les yeux enfoncés, auoit été engendrez d'un vieillard, il n'est pas assuré. Car on voit en plusieurs du contraire. Bien est vray, que si le pere estoit vieux, non seulement d'aage, ains aussi de complexion & indisposition, sa semence a été moins succulante. Dont aussi le corps de l'enfant en doit estre plus menu & valeudinaire. Or vne des plus grandes cognosciences que l'on ait de l'embon-point, & ferme santé, est communément aux yeux, lesquels changent facilement pour diuerses dispositions, tant ils sont molz & tendres. Et pourtant les maladies on y a grand esgard, pour iuger de la vie ou de la mort. Car ceux qui sont fers consument & apauris de l'humeur radical, comme les heclics, ils ont les yeux enfoncés, à cause de leur grand ficeit. En plusieurs bestes qu'on mange, nommément au cheureau, on iuge de leur embon-point seulement à leurs yeux. Ainsi il est bien vray-semblable, que l'enfant pour estre né d'un vieillard, aura les yeux plus enfoncés, comme aussi tout le corps plus grefle & moins succulant, à tel a été son pere. Mais comme l'ay dit, il y a assez de vieillars qui sont vieillars & robustes, succulans & abondans en humeur radical. Et il y a plusieurs hommes ayés les yeux enfoncés, qui ne sont moins fons bien fains, de bon suc, gros & gras, que l'on fçait bien d'ailleurs

leurs n'auoir esté engendrez de parens vieux. Dont il faut rapporter la cause de telle enfoncture à vn autre raison, que ie reserve à nos escoles, sur ce que Galien en a dit en son liure intitulé *Art petit, ou Art medecinal*.

Abus des femmes qui se baignent toutes pour engrasser: & de celles qui avec cinq cens diuers remedes n'y peuvent aduenir.

C H A P. XI.

Le vulgaire ignorant a opinion, que les femmes ne sont steriles, non pour vne occasiō qui est, la froideur de leur matrice. Dont pour deuenir grosses, elles se baignent & rebaignent souvent, de cer- taine decoction de toutes herbes chau- des qu'elles peuvent recouurer: & sont pour la plus part, celles de la S. Iean, dont les bonnes femmes se cingnent aussi les reins à ce iour là, desdites herbes, com- me ayans proprieté de les rendre ou entretenir fecon- des, mesme etant mises par dessus la robe. Or l'abus de se baigner ainsi toutes, est fort grossier, d'autant que toutes ne sont pas steriles, à raison de la froideur, ou superflue humidité de leur matrice, laquelle soit cau- se, que la semence n'y peut arrester, ains bien souuent c'est tout le contraire, que leur matrice est trop chau- de, & qu'elle brûle ou rostit la semence: ou bien disti- pe, consume & resoult la plus subtile & vaporeuse sub- stance, principale portion d'icelle: dont elle demeure euanide & agannie, inepte à la cōformation du corps, & comme telle est tantost rejetée. Cette disposition est fort communie à celles, qui sont d'inclination pail- lardes & lascives, insatiables gouffres de sperme, que on dit chaudes comme des chiennes, & que si n'estoit quelque peu de respect, courroient & prendroyent les hommes à force, tant sont eschauffées en leur

F 4

baroisi, qui leur prurit continuellement, & est souuent tendu comme le membre viril. Telles bagatelles es-chauffadasses (comme on dit en Languedoc) n'ont garde d'engroisser. Il leur faudroit vne pinte de semence à chaque fois, pour estaindre ou moderer ce feu, & de-faillir leur matrice. Car les petits coups que peut faire vn homme, n'est qu'allumer d'avantage, comme vn peu d'eau en la fournaise de charbon: & les altere touſtours plus comme le febricitant qui ne boit qu'vne gorgee, dont il est touſtours à recommencer. Et si à tels abusmes de semence, qui l'engloutissent & abſorbeſt goulēment, à raison de ceste grand ardeur vorace & insatiable) on ordonne des bains chaux, n'est ce pas mettre d'huile au feu, les faire courir les rues, & enragier de telle soif, en danger de se jeter dans vn puis? Il faut donc ſavoir diſcerner & diſtinguer les causes de la sterilité aux femmes, pour n'empêtr leur indisposition: qui requiert remedes contraires, afin d'atempêter leur matrice. Elle est le plus ſouuent trop froide, & refroidit la ſemence; autrefois trop humide, qui l'amortit aussi, la noye, & reicte bien toſt. Autrefois ſciche & aride, comme terre ſablonneufe, d'ſſaiſſe en humeur, & partant ſterile. Autrefois chaude & brûlante, qui collat & grille la ſemence, de ſorte qu'elle ne ſe peut estendre ni appliquer & attacher contre telle matrice. Celle qui est froide & humide, requiert tels bains qu'vſent volontiers les femmes. La ſciche en est offencee & encor plus celle, qui est trop chaude, où il conuent rafraifchir & humecter, non pas eſc hauffer d'avantage, comme fait indifferemment le vulgaire à toutes complexions. Il faut aussi bien obſeruer, ſi l'ont point au mari: car en vain on traauilleroit apres la femme, & tous les bains du monde ſoient naturels, ſoignatrichieſ, n'y fercoient rien. Et voyla en quoy ſ'abuſent ſouuent les femmes, qui reictent ſur elles tout le defaut: comme ſi tout homme estoit capable d'engendrer & qu'il ne tient qu'à la femme. C'eſt auſt que d'accuser la terre à tout propos, qu'elle ne fruitifie de la ſemence,

même, qu'en y aura ierré. Ne peut il estre que ce n'est la faute de la terre, qui sera bône de loy, & bien cultiuee, semée, arrousee, ainsi la semée, graine ou fruit, qui est euanide, agany, esuané corrompu, ou trop vieux? Ainsi la matrice peut estre bien dispose, & la femme capable de conceuoir, mais on ne met rica qui vaille: ou s'il est bon, ne convient à la complexion de ceste cy: à un autre reueiadroit mieux. Comme aussi plusieurs graines & fruits ne viennent ou fructifient en tout terroir, quoy que la graine soit en la perfection, & la terre fort bonne: mais ne s'accorde pas ou le Soleil n'est assez puissant en ce lieu: l'air y est trop froid. De mesme il y a divers empeschemens, ores du costé du mary, ores du costé de la femme: & plusieurs femmes conceuoient d'un autre mary, & plusieurs maris engadroyent avec vne autre femme, & toutefois on veult toufiours qu'il reviue à la femme, qu'elle n'ait des enfans, l'uoq que le mary fut vieux. Et pour ceste opinion, il y a de bonnes femmes, infinitement desirueles de conceuoir, qu'y font toutes les receipts du monde, rationnelles & empiriques, sans iamais cesser, en quoy elles s'abusent grandement, & bien souuent corrompt leur complexion, qui n'est autrement vicieuse, ainsi tardive à porter enfans. Mais elles n'ont pas la patience d'attendre leur terme naturel, & veulent dans un an ou deux, qu'elles sont maries, auoir des enfans, comme elles voyent à plusieurs autres. Et ne s'ait on pas qu'il y a autant de complexions differentes, que de visages: les bestes & les arbres en general, portent plus tôt fruit que les hommes: toutesfois il y a des bestes, des tiers qui ne portent auant quatre ans, d'autres auant six, dix, douze, &c. Des arbres aussi, les vns portent du premier an, les autres beaucoupl plus tard: & d'iron qu'il la palme ne porte fruit qu'elle n'ait centans. Qui voudroit contraindre les plantes & les bestes d'auancer leur terme ordonné de nature, il ne ferroit sinon les corrompre, & n'aduaanceroit rien. De mesme est il des hommes qui ont auant de diversitez entre eux, qu'il y a entre

Voyez le
secôd ch.

du tiers

l'ure.

tous les autres animaux, comme ie remonstreray amplement au troisième liure. D'o bien souuent les femmes en vain se trouaillent de tant droguer leur corps: & que pis est, il leur aduiet quelquefois de tant brouiller les cartes, que mēmes au temps qui leur estoit prefix de nature, elles ne peuvent cōcevoir: d'autant qu'en cest aage là, elles ne se trouuent de la complexion que elles doyent estre pour concevoir adonc. Il y a aussi vne autre erreur: qu'elles y font tant de receptes, que l'une gaste l'autre, & que s'il y en a quelqu'une de bonne, par rencontre, elles ne peuvent attendre son effet: ains paſſent à vn autre, si viennent grosses incontinē. Leur pauvre corps est tant altié & brouillassé d'un chaos de Medecines, & l'esprit si agité d'espoir, & despoir, desir & defiance, que la semence n'y trouve pour aſſeure, ni à ſon gré.

*Sçauoir-mesme, ſi vn ladre confirmé ou vn
verole, peut engendrer des
enfans fains.*

CHAP. XII.

Ly a plusieurs qui doutent là dessus: les autres croient totalemēt que les enfans des ladres & des verolez, sont inévitablement tels. La vérité du fait importe grandement & à la politique, & à l'économie: car l'alliace deceux qui sont ainsi tachez de leurs parens, doit estre fort suspecté: & leur éducation ou nourriture doit estre plus exquise & éraſte, que de ceux qui naissent de parens sains. Comme en toutes maladies hereditaires, epileptie, phisie, ou viceration de poumon, nephritique, gouttes & semblables, il faut auoir ſoin des enfans, & les faire viure de certain régime ordonné par le Medecin, aux fins que telle inclination & disposition naturelle ne forte à effet: ou ſoit pour le moins plus legiere: & étant ainsi

rompuë, s'estaigne en ses premiers enfans, sans passer jusques aux neveux & tierce-neveux : comme elle fait, si des premiers & seconds on n'a proueu à leur estat. Or quant aux deux parties de la question proposee, i'ay satisfait à la premiere (qui est du ladre confirmé) au dernier probleme de la troisième partie, de mon traité des arbusades : ou i'ay conclu, apres avoir agité le propos affirmatiuelement & negatiuelement, que tousiours le mortier sent ou peu ou prou, aux auxiliaires, parquoy leur alliance est dangeuse. Quant à la seconde, qui est du verolé, ce n'est pas si grand cas, il s'en faut beaucoup, de tant que la verolle est mal plus legier, que n'est la ladrerie : & mesme que c'est un mal estranger, qui s'en va diminuant de peu à peu : tellement qu'à la longue il se perdra, du tout (ainsi que je prouueray ailleurs) ou il ne sera plus qu'une simple rogne, laquelle est aussi mal contagieus. Pour maintenant, la verolle est aussi guerissable, que plusieurs autres maladies : ce qu'on ne peut dire de la ladrerie, de tout en tout incurable, si elle est confirmee. Si donc la verolle est guerissable, & plusieurs en guerissent parfaictement, il est certain que les enfans cõceuz quelque temps apres la guerison du pere & de la mere, ne s'en ressentiront aucunement. Mais il faut que les parens soient bien gueris : comme ils peuvent estre facilement, s'ils sont de bonne complexion, qu'ils n'ayent gueres porté le mal, & soient pensez doctement, prudemment & diligemment, ainsi que nous remonstrerons au sixième chapitre du vingt & vnième liure. Tels estans une fois gueris, auront desormais leur semence autant pure & nette qu'au parauat. Cela est fort certain : mais il me semble qu'on demande, si les hommes qui engendrent, ou les femmes qui conçoivent, durant qu'ils ont la verolle, & n'en sont bien gueris, peuvent engendrer des enfans qui soient fains. le vous diray : il y a des verollez qui n'ont pas grād mal, & d'autres qui l'ont tout au dehors, à cause de leur complexion robuste, qui chasse loing des parties principales toute la

malice du mal, dont les bras & les jambes en endureront quelques gouttes, ou ulcères. Si le mal est plus externe, il peut être que la semence n'en sera pas infectée, comme quand le mal est plus caché & profond, qu'on dit avoir pénétré jusqu'aux moelleux. D'avantage, à l'impression de la mauvaise qualité verolique, est la gêne en la semence du père, elle peut être étainte en la matrice, pour la bonne trempe que luy donne la mère l'adoucissant de sa semence, & du sang copieux, qui peuvent dominer sur ladite qualité, & l'anéantir totalement. Dont aussi la femme est souvent exempte de la verolle, que son mary luy communique: mais elle n'y est apte, & résiste au mal, que sa bonne complexion dompté. Ainsi il est possible que l'homme verolé, non pas à vingt & quatre quarats, & qui tombe en pieces, mais qui ne l'est qu'honnêtement, engendre des enfans sains, au moins non veroleux. Car ils peuvent être autrement valetudinaires & débiles, qu'on dit en commun langage, être mal sains.

FIN DU SECOND LIVRE.



TROISIEME LIVRE
DE LA PREMIERE PARTIE DES
ERREURS POPULAIRES TOU-
chant la Groisse.

*Comme se peut faire, que d'une ventree
la femme porte neuf enfans.*

CHAPITRE PREMIER.

A V pays d'Agnois y a vne illustre maison de Beauuille, iadis fort opulente, & de grand estenduë en biens & honours: de laquelle est sortie la tres-verteuse Dame, aujord huy femme du tres-heroiue, tres-vaillant & hardy Capitaine, renommé par tout le monde, messire Blaise de Moaluc tres-digne & meritant Mareschal de France. On tient pour vraye histoire, que l'aycule de ladite Dame, fit d'une ventree neuf filles, qui toutes furent mariées, & eurent des enfans. La mere, & lesdites filles successivement furent enterrees à S. Crespasi, eglise collegiale d'Agen, bastie & fondee de ladite mailon de Beauuille: la mere ayat fait dresser sa sepulture au cimetiere sur un portail, entre les neuf, qu'elles fit aussi pour les filles en memoire de cela. L'en ay veu encor quelques vnes estant à Agen l'an mil cinq cens septante sept, en la susdite Eglise; les autres ont esté ruinees par les guerres civiles. L'histoie est telle: madameoyelle de Beauuille auoit vne gar-

se belle & gaillarde, de laquelle son mary sembloit estre amoureux. Elle pour s'en defaire plus honnêtement la marie. Cette garde de la premiere groisse fait trois enfans : dequoy la Damoyelle print phantaisie, que son mary y auoit participé : ne le pouuant persuader, que la femme d'un seul homme peut concevoit tel nombre d'enfans. Dont elle redouble sa jalouise, & quoy qu'on luy secust remonstrer au contraire, il print à diffamer & hayr d'avantage la pauvre garde. Aduint que la Damoyelle fut grosse delà à quelque temps, & tant grosse qu'elle eufanta neuf filles. Ce qu'on interpieta, estre d'une punition de Dieu, afin qu'elle eut honte de sa calomnie, puis qu'on luy pouuoit obiecter une plus grande faute, comme d'auoir paillardé avec plusieurs. Cat elle soustenoit toulois opiniairement, que d'un homme on ne pouuoit concevoir, au plus haut que deux enfans, comme l'homme n'a que deux genitoires. Ainsi fort honteuse, craignant la diffamation, & condamnation par sa propre sentence, fut tellement tentee du mauuaise espru, qu'il la conduira à ce desespoir, de faire noyer les huit de ces filles, & n'en retenir qu'une ayant la chose secrete, entre la sage femme & une chambriere, à laquelle fut donnee ceste maudite commission. Mais Dieu qui prescrut le petit Moye de semblable meschief, voulut que le mary retournant de la chasse, rencontra la chambriere : & descouvrant le fait, prieurera ses filles innocentes de mort : les fit nourrir au desceu de la mere, & au baptême, les nomma toutes d'un nom à scavoir Bourgue : comme aussi la neuvième que la mere s'etou reserue. Puis quand elles furent grandes, les fit renir en sa maison, toutes habillées d'une estoffe & semblable à son, ayant aussi fait habiller de même celle de la maison. Estans mises ensemble dans une chambre, il y fait venir sa femme accompagnée des parents communs & familiers amis : & luy dit, qu'elle appelaist Bourgue. A ceste appellation, chacune des neuf respondit. Dequoy la mere bien estonnee, & plus

encor de les voir autant semblables de taille, de face, contenance & voix, que d'habit, fut confusé en elle mesme: & soudain le cœur luy dit, que c'estoyent ses neuf filles: & que Dieu auoit préférue les huit, qu'elle auoit exposées & cuidoit être mortes. Dequoy le ma-
ry l'escrivaient mieux, luy reprochant devant toute la compagnie son inhumanité, & remontrant, que se pouvoit être advenu, pour la confondre de la mau-
aise opinion qu'elle auoit touſſours eue de luy, à l'en-
droit de la garde. Voila à peu près comment on le re-
cite. Presque semblable est le fait des Porcelets de la
ville d'Arles en Provence, d'où est sortie la noble mai-
son de Conuertis: lesquels furent ainsi nommés, par
ce que la chambrière qui portoit noyer les huit, étant
rencontrée du mary, disoit que c'estoyent porcelets,
qu'elle alloit noyer: d'autant que la truyc n'en pouuoit
tant nourrir. Et en memoire de celà, ils furent nommés
Porcelets: & ont vne truyc pour armoiries. On dit que
ce fut, par l'imprecation d'une pauvre femme, qui de-
madoit l'auomise à la dame de la maison, ladite fem-
me étant enuironnée de plusieurs siens petits enfans.
Ce que la dame luy reprocha, cōme procedant de la
scüeté & d'estre trop abandonnée aux hommes. Lors
la pauvre femme qui estoit femme de bié, fit ecclie im-
precation (cōme l'on dit) qu'icelle Dame peut en groiſſer
d'autant d'enfans, qu'vne truyc fait de petits. Et
qu'il aduint ainsi par le vouloir de Dieu pour mon-
trer à la noble Dame, qu'il ne faut imputer à vice, ce
qui est d'une grande bénédiction. On en dit autant de
la magnifique casade de la Scroua à Padouë: qui porte
en armoiries vne truyc, en Italien dite Scroffa, & en
langage corrompu Scroua, surnom de ladite famille.
On lit aussi es Annales de Lombardie, que en temps
d'Algemont premier Roy des Lombars, vne putain
enfant sept fils, & que lvn d'iceux succeda audit Al-
gemont. Et Pier Mirandole escrit en ses commentaires,
sur l'hymne seconde, que en Italie vne Allemande ac-
coucha en deux fois de 20. enfans: la première ven-

tree estant de 11. & que son ventre estoit si important, qu'elle le soustenoit avec vne fermette. Albucasis, grand Medecin & Chirurgien Arabe, testmoigne d'une femme qui fit sept enfans: & d'une autre qui auorta de 15. bien forme. Pline fait mention d'une qui auorta de douze. Martin Cromer en son histoire de Pologne escrit, que la femme du comte d'Eboflaë en Cracovie fit d'une ventree trete six enfans vifs, l'an 1269. Ainsi plusieures histoires testmoignent, que la femme irregulierement porte grand nombre d'enfans. Voyez comment cela peut aduenir. L'excepte toufiours le pur miracle: car si on veut que cela soit du tout miraculeux, je n'accorderay pas seulement d'un tel nombre, mais encor de 363, comme l'on escrit de Dame Marguerite contesté de Hollande, l'An de gracie 1313, regnant en France Philippe le Bel, ainsi qu'il est recité en la mer des histoires, au second volume, en la chronique de l'Empereur Henry. Et dit-on que ce fut, d'autant que ladite Dame se laictoir, de celles qui font plus d'un enfant: & affirment opinablement estre impossible, qu'une femme eut de deux enfans à un coup, engendrez d'un mesme pere. Dont en punition de telles paroles, comme calomnieuse acculatrice de nature, elle conçut ensemble & enfanta vifs 363. enfans, comme petits poulets, qui eurent tous baptême. Si cela est vray, c'est un pur miracle, excedant les limites de nature: sinon que ladite Dame fut geante, & en ce qui est miraculeux, il ne faut autre raison, que la pure volonté de Dieu. Car il est tout puissant, & faisant tout de rien, fera bien s'il veut, que chaque poil de nostre teste deviendra un enfant: ou que de chaque pore & trou de nostre cuir sortira un homme tout formé, comme en sortent des poux gros & nourris, à ceux qui ont le mal nommé Phthisie en Grec, Pediculaire en Latin. En fait de miracles, il ne faut point s'arrester à la capacité du lieu, ni s'amuser à la semence, ou à quelque autre matière. Rien n'est impossible à Dieu, seul auteur des vrais miracles. Mais comme il ne les fait,

que

que pour vn grand mystere; & à ce qu'ils soyent plus
reuerez, il veut qu'ils soyent fort rares: aussi tost qu'on
voit quelque chose estrange & prodigieuse, il ne la faut
prendre pour vn miracle. Comme l'abstinence de plu-
sieurs, qui ont passé deux ou trois ans & d'auantage,
sans boire & sans manger, pour vne raison naturelle,
que l'ay suffisamment expliquée en mes paradoxes:
ou l'ay excepté les ieusucs de Moysé, d'Elie, & de Je-
sus Christ, vrayement miraculeux. Ainsi sont les grois-
ses miraculeuses de la vierge Marie, & des saintes fem-
mes, qui auoyent passé l'âge de pouvoir faire d'en-
fans, selon le cours de nature, & estoient steriles: com-
me de Sara femme d'Abraham, laquelle auoit des Gen. 17:1
90. ans (dont Isaac son fils, est appélé enfant de pro-
mission & d'esprit) & d'Elizabeth mere de S. Jean Ba-
ptiste, de laquelle l'Ange prisa argument, pour persua-
der à la vierge Marie, le mystere de l'incarnation de
nostre Seigneur Jesus Christ: disant, & voila ta cousi-
ne Elizabeth, qui a conceu vn fils en sa vieillesse. Si-
gnifiant par expres vne conception miraculeuse, &
que rien n'est impossible à Dieu, qui change & altere
comme il lui plaist, l'ordre qu'il a établi es choses
naturelles. Dont si on veut que ces portées de neuf
enfans, soit pour miracle, il n'en faut plus parler, ains
le croire simplement. Mais parce que on n'en est pas
tenu, d'autant que ce n'est texte d'Evangile, ni chose
authorisée de quelques saints personnages, il nous
sera permis d'enquerir par raison, si cela se peut faire
naturellement, & par quel moyen. Nous recevons
toujours, qu'il y a des choses fort estranges & rares,
qui aduennent par moyens naturels, lesquels aussi
sont rares. Et appelons, miracles naturels, ou miracles
en nature: à la difference des miracles super-naturels
& diuins, esquels nature n'est employé, & n'y a au-
cun fondement en nature. Miracles naturels sont, si
vous voulez, comme des femelles, qui enfanter à neuf
ans, de ceux & celles qui ont vescu deux ou trois ans
sans boire & sans manger. Qu'une mule ait fait vn

Livre 1.
Paral. 2.

G

poulain, comme nous avons venu à Montpellier, l'année passée, que l'on contoit 1576. C'estoit vne grande mule de labourage, qu'on avoit amené d'Agel près de Béziers, laquelle nourrissoit encor de son lait son poulain beau & grand. Qu'yne femme ait porté mons en son ventre vn enfant plus de quatre ans, au moins ses os, les parties molles estant fondues & versées en forme de pus : & neantmoins la femme conceut là dessus, & apres ce dernier enfant, elle retrouva les os du premier. Comme nous l'auons estre aduenu de vray à vne vertueuse femme de Frontignan, à quatre lieues de Montpellier, mariée à Jacques Gaillard, riche Bourgeois. Matthias Cornax, Médecin de Vienne en Autriche, raconte d'vne femme, qui porta son enfant mort dans la matrice plus de quatre ans: qu'oa fit sortir en fin par vne incision faite au ventre, & que de là à vn an elle redeuint grosse d'un autre fils. Item d'vne femme qui porta treize ans tous les os d'un enfant dans son ventre, & d'une troisième, qui sortit les os de l'enfant mort auant vn an, par vne apolème qui fut ouvert au vêtre. Le laisse à part tant de choses naturelles, que j'ay en mes cabinets, aduenues contre l'ordre de nature, prodigieuses & monstrueuses, lesquelles je monstre fort volontiers. Dequoy on peut estre persuadé, que autres eas auant ou plus estranges peuvent bien advenir. Voyons donc je vous prie, comment cela peut être fait. Les bestes ont communément leur matrice partie en deux, comme deux cornes: & chasque corne a plusieurs divisiōs, comme sieges ou cellules, dans lesquelles sont les petits séparément logez, & il y a volontiers autant de logettes, que la femelle a de tetins: dont aussi en peut autant nourrir que concevoir, par la prouesse de nature. La femme n'a que deux mamelles, aussi ne peut-elle porter que deux enfans d'un ordinaire, & en nourrir autant. Car si ell'en fait trois
 Elle estoit ou quatre à la fois (comme nous avons venu d'une à Autun, à benas en Vaucluse, qui de la première ventre fit deux *Trois*, en enfans, de la seconde trois, & de la troisième quatre)

l'an

vn faisant tort ou empeschemet à l'autre, ils ne vi- secondes
uent pas communément, ayans esté mal nourris au nopes :
ventre de la mere, dont meimes ne peuueat endurer *et du pre*
l'effort de se mettre dehors, & meurent au passage, ou *met ma*
bien tost apres. Toutefois a Orlhac en Auvergne, la *rin'augit*
femme d'un nommé Sabatier, enfanta trois fils d'vn *en point*
ventre, le premier & le dernier vesquirent 24. heures: *d'enfans*,
celuy du milieu (qui parce a retenu le nom de lean de
Trois) deuinat hōme parfait & fut marié à Paris. Il n'y
a pas long temps qu'il est mort. Scmblablemene mai-
strie Ambroise Paré, premier Chirurgien du Roy, tress-
dōcte, curieux, diligēt & liberal à publier les talens de
grand sçauoir & experience que Dieuluy a commis,
annoē en son liure des monstres, que à Seaux(entre
Charres & Maine) la Damoiselle de Maledemere, eut
la première annee de son mariage deux *enfans*, la se-
conde trois, la troisième quatre, la quatrième cinq, &
la cinquième six: de laquelle derniere ventree est le
sieur de Maledemere, aujourd'huy vivant. Aristote af- *Liure 7.*
firme, que en Egypte il n'est pas rare, qu'vne femme *de l'bst.*
en face cinq: & qu'on y a veu femme, qui en quatre *des ani*.
groisses fit 10. *enfans*, cinq à chacune: & que la plus *maux*.
part d'iceux deuindrent grans. Aule Gelle témoigne *chap.4.*
aussi, que du temps d'Auguste Cesar, vne sieanne cham. *Liure 10.*
briere des champs fit cinq *enfans*, qui ne vesquirent *chap.2.*
guieres, ne la mere apres eux. C'est le plus grand nom-
bre que les anciens rapportent: qui est beaucoup moins
que celuy que nous auons en main, excedant de
beaucoup le nōbre des mammelles d'une femme, qui
respondent volotiers au nombre de la portee. Touchat
à la matrice, elle n'est pas ainsi my-partie, cōme celle
des bestes, & n'a des logeutes séparées l'une de l'autre,
cōme quelques vns ignoras de l'anatomie *ant imaginé*, & puis clerit leur longe, disans, qu'il y a trois cellules
à la corne droite, où le forment les mastes: auant à
la scnestre, pour les femelles: & vne au milieu, où s'en-
gendent quelquefois les Hermaphrodites, autrement
dits Androgynes, vulgairement ians-faines, qui ont tous

G 2

les deux sexes. Ce sont des refueries, tout ce qu'on dit de telles divisions & cabinets. Car à la vérité, la matrice n'a qu'une cavité, tout ainsi que l'estomach & la vessie : & un enfant la remplit toute. S'il y a deux enfans, le chacun peut auoir son lict, ou arriere-faix, qui fait leur separation, & adonc la femme est fort grosse, quand ce vient aux derniers mois. Quelquefois tous deux sont dans un lict conioins, sauf de la tunique Agnelette, qui est leur chemise, delice comme une petite peau, qui les sépare. Loys Bouaciale Ferrarois recite au 3. chapitre du 1. livre des maladies des femmes, qu'une fit 150. enfans, le chacun avec son arriere-faix, long & gros d'un doigt : mais cela n'est pour viure, comme nous demandons. Et tels furent les gémeneaux, dont ma femme auorta sans aucun effort l'an 1573. (à mon tresgrand regret & desplaisir) enuiron le quatrième mois. Ils estoient tous deux en un lict, & chacun auoit sa chemise. Autrement ils seroyent conioins, comme conceut ensemble : ainsi qu'on voit des enfans doubles, que l'on dit monstrueux. Mais la feule peau ou tunique Agnelette, les sépare aisement. S'il y en a plus de deux, ils peuvent aussi bien estre contens d'un lict : & la matrice les contiendra plus à son aise, & les nourrira mieux. Car cest arriere-faix est bien souvent d'aussi grand volume, tient autant de place, & consomme autant d'aliment, que fait l'enfant: quelquefois d'avantage. Dont on voit des femmes si étrangement grosses, qu'on juge qu'elles feront des gémeneaux, & puis ne font qu'un bien petit enfant: mais le lict fort importun, & qui coûte plus à auoir que l'enfant. Ainsi je voudrois dire, que les femmes qui ont fait plus de deux enfans, n'ont eu autant d'arrière-faix. Qui est beaucoup rabbattu de l'occupation du lieu, & de la nourriture. Puis j'oserois bien croire, qu'elles n'ont porté ces enfans que l'espace de sept mois, qui est terme vital, non moins que le neuvième. D'où la matrice s'est bien peu élargie autant, que requeroit plusieurs petits enfans, & néanmoins vitalz. Car il n'y a point d'inconvenient

menient qu'ils naissent affamez, transis & ridez, pour avoir esté mal nourris: basle, qu'ils soyent bien formez & ayant toutes les parties requises à la faculté nutritiue. Ils se recompensent bien de leur ieuſne & abstinenſe, s'ils trouuerent à propos des nourrices qui les alaient bien. Ils auantent plus en huit iours, que les autres qui naissent bien nourris, n'auantent en trois semaines. Nous en voyons tous les iours naître de fort petits, & tous fletris, ridez comme vne vicielle pomme: qui en peu de temps deviennent grans & gros à merveilles. Qu'àd les quatre ou cinq d'yne ventree scroyéz comme petits cadelz, pourueu qu'ils soyent bien sains, & ayant la force de teter, i' ne doute pas qu'ils ne fe sauuent bien: pourueu aussi qu'ils soyent bien gommez. Et ne peut il aduenir aſſi, que toutes ces circonſtances fe rencontrent en vne ventree, d'entre cinq & 6 mille milliaſces, qui fe font en moins de cēt ans! Mais c'est beaucoup de neuf enfans, dira quelcun: & que tous puissent viure. Encor de cinq, comme on eſcrit d'une Bernoife, femme du docteur Gelinger, qui fit de vne ventree cinq enfans: & l'esclave d'un Siennois qui en fit ſept, comme reſtoigne M. d'Alechaps, treſdocte Medecin paſſé par non ſauvage. Il nous faut donc, pour faire paſſer outre cēte cērance, doaner autre auantage à nos raisons. Et quel auantage faut il plus, que de ſuſpoſer (ce qu'est fort vray ſemblable) que telles femmes eſtoyerent de la plus belle taille qu'on peut voir: grandes, groſſes, fort larges de flancs & hanches, bien eſcarrelées, bien fessues, & à groſſes colonnes de cuiffes, bas enjointes: ayant une belle & ample matrice, non preſſée de graiſſe des parties circonuoifines, dilatable à ſouhait. Auſſi que le reſte du corps, reſpondant aux parties basſes, fut bien fourmy, iugulant & nourri: non affamé, ni tranſi: doant il y eut force bon ſang en tout le corps de la mēre, pour nourrir plusieuſs enfans à vne fois. Ne voit-on pas des femmes de telle corpulence, qu'en un ſeul corps il y a bien deux ou trois femmelettes? un bras plus groſſe, que trois ou qua-

G 3

tre autres ensemble: la cuisse de mesme, & tout le reste en proportion: tellement qu'on peut dire, d'une grande & belle femme que ce sont deux ou trois femmelettes ensamble. Et si chacune de ces femmelettes peut faire deux ou trois enfans d'une ventree, comme l'on voit assez souuent, voire jusques à cinq masles (comme i'ay oy dire d'une petite boslie panure femme d'un bonnetier, en la ville de Rothen, l'an 150.) pourquoy ne pourra este grand femme en faire autant seule, que les trois qu'elle represente? le ne veux pas que ce soit d'un ordinaire, nô plus qu'aux femmelettes d'en faire trois ou quatre: mais ic dis qu'il peut advenir, & l'un ne sera plus merveilleux que l'autre, si une peut auoir la matrice autant capable, & du sang menstrual, autant que trois. Or voila nostre femme prestre à conceuoir, tant qu'on voudra: il ne faut qu'auoir le masle pour fournir à l'apointement, lequel enfourne autant de matiere, qu'il faut à former neuf enfans: avec ce que la femme contribuera de son costé. Car elle a aussi de la semence qui se joint, allie, & vnit pour la plus part à celle de l'homme: & ne s'en va toute en la crouste qui tient la semence enclose, comme la coquille d'un œuf: ainsi que plusieurs l'entendent des propos d'Aristote: lesquels veulent, que ladite crouste soit le commencement, exorde ou fondement de l'arriere-faix. Car si cela estoit, il n'y auroit telle semblance des enfans à la mere, plus souuent qu'au pere. Mais de vray la femme contribue à la matiere principale, de laquelle est formé le corps de l'enfant. Sus donc, faisons que la femme soit sejournee, bien prestre à faire son deuoir, prestre à conceuoir, & fournir bonne quantité de son sperme: comme l'ayant accumulé & refué de long temps, que son mariage l'a cogneuë. Le voyci arriver de loin, à petites iournees: afin den'estre las ou recreu, comme ceux qui viennent en poste, pour se montrer plus affectueux à leur moitié, & quant ils sont au lit, n'est question que de se reposer. Je veux qu'il vienne tout à son aise, & qu'il arrive en fort bon point, frais, refait, & ioyeux,

et ioyeux, fort amoureux de sa femme, comme elle est bien friande de son mari. Je suppose que ce demy de l'Androgine Elatonique, soit respondent à la copulénce de la moitié grand & bien fourni de toutes piçces, & mesmcs de la principale. Qu'il ne soit gras & replet: car où il y a force graisse, n'y a guieres de sémence, point cholere & chagrin: car tels aussi n'ont guieres de sémence. Je le suppose Iouial, & de complexion amoureuse, de taille alaigre & non importune. Il a ses vaisseaux spermatiques, & les boursctes qui sont au bout, sur le col de la veflie, pleines à creuer, pour auoir long temps abstenu de l'amour. Estans ainsi tous deux bien armez de toutes piçces, & munitionez à l'aduantage, venans aux bras pour luyer & combattre d'extreme affection, qui doubtera qu'au premier coup il n'y ait grand effusion de sang blanchi, tant d'une part que d'autre. Il y en aura bien assez pour trois ou quatre enfans, puisque sans tel appareil, d'autres en font bien auant. Je veux que ce soit le matin, que le gentilhomme est arrué, & qu'il a trouué sa femme au lit. S'il recharge de là à quelque heure, apres s'estre un peu reposé, ils enfonceront peu moins qu'au premier coup de lance, & en voila pour autres deux ou trois: qui peuvent estre sept enfans, ou la matrice pour les faire. Il faut puis apres desicuer, ou disner tout d'un train. Quelque temps avant soupper, la compagnie qui l'estoit venu voir s'estant retiree, ils entrent au cabinet, & recommencent à se baiser: & si bien bouge d'embar, on acheue le prix fait, finon on fera le surplus de la contente au lit, car de differer iusques au matin co-suyuant ce seroit trop sagement fait à personnes si fort piquees. Là il se peut adiouster aux precedentes pertes, de quoy faire un enfant ou deux, sauf le plus. Dont il y pourra bien auoir de l'amas, si la matrice regent bien & conçoit (comme je suppose toufiours) assez pour mouler & former dix enfans, mais je ne couente de neuf. Il n'y a plus qu'un doute, scavoir mon si la sémence qui est iettee en trois diuerses fois, se

G 4

peut assembler & vnir à faire vn groisse: car on tient, que tout se fait à vn coup, & non en plusieurs fois. Voila ce que nous reste à expliquer & résoudre. Car quand à la quantité de la semence, que puisse suffire au corps de neuf enfans, ie n'y trouve aucune difficulté: puisque l'homme peut être tel (comme aussi j'ay supposé de la femme) qu'il en vaille trois autres en copulence, & prouision de ce qu'il appartient. Quand aux diuerses fois le cas n'est pas estrange, pour si petit intervalle que l'y mets du matin au foir, ou de vingt-quatre heures: puisque Aristote réçoit bien la superstition de deux & de trois mois. Vray est, qu'il ne de l'ibz. tient pour vitalz, ceux qui sont sur-engendrez de si long des ani- temps apres: mais si le second, dit-il, est conceu incon- maux. Chap. 4. mier, comme s'ils estoient gémiaux: ainsi que disent les fables estre adueus d'Hercule & d'Iphicle. Ce que ou a aussi esproqué en vn adultere, qui fit vn enfant semblable à son mari, & l'autre à son paillard. Que plus est, vneayat cœu des gémiaux fut sur-engroissée: elle enfanta les deux gémiaux ad temps requis, ensemble le surlent, qui n'auoit que cinq mois, cestuy-ci mourut inconscient, les autres deux s'elquirent. Vne autre femme accoucha le septième mois d'un qui mourut, & au bout de deux mois, elle en fit deux qui eurent vie, &c. Puis qu'ainsi est, si on ne veut accorder, que les semences iectées en trois coups, si peu distans l'un de l'autre, se puissent vnir & allier ensemble, il n'y a point d'inconvenient de reconnoître ces trois coups diuers, pour autant de conceptions, qui ne feront qu'une ventre: & les enfans qui en prouiendront, pourront sortir aussi en parcils intervalles: comme on voit souvent des gémiaux naître l'un apres l'autre quatre ou cinq jours: tellement, qu'on pourroit dire, qu'ils ont été semblablement conceus en diuers jours, & non tout à vn coup: mais d'autant que c'est de fort près, on les tient pour gémiaux. Que plus est, il n'y a pas long temps qu'au pays d'Agenois on a veu une portee de trois gémiaux,

gemeaux, qui sont nez huit iours lvn apres l'autre. On escrit d'vn femme d'Alexandrie, qui fut veue à Rome du temps d'Adrian, avec cinq fils, desquels le cinquième estoit né 40. iours apres les quatre, nez en misme temps. Et quoy? nos praticiens tiennent, qu'vn femme gaillarde & robuste, peut continuer d'auoir des fleurs bien reglees, durant qu'elle est enceinte: & que pour celle occasion elle peut estre surcroistee, long temps apres la premiers conception: & que l'enfant Gala. ch.
3. de agr
matr. sortira parfaict au temps de sa maturité. Voila tout accorde, ce me semble: dont ne faut plus douter, que s'il est faisable en quelque sorte que ce soit, que nous puissions comprendre par raisons naturelles, que les histoires proposees, estant bien tesmoignees ne soyent veritables. Et si on m'objice, que pour le faire ainsi aduener, je requiers tant de choses, qu'a peine se renconteront elles iamais: je respons aussi, que des rares effets les causes sont fort rares. C'est assez, qu'on ne suppose rien d'impossible: & que l'on ne requiere, si non vn rencontre de causes, telles que puissent estre en nature, & separement ordinaires. Le seul rencontre est en cecty chose extraordinaire, & qui fait le cas merveilleux.

*Si vne femme peut porter plus de neuf mois,
& comment il faut entendre le
terme de la Griffe.*

CHAP. II.

Non se peut iustement cibahir, de ce que l'homme estant le plus parfait animal, qui soit au monde, vnu que l'excellence des choses naturelles consiste au certain nombre & ordre, comment il n'y a point de temps prefix à la generation, ni à la nativité: comment que la plus excellente des œures de nature, soit

de pouuoir engendrer son semblable. Il n'y a beste qui n'ait certaine faison d'amour & copulation, hors de laquelle n'exerce volontiers l'acte venerein: cōme aussi il n'y a beste aucune qui estant grosse vueille admettre le male, sauf la iument, ainsi que testmoigne Aristote. Il n'y a beste qu'on seache, qui n'ait vn certain temps à porter sa ventree, & sans faillir d vn iour ou enuir, n'enfante ses petits. La seule femme est touſtouſes de bon apoinctement: & comme dit le vulgaire de Lan-
guedoc, donne & caponez touſtouſrs de faſion. Tous les qua-
tre temps de l'annee, tous les mois, tous les iours, toutes
les heures luy sont boanes: toutes les Lunes, toutes les
fetes & vigiles, si on allegue les iours caniculaires,
dangereux pour les hommes, elles respondent que les
nuictz caniculaires ne sont pas defendus. Puis estant
grosse, pour cela ne recule point, & ne fuit pas le male,
elle est pleine iufques à la gorge, & bien souuent en
sera plus friande, voire affamee, que s'il n'y auoit rie
au ventre. Mais ce qui est plus estrange, elle n'a aucun
certain terme du port de ses enfans, comme ont les au-
tres animaux. Car elle enfante quelque fois à sept
mois, communément à neuf, quelquefois à dix & on-
ze, tous ces termes estans bons & vitalz: car il ne faut
ja parler des auortissemens, qui peuuent eschoir à
tout mois & à toute heure. Quelques vns voulans ren-
dre raison de ceste incertitude, quand au diuers terme
de porter les enfans, on dit que c'est d'autant que la
femme n'a aucun terme prefix ou faison propre & cer-
taine à conceuoir. Et pourquoy n'a elle faison propre,
& l'homme aussi, de s'accointer? pource qu'ils ne le
font pas seulement stimulez de nature à la generation,
ains le plus souuent pour volupté & plaisir charnel. En
quoy on rend l'homme plus brual, & moins raiſona-
ble, que la beste. Ils adiontent que l'homme est souet
cause de l'acceleration & incertain terme d'enfantet,
quand il retourne à la femme grosse, où il ne fait que
gaſter la besongne: cōme qui remueroit la terre, apres
qu'elle est semee, & le grain cōmence à germer. Mais

cela seroit plus-tost cause des auortissemens, que des diuers termes vitalz, es mois 7.9.10.11. Car l'agitation importune peut precipiter l'enfant, au moins ne le retarde pas. Dont il faudroit que les femmes grosses, qui ne sont depuis la conception embrassées du male portassent ordinairement iusques à 11. moys: celles qui le sont quelque peu à dix: qui d'avantage à neuf: & les mieux recogneués, suffisent à terme au septième. Ou bien au contraire: d'autant que le fruit ou grain qui a desia fructifié, s'il est agité & esbranlé, perd du temps: parce qu'il luy faut reprendre racine, & se rattacher de nouuau, s'il doit profiter: dont il sera plus tardif à sa maturité, que s'il n'eut esté remué, ainsi l'enfant qui sera naixus secoué, naistra plus tard, & celiuy plus-tost, duquel sa mere sera laissée en repos. Ils veulent d'avantage, que le mauuais régime de la femme enceinte, soit cause, qu'elle enfante ores plus-tost, ores plus tard: les viandes acres, piquantes & aperitives, les coleres & autres passions d'esprit, les violans exercices & mouuemens aux dances, & semblables agitations du corps, ou de l'esprit. Ce que doit estre plus tost rapporté au nôbre des causes de l'auortissement, & precipitation des termes naturels, que d'estre tenu pour cause de la diuersité desdits termes: ou il faudroit qu'il n'y eut qu'un terme prefix de nature, scanoit est le mois onzième: & que tous les autres fussent par acceleration & deuancement, pour les causes susdites. Et touisours la question demeuroit indissolué, comment peuvent estre ces autres termes vitalz, s'ils ne sont de l'ordre de nature? Car aussi bien peut aduenir à vne beste, que par quelque effort elle enfantera quelques iours ou semaines avant son terme: mais les petits ne viuront pas: & ils viuent à la femme de quatre diuers termes, 7.9.10.11. mois. Or ic ne veux plus pourfuyre ce propos, d'autant que n'ay entrepris cette besongne contre les Philosophes & Medecins, gens de ma profession: desquels ic refute ailleurs les opinions & raisons, qui me semblent faulles & absurdes, icy ic

n'en veux qu'un populaire, luy refuter ses erreurs, & l'instruire de ce qu'il desire sçauoir en toute modetie. Donques s'il veut entendre ce que ie pense estre la cause de ceste diuersite, ie luy expliqueray familierement, en laissant toutesfois le iugement aux plus sçauans que moy.

En l'vnique espece des hommes, il y a aussi grand diuersite, qu'en toutes les autres especes de ce genre Animal: qui est presque infini en diuersite de quadrupes, reptiles, aquatiques & oiseaux, desquels les individus sont fort semblables en toutes qualitez, ne differeant gueres l'un de l'autre, qu'en grandeur, à raison de l'age principalement. Trouvez moy autre difference d'une carpe à l'autre, d'un corbeau à l'autre, d'une grenouille à l'autre, d'un scorpion à l'autre, d'un monstre à l'autre: si ce n'est quelquesfois de la couleur, ou autre petite marque: encores ce leur est de race, qui y prendra bien garde: & tels font leur especce à part, d'une difference non proprement specifique, ains accidentelle, comme parlent nos Logiciens. Mais l'homme en ces individus, est si plain de ceste difference, qu'on n'en trouve deux semblables en tout le monde: ou si le trouvent, ou tient cela pour graud spectacle. Ainsi l'affirme qu'en la seule espece de l'homme, il y a plus de differences, qu'il n'y a d'autres especes d'animaux. Je n'ay affaire des autres diuersitez, qui sont infinites: ie ne veux que la difference des complexions, desquelles procedent toutes actions naturelles. Nous disons qu'il n'y a que neuf complexions, l'une tempere & sans aucun excesz: les autres qui excedent de quelque qualite simple, comme chaleur, froideur, humidité, secheresse, chaleur & humidité, froideur & secheresse, froideur & humidité. Cela est dit en general, car toute complexion se rapporte à l'une d'icelles: mais la chacune a de grandes differences du plus & du moins. C'est que toute complexion chaude n'est pas telle en pareil degré: ains cest homme est chaud à un degré, l'autre à deux, l'autre à trois. Et ces degrés encor sont

divisibles: que lvn n'est chaud qu'à demy degré, l'autre à vn tiers, l'autre à vn quart: vn autre à la huitième, l'autre à la dixième, &c. Et ainsi des autres complexion, qui sont neantmoins du genre de froideur, humeur, ou siccité, pour peu que ces qualitez y excedent. Et de telles infinites differences, procedent tant & tant de diverses actions, non seulement naturelles & vitales, ains aussi animales, qui sont infinites en l'espèce des hommes. On ne void cela en aucune espèce de bestes. Toutes les grâces sont de mesme complexion, de mesme meurs, & actions, vifant & aimant semblable viâ de font leurs nids de mesme façon, &c. Tous les bœufs domestiques sont d'une condition: tous les sauvages d'un autre. Tous les Dauphins en mer sont de semblable température, semblables meurs, actions & pasture. Les formis lous terre sont de mesmes toutes, & toutes les mouches à miel, chasque espèce tenant son industrie, sa discipline, & ses artifices, sans que vne formis ou vne abeille face autre chose que les confortes: parce qu'elles sont toutes d'une complexion, condition, & nature individuelle. Les cigales toutes ont mesme chant, les cocus disent tous cocu: & tous oyseaux ont en leur espèce, mesme iargon & ramage. Tous chiens abbayent de mesme sorte, ou peu s'en faut, & la principale difference peut être en la grosseur de la voix: comme aussi au mugir des bœufs, ou bêeler des brebis, au miauler des chats, au braire des asnes, à l'hanner des chevaux, au crouas des corbeaux, au cabab des perdrix, au corcalhat des cailles, au piou-piou des pouletz, au grunir des porceaux, au râgit des Lyons, à l'urlement des loups, au coac des grenouilles, au barrit des elephans. Mais en l'vnique espèce de l'homme, combien y a de voix différentes, de langages divers, façon diverse de chanter, diverses meurs, diverse maniere de boire, manger, coucher, danser, marcher, courir, combattre, s'armer, chevaucher, ou se charrier? combien de sortes de mestiers & négociations, occupations, maniements, compore-

mens, & entreprisnes? quelle diuersité de conditions, passions, & phantasies? Cela est infiny, à qui y veul prendre garde: & pour le comprendre facilement, il ne faut s'anon aduiser ceux, qui font en mesme Prouince, quelle difference il y a des vns aux autres, selon les villes ou ils habitent. Mais encor dans vne seule ville, voire dans vne maison. Qui veut du rosty, qui du bouly, qui du froid, qui du chaud. L'un est cholere, l'autre plasancé, l'un auare, l'autre prodigue, l'un paillard, l'autre continent. L'un veut estre moyne, l'autre soldat: cestuy cy aime estre braue, l'autre ne tient conte de soy: cestuy là aime la musique, & l'autre la cuisine: l'un hait le via de nature, l'autre est tousiours yute: qui plus est, quelques vns hayssent le pain contre tout l'homme naturel, les autres le fromage, les autres l'huile. Il y en a qui euanoysent de la seule fenteur des pommes. D'où vient cela qu'ils sont tous de diuers complexion? Dont aussi les vns sont hatifs, & les autres tardifs: les vns sont bouillans & vifs, les autres moros & froids: les autres escoutent volotiers, les autres veult tousiours parler. Les vns s'ot de grād amitié, & de grād pensement, les autres n'ayment rien, se soucient de né, tout leur est vn: Il y en a de fort adonnez au ien, les autres ne sont que mesnage. Les vas s'adonnent aux lettres & dtuennent scavanans, les autres ne veulent scauoir ne lire ne escrire. Il y en a qui sont doux & benins comme des Anges: les autres sont pires que Diables. Tout cela peu estre es enfans d'une famille, tous d'un pere & d'une mere: nourris en mesme lieu. Voyer, je vous prie, quelle diuersité en vne seule maison à cause des complexions diuerses: & iugez par là, combien il y en peut auoir en toute vne ville, puis en la Royaume, & puis en tout le monde.

Le venx maintenant accomoder le fruit de ce discours, à soudre la question proposée. Puisque la diuersité des complexions est si grande en l'homme, & non es autres animaux, il ne se faut cibahir, que l'homme n'ait aucune faison limitee à faire l'amour.

ni aucun terme à porter les enfans, comme les autres animaux ont le tout limité. Et quant au port de la grossesse, le divers terme est de la diversité des complexions, tant de l'enfant conceu que de la mère. Car il y a des enfans de grand esclappe & corpulence, qui requièrent plus de sejour pour leur maturité: comme dit Aristote des elephâs, qui ont besoin de sejourner deux ans, dans la matrice, pour leur grande corpulence. Les iumentins, pour misme raison portent 12. mois, & les autres aussi. Il me souvient de la matrone, qui persuada à vn Florentin (ainsi qu'il est écrit au liure des ioyeuses auatures) duquel la femme estoit accouchée de deux mois apres qu'il ne l'auoit cognuë, que si vne femme voit vn asse le iour qu'elle a conceu, elle portera autant de temps que fait l'asne. A vn gros sor (comme celuy-là contre le naturel de sa nation) il falloit bien vn enfant putatif, du terme de ceux d'une grosse beste. Ainsi (pour seuenir à mon propos) vn gros fruit n'est si tost meur qu'un petit. Dont si vn autre enfant menu & grêle dès la conception ou première conformatiōn, chand & sec de complexion, remuant & trepineux, a assez de neuf mois, & quelque fois de sept pour sa maturité, à l'autre en faudra dix ou onze. Ainsi voit on communément les filles venir jusques au bout du mois neuvième, & les fils naître au commencement & entret du mois. Car la complexion chaude sert à la prompte maturité: la froide & humide est plus tard meure. Ainsi voit on des fruits. Voyla quant à l'enfant, qui selon sa complexion, & la corpulence qui en procede, sejourne plus ou moins en la matrice, attendant sa maturité. Ciceron vte de ce terme, quand il dit au liure de la nature des Dieux: On emploie Diane aux couches: d'autant que l'enfant meurt en sept ou en neuf cours de Lune. Et il faut ainsi parler: veu que l'enfant est proprement vn fruit, qui est fait de semence: & meurt dans la matrice, comme dans vne gosse, ou autre escorce, qui vient à se ouvrir quand le fruit est meur, prest à tomber. Ainsi

si fait la matrice, qui tout durant la grossesse est si serrée contre l'enfant, mesmcs deuers l'entre, que rien n'y peut estre admis. Et lors que l'enfant est bié meur, elle s'ouvre par là si amplement, que l'enfant le requiert. Or la celerité & tardité de cette maturation n'est pas toute de la complexion de l'enfant. La matrice y a sa bonne part: mesmcs elle est principale en cecy, à dire la vérité. Car selon sa disposition, le fruit est meur plus tost, ou plus tard. Vray est que la facilité ou résistance du fruit y fait beaucoup. Tout ainsi qu'en un four, qui cuît le pain, celuy des pains qui sera plus petit & plus mince, sera plus tost cuit: & d'un mesme feu, vne perdris sera plus tost rostie, qu'une piece de bœuf, c'est le feu qui seul agit: la diversité de l'effet, est la disposition de diuerses matières. Ainsi la chaleur de la matrice fait beaucoup à la maturation propre ou tardive de l'enfant: qui d'ailleurs a en soy dequoy se meurit, & voila en quoy il differe du pain, & de la chair, à qui nous l'avons comparé. On en peut dire autant du Soleil, & des fruits qu'il meurit. Les fruits ont bien en eux une chaleur naturelle, qui les achemine à maturation: mais le Soleil, qui les touche, avance beaucoup plus. Dont nous voyons les fruits d'un arbre mis en notable diversité de temps: l'un aujour d'huy, l'autre demain, & ainsi conséquemment durant un mois, ores l'un, ores l'autre, & non tous à un coup, ainsi avoir diuers degrés de maturation. Dont ils ne tombent tous à un coup, si on les y delaissé: par ce qu'ils n'ont achevé de meurir. C'est du costé que le Soleil les touche, qu'ils meurissent plus tost, & comme le Soleil de son cours naturel, tournoye l'arbre aujour d'huy plus haut, demain plus bas d'un degré, ainsi les fruits meurissent. La matrice, & tout le corps de la mère, est fait autant à l'endroit de l'enfant. Dont ne fait trouer estrange, si deux gémectaux ensemblement concus, l'un naist auant l'autre de plus de quatre iours. Car la femme, ou celuy des matres qui est plus féminin, a befoin de couuer plus long temps, pour avoir la parfaite

maius

maturité. Comm'on vold des œufs qu'vn geline cou-
ue, tous les pouillins n'elcore à vn coup, ains par quel-
ques interualles, selon leur sexe ou complexion, & que
la mere touche l'œuf de plus pres, ou de l'endroit que
ell'est plus chaude. Qu'on cest d'oc de s'ebalir com-
ment vne mesme feimme portera vn enfant dix mois,
& en fera vn autre en moins de neuf: scauoir est à sept
mois.

Il ne reste plus que à voir, comment il faut contet
les mois de la grossesse, & surquoy est fondé le conte: Hippocras nous enseigne à compter par semaines, qu'ad il dit, que l'enfant est parfait, meur, & prest à sortir, en
trois dizaines de semaines: qui sont deux cens & dix
iours: reueenant à sept mois, à raison de trente iours
pour mois. Les Jurisconsultes reçouent l'enfant pour
legitime, qui est né en tant de iours, d'un legitime ma-
riage: & ce pour l'autorité du tresdocte Hippocras, L. Septi-
comme dit Paul aux Digeles. Le mesme authent: *mo men-*
donne quatre dizaines de semaines, à ceux du second se. ff. de
ranc, qui sont 280. iours, qui reueennent à neuf mois, statu he-
le chacun aulus de trente iours. C'est tout de mesme,
quand il leur attribue sept quadragenaires. Car sept
fois quarante iours reueennent à deux cens octante,
qui sont neuf mois. Il ne vois pas que ces nombres de
sept ou simples, ou multipliez, ayant la force que plus
ieurs cident: & qu'ils rendent le fruit vital à sept
mois. Ne aussi la raison qu'on allegue, pourquoy du
huitiéme l'enfant n'eut point d'autant qu'il a fait ses
efforts de sortir & naistre le septiéme, & n'ayant peu,
il est las & débile. Parquoy s'il retourne à tel effort le
mois enuyant, il meurt. Car on en pourroit autant
dire, des mois dix & onze, qui neantmoins sont tenus
pour vitalz. N'est-il pas vray semblable, quel enfant
aura fait ses efforts de sortir le neuvième, qui est yn
terme de maturité) & puis naistre le dixiéme: & que
celuy qui naist le onzième, ait fait ses efforts le mois
precedent: Car on obserue, que à chaque retour de
mois l'enfant a quelque remuement extraordinaire,

H

depuis qu'il a passé les six. Quant au dixième & onzième suffit qu'il les ait tous, & non accomplis, pour dire que les enfans soient decimestres & undecimestres. Ainsi le veut Hippocras au liure de l'octimelle, *Livre 7. chap. 5.* Et Pline l'ensuyant dit, que la femme porte quelquefois jusques au commencement du dixième & l'onzième.

Pour fin de ce discours, i'oserois bien dire, quoy qu'il semble estre contre la supputation d'Hippocras, que les mois doivent estre entenus Lunaires, & non Solaires: c'est à dire de 27. ou de 29. iours, plus tost que de 30. car il suffit que la femme soit entre le septième, au neuvième, dixième, ou onzième mois, pour rendre l'enfant vital. Ce qui ne seroit, s'il falloit que les mois Solaires fussent complets de 30. iours chacun. D'autant que il y a plus de raison, que la Lune conduise ce conte puis que elle conduit les menstrues des femmes: qui sont la reigle de la conception, de la nourriture de l'enfant dedans & dehors la matrice, & de tout son auancement. D'où aussi les anciens ont tousiours eu recours à la Lune qu'ils appelloient diversement Diane, & Lune, quand se venoit à l'enfantelement. Car soubs un certain point de son aspect on est conceu, & soubs un semblable on naît par l'ordre de nature, si l'enfantelement n'est aduançé ou retardé par un mauvais gouvernement. Et là se peuvent fonder les genealogiques, faiseurs de naturez, quand ils obseruent la planète qui montoit au point de la naissance. Car l'influence est d'efficace sur l'enfant qui naît, pour sa naissance: ainsi celuy qui luy respoed & montoit lors de la conception, d'autant que c'est adouc proprement que l'impression peut estre faite à telle ou telle inclination, nompas depuis que l'enfant est formé & animé: & moins encore lors qu'il naît. Autrement les fautes qui aduancent ou retardent (comme dit est) l'enfantelement, seroyent cause d'autre constellation, laquelle doit estre ferme & fixe, ou il n'y a point d'efficace.

*Ptolomee au centi-
log. pro-
pos. 5. l.*

Qu'il

*Qu'il n'est possible de cognoistre par les vrines
si vne femme est grosse: & quels sont les
vrains signes de la grosse.*

C H A P. III.

No L est certain qu'on ne peut assurément cognoistre par les vrines, si vne femme est enceinte, ou non: car mēmes en autres dispositions, tant de l'homme que de la femme, soit santé, soit maladie, ou état neutre, ce signe est autant fallacie que rien plus. Or l'vrine d'une femme qu'on doute si elle est grosse, ne peut proprement indiquer, sinon la commune retention des menstrues, de laquelle on presume la conception. Mais que fera-t-il au Medecin, de comprendre & cognoistre qu'elle n'a pas ses fleurs, ven que la femme le feraient encor mieux, & plus seurement. De cest argument on ne peut inscrer ou conclure qu'elle soit enceinte: car à plusieurs pucelles cest purgation est souvent supprimée: & plusieurs femmes grosses ne cessent de l'auoir, au moins les premières mois: quelques vnes tout le long de la grosse. D'ailleurs la femme enceinte peut auoir plusieurs indispositions, qui en l'vrine obscurciroient le signe principal de la grosse, si aucun y en auoit: comme la douleur de teste, le rheume, la toux, l'indigestion d'estomach, mal de reins, &c. Que plus est, il ne fait finon auoir mangé du fruit, de la salade, du lait, du lard, des poëds, esperges, choux, artichaux, truffes, ou autre chose outre son ordinaire, pour faire changer la couleur, la consistan-
ce, & les choses contenues en l'vrine. Je laisse aussi à part l'infinité diversité de cest excrement, obseruée des plus diligents Medecins: non seulement selon la particuliére complexion de chaque femme, & de son aage, ains aussi de la saison, region, costume, maniere

H 2

de viure, negociation, des passions d'esprit; & autres choses infinies, delquelles la valeur d'un poil (par maniere de dire) peut alterer & changer les vrinces d'une mesme personne, non seulement de iour à autre, ains à toute heure & tout moment. Donc quelle assurance pourroit-on auoir de conception par les vrinces? Il faut entendre, que l'vrine rapporte assy fidelement, l'estat des veines & artères de tout le corps: pourue qu'elle ne soit detrempee du rheume qui distille de la teste en l'estomach, ou d'auoir fort beu, & qu'il n'y ait rien d'estrange mesme, qui change la couleur, longeur, sa consistance, & autres conditions naturelles, comme i'ay amplement demonstre et mon traicté des vrinces, composées en Latin. Où l'ay aussi demontré, comment l'vrine est peu feale à signifier la disposition des parties qui sont par dessus le foye, d'autant que le plus souuent, diuerses parties sont diuersement disposées, & quelquefois n'y en a qu'une malade, toutes les autres le portant bien. Car l'vrine est retirée de toutes les parties de nostre corps, par la vertu singuliere des roignons, & la portion qui vient de la chacune, en fin se rend par les moindres wyaux, dedans la veine caue, qui est le grand canal: auquel toutes les portions de la serosité (qui sera dite vrine) se meslent & confondent: & plus encor, passent outre des vaisseaux emulgeans à l'estaciale des roignons, où elle est transcoulee. De sorte, que la signification & note que rapportoit la portion venant de quelque membre, est obscurcie des autres, cōme aussi la note de la paracendale, sera effacee de ce que rapportent les portions de tout le reste du corps bien sainz: atquoy il n'y a grand fait cōme on dit, aux vrinces. Et le plus certain iugement qu'on en puisse faire, est de la disposition des parties proprement dites vrincales, qui sont du foye en bas, ou plus tost deçà les vaisseaux emulgeans: ce auoir est, des roignons, des vrescres de la vesse, & du canal commun au sperme & à l'vrine, qui touche les parastat ou boussettes de la semence desquelles aussi l'vrine repre-

représente fort bien l'estat, mesmement en la gonorhee venerienne, qu'on dit communément pisse chau de. Et l'vrine demonstre encor plus feurement la disposition desdites parties, quand il y a quelque chose contre nature, qu'elle rauit & emporte quand & loys dont elle deuient quelquesfois trouble & espaisse, morueuse, ou blanche comme lait, autrefois purulante, saigeuse, fablonneuse, ou pleine de poils & filendres, de petites caruncules, d'escailles comme du soa, de brillantes comme grosse farine, de pierreutes & gros grauier. Lesquelles choses contenues en l'vrine, donnent certaine signification des parties depuis les roignois en bas, par où elle a passé, le me doute que quelqu'un penlera ce propos faire pour ceux, qui attendent le jugeement de la conception par les vrines. Car il semble que l'vrine vient de la matrice, non moins que *Obiectio de la vesse*: veu que la femme pisse de la partie honteuse, par laquelle se fait la copulation & la conception. L'vrine ne viet-elle pas (dira-t'il) du lieu ou est l'enfant? Pourquoyn n'en baillera-t-elle certain signe, comme des antres lieux par où elle a passé? Nous voyons aussi, que quand la femme est prestre d'accoucher, elle fait des eaux, qui est proprement vrine, venant de la matrice le respote. Il responst premièrement, que telles eaux viennent bien de la matrice, & sont vrine pour la plus part, mais c'est de l'enfant, & non pas de la mere. Ces eaux estoient retenues & réservées dans les peaux de l'arriere-faix: lequel venant à se rompre, quand le petit s'en despouille, ces eaux viennent à verter: & servent de rendre le passage plus glissant. Mais l'vrine de la femme, & duvane la grosse, & quand elle n'est grosse, ne passe point par la matrice, ni la touche aucunement. Elle est portee dans la vesse par les virees, comme aux hommes: & de là se verse par son col, au grand passage de la partie honteuse (qui est comme la gaine du membre viril) forloin de la matrice, laquelle est beaucoup plus en arriere, & profonde. Ainsi s'absentent les bonnes gens, qui croient l'vrine venir de là où est

H 3

124

l'enfant, & qu'elle en peut rapporter certaines nouvelles: & c'est, comme ils disent, quand il y a un floc de coton ou de bourse suspendu au milieu de l'urine. Baille luy belle. Il y auroit prou d'hommes gros & enceins, si cela estoit vray. Mais il y en a qui le denient pourtant, comme que ce soit, dira quelqu'un: & de ce y a prou resmoins. Je dis que c'est par un tenebre (tout ainsi qu'à la blanque, & autres ieux de sort) qu'ils disent vray, par la seule inspection de l'urine: & s'ils sont heureux de renchirer bien souuent, c'est comme d'estre heureux au jeu des deez. Ils en diroyent bien autant sans voir l'urine: laquelle ne leur sert que d'abusement, pour mieux piper le monde. Qu'ainsi soit, bien souuent on trompe ces deuineurs, en leur presentans l'urine d'un homme qu'ils disent estre gros d'enfant, de quoy à bonne raison, & iustement, on en fait apres mille riscs. En quoy donc se faut-il fonder pour cognoistre si vne femme est grosse, puisque à l'urine n'y a point d'asseurance: le m'arreste plus volontiers, aux femmes qui sont du mestier, & qui ont souuent conceu, meres de plusieurs enfans: ausquelles il faut croire, ce qu'elles ont souuent esproné, du changement que la femme enceinte sent en sa personne, à raison de la groisse, tant au ventre, qu'aux tetins. Il y a bien d'autres signes: mais ils ne sont pas ordinaires, ou necessairement consecutifs & demonstratifs, que nous appelons en Grece Pathonomiques, ains procedent d'une indisposition particulliere de la femme, & sont equivoques: c'est à dire, ils conviennent à autres dispositions, que de la groisse: & n'adviennent à toute groisse. Tels sont le degoulement, & la faute d'appetit, ou l'appetit de choics estranges & absurdes, vomissement, foible fles, & mal de cœur, douleur d'estomach, & dedain, grand cracheement, mal de teste, douleur de reins, enflure de jambes, lassitude, & grand pesanteur de tout le corps. Il n'y a rien de tout cela qu'une pucelle ne puisse auoir, non seulement à part, mais aussi tout ensemble, par la suppression de ses fleurs: & en-

core.

coreura elle du laict aux tetins qui est bien d'avantage, comme nous prouverons au troisième chapitre du cinquième liure. Et n'y a il aucun signe de grossesse, auquel on se puisse arrêter, à ce que la femme le contemple, mesme quand elle est dangereuse de se blesser & affouler: voyez les signes principaux, & auxquels la femme doit prendre garde. La semence de l'homme est retenue, laquelle autrement s'escoule & verre un peu après la copulation: & à l'instant la femme sent quelque resserrement & contraction avec petite rigueur, comme frisson au profond, à l'endroit de la semence, toutainfi que par fois nous sentons à la fin du pissier quelque petite horripilation, par la contraction de la vessie. Et mesme du long de l'eschine, la femme sent plus de froid qu'ailleurs. Bientot après le ventre devient plus gresle à l'endroit du nombril, comme enfondré. Quand elle est retenue au terme de ses fleurs, au lieu de les auoir, les tetins s'endurcis-sent, & luy cuisent un peu, à raison du sang qui les dilate & amplifie. Adonec elle peut dire, que ses papiers sont pliens. Pour s'en assurer mieux, on met diures ces preuves: ausquelles il ne m'arreste pas beaucoup, tant pour n'estre assurées, que pour le danger auquel on peut mettre l'enfant, dont elles ne valent gueres, que pour les mastines & vilaines, qui ne craignent d'offenser Dieu, & faire mourir leurs enfans, pour satisfaire à leur lasciuieré. Je me tairois desdites preuves, si n'estoyent par trop diuulguées: dont en les recitant, je ne leur enseigncray à mal faire. Elles en sçauent bien de plessterribles, les meschautes. Et je suis constraint de le dire, pour aduertir les sages, de ne se mettre en ce hazard de perdre leur fruit, pour se vouloir assurer de leur grossesse par tels moyens. Les communnes preuves font en Hippocrate, donner à boire à la femme Aphorif. 41. liu. 5. quand elle se va coucher de l'hydromel fait avec eau de pluye. Si elle est grosse, elle sentira des tranchées, dit Hippocrate: pouruue que ne soit accoustumee à tel bruuage, dit Aulcenne: Item, qu'elle reçoive par

H 4

le bas vn parfum d'odeur forte & penetrante , la femme estant bien enueloppee tout à l'extor : si l'odeur ne luy parviene au nez, elle a conceu. Semblablement, si ayant mis vne teste d'ail en sa partie hôteuse quand elle se couche, l'edemain n'en a la saueur à la bouche.

*s'il y a certaine cognissance , que le fruct soit
masle ou femelle, & qu'il n'y en ait
qu'un ou deux.*

CHAP. IIII.

*Aphorif.
42. li. 5.
Aphorif.
48. li. 5.*


V A N D à discerner, si l'enfant est masle ou femelle. Hippocrate nous aduertit en vn aphorisme, que du masle la femme est moins colorée , & en vn autre, que l'enfant est plus sur le flanc droit. Cela faut il entendre aduener le plus souuent, car volontiers la femme est plus gaillarde & disposta d'un fils, que d'une fille: s'il n'y a autre disposition que de la groisse, comme il faut touſiours ſuſpoſer: car à raiſon de quelque mal ioint à la groiffe, la mere pourroit eſtre eſtonnée, peſante & abbaue. Autrement elle a le teint plus net, la coulour plus vermeille, l'œil gay & vif, parce que le ſils eſtant plus chaud de nature redouble la chaleur de la mere. Mais quād au lieu droit ou gauche, je n'y vois pas grand raiſon, d'autant que la matrice eſt au milieu du corps, aſſiſte ſut l'os ſacré: & n'ayant aucun miſpartiment en dextre & ſcenestre, vu enfant la remplit toute. Donc auſſi il eſt porté communément au beau milieu du ventre, ou ſi l'anche d'un coſté plus que d'autre, ce n'eſt que pour l'inclination que la femme a de coucher plus souuent, ou ordinairement de ce quartier là. Encot moins certains ſont les ſignes qu'on baille vulgairement: que ſi c'eſt un fils, la femme a meilleurs appetit, ſent mouvoir l'enfant dans trois mois, ſon ventre eſt pointu, toutes

toutes ses parties droites sont plus habiles à tous mouvements, que le premier pas qu'elle fait estant droite, est du pied droit: que si estant assise, elle se veut leuer, met plus-tost la main droite sur le genou droit pour s'y appuyer: l'œil dextre est plus mobile, le tems droit engrossit plus-tost, & le mouvement de l'enfant est au contraire droit, au contraire d'une fille. On dit aussi, que si on met sur la teste de la femme enceinte, sans qu'elle s'en aduise une plante de hache avec la racine, si le premier nom qu'elle prononcera est masculin, elle est grosse d'un fils: autrement d'une fille. Que si la femme enceinte iette dans l'eau une goutte de son lait, & il va au fond, c'est une fille: si non, un fils. On en dit autant d'une goutte de son sang; duquel aussi on prend cest argument, que si la femme saignit du nez, elle est grosse d'une fille, d'autant (par aventure) que son sang est plus aigueux & sec, ou que la fille n'en consomme tant que le fils. Mais je m'arreste plus à la couleur & consistance du lait, qui est communément plus aigueux & plus roux d'une fille: plus espais & plus blanc d'un fils. Dont il aduient aussi, que si on iette de ce lait, contre un mirouer, ou autre chose clise, il s'y tient ferme en petits grains rons, comme perles: ou, comme grains d'argent vif; & mesme si c'est au Soleil. Item si on en iette dans l'eau, il va à fons perpendiculairement, à cause de sa craſſitud & pesanteur. Ce que ne fera éluy d'une fille, d'autant qu'il est plus clair & subtil: comme aussi il est plus chaud & cholere, ainsi que nous démontrons plus amplement au cinquième chapitre du cinquième liure, contre la vulgaire opinion. Pourtant aussi ce lait est plus roux & sec, comme la virulance (qui est acre & mordicante) au prix du plus louable. Mais, comme il ay desjus remontré, il ne faut grand chose pour alterer ces signes: la moindre du monde peut confondre tout, & rendre fallaces les plus certains indices.

Reste, si on peut cognoistre certainement, que la femme en porte deux à la fois. Ce n'est pas que la ma-

trice soit departie comme en cabinets,dextre & sen-
tre:ains ea mesme espace y seront,deux,trois,ou qua-
tre,& iusques à neuf,ainsi que nous auons prouué être
faisable au premier chapitre de ce liure. De deux en-
fans,la mere peut sentir mouuemēs durez en vn mes-
me temps:& les deux flancs seront plus enflez & rele-
uez que le milieu du vêtre:ou le plus souvent on voit
comme vn petit canal d'enfoncire.Toutesfois on y est
souvent abusé: car nous voyons aduenir que la matri-
ce appesantie de l'enfant gros & importun,glisse à l'en-
des costez,& pressant de peu à peu les boyaux,les re-
pousse au costé opposité.Là il semble y auoir vn autre
enfant,qui n'a point de mouuemēt:& on dit,que c'est
vne fille,& l'autre vn fils:mais bien souvent il n'y a
qu'une grosse filasse pour tout,qui s'est ainsi fait place
à vn costé. On peut aussi estre abusé d'un amas char-
nu,que nous appelisons Molé,& les Lombars Har-
pie: de laquelle nous traicterons au prochain liure
particulierement. Elle fait monstre d'un enfant quel-
quefois à l'en des costez. Ainsi il n'y a gueres de
certitude au nombre des enfans,& moins à la distinc-
tion des sexes.Ic croiray tousiours en cela plus volon-
tiers les enfans qui viennent de naistre,que les plus
grands Philosophes & Medecins du monde.

Chap. 7.

*Que c'est vn grand abus, de mespriser les
maux qui viennent à raison de
la Groisse.*

Chap. v.



L y a des femmes qui ont fort bonnes
groissē:c'est à dire,qui ne se trouvent
point autrement que de leur ordinaire
& en pleine santé:de sorte que si n'e-
stoit le ventre qui engroissē,elles ca-
cheroyent ayflement leur portee.Il n'y a
que

que celà qui les descouvre: & d'ailleurs elles s'avaient que leur purgation est arrestee. Puis le mouvement de l'enfant sur les trois ou quatre mois au plus tard, les en rend assurées. Telles femmes sont bien saines, & leur fruit est gaillard: qui consume autant de saang, qu'il y en peut avoir de superflu au corps de la mere, & ledit sang est bien qualifié. Dont il s'ensuit qu'il n'y a pas humeures deprauiez, & inutiles, tant à l'enfant que à la mere, qui regorgent à l'estomach, & aux autres parties du corps: de quoy suruiennent plusieurs maux & fascheries, sur tout es premiers mois à celles qui sont autrement plaines de mauuaises humeures. Cartelle eacochymie estat desplaisante, & au corps de la mere, & de l'enfant lors que la purgation naturelle est supprimee, croupit, & restagne au ventre inferieur: dont il s'en ensuit vomissement, dedain, faute d'appetit, ou appetit de choses estranges, selon l'humeur qui domine, horreur & abomination de ce qu'on aimoit le plus, foibless de cœur, courte haleine, & suffocation, distillation, force eau à la bouche, laflitude, pefanteur & enflure molle de iambes. Tous lesquels maux & accidens, trauaillent aussi bien les puceilles qui n'ont leurs fleurs au temps qu'elles deuroient, que les femmes enceintes: & entre autres maux, leur cauient un appetit de choses estranges, absurdes, ineptes & bizantes, lequel on nomme Pie & Mollesse. Comme de manger volontiers du papier, du plastre, des cendres, des charbons, du blé, de la farine, du vinaigre pur, du poyure, & autres elpiceries, le fruit tout verd & aspre, &c. ayent en haine toutes les bonnes viandis, cela prouiet (cōme dit est) tant aux vierges, que aux enceintes, des humeures vicieux retenus par la lupprefhō de leurs menstrués, qui four desirer leur semblable, scadoir est, des choses vicieuses. Dont il ne faut conclurre de cest, qu'une fille soit grosse: on peut biea dire, qu'ell'a des appetits comme une femme grosse. Or es filles, & vierges, & autres femmes que l'on scairn'estre pas enceintes, noustrauillons & taschōs à guerir tous ces maux.

par ce que ils sont fort desplaisans, & raynent le corps. Aux femmes grosses on laisse endurer tout cela, & fait que les pauvretes aient patience, iusques à l'enfancement, que l'eau chaude guerisse tout, comme disent les bonnes femmes (c'est à dire, le baigner qu'on fait par la gessine) si plustost ne celle de soy-mesme. Ainsi que le plus souuent il cesse, lors que l'enfant est plus grand & consume tout le superflu bon & mauvais. Celle opinion semble avoir quelque raison : d'autant que nous remedions aux filles, veuves, & autres qui ne sont grosses, par la sollicitation & promotiō de leurs menstruēs : car cessant la cause, cessent les effets, osté que soit le mal, qui est l'opilation des veines vénitaines, tous les accidentz cessent : lesquels en vain on combat & tache à guerir, tandis que leur cause est entretenué. Mais aux femmes grosses nous ne poumons au moins nous ac deuons vier de tel remedie : vnu que la prouocation de leurs monstruēs, est promotion de l'auoir islement, acte scandaleux, inhumain & damnable. Car c'est un vray homicide, & tressouelle occision d'un petit innocent. Dont il semble, que les pauvres femmes doyuēt de toute nécessité, endurer tous ces maux : & qu'il n'est loisible au Medecin d'y ordonner aucune chose. Toutesfois nous voyons que tous les plus sçauans & renommez en nostre art, Aëce, Paul Aiguete, Rasis, Auicenne, & leurs secrétaires, n'ont mesprisé tels maux, ainsi nous ont enseigné de les guerir es femmes grosses. Ont ils mal fait, ou si nous faisons mal de ne les imiter ? Le peuple ignorat nous tient les mains liées, & nous empêche de les pouvoir secourir. Ce seroit fort mal fait de vray (& voicy où le peuple se fonde), que de provoquer les monstruēs, à une femme enceinte : vnu que leur retention est nécessaire, pour la conception & grossesse. Il ne faut aussi les scigner, s'il n'y a autre nécessité que lesdits maux : comme ce seroit vne grand fiere continue, pleurise, squinance & semblables maladies aiguës : mortelles pour la plus-part es femmes grosses. La pargation semblablement y est suspe-

Et, mesme des forts medicameas, tels que Galien & Hippocrate usoyent, ignorans les benins & faciles, qu'6 a depuis cognu. Or les petits maux de la grossesse n'ont besoin de ces grands apparets, & des remedes qu'on vut contre les grandes maladies qui font tenir le liest. Mais les petits & legiers medicamens, tant purgatifs, que autres, ne sont icy aucunement defendus, ains tres-requis & necessaires a mon iugement, fuyant l'aus des plus doctes & experts qui ayant escrit en Medecine. Et que sert il de faire endurer a vne femme enceinte le vomissement, qui luy rompt le ventre & les costes, & met l'enfant en danger evident de precipitation? Vn legier medicament, comme de rhubarbe, qui est fort cordial, l'exemptera de ces effors, sans rien esmouvoir ni esbranler, en vuidant la cholere & autres humeurs corrompus, qui prouoquent l'estomach, & l'empeschent de retenir la viande. Dont il seasut que la mere & l'enfant en sont plus mal nourris. Que fera il a la mere d'endurer vn dedain fastid, & degouttement de toute bonne viande, a cause des humeurs vicieus, qui occupent & ennuient son estomach, quand on les peut mettre dehors tout bellement? N'est ce pas grand cruauté de luy faire endurer si longuement tels & semblables accident, quand on la peut soulager facilement, sans nuire a son enfant? Que dis-je, nuire: cela luy apporteroit vn profit inestimable, non moins que a la mere. Car voyez ce qui en resulte, de laisser croupir & sejourner ces extremens, cause de tous les maux que souffre vne femme enceinte. Premièrement la mere ieuise par force: car elle ne peut rien manger qui vaille; ou si elle mange, le reuomit incontinent. L'enfant fait la meilleure chere qu'il luy est possible, tant qu'il trouve a choisir & trier de bon sang parmy le mauvais & excrementeux. Quand il n'y en a plus, ou fort peu, il est constraint de se repaistre de ce qu'il peut auoir. Car la necessité le constraint de se remplir, ou de foin ou de paille (comme on dit en proverbe) tout ainsi que le corps de la mere: dont l'un & l'autre

en endure. Seroit-il pas mieux fait de vider ces ordres, afin que la femme recouvrant l'appetit, & ne vomissant plus, fournit suffisamment de bonne nourriture, & à son corps, & à celuy de son enfant? Il ne faut craindre (comme i'ay dit) qu'un legier medicament face aucun tort à l'enfant, nommément le rhubarbe, lequel en laissant abstraction apres soy, le fortifie plus tost qu'il ne l'assoiblit. Et que peut on tant craindre les Medecines, quand il y a des femmes grosses, qui des plus grands efforts, comme chutes, coups, choleres, & semblables, n'auortissent jamais? Il y en a assiez, qui ne craignent pas d'aller sur un cheual trottier, dans la volte, & des gaillardes, estant grosses jusque à la gorge: & craindront-elles vne Medecine, qui n'agitte aucunement, ou fort legierement, laquelle apporte cette commodité, que le vomissement & le de-dain se passent par son moyen, avec la foiblesse de cœur, la pesanteur & lassitude, la courte haleine, & autres faulcheux accidens dela grossesse, en un corps plein de meschantes humeurs. Si quelque femme est suiette à s'affoller de peu d'occasion, elle doit enco moins refuser ou tenir pour suspects ces remedes. Car i'affirmeray bien tousiours, que l'effort de vomir, & la faute de se nourrir, luy feront pluslost perdre l'enfant, que les legieres purgations. Dequoy les raisons son: forte euidences, comme i'ay remostré. Car nous ne craignons le purger, avec Hippocras & Galien, que pour l'agitation & grand embarras que fait l'ellobore, & tels medicaments forts, comme on diroit aujourduy de l'antimoine. Or le vomissement de la grossesse, se cou bien plus le corps sans comparaison, que nos legieres Medecines. Et quant à la feignee, nous ne la craignons pas, avec esdits auteurs, que pour la faute que peut faire le sang à l'enfant auquel on soustrair par ce moyé sa nourriture. Dont il est contraint à faute de munition quitter la place. Et ne luy soustrair on ses viures, qu'à la mere mange tien, ou beaucoup moins que l'enfant requiert? Il me semble certainement, qu'on fait grand

tort aux femmes grosses, de les laisser ainsi languir, & endurer de ce que on se peut bien passer. Il en resuient encor ceste infelicité, que l'enfant ne sera jamais si sain qu'il eust été, pour avoir été longuement abreuué & repen de telles immondices. Car son corps est plus enclin & suiert d'en accumuler des semblables : & luy faut prendre cent Medecines en sa vie, pour vnc qu'on luy a espargné, quand il estoit au ventre de sa mere.

*Pourquoy dit on, que qui refuse quelque chose
à vne femme grosse, vngorgeol luy
naist en l'œil.*

CHAP. VI. 10. nomme le vngorgeol

Orgoel, est vne petite tumeur ou enflure, longuette en forme de grain d'orge (d'où elle a pris le nom) qui naist au bout & bord de la paupiere. C'est vne mallegier, & plus empeschant que douloureux. Il se reserue, & s'en va en fumee le plus souuent : quelquefois suppure, & icelle vnu peu de sange. Quand on l'aperçoit à quelqu'un, on luy dit volotiers, vous avez refusé quelque chose à vne femme enceinte : ou si on luy refuse, on dit, vous aurez vngorgeol en l'œil. Ce sont petits quolibets, sobriquets, & comminations vulgaires, pour inuiter les gens de bonne foy à complaire de ce qu'ils peuvent & doivent, aux femmes grosses, lesquelles sont d'agereuses d'avorter, pour vng grand desir de quelque chose, qu'elles ne peuvent avoir. Ainsi on menace les enfans qui manient le feu, pour les en diuerrir (à cause du danger qu'ils ne se bruscent quelquefois, ou qu'ils mettent le feu en quelque endroit de la maison) que cela fait pister au liest. Ce qu'ils craignent infinitement, s'achans qu'ils seroient fouetez, si luy auoient pissé. Semblablement on leur dit, que la fleur du pavot ronge, qu'on nomme

Lagagne en Languedoc (de ce qu'elle fait venir les yeux rouges & chassieux, à qui la regarde fort attentiuement, s'il a les yeux tendres & delicats, comme a vn enfant) que le manier de ladite fleur les fait pisser au lict. A ceux qui sont plus innocens, on leur dit, que s'ils boient en mangeant leur soupe, quand seront morts ils ne verront goutte: pour les deftourner & dissuader, de rompre la chaleur du potage, qui leur fait bien à l'estomach. Aussi d'autant que le froid soudain apres ou parmy le chaud, gaste les denus, & les gencives qui sont fort molles, & tendres aux enfans. Ainsi est il de l'orgeol en l'ocil, ou en l'yne des paupieres, que les credules craignent d'auoir s'ils refusent à vne femme grosse ce dontelle a grand appetit, comme si l'orgeol estoit vne punition du dangier auquel ils mettent la femme d'auorter. Car de vray l'auortislement peut aduenir (à celle qui y est aisee) pour vn grand desir, ou par despit & fascherie qu'elle aura, de ne pouoir obteir ce qu'elle desire extremement: non moins que d'une grand cholere, ioye, ou tristesse, & autre passion d'esprit. Car telles perturbations causent quelquefois la mort subite aux femmelettes & aux vieillars, qui ont le lien & attache de l'ame avec le corps fort fragile & aisne à rompre: comme nous avons remontré au premier liure du R. R. Combien plus facilement seront les passions cause de la mort de l'enfant, & de l'auortislement. Les passions ou perturbations de l'esprit, sont comme les ventes & orages, qui agitent l'eau de la mer, & la font verfer là & là, de grande impetuosité. Ainsi nos passions peuvent tellement esmouvoir & troubler nos humeurs, qu'ils verferont de toutes parts. Dont par vne cholere, ou vn despit, le sang meniral qui estoit retenu à cause de l'enfant, maintenant agité & poussé en dehors, rauit & emporte l'enfant, comme vn torrent qui roule vn gros rocher. Parquoy il est foudroyant de refuser quelque chose à vne femme grosse, mesme quand elle est des plus phantastiques, & de celles qui ont vne mauuaise cholere, & leurs groisses

grosses difficultes : ou mesmtes au contraire , qui sont trop patientes, & se contraignent en dissimulant leurs appetits : dequoy l'affection & extreme desir croist d'avantage, pour estre ainsi cache. Marc Aurelle recit, que Macrine , tresshonneste femme de Torquate consul Romain, ettant enceinte mourut soudain, d'un extreme desir qu'elle eust de voir vn Egyptien monoscale (c'est à dire n'ayant qu'un oeil, & iceluy au milieu du front) qui passoit par la rue, au devant de sa maison, qu'elle n'osa voir, pour ne rompre sa coutume, de n'estre veue à la fenestre (& moins sortir de la maison) durant l'absence de son mary , qui estoit à la guerre contre les Volques. Le Senat eut grand regret de la mort d'vn si vertueuse Dame , dont quelque temps apres, se souvenant de ce malheur, entre les priuileges qui furent donnanz aux Dames Romaines , qui s'etoyent monstrees fort liberales en la grand necessité de la republique, leur donna cestuy-ci, qu'on ne peut , ni oser refuser à vne femme enceinte, aucune chose qu'elle demandast honnestement & licitement. La liberaute des Dames , qui occasionna le Senat à les priuilegier de la sorte, fut telle : Camille, tressrenomé Capitaine, partant de Rome pour aller en guerre, fit vœu solemnel à la mere Berecynthia , qu'il lui offriroit vne statuë d'argent , s'il reuenoit avec la victoire. Ayant obtenu l'accomplissement de son vœu , il n'y auoit à Rome dequoy le payer. En telle necessité , toutes les Dames de leur propre mouvement, monterent au Capitole : offrirent & donnerent liberalement, mettant aux pieds du Senat toutes leurs bagues & ioyaux, chaînes, careans, bracelets, ceintures, anneaux, boutons, & assiquets, avec toute leur pierrierie. Et vnc d'elles, nommee Lucine, au nom de toutes prisa le Senat, de n'estimer point tant de trésor qu'elles donnaient à liberalement , pour faire l'image de la mere Berecynthia, que ils n'élumassent encor plus que cestoyent leurs maris & enfans, qui auoyent exposé leurs vies, en hazard de les perdre, pour obtenir ceste victoire. Le Senat esmeu

1

de este grand courtoisie & magnificence , les recompenses de cinq beaux priuileges , desquels sur le suudit qu'on n'oseroit refuser aux femmes grosses, ce qu'elles demanderoient honestement. Le second, que deformais on feroit honneur à l'enterrement des femmes en accompagnant leur corps , & leur faisant oraisons funebres , & epitaphes. Le tiers qu'elles se pourroient assoir aux temples. Le quatrième, que chacune pourroit auoir & tenir deux riches robes, sans demander au Senat congé de les porter. Le cinquième , qu'elles pourroient boire du vin, en cas de necessité & grande maladie. Voila comment tousiours depuis on a bien obserué de complaire aux femmes grosses: & on a inventé ce petit sobriquet de dire , que qui refuse à une femme enceinte, un orgol lui vient à l'ceil: c'est à dire, quelque punition manifeste (comme ce qui aduient au visage) pour petite qu'elle soit.

Porrquoy conseille on à la femme grosse de mettre la main à son derriere, si elle ne peut soudain estre satisfait de son appetit.

CHAP. VII.

 N fait mille contes des marques appartenantes aux corps des enfans, toutes rapportees au grand desir & appetit non assouvi & satisfait, de la mere quand les portoit au ventre. Les vns ont comme vne cerise les autres comme vne freize ou meure en l'yne des leures, au nez, ou autre endroit de leur personae. Il y en a qui representent vne figure, vni felon, vni concombre ou autre fruct, à la cuisse, à la jambe, au pied, ou autre partie du corps: d'autant que la mere eut grand desir de tels fructs hors de leur faison: doant elle n'en peut iouir; vna autre a comme vna

bec

beau museau de licure, vne teste d'alouze, ou de lamproye : parce que la femme en eut appetit, & n'en fut fausfaite. On conte d'une femme d'Auvergne, qui eut grande phantasie de manger de la chair d'un bouchier, qui monstreroit ses bras descouverts fort blanches & charnus. Elle contraincte de ce fol appetit, le dit au bouchier: qui fut bien si pitoyable, que sur le champ il *Peut estre qu'il ne* tailla un loupin de chair de sa cuisse, & le luy donna. *couppa* La femme bien ioyeuse la mangea tout à l'instant *rié : mais* ainsi creue, & la voila fort contente. Elle fit deux enfans masles, desquels l'un auoit comme vne piece de *luy fit plaisir de* chair au bout des leures : & l'autre auoit touliours la *la chair,* bouche ouverte & beante. Cestuy-ci (comme on l'interprete) n'eust sa part du morceau, laquelle pend à la *qui peut entre les* bouche de l'autre. Dont il tient ainsi la femme ouverte, *cuisse.* de l'impression du desir qui luy en est demeuré, & dit on, qu'il est tout niais. On m'a conté d'un autre, qui a vne tache rouge incarnate à un endroit de la main: laquelle tache decouvre plus vermeille, & se haussé en couleur manifestement durant les vendanges. On dit que sa mere estant grosse, eut tresgrand affection & extrême appetit de boire du vin nouveau à la saint Jean, lors qu'il estoit impossible d'en auoir. Or ic ne veux pas ici disputer à plein fonds, de la vérité de ses choses, qui sont le plus souuent des contes mal resonnez, & aussi mal fondez, que celys de la bonne femme, qui disloit à son mari auoir engroissé d'un fils en son absence, seulement pour auoir mangé de la neige, sur vne grand enuie de manger de l'ozelle. Car, comme à un enfant de sia grand, & à un homme parfait, naissent diverses tumeurs & loupes de façon diversé, ainsi (& encor plus facilement) peuvent estre faites ces marques dès la premiere conformatio[n]: ne plus ne moins que six doigts, ou six orteils, ou un' oreil parmi deux, comme à tous les enfans de monsieur de Joyeuse, lieutenant general du Roy au pays de Languedoc. Et les marques ou taches qui sont sans tumeur, sont de mesme celles d'où nous avons traité au 3. ch. du 2. livre.

L'accorde bien toutefois, que la grand imagination & apprehension de la mere, peut beaucoup sur le corps de l'enfant, à luy imprimer quelque marque : mais c'est principalement à l'heure de la conception, ou tout le long du temps qui est employé à la conformatiōn de l'enfant, qui peut etre d'vn mois, suivant ce que dit Hippocras, trente Soleils (c'est à dire iours naturels) le fontent : soixante le remuent, deux cens & dis le parfont. Et c'est aussi adōc, que la femme grosse a ses plus grandes enuies, comme ayant plus grand amas d'excremens retenus. En ce premier mois, dédié à la conformatiōn de l'enfant, la vertu imaginatiōne a bien assez de force: de quoy i'ay donné plus cures exemples & raisons en ma preface du second livre du Ris. Mais quand l'enfant est ja du tour formé, & qu'il se remue, etant fortet, il n'est plus subiet à ces impressions, s'il n'y a que la simple imagination de la mere pour grande & forte qu'elle soit, à mon aduis. Je dis simple imagination. Car s'il y a quelque mal au corps de la mere, il pourra bien paroistre au corps de l'enfant, en mesme endroit. Comme on a veu quelquesfois en la ville de Nismes, vne femme auoy vn carboncle sur l'espaule droite qui la fit auoir le huitième mois, d'une fille qui auoit aussi le carboncle en semblable endroit.

Venons maintenant au propos, que la femme grosse est conseillée, de mettre la main à son col, si elle ne peut etre soudain contentee de ce qu'elle desire. Le vulgaire a l'opinion, que si durant ceste affection & phantasie, elle se touche le visage, le nez, l'œil, la bouche, le col, la gorge, ou quelque autre partie de son corps, en semblable endroit il paroistra à l'enfant vne marque de ce que la mere a eu apperit. Et pour ce, afin que ceste note soit cachee, il vaut mieux qu'elle soit imprimee aux fesses, ou autre lieu que le vestement couvre. Or si le precedent que l'on craint est vray, c'est tres bien aduise, mais ce sont resheries, de penser que s'il y doit auoir impression au corps de l'enfant, ce soit en sem-

en semblable lieu que la main de la mere touche premierement. Car en cela il n'y a raison aucune, ni apparence ou il faudroit pour le moins que premiere-ment apparust au corps de la mere, en l'endroit de sa personne qu'elle auroit touche: & de là se pourroit communiquer à l'enfant, comme nous auons dit cy dessus d'un carboncle. Et ie pense qu'il n'y a non plus d'observation, ou d'experience, que de raison; ains ce n'est qu'un dire commun, sans aucun fondemēt, sinon comme on dit par aduis du pays.

Des femmes qui mangent à force codignac durant leur grossesse, pour faire que l'enfant ait bon esprit: & des raisins de panse, à ce qu'ils aient meilleure tenue.

C H A P. VIII.

 N sciat vulgairement, que le codignac retrain & reserre le flux de ventre, conforant la vertu retentrice de l'estomach & des boyaux, de la qualité astringente, qui est bien manifeste. Les bonnes femmes ont de là prins aduis (comme ie pense) que le codignac peut servir aussi à la retentive du cerueau, que nous appellons memoire. Et pourtant elles disent, que le codignac fait auoir bon esprit à l'enfant mesme, qui est dans la matrice. Car estant mol il reçoit facilement toutes impressions. On appelle *bon esprit*, bien comprendre, & retenir promptement ce qu'on a apperçeu. Pour le comprendre, il faut de la mollesse plus tost que de l'astriction, laquelle est rude & seicht. Mais on n'estime rien le comprendre, si on ne le retient assez de temps. Or l'enfant est si mol, que ses impressions sont presque tout ainsi que l'escriture en l'air & en l'eau, ou (pour mieux les comparer) à ce qu'on imprime dans la pâte, ou la cire fort molle. Ce n'est

I 3

que temps perdu: il faut quelque fermeté à ce qui doit retenir. Ainsi l'enfant n'a comme point de retentive, jusques à tât que son corps soit un peu desséché. Voila pourquoy on dit que le codignac (qui est asturageant & dessicatif) luy fait auoir meilleur esprit. Mais cela est-il bon? Nenni pour beaucoup de raisons, premièrement la mère, qui est communément plus constipée en cest estat, se constipe d'avantage mal à propos. Secondelement, le codignac à l'endroit de l'enfant, ne fait rien qu'on puisse estuuer: ou qu'une autre viande exsiccative n'en face bien autât. Mais il n'est pas bon que l'enfant deuiéne sec. La mollesse naturelle fert à l'augmentation de son corps, lequel demeure court, quand la paste est fort seche. D'ailleurs, celuy qui naist plus sec, est plus tost vieux, & à bout de chemin, ce que chauen veut esuyer & suix tant qu'il peut. Aussi voit-on, quelles enfans qui ont tant d'esprit ne sont de longue vie. Dont les bonnes gens disent bien: il n'estoit pas pour vivre, car il anoit trop d'esprit. La raison est que les actions principales de l'esprit remuant & fort vif, desserchent le corps qui en est presque incessamment traauillé: & le corps desséché, aguise l'esprit: mais ce n'est pour durer longuement. Pourquoy il ne faut rien forceer nature: & puis que c'est le naturel d'un enfant d'estre mol & humide, que cela le fait mieux croistre, & vivre plus longuement, il ne se faut soucier du bon esprit: lequel neantmoins sera asiez bon, si le corps est bien tempéré. Car la principale action de l'homme tempéré, est la prudence, comme dit Galien au premier livre des complexions ou temperaments. Et il est bien tempéré, s'il est bien né & bien nourri: ayant esté engendré & conceu de parens bien sains. Les excellences memoires, & tres-promptes cōceptions, ne sont pas tant louables, que cuide le vulgaire. Ce sont des intempéatures du cerveau, l'une trop seche, l'autre trop molle. Aussi tels cerveaux ne sont pas des plus sages: comme nous avons obserué en plusieurs d'une memoire monstrueuse (si l'ose ainsi parler) toutesfois imprudens,

imprudens, esgarez, esuantez, & estourdis comme le premier son de matines. De tels on peur bien dire, que ils ont tresgrand esprit, & qu'auoir est à comprendre & retenir tout ce qu'ils veulent: rien ne leur eschappe. Mais en discours, raison & iugement, ils sont plus cours que plusieurs autres de memoire glissante, ou moins solide. L'homme bien tempéré (qui est aussi prudent par consequent) a toutes les facultez moderces, & nulle excessiue: comprenant assez tost, retenant assez bien, & sage en perfection. Il ne faut donc pas estre si sanguineux du bon esprit, ou de la grand memoire, que le iugement (principale action de toutes) en reçoyue aucun prieudice. Touchant à l'autre point, des raisins de panse, ou pastilles que nous appelons en Languedoc (c'est *ma passa* en Latin: & la plus renommee, est celle de Damas en Syrie) il y a assez de vray-semblable, que si la femme enceinte en vse volontiers, son enfant en aura meilleure veue. Ce n'est pas d'aucune proprieté oxydercique (c'est à dire aguifant la veue) qui soit en ces raisins desfeichez:ains de ce qu'ils sont fort nourrissans, & qu'il s'en engendra vn sang loiiable, pur & net. Duquel l'enfant estant nourri, sans doute il aura les sentimens deliez & à commandement, pour les espris clairs & vifs, qui leut seront fournis, plus que s'il auoit esté nourri d'un sang gros & borbeux. Or que la pastille soit de grand' & bōne nourriture, je l'ay amplement remontré aux Matines de l'Iladam: & l'experience de ceux qui en vsent familierement, le testmoignent assez. Certainement j'ay veu plusieurs personnes maigres, transies, & debisseez, qui par l'usage de ceste viande, en peu de temps ont acquis vn embon-point merveilleux. Dont c'est tres que bien fait, d'exhorter les femmes grosses d'en vser plainenement: & mesmes celles qui sont autrement degouttees. Car on mange assez de cela, plus volontiers que de la chair & du po-tage. Presque semblable à cestuy-ci, est le propos que on dit, que le premier morceau va à l'enfant: dequoy nous traiterons au chapitre suuyant.

s'il est vray que le premier morceau que mange
la femme enceinte, va à son enfant.

C H A P. I X.

Ignorance de l'anatomie, fait dire au populaire beantcoup de proposabsurdes & ridicules, de choses impossibles. Cōme i ay oy dire à vne Nonnain, se vantant de la beauté de son teint, quand elle estoit saine & plus ieune : que si elle beuoit du vin rouge, on le voyoit descendre par les veines du col, tant elle auoit la peau blâche & subtile, & le teint delicat. Elle ne sçanoit pas, que le vin ne passe par les veines, allant à l'estomach, ains par vn tuyau, nommē cesophage, qui est au derriere de la gargamelle, & qu'il est impossible, qu'on apperceve la couleur du vin, quand il passeroit bien par les veines: puis que on ne voit pas la couleur rouge du sang qu'elles contiennent. I'ay oy dire à des soldats, auoit veu vn oeil sortir hors de la teste d'un homme, que le blesse auoit dedans sa main, & qu'il luy fut soudain remis en sa place, & si bien accommodé, qu'il en veit comme au patanant. D'autres content le semblable d'un nez coupé entièrement, & cheu à terre. Il y en a qui font des autres contes ou discours, impossibles en nature de toute impossibilité, lesquels s'ot pour rire. Tel peut estre dit, celuy qui nous est proposé: que le premier morceau de la mere enceinte, va à son enfant. Car le vulgaire ignorant l'anatomie, cuidoit que l'enfant qui est au ventre, mange & boit cōme la mere: & ne sçait pas, qu'il soit nourri du sang seulement, lequel il tire à soy par son nōbril. Car il vit dans le ventre, comme un fruit pendant à l'arbre, qui attire le suc alimentaire de la plâce sa mere, par le poul ou queuë. L'enfant ne prend rien par la bouche, iusques à tant qu'il soit hors du ventre: & le premier aliment qu'il prend adone, c'est l'air, qu'il n'auoit encor inspiré. Et

quand l'enfant qui est au ventre, vseroit de la mesme viande que fait la mere, ainsi que cuide le vulgaire, il ne s'ensuairoit pourtant, que le premier morceau fut sien, plus-tost que le dernier, ou que autre portion de la viande. Car tout ce que mange & boit la mere, se mesme ensemble dans son estomach, se cuist & digere ensemble, & y arreste (si l'estomach est bon) tant que tout soit reduit en vne substance, du tout semblable en couleur & consistence, qu'on nomme Chyle: & cest comme organe mondé bien delié, sans aucune inégalité. Puis quand l'estomach s'en est rassasié & nourri, il rejette le surplus aux boyaux: d'où le foye attire ce qui est le plus propre à conuertir en sang, par le moyen des veines mesentériques, & de tel sang est enfin nourri l'enfant. Il est vray, que le foye, & les autres parties du ventre, peuent bien à la necessité, succer & rauir de l'estomach quelque portion de ce qu'il a n'aguieres prins, auant que tout soit digest & cuit: & ce par les veines communes desdites parties avec l'estomach: par lesquelles aussi l'estomach famelique, attire de toutes parts à soy les humeurs qu'il en peut obtenir. Mais que le premier morceau s'en aille à l'enfant, il n'y a aucune vraye semblance, ne probabilité. Car il est nourri de sang tant seulement, comme dit est, & dans le corps de la mere, il y a toufiours du sang pour luy fournir, & mesme à l'entour de la matrice, où il se rend pour lors plus copieux. Il est vray aussi, que l'enfant affame la mere quand il est desia grand, & consume beaucoup de sang, dont la mere est constrainte, de manger plus que de son ordinaire: autrement elle sent des foiblese, & esuanouyt facilement. Mais ce n'est pas à dire pourtant, que l'enfant attire la viande: & qu'à faute de viande, il emploie le sang, lequel fait depuis faute à la mere, & que pour ce il fait, que la mere soit mieux nourrie, ainsi il faut qu'elle soit mieux nourrie, à ce qu'elle ait plus de sang, qui suffise & à elle & à l'enfant, lequel est nourri de sang, tout aussi qu'un des membres de la mere. Pourquoy donc dit-on si cruel-

ment, que le premier morceau va à l'enfant ? N'y a-t-il aucun fondement de raison en ce propos ? Nous tenons que la plus-part des phrases & locutions populaires, soit de main en main venues des Philosophes, & autres diuins personnages, qui ont enseigné le vulgaire à bie viure. Ce propos en est-il point venu, ou s'il est d'une pure ignorance de l'anatomie du corps, comme nous avons proposé au commencement ? Le peuple témoigne bien telle ignorance par ce propos : mais il peut-être aussi, qu'on le luy a baillé ainsi grossierement, en regard à sa capacité pour exhorter les femmes enceintes à se bien nourrir, comme il est très nécessaire, à ce que l'enfant n'ait faute de bon sang, dont il soit robuste & sain, sans préjudice de la mère. Et pourquoi dit-on cela plus-tôt du premier que des autres morceaux ? Il est aisé à entendre, qu'on ne veut pas dire simplement & estroitement d'un morceau, ou bouchée de quelque chose que ce soit : ainsi de la première viande, comme s'il y a du mouton & du bœuf, il faut que la femme enceinte commence au mouton : & s'il y a encore un chapon, ou une perdrix, qu'elle mange plus-tôt de ceci, que du mouton : & ainsi des autres viandes qui sont de meilleure digestion. Qu'elle commence par un bon potage, & laisse le fruit, la salade, & autres viandes Espagnolles en arrière. Car si elle suit ses appétits phantastiques, & se prend du commencement ment à une endouille, saucisse, boudin, enchoye, ou sardines salées, il est à craindre, qu'elle se remplisse trop de ces équinturies, & ne puisse aptes manger du meilleur. Pourquoi on luy conseille fort bien de commencer au moins par quelque bonne viande : & pour le luy persuader on dit, que le premier morceau va à l'enfant. Car on fait, que les mères sont naturellement plus soigneuses & curieuses de leur portée, que d'elles-mêmes. Dont on ne les peut mieux inviter à se bien nourrir, que en disant, que cela est bon & nécessaire à l'enfant.

FIN DU TROISIÈME LIVRE.



QUATRIEME LIVRE
DE LA PREMIERE PARTIE DES
ERREURS POPULAIRES TOU-
chant l'Enfantement
& la Gesine.

*Que l'oz Bertrand ne s'ouvre point pour donner
passage à l'Enfant.*

CHAPITRE PREMIER.

S2 O MME i'ay dit au dernier chapitre du prochain livre, l'ignorâce de l'anatomie, est cause de plusieurs propos absurdes & ridicules. Comme de dire que l'oz Bertrand (c'est du penil, en Latin *os pubis*) se ouvre & eslargit pour le passage de l'enfant. Car le vulgaire ne peut comprendre, qu'un si grand corps puisse sortir par le conduit ordinaire, qui est communément à la mesure du membre viril (toutesfois dilatable) sans grande violence, & que c'est la cause des fortes douleurs que sent la femme qui accouche, sur tout de ses premiers enfans. Car depuis que cela a esté souuent ouvert, il ne fait tant de mal. Pour ceste raison on dit aussi, celles qui sont maries plus tard, ou qui autrement sont aagees au ât que d'enfanter, y endurer le plus: d'autant que leur corps, estant plus dur & sec, tels oz ne s'elargissent que difficilement, dont les enfans meurent bien souuent au passage. Aucuns disent en outre, que les ma-

troncs & fages-femmes de Genes, pour eviter ces difficultez, quand les filles naissent, leur enfondrent ces oz, à ce qu'ils demeurent tousiours separez & eſlargis; tellement que les femmes n'ayent aucune peine, quād viendront à enfanter. Voyla beaucoup de sorteries & mensonges, procedentes d'une ignorance la plus groſſiere qui fut iamais. Car il faut entendre, que l'oz Bertrand eſt la conionction de deux grans oz, qui font les flancs aux costez, ausquels oz s'attachent les cuiffes. Ladite conionction eſt faite moyeanant vn tendon ou cartilage, qui les tient liez, ſi ferme, qu'il eſt imposſible de les ſeparer, ſans tailler ledit cartilage. Ce qu'o peut aſſemblē comprendre, ſi on les vidoit au deſcouvert, comme quād nous faifons l'anatomie. Et de l'enfondrer (comme à vn chappon, ou à vne autre voleille, pour la faire paroistre plus ample, & de plus beau rencontre) cela ne ſe peut faire, ſans notable nuisance des parties qui ſont au deſſous: ſçauoir eſt, la vellie, la matrice, & le gros boyau. Ioint que de l'enfondrer, il ſenſuyroit plus grand difficulte à la groiſſe & à l'enfanterement, que de commodité, à raison de la compreſſion faite interieurement: ſinon que lesdits oz ſe reſtaſſent par apres, & reſtaſſent deſſioint. Mais ic ne vois pas que cela ſe puifle faire: oultre ce qu'il n'eſt aucun beſoin qu'ils ſ'ourent, ainsi que nous diroſt tantot. Mais d'o eſt venu ce propos des Geneuoises? Il n'y a fauſſeté vulgaire & comune, laquelle n'a iſt quelqu'e fondement, qui eſt cauſe de ſon erreur. C'eſt à mon aduis) que ces femmes là ont communément plus aſſee deliurance que les autres, ainsi qu'on dit. Parquoy on a penſé, qu'elles auoyent le paſſage plus ouvert: & de là on a forge le ſuſdit moyen. Ie dirois plus volontiers (auant l'honneur de celles, qui ſont chafte & femmē de bien, car par tout il y en a d'vnnes & d'autres) que les Geneuoises, donneſent a vergongna, comme dit le prouerbe, pour la plus-part laſciues & prodigues de leur honneur, ſe rendent par la frequence du jeu d'amours, plus habiles & promptes à l'enfanterement.

Ces les putains sont comme pastries de plusieurs pail-lards inflatiabes : dont leurs parties honteuses sont si vices, que le passage bien frayé, est aisé à l'enfant. Aussi qu'elles iouent tant du cropion, partie en ce fait principale (je dis quant à l'enfancement, comme on entendra cy apres) que venant à faire vn enfant, le cropion est fort souple à prester & à consentir. Les autres femmes qui l'agitent moins souuent, l'ont plus roide, & sur tout les vicilles, qu'on espargne plus que les jeunes, mesme en mariage : dont elles dureront plus long temps, & si elles ont plus de mal des derniers enfans, que des premiers, cela en est cause. De mesmes les filles qu'on marie vn peu aagées, ont grand peine à l'enfancement : par ce qu'elles n'ont accoustumé de ieunie à renuer le cropion, tandis qu'il estoit tendre & cartilagineux. Dequoy on peut entendre, que ce n'est en vain qu'on marie les filles plus ieunes que les garçons : cõbien qu'il y a plusieurs autres raisons, plus politiques que naturelles. Les villageoises, & autres femmes de labeur, qui font ordinairement grande exercice, & sont plus debout qu'assises, ont beaucoup plus aisee deliurance, que les marchandes & bourgeoises, qui sont le plus souuent en repos & assises, ne trauaillant à autre chose plus qu'en ouvrages & couture. Parquoy Lycurge ordonna tres-lagement aux filles & femmes Lacedemoniennes, ou Spartanes, l'exercice de la lute entre elles, pour les rendre plus fortes à iouster et toute sorte de peine, & mesme au travail de l'enfant, à ce qu'elles en eussent meilleure deliurance. Or que le cropion soit icy le principal, les femmes qui ont enfanté, le peuvent tesmoigner : car leur principale douleur (outre celle des reins) est audir lieu, & non à l'oz Bertrand, lequel deuroit moins douloir par ces ligamés sensibles, s'il estoit ouvert de violence, comme pense le vulgaire. Mais c'est le seul cropion qui endure d'estre violement pressé & reculé, pour donner passage à l'enfant, entre luy & l'oz Bertrand, lequel ne bouge aucunement. Le cropion est vne petite queue, compo-

ſee de quatre oſſelets, laquelle eſt plus lōgue à certains Anglets, que aux autres. Les Grecs l'ont nommé *Coccix*, à la ſemblace d'un bec de *Cocu*. Ie ne ſçay ſi pour cela les Frāçois appellent *Cocu*, celuy qui permet à ſa femme de remuer cette partie là à l'appetit d'autruy. Car de l'appeler *Cocu*, pour ſemblable façon de faire, que l'oyſeau nommé *Cocu*, ce ſeroit trop grand faute d'autant que le *Cocu* ne permet pas à autre oyſeau de niſher ou poadre en ſon nid, ains au contraire il ya pondre au nid d'autruy. C'eſt de la *Verdale* proprement (quelques vns l'appellent en Latin *Carruca*) qui eſt un petit oyſeau: lequel ayant fait cinq ou ſix œufs, le *Coch* les vient manger: & puisau mēſme nid il pond un œuf, qui eſt beaucoup plus grand que ceux qu'il a mangé. Dont la *Verdale* ſe pourroit bien auifer, veu la notable diſſerence, pour peu qu'elle fut aduisee. Mais elle eſt ainsi abuſee, qu'elle tient pour ſien ce qu'elle trouve dans ſon nid, dont elle le couue, & puis nourrit le petit qui n'eſt pas ſien. On dit qu'il en aduient ainsi le plus ſouuent, non pas touſhouts: car autrement la race des *Verdalleſ* finiroit bien toſt. De ce propos on peut entendre, que le *mary* eſt improprement dit *Cocu*, en cete ſignification: car c'eſt au paillard adultere d'eſtre ainsi nommē. Mais du *Cocu*, c'eſt à dire *Cropion*, il eſt bien diſſamé, ſur tout quand il y a de la faute. Les Italiens l'appellent *Bocco*, pour la mēſme raion, à cauſe de ce bec qui eſt plus proprement dit, que d'un bouc: car le mot de *Bocco*, ſignifie l'un & l'autre. C'eſt donc le *Cropion*, qui s'eftant fort remué au plaisir de la concepcion, a depuis à ſouffrir extenſion douleurcufe, quand l'enfant doit ſortir. L'oz *Bertrād* qui au ieu d'azours n'a bougé, ains comme un enclume a ſouffert les coups & le fatdeau, ne bouge en l'enfantement, & n'eſtue aucun mal.

S'il est bon de faire asseoir la femme sur le cul d'un chauderon chaud, ou de luy mettre sur le ventre le bonnet de son mary, pour auoir meilleure deliurace, & quels sont les meilleurs moyens de accoucher.

C H A P. 11.

Le propos servira de confirmation au discours precedent. C'est que les bonnes femmes de village à l'entour de Montpellier ont esprouvé, que si celle qu'est trauailleec d'enfant, s'asseoit sur le cul d'un chauderon, qu'oa a leué presentement du feu, elle enfante plus aisement. Nous sçauons que tel chauderon, auquel n'agueres l'eau bouilloit, a le cul tiede, qu'on dit froid en comparaison du rest, qui est chaud-brûlant. Or ceste tiedeur remollit le croupion, & le rend plus facile à ceder, comme font les fomentations remollissantes, que nous vions à cest effect. Mais on les applique communément mal à propos sur l'oz Bertrand, & en la region de la matrice sur le deuant. Il faut qu'elles soient sur le croupion: autrement ne servent de rien, & nuisent qui pis est. Je dis qu'elles ne servent de rien sur l'oz, pubis: car il n'a à se remollir pour ceder aucunement. Et elles nuisent à la matrice, en tant que la remollition rompt la force de la vertu expulsive: laquelle ne requiert sinon astreiction. Dont tant plus on rend laxe la matrice, tant plus on enuee sa vigueur à pousser l'enfant dehors. Parquoy les bonnes femmes de village le prennent mieux, de faire asseoir sur le cul du chauderon chaud, celle qui trauailleec d'enfant. Il y a moins de raison à ce q'les mesmes villageoises font, de mettre sur le ventre de la femme, le bonnet ou chapeau de son mary, sinon parauenture que y estant mis, on serre le vêtre par dessus le bonnet, qui en ce cas fera de compresse, pour ayder à l'expulsion. Mais je pense qu'en le fait en ieu, au moins

qu'il a été ainsi introduit : & que de puis on le prend a bon escient. Et le ieu peut estre pris de ceste sorte : Que les maris volontiers s'excusent & defendent de n'assister à tels affaires. Quelquefois on les y veut contraindre , pour s'y aider: & si on n'en peut auoir autre chose, on leur retient le bonnet, qu'on met sur le ventre de la femme: comme en disant , de l'homme est prouenué ceste enſleur de ventre , comme s'il avoit la pointe venimeuse : luy ou son bonnet appliqué là dessus, fert de côte venin, & fait passer l'enſleur. Mais ic trouve bien plus raisonnable, que ce soit luy même, qui de son ventre couvre le ventre de la femme, non pas que la tiede chaleur vigorant celle de la femme, y fit tant que la copulation accouſtumee. Car la femme en se remuant tant soit peu , esbranle doucement & plaisamment le cropion : & la semence du mary rend le paſſage glissant , beaucoup mieux que ne font les caux. Cest l'vrine de l'enfant, laquelle à ces fins doit sortir la premiere, le ſçay perfonnes qui en vſtent ainsi, dont leurs femmes le trouuent fort bien, & ont aifer deliurâcc. Aristote même nous aduertit de ce point. Il faut maintenant aduifer de la ſituation en l'acte de l'enfantement. Aucunes veulent eſtre debout, ſouſtenues de quelques vns. Les autres affiſſes en vne chaire percee, ouueſte par devant : & les autres couchées. le laiſſe choiſir à celles qui ont tout eſprouvé, la maniere qu'elles trouuent la plus ayeſſe. L'aduerſis ſeulement , qu'on aduife que le cropion ſoit libre , & non prêſé, aſin qu'il ſe puifſe librement reculer. A quoy l'enfantoit infinitement l'eftre debout , ſi on le prenoit à propos, & ſur le poinet que l'enfant ſe présente, ſans laſſer ou traualler en vain la pauvre femme. Car outre ce que (comme dit eſt) le cropion , par telle ſituation eſt en grand liberté, l'enfant de la pefanteur deſcendant mieux, aide à ſa deliurance. Il y a des dames & damoſſelles qui vſtent de liſts, qu'o nomme de traual, par ce qu'on les emploie ſeulement quand elles ſoat au traual de l'enfant. Ce ne ſont proprement des liſts à ſe

coo-

*Livre 7.
de l'histo-
rie des a-
nimaux
chap. 4.*

coucher, ains chaires ouvertes par devant qui ont des bras & pieds faits à propos, pour y attacher les bras, cuisses & jambes de la femme, avec des liens mols & larges : mais tant fermes & assuriez (sans les blesser aucunement) qu'elles ne se peuvent bouger en façon que ce soit, hors mis le cropion. Cela est bon & bien aisé, pourvu qu'on l'employe bien sagement.

C'est chose de grand importance de faire que la femme se delire heureusement, veu le danger qu'elle & son enfant passent, quand il y a quelque difficulté. Dont à bona droit on nomme *sages-femmes* les matrones ou leuandieres : car il faut qu'elles soient bien prudentes & avisées, sur tout quand il y a deux ou trois enfans à sortir : car elles sont bien empêchées quelque fois d'un. Que sera-ce quand il s'en rencontre neuf, comme j'ay écrit au premier cha. du troisième hore, qu'il adoint à mademoiselle de Beaulieu à celle d'Arles, & à Padoué. L'entus qu'en la maison de Stourneau en Perigort, arriva un fait semblable, y a plus de trois cens ans. La dame fit neuf enfans masles d'une ventree : & en voulut expoler les huit, qui furent heureusement préservés (par la grace de Dieu) du bon rencontre de leur pere. Tous les neuf vespirent & furent proues de grands estats, quatre en l'église, & cinq au monde. Des ecclésiastiques, l'un fut Evesque de Fesiguer, & abbé de Brantaume : l'autre evesque de Palmyris : le tiers, abbé de Grand-Selue, & le quart de la Case Dieu. De ceux du monde, l'un fut lieutenant du Roy à la Reole contre les Anglois : l'autre eut un gouvernement en Bourgongne : les autres trois furent en grand crédit auprès du Roy. On voit encor aujour-d'hui tout ce mystere, peint en une sale du chasteau de Stourneau, ainsi que m'a dit le Sieur de Stourneau (issu de cette très-illustre & ancienne maison) l'un des maîtres de l'hostel du Roy de Navarre, Henry troisième de ce nom, auquel Dieu donna trèsbonne vie & longue.

K

Que les matrones faillent grandement, de n'appeller
Medecins à l'enfantement: & autres maux
peculiers des femmes, & que mesmes
les Sages-femmes doivent eſtre en-
ſignées des Medecins.

C H A P. III.

OUVRÉCYDANCE & presumption d'aucunes femmes est telle, qu'elles pensent entendre mieux à toutes maladies peculieres des femmes (comme à la suffocation de matrice, l'autostilement, & enfantement) que les plus siffisans Medecins du monde. Parquoy ne les y daignent appeller, si ce n'est au mal de la matrice, apres y auoit employé toute leur science, & l'autostilement ou enfantement, quaad il y furouent quelque accident de sieure, ou autre difficulté. Je trouve bien bon & raisonnable, qu'elles facent entre elles leurs petits remedes accoustumez, & que les leuaadières pratiquent leurs experiences, & la dexterité qu'elles peuuent auoir acquise de leur pratique. Mais si elles coident que les medecins ne ſçachent tout cela encor mieux qu'elles, il y a grand erreur en leur conte. Toutesfois nous leur quitonns celle partie de la Chirurgie, quant à l'enfantement: parce qu'il est plus honnête que ce mestier là ſe face de femme à femme es parties honteuses: comme nous auons quitté tout le reste aux professeurs de Chirurgie pour noſtre ſoulagement, & à ce que les malades fuſſent mieux ſecourus, ayans deux ministres pour vn. Mais le Medecin n'est point dispensé d'ignorer aucune chose de ce que traitent les leuaadières, non plus que des autres operations chirurgicales, & eſt biſſeant qu'il aſſiste par tout, ſi il eſt poſſible, au moins pour peu qu'il y ait de difficulté. Car toutes maladies ſont de ſa cognaillance & haute iuridiction. Tous ceux

teux qui se meslent de traiter aucun mal , ils sont sur-
balteries au Medecin: comme les Chirurgies, lesquels
ont iurisdiction moyenne , & les leuandieres, qui ont
la basse: Or l'enfantement est vn mal, duquel plusieurs
& femmes & enfans en meurent : & l'auortissement
encor plus : d'autant qu'il est contre nature, ne faut-il
pas dire que le Medecin y soit surintendant : Mais
pour n'auoir la peine de se trouuer par tout(veu mes-
mes que le plus souvent il n'y a pas beaucoup à faire
pour la leuandiere) il suffit que les femmes qui en font
profession, soient instruites des Medecins , & sachent
la raison de ce qu'elles pratiquent: Et pour certaine en
vne Republique biea policee, il faut que les Medecins
monstrent aux Sages-femmes l'anatomie des parties
qui contiennent l'enfant, celles qui luy donnent passa-
ge, & aident à le pousser dehors, afin qu'elles puissent
artificiellement cōprendre la vraye methode de pro-
ceder à leur operation. Autrement elles y vōt comme
aveugles & empiriques sans sçauoir ce qu'elles font.
Et de cette ignorance la plus part de ces femmes de-
viennent outrecuidées , & presomptueuses , mais sur
tout si elles ont quelquefois estē employées pour quel-
que grand dame, ou enuoyées querir de loing. De ce-
la deuenues arrogantes, si vn Medecin leur dit ou re-
monstre quelque chose, elles s'en moqueront, ou les
renuoyeront loin. Ainsi dit bien Terence, qu'il n'y a
rien plus inique & iniuste que l'ignorāt: car il ne trou-
ue rien de bō, que ce qu'il fait. Je me suis trouué quel-
quefois visiter vne femme malade, avec feu monsieur
Rondelet, laquelle se plaignoit grandement de suffo-
cation de matrice. Nous y rencontraimes vne fois
entre autres, vne vieille matrone, qui nous rebrotia &
donna congé dès l'entree de la chambre, en disant que
la malade n'estoit de nostre connoissance, & que cette
femme estoit enceinte , & que cela n'estoit de nostre
mestier. Comme si nous n'estions pour discerner la
grossesse, d'une disposition contre nature: ou si la femme
enceinte, d'ailleurs estant malade, estoit excepte de nos

K 2

remedes. Ce pendant ladite femme ne se trouua pas grosse : apres que la vieille mattrone eut demeuré au-
tres d'elle , à faire bonne chere deux ou trois mois
durant, aux despens de la pauvre femme. O quelle fo-
liel quelle temerité voila dequoy il me fait mal : non
pas qué les femmes pratiquent entre elles quelques
petits remedes : lesquels toutefois ne sont de leur in-
vention, aias les ont appris quelquefois des Mede-
cins , & puis elles se les communiquent de main en
main. Car ces femmes n'inuententrent iamais aucun re-
mede, tout sort de nostre boutique, ou est sorti de celle
de nos predecesseurs. Parquoy elles sont fort ignoran-
tes de penser que nous les ignorons , & qu'elles y sca-
uent plus que nous. Mais les bonnes Dames le te-
mentent euidemment , quand elles nous appellent au
secours , ne pouuant venir à bout de leur entreprise.
Car si nous pouuons le plus difficult, ne scauons nous
le plus aisē & vulgaire , qui est comme nostre alpha-
bet. Il feroit bon dire à vn qui sçait bien lire & écrire,
qu'il ne cognoit pas les lettres.

*De faire bonne mesure aux garçons , & non aux fil-
les: & comment il faut gouuerner la vedille,
& si celle des filles sert à leur faire
des amoureux.*

C H A P. I I I I.

IHomme n'est pas plus tost né, qu'il co-
dure la chirurgie: c'est en l'incision de la
vedille, faite par les Sages-femmes, apres
l'auoir bien liée contre le ventre, ou l'en-
deformais le nombril. Or les bonnes fem-
mes , soigneuses de la conseruation du
genre humain , remonstrent volontiers & requierent
charitablement aux Sages-femmes, quand c'est vn fils,
qui lny fassent bonne mesure. Car elles pensent que
le mcm.

ce membre viril prendra là son patron, & qu'il deuendra plus grand, si ce qui pend encors du nombril, est demeuré bien long. Quant aux filles il ne s'en parle point. Car si la vedille gouerne ou transmuet le conduit, qui va à la matrice (lequel respond à la verge de l'homme, comme la gaine ou cousteau) les femmes voudroyent bien, qu'il demeurast court & estroit, car il ne s'agrandit que trop. Mais elles s'abusent, & ont mal retenu ce que peuvent auoir quelquefois remontré les anciens Medecins aux Jeuandieres : c'est que quand elles viennent à lier la vedille d'un garçon, la laissent bien lasche, sans tirer en dehors. Car si elles la lient fort rasibus du ventre, la vessie qui en despend par un lien, en est plus retiree au dedans: & le membre viril par consequent en est racourci: car le tuyau commun à l'urine & à la semence, depend du col de la vessie. Ainsi importe assez à la longeur du membre, que on ne lie tant près du ventre la vedille: n'om pas qu'on en laisse pendre beaucoup: car cela ne fera de rien. Au contraire, il fera aux filles, qu'il soit tiré & lié fort rez: Ainsi que la matrice, qui tient à la vessie, en estant retiree aye le col d'autant plus estroit, qu'il est plus allongé. Et voila le secret. Il faut aussi bien aduisez, que la vedille soit liée ainsi qu'il appartient. Car à faute d'estre bien liée, quelques enfans meurent, en perdant tout leur sang par là. Auel quel danger fut ma femme, Loyse de Guichard, ainsi que racôte sa mere. Dont fut iugée des femmes qui y assistoyent, qu'elle n'auroit jamais grand couleur au visage, pour la grand perte de sang qu'elle auoit fait. Mais cela ne vaut rien. J'ay un autre aduertissement concernant la santé, qu'il ne faut mespriser, comme l'on fait communément. C'est de la portion pendante, qui se meurt de peu à peu, & enfin tombe de Gangranee, ou plus tost de Sphacelle. Les Sages-femmes communément la couchent contre la chair nuë du ventre de l'enfant: dont il aduient que le pauvre petit sent de grands douleurs & tranches de vétre. Il crie nuit & iour, sans qu'on s'aduise de ce qui

II.

K 3

l'essence, & on accuse mille choses qui ne sont pas. Comme au pays d'Agenois, on accuse les seides (c'est à dire, des poilz comme de ceux des porceaux ou chevaux) qui sont dans le ventre de l'enfant (disent-ils) & lay font des trâches. Dont les bonnes femmes trempent & fomentent l'enfant, & sur tout son ventre, d'un lessif doux, fait de ferment, auquel elles iettent une poignee de paille bruslee. En frottant le corps de l'enfant, les portions de ceste paille se trouueent parmi les doigts : & adone elles monstrent cela aux asitans, disant, que ce sont les seides qui sortent du corps de l'enfant. Et ainsi le mal se passe : mais c'est proprement la vertu de ladite fomentation, qui efface le froid imprime au ventre de l'enfant, d'où procedoyent les trâches, comme de la colique : & n'empas qu'il y eut des seides : ainsi que de vray il en sort quelquefois de l'elchine des enfans. Duquel mal incognu aux anciens nous traicterons (Dieu aidant) au 5. chapit. du 18. liure. Or donc c'est ce qui pend du nombril, qui leur fait mal au ventre de sa froideur, laquelle prouient de la mortification. Car comme on a fort lié au dessus les veines & arteres, la chaleur naturelle s'y estaint de peu : iusques à ce que telle partie soit du tout morte, & noire. Lors elle est froide extrêmement : & est sur le ventre de l'enfant comme un glasson. Il ne faut pas des s'essalyr s'il crie & se plaint. Pour cuiter & prevenir ce mal (ayant compassion des pauvres petits enfans qui ne le sçauent expliquer) l'ordonne & conseille, que ceste pandille soit dès le commencement & iusques à la fin, bien & soigneusement enuelopee de coton, ou d'un drappeau mollet : tellement qu'elle ne puisse toucher le vêtre nud. Et ic trouve, que par ce moyen les enfans demeurent plus paisibles. Qui est un certain signe (outre la sudite raison tres apparente) que c'est la froideur glacee de ce pédant, qui leur fait des trâches. En quelques pays les bonnes femmes gardent soigneusement celle de leurs filles, pour leur faire des amoureux quand il les faudra marier. C'est qu'elles

ont

ont opinion, que si on donne à manger ou à boire de ceste vedille misé en poudre, à l'homme qui leur est agreable, il devient extremement amoureux de la fille: & ne faut plus, sinon faire les pactes de mariage. Je tiens cela pour vn erreur & abus trop cudent: comme la plus part de ce qu'on dit des autres breuuages amoureux, en Grec dits *philtres*, que l'on attribue aux Sorciers & vicilles putains, pour coufer les hommes de leur amour. Mais je pense qu'il y a quelque secrete allegorie en telle opinion, & cest (par auenture) que si les hommes viennent à si grand' familiarité des filles trop faciles & ployables, qu'ils puissent faire toucher & ioindre leurs nombrilz, qu'elles les attirent par là, & font la conionction de l'Androgine Platonique par telle rellion. En quoy plusieurs sont attrapez, que-quefois à leur dam. Et voila comment le nombril des filles, non pas le mort, ains le vivant, duquel on donne goutaux hommes, en les affriant les rend eschauf- fez & abetiz, si la raison ne les domine & regit. D'ou souuent ils entendent & condescendent à des partis indignes de leur condition.

S'il est vray q' on puisse cognoistre aux nœuds des cordes de l'arriere faix, combien d'enfans anra la femme qui accouche.

C H A P. V.


N P E V T attribuet ce propos à Aui-
enne, ou à Rafis, qui ont esté le moyé
de cognoistre combien d'enfans sera-
deformais la femme qui accouche, seu-
lement à voir & obseruer la vigne um-
bilicale, qui est comme vne corde, atta-
chant l'enfant à son arriere faix. C'est que autant qu'il
y a de nœuds ou riddes, & replis en ladite corde, autant
fera elle d'enfans: & si n'y a aucun nœud, elle n'en fera
pl. Et si entre lesdits nœuds il y a grād distāce, la fem-

K 4

me aussi mettra grand intervalle d'une groisse à l'autre: & si la distance est petite , elle n'y mettra gueres. D'avantage si les noeuds sont noirs ou rouges, elle fera autant de masles: & s'ils sont blanches, de filles. Maistre Antoine Garnier ose bien dire en sa pratique, au chapitre des maladies de la matrice , que en son temps il a trouué par experiance, que tout cela estoit vray. Par quoy il ne se faut esbahir que le peuple retienne cette opinion , qui a de si graues authentis Philosophes & Medecins. Dont il semble que nous ayons tort, si c'est un erreur de le colloquer entre les erreurs populaires. Je respons à ceci , que ie veux oster d'erreur le peuple, en ce qu'il peut faillir au fait de la Medecine & connoissance des choses naturelles , d'où que ait procédé la faute. Aussi ic sçay bien & confesse , que la plus part des erreurs populaires , au fait de la Medecine & régime de santé , ont en leur force des Medecins , & de leurs propos, ou malentendus , ou mal couchez. Il y peut aussi avoir en fausse doctrine & erronée : commençons en sçauons prou, & la refutons journellement en nos autres œuvres , & en nos leçons. Ici ic traite seulement des plus vulgaires , & qui sont de la capacité ou connoissance du peuple : comme le propos mis en avant, duquel les vicilles matrones & leuandieres veulent estre tenues pour deujnereuses , & font des suffisantes à meruilles. Par ce qu'elles n'ont point de discours , ne de raisonnement , ce qu'elles ont vne fois compris & reçeu pour véritable & certain , jamais ne leur eschappe. C'est comme vne tache d'huile. Si pour s'y confirmer d'avantage , il ne faut finou que l'ayent ouy dire à personnes anciennes , & du temps passé. Voilà incontinent la proposition bien homologuée , vérifiée , & autorisée. Si on leur dit quelque meilleure chose , ou en les reprenant , ou en les enseignant , elles n'en sont pas cōpte , s'il n'est conforme à quelque autre règle de leur sçauoir. Dequoy il ne se faut gueres esbahir , ven que il y a bien d'hommes qui sont profession des lettres , autant stupides que cela , mesme en ce qui

ce qui est de leur estat. Or pour venir à mon propos: il le raison y peut-il avoir, que les nœuds de cest arriere faix nous predisent combien d'enfans aura la femme? Je ne veux pas obijcer, qu'elle peut mourir par quelque inconuenient de là à quelque mois: ou estre si mal gouvernee à ceste gessine, qu'elle sera desormais stérile: & par consequent n'aura tant d'enfans que ces nœuds ont promis. Telles obiections seroyent frioules, d'autant qu'il faut tousiours faire supposition, qu'il n'y ait aucun empescheinent. Comme si son mary veuoit ce pendant à mourir, & qu'elle ne se voulut remarier, vivant chastement en veufuage, la prediction ne sera fausse pour cela. Car on entend, qu'elle continue le mestier, & face les actes requis. Il suffit que elle soit apte & idoine à faire ce que les nœuds promettent. Mais il n'y a aucune apparence de vérité en ceste obseruation: d'autant que la situation, nombre, & couleur de ces nœuds, est du rencontre de la matière, autrement & autrement disposée à cestuy-cy, que n'est à cestuy-là. Toute la signification qu'ils peuvent avoir, est de ceste conjecture, à mon avis: que la multitude des nœuds ou tortillemens qui sont pres lvn de l'autre, & de couleur rouge ou noiraстре, peuvent témoiner la matrice de la femme estre robuste, & bien complexionnée de bonne chaleur, & non baveuse. Car ce qui est ainsi noué, est aussi plus fort: comme nous disons des incisions du muscle long & droit de l'epigastre, & la couleur rouge, est signe de viuacité. Dott on pourroit dire, à voir plusieurs nœuds en la veine umbilicale, que la matrice qui les a formez est gaillarde, & en pourra faire beaucoup d'autres: nô pas qu'on puise deuiner le nôbre. Car elle en pourra faire pl^e ou moins qu'il n'y a de nœuds. Et par mēme raison, elle les haſtera de pres, & ne sera gueres en feiour, vnu la fecondité: & fera plus de masles que de femelles. Car telle est la condition d'une matrice bien temperee. Et c'est tout ce que peuvent demontrer les nœuds en grand nombre, pres lvn de l'autre, & de couleur ou rouge ou noiraстре.

Des enfans qui naissent *vestus*, s'ils sont plus heureux que les autres: & si leur chemise préserve de danger ceux qui en portent.

C H A P. VI.

Le propos est encor plus inerte que précédent, si on ne le prend en sens mystique & secret, pour signifier autre chose qu'on ne dit, ainsi que le l'interpréteray. L'enfant de naissance a vne tunique ou membrane fort subtile, qu'il couvre & envelope tout immediatement, cōme fait le suaire vn corps mort. On l'appelle en Grec *Amnis*, qui signifie Agnelette: ainsi nommee, pour sa minceur & delicateſſe. Par dessus est vn autre peau charue, dite *Chorion* & ſeconde: qui est le liſt ou arienfaix, auquel communément, le tient attachee ladite peau *Amnis*, l'enfant s'estat despouillé totalement, & venant tout nud au monde: c'est à dire, hors la matrice, qui est immunde, orde & sale, ſitue entre le boyau cullier, & la vefſie. Dont l'enfant eſt logé entre l'vine & la matrice. Tellement que le propos des bonnes femmes du Languedoc eſt bien véritable, que *Entre la matrice, & l'on pia, je nourris l'on bel fils*. Quelque fois il ſoit revestu de la tunique, cōme d'vne chemife: laquelle carrement luy couvre tout le corps, le plus ſouuent ne paſſe les eſpaules: & quelque fois couvre ſeullement le viſage. On prend cela à bon angure, & dit on qu'il ſera heureux: parce que il eſt n̄e veftu. Eſt-ce point une allegorie, ſur ceux qui naissent de parens riches & opulens: de forte qu'ils n'ōt rien à faire que pour leur plaisir, ou honneur, ſans eſtre contrains d'aucune nécessité? On a dit communément de ceux là, qu'ils ſont heureux, & naix tous veftu: c'eſt à dire, avec force biens acquis de leurs parens. Les autres qui ſont pauures des

leur natuité, naissent vrayment tous nuds. Ainsi le voudrois-je interpreter. Car il n'y a point de raison, q la chemise Agnellette apporte vn heur à ceux qui la retiennent. C'est d'un rencontre que cela aduient, quand l'enfant ne s'est guieres tourmenté à sortir. Car du grād remuement que font quelques vns, ils s'en despoillent entierement. Nous pourriōs dire aussi, que tels enfans sont plus mols, mornes & paisibles de nature. Dont aussi procede quelque plus grāde modestie, qui les fait cherir & aimer: & que de là ils particulement à grandes faneurs, biens & honours. Mais au contraire on diroit, *Fortune aide aux audacieux*: & tels sont remuās, qui peuvent bien avoir laissé en arrière leur chemise. De sorte que en ceſt augure n'y a point de fondement solide. Moins en ce qu'on dit, telle chemise, ou portiō d'icelle, empêcher celuy qui la porte sur soy, de peril & danger. Il est vray que s'il tombe de cheual, & se rōpt les jambes, les pieces se troueront dans ses bottes, s'il en a. Quelle fadeize : C'est cōme des breuets que font quelques vns, pour ne se noyç, brûler, rompre le col, quand on seroit dans vne bien profonde riuiere, dans vn grand feu, ou que l'on tomberoit de bien haut. Il y en a qui disent, sçauoir coniurer les arebusades, qu'elles ne vous toucheront pas, ou ne vous blesſeront: de sçauoir charmer vn homme, qui ne sera blesſé en vne bataille, quand il seroit bien enrouonné de cent ennemis. Allez vous en à vn assaut de ville, armé de ces breuets, ou desdites chemises tant seulement, & vous verrez, si ceste camisade & breuetade ou breuade vous ferira. Je crois que vous y seriez trouſé en innocent. L'aymerois mieux pour vn iour de bataille, la Medecine de Grimache.

*Gardez vous bien que par expreſſ,
Vous n'approchiez de la bataille,
Qu'à trente lieues au plus près:
Ou que vous n'y alliez, qu'apreſſ.
Que tous les coups feront ruez..*

Il y a là plus de raison, que de rythme : en l'autre il n'y a ne rythme ne raison. L'accorde bien qu'il y a des bres, qui guerissent des fureurs, arrestent le sang, & font autres grands effects, pour l'opinion qu'on en a, jointe à la forte imagination, mais d'empêcher les accidents externes, & résister aux maux qui viennent par dehors, c'est vne autre besongne.

Des Harpies qu'on dit voler, & s'attacher aux courtines.

CHAP. VII.

Hovr signifier quelque beste fort estrâge & monstreuse, qui ait des griffes, on dit Harpie. Et c'est faisant allusion à ces Harpies feintes de poëtes, desenelles Virgile fait mention au troisième des Enèides : où il en met trois, & les descrivit ayant visage de femme, les mains crochutés, le ventre plein de vilanie : dont elles infectoyent toutes les viandes qu'elles touchoyent, & pouuoient emporter & rauir. C'estoyent oyseaux monstreuex & rapaces (comme porte ce nom d'Harpie) enuoyees des Dieux pour punition à Phineus Roi d'Arcadic, à luy rauir ses viandes, & polluer sa table de grande & puante ordure, apres l'auoir rendu aveugle. Et ce d'autant qu'il auoit meschamment creué les yeux aux enfans de sa premiere femme, & auoit depuis espousé sa marastre. Quelque temps apres, elles furent chassées d'autres de ce Roi misérable, par Calais & Zethes frères, qui voloyent aussi comme oyseaux. M. Lud. Ariosto en son Roland furieux, imite fort gentilement ceste fable, & l'accommode ainsi. Sénaboo Empereur ou Prestcian, (comme on l'appelle particulièrement) d'Aethiopie, fut si outrecuidé & teméraire, qu'il voulut combattre Dieu, au lieu qu'on luy disoit auoir été Paradis terrestre. Il en fut puni de

la mort de ses gens, jusques à cent mille, & d'estre aveugle:outre ce,luy furent enuoyees d'enfer sept Harpies, qui auoyent le visage de femme, pale & mort, tranchies & feiches de longue fain, horribles à voir plus que la mort. Elles auoyent de grandes aillasses disformes & laides, les mains rapaces, les ongles crochus & tortes, le ventre grand & puant, la queue longue comme d'u serpent qui se contournoit & nouoit. Dés aussi tost qu'elles estoient la qui renuerloyent tous les plats, auuisloient les viandes, & ce que ne pouuoyent aualer, le conchioyent d'une si puante ordure, que nul n'en pouuoit aprocher. Ainsi ce pauvre homme mourroit de faim: jusques à tant qu'Asbolphe morte sur son Hippogryphe, par la vertu de son cornet, l'en delura. Or tout cela sont fables, & inuentions poétiques:esquelles toutesfois y a de belles instructions subtilement cachées Mais reueuons à nos moutons. Il est certain que les femmes conçoivent & enfantent des Moles qu'on dit en François Amas. C'est comme un lopiu de chair qui n'a aucune figure ou facon distinete, & est engendrée en la matrice, aucunfois des semences corrompues, tant de l'homme que de la femme, inceptes à la forme d'un enfant, Dont par le moyen du sang menstrual, qui y accourt, ou y est attiré, il se fait tel amas & carnosité garnie de filaments nerueux. Autresfois c'est de l'ouurage de la seule femme, qui se corrompt en elle mesme, car elle a semence & sang pour la procreer. Ceste mole est quelquefois seule, & la femme pense estre enceinte: quelquefois est avec un enfant, auquel la mole fait souvent tort, en luy soutrayant la nourriture. Tellelement qu'elle est par fois cause d'autorisement, car l'enfant n'a assez de place, ni assez d'aliment pour aller jusques au terme de sa maturité. Voila qui n'est pas rare, comme ce qu'on escrit de divers animaux qui s'engendrent aucunfois dans la matrice, des matières corropues & retenues: tout ainsi que

à l'estomach & aux boyaux s'engendrent des vers gros & grans à merveilles. Il y en a qui escriuent, d'un scorpon qui fut trouvé auoir esté engendré dans le cerveau d'un homme. Ainsi dit on d'auoir veu d'étranges corps animez & vivans, sortir de la matrice ressemblans à crapaux, & autres vilaines bestes. Nicole Floratin les compare à chahuás, ou hibous & harpies, & dit que en certain pays on les appelle bestes fauage, ou le masto beste, & que quelquefois cela mord l'enfant & le tue: que à Pise, & encor plus en la Pouille, (au Royaume de Naples) les femmes y sont fort suiettes, à cause des mauuaises nourritures. En outre il nô. me vn, duquel la femme fit par vn iour 9. pieces de chair separees & difformes que nulle ressembleoit à l'autre: & la chacune pesoit de quatre à huit onces. Ce sont vrayement des molles ou amas, que les praticiens appellent aussi Harpies. Ils les nomment aussi fientes des Lombards, d'autant que les femmes de Lombardie y sont fort suiettes (comme Gordon escrit) à cause de leur mauuaise nourriture, des fruits & herbes, aimant plus d'estre bien vestues que bien nourries. Aussi dit on en France, que la femme doit estre bié vestue, mal nourrie, on y adiouste, & bien batue: ce que contiennent aussi bien aux garçons, qui au contraire, doivent estre mieux nourris que vestus. Le sieur d'Anbigné, esfuyet du Roy de Navarre, m'a conté, que luy estant à Genève l'an 1565. demicurant escolier pensionnaire chez M. Philibert Sarazin tresdocte Medecin, deux Italiennes, l'une femme d'un frappier, & l'autre d'amoiselle, dans un mesme mois accouchèrent chacune d'un pait monstueux. Celuy de la frappiere estoit petit, ressemblant à un rat sans queue. Celuy de la damoiselle fut de la grosseur d'un Chat. La matiere de tous deux, noire & viquueuse. Au sortir de la matrice tels monstres se iettent haut, encontre la paroy de la ruelle du bœuf & là se colaret attachez ferme, plus haut que le ciel du bœuf. Voila ce qu'on en rapporte, voyons maintenant ce qu'on en doit croire. Il est bien vray que les femmes co-

gendent souuent, & mettent hors leur matrice (apres quelque temps que leurs fleurs ont feiourné pentans bien estre enceintes) des loupins difformes de chair nerueuse, que l'on peut compater à cecy & à celà, pour quelque semblance qu'ils en ont, comme on dit aussi des nues, que l'vn ressemble à vn cheual, l'autre à vn escritoire, l'autre à vn boeuf, l'autre à vn oiseau qui à vn chandelier, qui à vn tripier, l'autre à vn bassin, l'autre à vn œuf, l'autre à vn panier: & rié de tout cela. Ainsi peut on bié dire de ces amas, que l'vn retire à vn crapau, l'autre à vn escargot, l'autre à vn lieure, l'autre à vn oiseau. Mais ce n'est rien de tout cela, & ce corps n'a eu que vie vegetative, comme vne plante simplement, sans aucun mouvement de soy, ni aucun sentimēt. Dont ce n'a iamais esté vn animal, non pas mesme reptile, ou autre plus imparfait. Parquoy c'est vn grand abus de croire, qu'il y en ait qui volent propremēt cōme harpies, & se vōt soudain attacher aux cōrtes du lit préparé pour l'acouchee. Je n'ay pas bié retenu ce qu'en ont conté quelques Neapolitains, que deuiēt cela en fin, & qu'il signifie. Mais il n'est pas dāné qui ne le croit. On dit communément, quand on raconte quelque chose fort estrange (qu'on dit autrement incroyable:) Si ie ne l'auois veu, ie ne le croirois iamais. Par cette phrase & maniere de parler, on dispence & excuse, ceux qui ne l'ont veu, de n'en croire rien, voire mesmes ou les en persuade. Car en disant, si ie ne l'auois veu, ie ne le croirois pas, c'est autant que qui diroit, ie cōseille ceux qui ne l'ōt veu, de ne le croire pas. Ainsi nous pouuons bien dire de ces molles mōstruaces, qu'ō nōme harpies, q l'on dit voler cōme vn oiseau. Et n'est pas vray séblable que nos praticies qui les ont nōmē harpies, ayēt pēlé que ce soyēt vrais animaux, & moins qu'ils ayēt d'aisle pour voler, male feulēmēt pour maniere de comparaison à vnc chose bien difforme. Car aussi les harpies que nous auōs décrites selō les poëtes ne sont rien de vray, ains choses cōtreuées. Quant au mot de frere des Lébarts, c'est d'autant

que les femmes des Lombars (nation iadis fort odieſe) y estoient fort ſuicues. Et parce que celi amas eſt pris pour vn enfant moaſtreux, on l'appelle fren des autres qui ſont parfaits & accomplis: car ils ſont conceus dvn même ventre, & nourris dvn mēſme ſang. Parquoy on les peut dire, freres & ſœurs, par maſſe indiſtance à perſonneſ qu'on hait.

*s'il eſt vray que la femme accouchant en
pleine Lune fera depuis vn fils, &
ſi en nouuelle, vne fille.*

CHAP. VIII.

Aveuns tiennent celiſte opinion, & affirment que ſi vne femme enfante en plaine Lune, à l'autre fois elle ſera vn fils, venant à s'accoucher, & ſi en nouuelle Lune, ce ſera vne fille. Ils diſent l'auoir obſerué, & qu'il n'y a point de faute. A quoy ie ne contredis pas, ains accorde volontiers qu'il n'ont iamais veu autrement auenir, y ayant priugéde en plusieurs femmes, iuſques à mille, ſi vous voulez. Mais ie diſ que cela ne rencontré pas à toutes, non pas mēſme à vne de celles que l'ay peu obſeruer, ayant fait pluſieurs enfans: car ie ne m'arreſte pas à deux, ou à trois enfans. Et pour n'eftre prolixe à propoſer diuers exemplaires que l'ay en main, ie feray content de citer les enfans que Dieu a donné à feu mon pere, le chevalier Ioubert, & à ma mere Catherine de Genes, encor viuante, iuſques au nombre de vingt, tout d'un mariage. Iane fut la premiere, qui naſquit l'an 1519. le 6. de Juillet, à 7. heures du matin, en nouuelle Lune. Apres vint Marguerite, l'an 1520. le 20. de Juillet, à 6. heures du matin, en nouuelle Lune. Sufanne luy ſucceda naissant l'an 1521. le 9. de Juillet, à vne heure apres midi, en vicelle Lune. Fleurie ſuivit, l'an 1522. le 20. de Juillet,

Juillet, à 7. heur. du matin, en vieille Lune. Vne autre Iane nasquit l'an 1523. le 24. d'Aoust à 9. heur. du mat. v.
en pleine Lune. Apres toutes ces filles vindrent deux fils,
lvn François, lequel nasquit l'an 1524. le 15. de No-
vembre, à la minuit en vieille Lune. L'autre nommé
Guillaume, nasquit l'an 1526. le 16. de Janvier à 2. heur. vii.
du mat. en nouvelle Lune. Vindrent apres deux filles:
Magdaleine, l'an 1527. le 26. Janvier au matin, en vicil-
le Lune. Catherine, l'an 1528. le 7. de May, à 3. heu. du ix.
matin en vieille Lune. Ie viens de suite, né l'an 1529. le x.
16. Decembre, à 9. heu. du mat. en vieille Lune. Puis
vint Anthoine, l'an 1531. le 5. Janvier à 6. heur. du mat. xi.
en vieille Lune. Succeda l'abecau, l'an 1532. le 14. De-
cembre, à 7. heures apres midi, en vieille Lune. Vint a-
pres Anne l'an 1534. le 17. Iuin, à 6. heur. apres midy. en xiii.
nouvelle Lune. De suite vindrent deux gemelles,
Loise & Justine, lesquelles nasquirent l'an 1535. le 17. xiii.
Juillet, à 8. heu. du matin, en pleine Lune. Apres le ren^e xv.
contra vn fils, nommé Anthoine seconde, l'an 1536. le xvi.
20. Octobre, à 7. heu. du mat. en nouvelle Lune. R en-
côuta aussi qu'vn fille suivit, nommee Dauphine, l'an xvii.
1537. le 8. Novembre à 5. he. du mat. en nouvelle Lune.
Puis nasquit vne fille, appellee Françoise, l'an 1538. le xviii.
15. Decembre vne heur. apres minuit, en pleine Lune.
Seuillit vn fils, Claude, l'an 1540. le 9. Iuin, à 6. heures du xix.
matin, en nouvelle Lune. Vint apres vn autre fils, nom-
mé Felix, dernier enfant, lequel nasquit l'an 1541. le xx.

4. Octobre à 11. heu. du mat. en pleine Lune. De cette
genealogie, transcrit au vray du memorial de feu
mon pere (sauf les Lunes que j'ay cottees sur les Ephie-
merides des sudites annes) on peut aisement com-
prendre qu'il n'y a aucune assuriance en telle propo-
sition. Je l'ay encor mieux obserué aux enfans que Dieu
m'a donné, jusques au jour present, de Lodysse Gui-
chard, ma femme: Isaac nasquit le 3. Mars 1565. en vicil
le Lune. Susanne le 23. dudit mois l'an 1567. en vieille
Lune. Anne le semblable iour l'an d'apres, en nouuel-
le Lune. Marie le 19. Iuillet 1571. en vieille Lune. Cyprian

L

le 4. Aoſt 1574. en nouuelle Lune. On voit par là, que
et dire a rencontré en Marie & Cyprian, & a failli en
Susanne & Anne.

*De l'huile d'amandres douces, avec du ſuccre candi,
qu'aucunes femmes boiuent dès auſſi toſt qu'el-
les ont enſanté, & de la nourriture qu'on
leur donne mal à propos.*

CHAP. IX.

N Languedoc, & quelques autres pays, cela eſt fort vſité que dès la deliurance, on donne à l'accouchee trois cuilleres d'huile d'amandres douces, avec vn peu de ſuccre candi. Les autres prennent vn bouillon de chapon, ou de poule conſumee, les autres vn ou deux jaunes d'œufs, avec vn peu de ſuccre, & non pas du ſel à cauſe de l'alteration prochaine que l'on craint: les autres prennent autre nourriture, ſelon leurs facultez & moyens. A quoy il faut bien aduifer, comme nous diroſſons tantoft, apres que nous aurons diſcouru ſur l'huile d'amandres douces. Je penſe que elles ont prias cete coutume, pour deux raisons principalement: c'eſt en premier lieu, que plusiours femmes traualent aſſez long temps à la deliurance: & ayans de cruelles douleurs, elles crient longuement à gorge deployee: ce qui n'eſt à reprendre. Car le crier aide au cunement à la deliurance, de tant qu'on preſſe & tend ſort les muſcles du bas ventre, enſemble ceux de la poitrine, & le diaphragme. Dequoy la matrice eſt pouſſee, preſſee, & contrainte: de forte que par ce moyen, elle ſe vuide & deſcharge plus aſſément. On en fait bien auant sans crier, en retenant ſort ſon haſſe, & en ſe espraignant, comme quand on veut vuidre le ventre fort confitipé. Mais il faut que la femme qui eſt en traual de l'enfant, emploie ces remedes

biza

bien à propos, les reseruant aux efforts de l'enfant, & de la matrice: lans s'escrifer, ou espraindre à toutes les tranches qu'elle sent. Car il pourroit aduenir, qu'au besoin elle n'auroit la force d'employer tels moyens (qui aident beaucoup à l'enfant & à la matrice) estant fort lasse & rompue de s'espraindre & de crier. Or de ceci il aduient souuent, que l'accouchee a grande alteration au gosier, & vne aspreté qui la rend enroeue. A quoy est fort bon ledit huile & le succe candi en adoucissant, humectant, & desalterant le gosier, restituant la voix à son entier. Les femmes peuvent aussi avoir vne autre opinion, que cest huile preserue des tranches, ou fait qu'on en ait moins. Car pour ceste occasion il y en a qui boient vne escalee d'huile d'olive, ou de noix. Il est vray que ces huiles adoucissent le ventre, & sont passet les couleurs des parties qu'ils touchent, comme font les boyaux: car ils sont lenitifs & anodins, sur tout l'huile d'olive bien doux, & celuy d'amandres douces. Mais ils ne vont pas à la matrice, ni aux vaissaux sanguinaires, lesquels pour lors verfent & se desgorgent du sang superflu qui estoit retenu à cause de l'enfant. Et c'est là que se font les tranches, quand ce sang grossier & bourbeux, comme lie & boudre de vin, s'amasse de tous costez, & accourt par les veines & arteres à la matrice: laquelle il penetre difficilement & par grand violence, reiette comme inutile. Voila les principales causes de ces tranches. Il s'y peut aussi rencontrer quelque ventosité de l'air froid, qui sera entré dans la matrice, succedant à l'enfant: & plus encor, si la femme n'est bien gouvernee, & qu'elle soit esfuree, ou qu'on ait failli de mettre sur son ventre tout aussi tost l'atriere faix bien chaud: & par semblable que son ventre ne soit un peu pressé, les cuillies etant croisees, pour empescher le refroidissement & morfondement de la matrice, qui est bien fort à craindre. A ces causes de douleur & tranches, comment peut seruir l'huile, qui n'entre pas dans la matrice, ni dans les vaissaux sanguinaires, &

L 2

mesmes fans les toucher? car il s'en ya droit par dedas les boyaux, iusques à l'issue du fondement. le respons que eſtant parvenu aux gros boyaux, nommez Colon & Culier, il leur ſert comme de fomentation appliquée de bien pres, & intericurement: de sorte que celi huile mitigie & adoucit les douleurs euidentement, & fait que les ſuperfluitez ſe vident plus facilement. Car l'huile eſt dans les boyaux, qui touchent la matrice & les ſuſdits vaisſeaux: tellement que ces parties en ſont bien fomentees.

Voyons maintenant, ſi c'eſt aussi bien fait de donner incontinent que la femme eſt delirice de l'enfancement, aucune nourriture. Il me ſembla qu'on fe fait grandement, quand on le fait à toutes indifferemment, & fans aucune limitation. Car peut eſtre, que la femme a bien diſné, ou bien ſouppé, vn peu auparavant qu'elle face l'enfant. Quel beſoing a elle d'en bon poſtage, conſumé, ou des œufs fraiz, ou autre nourriture, puis qu'elle a aſſez de viande en l'estomach, encore cruë & indigéſte? Ce n'eſt pas bien fait de meure en ſur cru, & de ſurcharger ainsi l'estomach, lequel ſe affoiblira plus toſt, que d'en eſtre fortifié: & par conſequent, tout le corps. De luy donner yn peu à boire, & à collationner, comme l'on fait bien autrement fans auoit enfanté, deux ou trois heures apres le paſt: il n'y a point de mal: veu mesmes que pour les efforts & cris ell'a bien gaigné à boire. Mais de la nourrir ainsi mal à propos, & fans aucun beſoing, ie n'y peux conſentir. Car tout au contraire, pour cuiter la fieure, & autres faſcheux accidens, il faut commencer dès lors à la nourrir plus eſcharecement, comme vne personne quieroit blesſee. Auſſi ne ſcauroit on mieux compare la femme accouchee, qu'à vn qui a receu vne grād playe. Encor y aura il celié diſſerence, que au blesſé on arreſte ſoudain le ſang, parce qu'il eſt bon: & à la femme n'eſt permis de ce faire, d'autant que ce ſang ne vaut rien, au moins pour la plus part. Donc il la faut nourrir petitement iuſques à tant que les accidens de douleur,

ſieure

sicure, & autres ordinaires soyé et passez, & que la femme soit bien eprurée. Ce que peut estre achemé dans huit iours, si ell' est bien gouuernée. Puis on doit commencer à la mieux nourrir, comme vne personne qui relue de maladie, & dans autres huit iours elle peut estre refaite, & assez forte (si ell' est de bonne complexion & faime) pour se baigner, & esluer la semaine d'apres; & pouvoir sortir de la maison (si c'est la coulume du lieu: car autrement elle seroit batue des autres femmes) au 21. iour. Car le 10. est le terme des maladies aigues, sans rechute ou decadence, suivant l'arrest des Medecins. Mais d'où est venu la coutume, d'aprester & presenter ces noixrures, dès aussi tost que la femme a enfanté? Cela est fort ancien, comme le pèle, & a esté obserué depuis que les hommes estoient plus continens: de sorte qu'ils n'embrassoyent leurs femmes que au matin, apres auoir bien dormi & reposé. Dont aussi les enfans estoient plus robustes, suivant ce que l'ay remontré au 2. liure chap. 7. Ainsi il aduenoit le plus souuent, que les femmes accouchoyé à heure semblable, ayant fait la reuolution requise à la maturité de leur fruct. Et lors estoit bient à propos le bouillon, ou autre nourriture. Car la femme ayant commençé de trauailler à l'enfantement dès le grand matin, elle a bien gagné le desjeuner, quand elle a acheté ceste besongne. Maintenāt qu'on est plus adonné à ses plaisirs & voluptez charnelles, on fait ce mestier là à toutes heures du iour & de la nuit: le plus souuent bien tost apres le repas, & fort mal à propos, comme l'ay aussi remontré audit chap. Et de là vient, que pour le iour d'huy les femmes accouchent à toutes heures du iour & de la nuit. Mais ce n'est pas à dire pourtant, qu'il leur faille ainsi donner à toute heure des bouillons, ou autre viande, sans aucun besoin & nécessité.

*Qu'on nourrit trop les accouchees, disant que la
matrice est vuide, & qu'il la
faut remplir.*

C H A P. X.

SON a mal commençé, on fait pis en continuant, ie ne dis pas de nourrir, mais de saouler & farcir à creuer les accouchees: cōme si on vouloit faire vn boudin de leur ventre. Les bonnes femmes alleguent pour leurs raisons, que la matrice est vuide, & qu'il la faut remplir. C'est vne proposition de Physique & bien naturelle, que la nature a en horreur le vuide, & ne le peut souffrir. Mais la matrice qui se vuide par plusieurs iours apres l'ensemblen, lors qu'il n'y a plus rien de superflu, elle se resserre & estroissoit: tellement qu'elle n'a iamais capacite vuide, & indigente de repletion. Et quand ell'en auroit besoin, ce n'est pas la viande qu'elle requiert, nii du sang fait de la viande, ains du sperme tant seulement qui est la friandise, & la chosse plus desirée. Mais ic m'asseure que les honestes femmes ne la luy accorderont pas, auant que leur gessine soit bien célébrée. Doncques il n'y a pas lieu, de nourrir tant les accouchees, & sur tout les premiers iours. Ce n'est qu'adoucier mal sur mal, entretenir ou augmenter la faim & leur causer plus de mal aux tetins. Il y faut aller bellement, tout ainsi que aux blecez, comme nous auons dit au chapit 9. Toutesfois ayant esgard à l'évacuation (quoy qu'elle fut nécessaire) il les faut mieux nourrir apres les sept ou huit premiers iours: & encor mieux, si elles veulent nourrir leur enfant, comme le devoir porte. Ce que ic prouveray suffisamment au commencement du prochain liure.

f'11

*S'il est vray qu'vne accouchee puisse
piffer le laict.*

C H A P. XI.

Lusieurs trouueant estrange, ce que nos femmes disent communément, *elle pisse le laict*: comme si c'eftoit chose impossible & absurde. Toutefois je l'ay souuent veu aduenir, non pas tant de soy mesme, que par l'application des remedes à tarir les māmelles. Car il y en a de si forts, qu'ils repoussent & repoucent le laict ja formé au dedans, & le contraignent entrer dans la veine caue. Si ce n'est du laict, au moins, c'est vn sang pituiteux (propre à la façon du laict) vn peu blanchi, qui retourne aux grands vaisseaux: & de là il est retiré par les veines & artères emulgeantes: & puis vuidé par les vrinces, qui en deviennent blanches. *Quelquefois c'est du retour spontanee de ceste maticre, sans aucun repoussement, comme il aduient, quand l'accouchee n'est tettee.* Car la matiere du laict, qui se presente aux māmelles, y est entretenue par la fréquente suction: autrement elle ne continue pas long temps. Mais comment se peut-il faire, que le laict passant parmi le sang des graus vaisseaux, puisse retenir sa couleur? Il est bien aisē à entendre que cela est faisable, puis que la bouē d'un aposteme au foye, à la ratelle, au poumon, & autres parties internes, se peut voir dans les vrinces blanc ou roux, selon qu'il est digest. Si ceste-ci ne chāge sa couleur, pour estre meslée au sāg, aussi ne fera pas le laict. Voila ce qu'on obserue; & la raison en est assez cindente à celiuy, qui scāit, que nous auons es parties de nostre corps, vne faculté secrētrice, ou séparatice, laquelle peult tirer & choisir des matieres cōfuses & meslées, le bon & le mauvais. Comme la vessie du fiel attire à soy la portiō cholerique du sang, laquelle n'apparoit

*Obiectio
Solution.*

L 4

au sens de la veue dedans le sang. Et les roignons trist la serosité ou l'eau du sang, & la mettent à part. Aussi bien peuvent-ils retirer de tout l'amas du sang, ou de la masse sanguinaire, cette portion pituiteuse, qui est rejetée des mammelles desia blanche & demy lait. Dont n'est pas absurde ce que dit le vulgaire, que la femme pisse le lait.

Pourquoy est-ce que du premier enfant communément on a moins de tranches.

C H A P. XII.

SIXIème chapitre de ce liure, nous avons traité assez amplement, des causes des tranches, que ont les accouchées. Ici nous fait recevoir pour certaines conclusions, ce que là a été démontré. Scenoir est, que le sang feculant & bourbeux, comme lié de vin, penetra difficilement dans la matrice, qui la refroidit & ensle. Or de la première ventree, la matrice est moins lasche, qu'elle ne sera de- formais, en continuant de s'amplifier. Dont ell' est plus subiecte à recevoir de l'air, & en estre offencée. Quant au sang, il va tousiours en engrossissat & espaississat; dont aussi il est plus difficile à verser & à se vider. Mesmes il y a des femmes non enceintes, qui sur le point de leurs menstrues, ont de tresgrandes tranches de ventre, & des douleurs de reins: à cause que leur sang est fort grossier, & penetre difficilement. On peut adiuster à ces raisons, que la douleur redouble par son retour. C'est que si vne partie est premierement offencée, & qu'elle en sente douleur, si autrefois la douleur revient, elle sera bien plus fascheuse. Car la partie est plus débile, qu'elle n'estoit, & par consequent plus passible. Voila pourquoi (à mon aduis) du premier enfant

enfant on a moins de tranches. Les bonnes gens disent vne autre raison: que Dieu le veut ainsi, à celle fin que la femme ne soit desgoueeedés le commencemēt, à recercher de faire des enfans. Mais on voit bien, que apres les plus fascheuses gessines, elles en sont autant ou plus friandes. Quand elles autoyent bien esté pres de mourir, tous les maux s'oublient: & les bonnes dames sont de tresbon appointement. La Lune n'a pasacheué son cours, qu'elles sont prestes au retour. Vous diriez qu'elles n'ont jamais esté offensees, tant sont ployables & charitables, faciles à tout bon accord. Quoy que de ce combat en fin leur aduienne grand effusion de sang, elles sont si traitables, qu'ausi tost la playe ne saigne plus, il n'est plus souueaunce que des premières amours. O grāde bonté du sexe feminin! Il ayme tousiours plus ceux qui lui causent tant de maux, & desquels plusieurs d'elles en meurent quelquefois.

FIN DV QVATRIE ME LIVRE.



CINQ VIEME LIVRE
DE LA PREMIERE PARTIE DES
ERREURS POPULAIRES TOU-

chant le laict & la nourri-
ture des enfans.

*Exhortation à toutes meres, de nourrir
leurs enfans.*

CHAPITRE PREMIER. +

Livre
12. ch. 1.

PHAYORIN Philosophe Athenien, fait
une si belle remontrance aux femmes
de nourrir leurs enfans, recitée par Aule
Gelle, que l'ay pensé de la recevoir
icy, pour un preambule à mon discours.

On aduertit quelquefois le Philoso-
phe Phaorin (dit Aule Gelle) que la femme d'un
fien auditeur estoit accouchée d'un fils. Allons (dit-il)
voir l'accouchée, & gratuler au pere, car il estoit du râc
des Senateurs, des plus nobles maisons. Nous le suivons
& entrons avec luy. Or ayant embrassé & festoyé le
pere dès l'entrée de sa maison, il s'assit: & là se print à
l'informe, combien la femme auoit trauailé à l'enfan-
tement, & quels efforts elle y auoit eu. Puis ayant en-
tendu que la ieuue femme estoit lasse du trauail, & du
veiller, prenoit le sommeil, il delibera de plus longue-
ment deuiser, & ie ne doute pas (dit-il) qu'elle nourrit
ce fils de son laict. A quoy la mere de l'accouchée

respodit, qu'il la falloit espargner, & bailler des nourrices à l'enfant pour n'adiouster aux douleurs qu'elle assoit souffrent en enfantant, la charge de nourrir, grieue & difficile: veu mesme la ieunesse tendre, & la delicateſſe de la fille. Adonc Phauorin luy dit: je vous prie, Dame, permettrez qu'elle soit toute & entiere mere de son fils. Et qu'elle sorte de mere contre nature, imparfait & à demy, eſt celiſſe cy, d'auoir fait un enfant & ſoudain le rejetter ou eſlongner de soy. D'auoir nourry dans ſon ventre de ſon ſang, ic ne ſçay quoy, qu'elle ne voyoit pas: & maintenant ne nourrir de ſon lait: ce qu'elle voit ja viuant, ja un homme, ja reuerant le deuoir de ſa mere: Et penfez vous que nature ait donné aux femmes les poupeaux des mammelles, comme quelques porceaux de bonne grace, pour ornement de leur poideſſe, & non pour nourrir leurs enfans? Ne ſont-ce pas femmes prodigieſſes, celles qui ſe trauaillent à tarir & eſtandre celiſſe tresſacree fontaine du corps, nourrice du genre humain, & mesmeſſement avec danger de leur perſonne, à cauſe du retour & de la corruption du lait (comme ſi enlaidiſſoit les marques de leur beauté?) Quelle diſſerence y a il de celiſſe folie, à la forcenerie de celles qui s'efforcent par certaines meſchantes iuuentions de ſe faire auorter: à ce que la lizur & polie planure de leur ventre ne vienne à le corrompre, qu'il ne ſe fendille, s'etende, & ampie de la peſanteur du fardeau, & du trauail de l'enfanteſſement? Ce que doit eſtre decrié & detesté publiquement, hay de tous mortellement: d'aller mer l'homme, dès ſon commencement, quand il ſe forme, quād il reçoit la vie, le faire mourir entre les mains de nature, qui le façonne: Et combié peuſ'eſlongnent de celiſſe meſchacéte, les meres qui priuent leur enfant deſſia parfaict & né, de la nourriture de ſon propre ſang, qu'il cognoit, & a accouſtumé? Mais il n'y a point d'interetſ (c'eſt ce qu'on dit) pourueu qu'il viue, & ſoit nourry, de quel lait que ce soit. Pourquoy eſt-ce donc, que celuy qui répond cela (ſi eſt tant hebeté à comprendre les

sentimens de nature) ne pense aussi, qu'il n'y a aucun interest, en quelque corps que soit conçeu l'enfant, & de quelque sang qu'il soit engendré: Et toutes fois on regarde fort aux conditions de l'homme & de la femme, à leur race, au sang, aux meurs pour avoir lignée de la meilleure, qu'on peut. Et n'est-ce pas le même sang, qui a été en la matrice, celuy qui est maintenu aux mamelles: blanchi de beaucoup d'esprit; par le moyen de la chaleur naturelle? Quoy, ne voit on pas en ce fait l'évidente industrie & prudence de nature, quand apres ce sang, ouvrier du corps, l'a achevé de former en ces entrailles, dès lors que le terme vien d'enfanter il se iette aux parties supérieures (sçauoir est aux mamelles) & se rend là tout prest à enterrer le commencement de la vie, offrant au nouveau né d'une viande à luy cogneut & familiere? Certes on n'a pas creu en vain, que comme le sperme a la force de faire ressembler les enfans, & de corps & d'esprit, à leurs parents: le lait aussi a vertu & propriété d'en faire autant. Ce qu'on observe, non seulement aux hommes, ains au bestail. Car si on fait nourrir un chevreau à une brebis, ou un agneau à une chèvre, il est certain, que la laine en cestuy-ey sera plus dure, & le poil plus tendre en cestuy-la. Semblablement les arbres & fruits de la terre le plus souuent la force de la terre & de l'eau, qui les nourrissent, fait plus à l'augmentation ou diminution de leur nature, que la vertu de la semence qu'on a mise en terre. Et mesmes souuent on voit qu'un bel arbre bien rendoyant & portant fruit en ce terroir, transplanté en autre, s'annichilit & perd, à cause de l'humeur du lieu. Que (may-loubet) dont en ceste maniere de faire, de corrompre la générosité & valeur de l'enfant, qui vit de naître ensemble son corps, & son esprit, qui ont eu si heureux commencement, & les deprauer par le moyen d'une nourriture empruntee & degenerante, qui est d'un lait estranger: comme il pourra auenir si la nourrice qu'on luy donnera, est de nature scruile, meschante

ou esclave, & de nation barbare, si elle est mauuaise ou laide, ou paillarde, ou yuorongne. Car pour la plus part, on prend sans aucune difference ou disertion, la premiere que l'on trouue auoir à force laist. Endurerons nous donc que cestuy nostre enfant bien né & gentil, soit infect d'vne contagion pernicieuse, & qu'il tire à son ame & à son corps des esprits d'un corps & d'un ame meschans? Certainement c'est dequoy nous esbavsons tant souuent, que les enfans de quelques femmes de bien, ne ressemblent à leurs parens ni de corps, ni d'esprit. Dont nostre Virgile, comme l'éauant & expert, quand il imite ces vers d'Homere.

*Ton pere ne fut onc le cheualier Pelee,
Ne ta mere Theta: la mer bleue & enflée
T'ha engendré, felon, avec les hauts rochers,
Car tu as un esprit farouche dans tes chairs,*

N'a pas seulement accusé la naissance ou geniture, que ledit Homere poursuit, ains aussi la sauvage & cruelle nourriture. Car il y adouste du sien.

Les Tygres d'Hircanie ont esté tes nourrices.
Et c'est, d'autant que les esprits de la nourrice, portez en son lait, ont grand part & efficace à induire le refus naturel, des mœurs & complexions différentes à celles dont il fut premierement abreuué, du sang & des esprits du pere & de la mere, par le moyen de leur semence. D'avantage, qui pourroit oublier ou mesprier ce point: que les mères qui abandonnent ainsi & renuoyent leurs enfans, les donnent aux autres à nourrir, retranchent ce lieu, & ceste collé d'amitié, de laquelle nature conioiat les peres & meres avecques leurs enfans: elles au moins la destrempent & l'empirerent. Car apres que la mere s'est osté devant les yeux l'enfant qu'elle a donné autre part, l'ardente vigueur de l'affection maternelle s'estaing de peu à peu, & tout le bruit du toucy tres-impatient qu'elle en auoit, est mis en silence. Et on n'oublie gueres moins le fils, renuoyé à vne autre nourrice, que celuy qu'on a perdu par mort. Aussi par vn reciproque, l'affection de l'en-

fant, quant à l'amitié & accoustumance: est toute en-
cupee enuers celle qui les nourrit, & parce il n'a aucun
sentiment, ne aucun desir de la mere qui l'a engendré
comme il aduient communément aux enfans qu'on
exposez: dont ayant effacé & aboly totalement de son
esprit, les elemens de la pieté naturelle, tout ce que les
enfans ainsi nourris temblent aimer pere & mere, la
plus part de telle amitié est par opinion de civilité: nō
pas d'un amour naturelle.

Voyla à peu pres ce que disoit Phavorin: à quoy
j'ajouteray quelques remonstrances & beaux exem-
ples, que propose Dom Antoine de Gueuare en son
Horologe des Princes, touchant cest argument, puis
j'ameneray plusieurs inconveniens qui sont contre
toute sorte & condition de femmes, qui refusent de
nourrir leurs enfans.

N'est-ce pas vne espece de folie, mespriser ce que
l'on a fort desiré, procuré, & attendu? La femme, tout
ses plus plus grands desirs, a de se voir enceinte: &
puis honoree d'un bel enfantement. Comment est-elle
incontinent si inconstante & legiere, qu'a peine a
veu son enfant en lumiere, qu'elle s'en detoit, l'envoy-
ant aux champs, pour estre là nourry d'une femme
étrangiere? l'alleguerois icy en premier lieu, l'exem-
ple des autres animaux, en ce fait plus raiſonnables
que la femme, lesquels nourrissent tous sans aucun em-
prunt leurs petits, de leur propre lait (au moins ceux
qui en ont, car les oiseaux paissent les leurs, de ce qu'ils
trouvent par les champs:) mais je l'ay que l'on me re-
pondroit incontinent, ce ne sont que bestes, & n'ont
moyen de s'accomoder: vne femelle ne voudroit nour-
rir le faon d'un autre: ainsi chacune est contrainte de
nourrir le sien. La femme est contraire, comme animal
sociable, & d'amiable cōdition fait plaisir l'une à l'autre,
moyennant quelque honnête recōpense. A quoy
je repliqueray que les bestes sont de si grande amitié
enuers leurs faons, que quand elles pourroient être
ainsi accōmodees, iamais ne le permettroyent: com-

me l'on esprouue tous les iours, par les grands alarmes qu'elles donnent à ceux qui les en veulent priser, soit pour les faire nourrir à vn autre, soit pour autre occasion. Et en quelle saison (je vous prie) est ce que l'on trouve les bestes plus furieuses? N'est ce pas quand elles nourrissent? Bien souuent elles se pourroient sauver & eschapper, en fuyant le chasseur qui les veut prendre: mais s'il faut par ce moyen abandonner leurs petits, elles ayment mieux estre mises en pieces, que de les perdre & laisser en arriere. Aussi (comme dit Platon à ce propos) les enfans n'ayment iamais tant leurs peres & meres, que quand les peres les ont souuent portez aux bras, & les meres nourry de leurs mācelles. Or que la nourriture fasse beaucoup à la complexion du corps, il a esté suffisamment remontré cy dessus, par la nourriture d'un cheureau & d'un agneau. Car l'agneau qui aura teté vne chieure, n'aura pas seulement le poil plus rude, ains aussi sera plus farouche que ne porte son naturel. Je l'ay encor plus curieusement demontré en la declamation que ic fis pour mon Doctorat à Montpellier qui est entre mes paradoxes de la premiere Decade ou l'on peut voir quelle force a la nourriture ou education, à faire changer les meaus & conditions, entendant pour la nourriture, qui surmonte nature, non seulement la discipline & institution, ains aussi la maniere de viure & qualité des alimens. S'il y a quelque femme de celles qui liront cecy, tant suiente à raison, qu'elle voulle biē estre persuadée de son devoir, elle pourra anoir le moyen de se faire expliquer par vn homme de lettres, ce que l'ay prouvé audit lieu: Aux autres qui bouchent l'oreille à toutes bonnes siasions, il ne faut plus long discours: car (comme dit le proverbe) celuy est assez presché, qui n'a cure de biē faire. Toutefois je poursuivray encors ce propos, à toute aventure si l'en pourrois gaigner & couvrir quelqu'vne. Je ne parle qu'aux sages & vertueuses femmes, qui ne failleut sinon par ignorance de leur devoir. Nous n'auons que faire des folles & vicieuses.

Il ne leur appartient pas de nourrir leurs enfans, nea plus que d'en auoir. Car il seroit à craindre que si elles nourrissoyent, leurs enfans fustent de mesme vicieux & que le monde fut encor plus corrompu & trauillé, de leur race pernicieuse. Ce n'est trop de mal, d'auoir esté conceu d'une mauaise femme, & nourry de sang neuf mois dedans son ventre, sans que l'enfant tire d'avantage de ses meschantes conditions, en les suçant avec le lait. Dont c'est tresbien fait de les lesoster aussi tost qu'ils sont nez, & les bailler à vne bonne & sage nourrice, faise de corps & d'esprit, pour effacer d'un meilleur sue, la complexion mauuaise imprimee en son corps des mauuaises humeurs de la mere, qui causeroient semblables meurs. Ainsi on transplante les arbres & autres plantes en un meilleur terroir, pour les rendre meilleures. Ainsi on trempe & lave de plusieurs bonnes liqueurs les drogues, pour effacer quelques mauuaises qualitez naturelles, & les abreuer des bonnes, requises à la santé de l'homme. Ainsi on que Alcibiade natif d'Athenes, fut fort hardy & vaillant, contre la nature des Atheniens: parce que comme dit Platon il auoit esté nourry d'une femme de Sparte. Or estoit la nation Spartane de condition virile & courageuse: les Atheniens au contraire, estoient effeminez. Dont quelquefois Diogenes, venant de Sparte en Athenes, dit, qu'il venoit deuers les hommes, & s'en alloit deuers les femmes. Ce font de grands pointets, que les honestes Dames ont bien à estimer, & peser à la balance de leur iustice: & craindre, que les hommes mieux senséz prudens, qui sont d'avis ou cointent que leurs femmes ne nourrissoient leurs enfans, ne le fassent pour la mauaise opinion, ou la certaine science qu'ils ont, des mauuaises meurs & vicieuses conditions de leurs femmes. Quant à moy i'en suis logé là, que si ma femme estoit entachée d'aucun vice, que je fçouisse, je ne permettrois aucunement qu'elle alaitast nos enfans, & ainsi le doit faire chacun. Et les femmes se doivent tenir pour reprochées, & de mauuaise

uaise opinion envers leurs maris, quand ils ne les solliciterent de nourrir leurs enfans. Car les maris qui ne les y invitent (supposé qu'elles soient saines de leur personne, & le puissent bien faire) leur font autant de deshonneur, que s'ils disoient publiquement, ma femme n'est pas bien née, ou bien morigiaue, je ne veux pas que mes enfans y retirent. Bon Dieu, quel outrage est-ce là, si les femmes le scauoyent bien cognoistrel Puis donc qu'il n'appartient que aux sages, pourquoi est ce que toutes vertueuses femmes ne déclarent par cest effet leur sageſſe, & ne quittent le rang des folles? Je croy encors, que si elles scauoyent quel plaisir il y a de nourrir les enfans, duquel iouiffent leurs nourrices, elles se loueroyent plus tost à nourrir les enfans d'autrui, que de quitter les leurs. Et d'où procede que les nourrices communément sont tant amoureuses & passionnées des enfans qui leur sont étrangiers, sinon de l'extreme plaisir qu'elles y reçoyent? lequel sans comparaison est plus grand que toutes les peines que doantent les enfans, dont il efface aisément les fascheries de la subiection, & quelque mauvais temps qu'on en a. Je vous prie que l'on estime un peu, le plaisir que l'enfant donne, quand il veut rire: comment il serre à demi ses petits yeux: & quant il veut pleurer, comment il fait la petite lippe: quand il veut parler, comment il fait des gestes & signes de ses petits doigts: comment il begaye de bonne grace, & double en quelques mots, contrelaisant le langage qu'il apprend: quand il veut cheiminer, comment il chancelle de ses petits pieds. Mais y a-t-il passé-temps pareil à celiuy que doane un enfant, qui stale & mignarde sa nourrice en tétant: quand d'une main il defcouvre & manie l'autre tetin, de l'autre luy prend ses cheueux, ou son collet en s'y iouant: quand il rue coups de pieds à ceux qui le veulent destourner: & en un mesme instantiette de ses yeux gracieux mille petits ris & oscillades à sa nourrice. Quel plaisir est-ce de le voir parfois depitieux & fasché d'un rien, fogner pour une espingale ou autre

M

petite chose, se verser par terre, frapper & rudoyer ceux, qui les veulent ou appaier ou prendre & empoter: comment il reieut l'or, l'argent, les bagues & ioyaux qu'on luy presente pour faire l'appointment: & tout soudain on le regaigne pour vne pomme, ou un feu. Quel plaisir est d'entendre les folies des petits enfans, & voir leurs badineries: d'ouyr ce qu'ils respondent aux demandes, les questions & discours pueriles qu'ils font, les sorties qu'ils disent, & les propos qu'on ne sait d'où ils viennent. De sorte que l'on dit bien vray, que là où il y a des enfans il ne faut ne fols, ne badins. N'y a-t'il pas grand plaisir de les voir jouer avec les chiens, avec les chats, ou courir apres eux: peler de la terre, & en bastir des maisons, ou des fours: contrefaire l'arquebousier, le coureur de lance, le piquier: sonner du tabourin, faire des reuerences, contrefaire les sages, pleurer d'un moineau que le chat leur a pris, ou des oiseaux qui volent qu'ils ne peuvent auoir: pleurer pour vne noix qu'ils ont perdue, & semblables chosettes? N'y a-t'il pas plaisir & passe-temps, quand ils ne veulent quitter leur mere, ou leur nourrice, & ne veulent aller à autre personne, quelque preson ou flatterie qu'on leur sache faire, & il se fait desrober finement d'eux? Quand ils ne veulent permettre que leur nourrice caresser en leur presence un autre enfant, ou que luy donne à tenter? Quand ils se mettent en devoir de la defendre si quelqu'un la menace, ou fait semblant de la battre: comment il crie le premier, & le tempeste pour vindiquer l'outrage? Celle grand'amour, iointe à jalouſie, est si plaisante & agreable, qu'elle rauit tout le coeur d'une nourrice, sielle est de bon naturel, humaine & gracieuse: tellement qu'elle n'aimera pas d'autant ses propres enfans, que l'étranger qu'elle nourrit. Et que peut-il estre, quand la mere propre est sa nourrice? Si vous prenez plaisir à ce qu'un autre aura fait, comme à un liure, une peinture, ou autre chose artificielle, combien plus à ce qu'il sera fort de vostre esprit? Sans doutz l'amour & le plaisir

sur redoublent à l'endroit des meres, qui nourrissent leurs enfans. Car au contraire, Dieu permet bien souvent, que les enfans aiment plus leurs nourrices, que leurs meres. Dequoy nous lissons quelques exemples, que je reciteray le plus succintement qu'il me sera possible. Corneille Scipion surnommé Ascan, ayant condamné à mort dix de ses plus vaillans capitaines, pour avoir forcé le temple des Vestales, méprisa l'intercession des plus apparens de Rome, qui le suppliaient de leur pardonner & mitiger la loy: & mesme il ne fut cas de la priere que luy en faisoit importunément le grand Scipion surnommé Africain, son frere veterin. Et neantmoins fut vaincu des instantes prieres d'une sienne sœur de laïet. Et quand son frere luy reprocha cela, comme discourtoisie, il respondit, qu'il tenoit plus pour mere, celle qui l'auoit alairé sans obligation naturelle, que celle qui l'auoit seulement enfanté. Nous lissons de deux cruels tyrans, monstres en nature, les plus scelerats & enormes qui furent iamais, Neron entre les Romains, & Antipater entre les Grecs: lesquels estans faulz d'autres horribles meschancetez, n'espargnèrent la vie de leurs meres, desquelles ils tenoyent la leur. Mais on ne dir pas que ces vilains infames, ni autres diables de tyrans, ayant iamais offendé leurs nourrices. Les deux Gracches Romains tres-vaillans & fameux capitaines, euré un frere bastard, semblablement hardi & vertueux. Cestuy-ci reueillé des guerres d'Asie, où il auoit tresbien fait, rencontra enSEMBlement sa mere & sa nourrice, il dôna premirement à sa nourrice une ceinture d'or, puis à sa mere une bague d'argent. La mere en fut honteuse, & le luy reprocha, à laquelle il respondit, estre plus attené à sa nourrice. Car, vous ma mere (dit-il) ne m'avez porté que neuf mois dans vostre ventre assez à volzis asse: & ne m'avez nourri que de vostre sang, & aussi tost que m'avez venu en lumiere, vous pouvant dépaicer de moy, vous m'avez abandonné. Et adonc ma nourrice m'a receu amiablement, m'a porté en ses bras, & nourri

M. 1

de son lait, l'espace de trois ans, chose purement volontaire, & non de quelque nécessité naturelle, coûteuse à porter dans son ventre, & nourrir de son sang. Dont je me sens plus redouable à elle, que à vous, comme j'ay voulu démontrer par la différence de mes présens. Voilà de beaux exemples, qui doivent bien pliquer les honnêtes & vertueuses femmes, les exciter & contraindre à nourrir leurs enfans, & ne permettre qu'une femme étrangère ait la meilleure part de leur amour, & le plus grand plaisir qu'ils donnent. Plusieurs royaumes d'Asie ont eu en si grand' renom, les enfans qui auoyent été nourris de leurs mères, qu'ils ne permettoient autres successeurs aux biens & estats du père, que ceux que la mère auoit alaitez. Dès aussi les Lacedemoniens esleurent pour leur septième Roy des deux fils que Thomiste auoit laissé, nommés l'aîné, d'autant qu'une étrangère l'auoit nourri, aux le plus, alaitez de la Reine la mère. Leur raison fut trèsbonne, car il faut que l'enfant pour dignement succéder au père, soit répondant à ses conditions & vertus, outre ce qu'il y peut auoir de la supposition, quand les enfans sont nourris d'une étrangère, & hors la maison. Car il est aisè de changer un enfant la nourrice. Et de fait on reproche souvent à ceux qui ne rapportent aux mœurs de leurs parens, qu'ils ont été changés à la nourrice. Voilà de beaux héritiers, des biens qui ne leur appartiennent aucunement: & les vrais enfans sont faits coquins, pauvres laboureurs ou artizans: ausquels néanmoins on observe une école noble, une façon gentille & honnête. Car ils se reflètent volontiers de la générosité de leurs parens. Tels sont (à mon avis) la plus part de ceux qu'on voit fort différents aux mœurs & conditions de leurs parens putatifs. C'est que pour auoir été changés à la nourrice, ce grec il homine est tout lourdant, mauvais, méquin, coiard & vilain, n'appréhant rien du naturel de ceux qui présent l'auoir fait: & ce paysant est gentil, honnête, courtois, libéral, & hardi: tout au rebours de

ceux

ceux que l'on dit ses parens. On escrit du bon Artheban, Roy des Epiotes, que mourant vieux & ancien il laissa vn fils, auquel on supposa vn autre fils, dvn simple cheualier, du consentement de sa nourrice, corrompué à force d'argent. Depuis ceste nourrice ayant remors de conscience, deconurit la trahison: dont s'esleuerent de grâds guerres entre les deux competiteurs, qui finallement perdirent la vie en vne tres cruelle bataille: & le Royaume fut occupé dvn estrâgier, nommé Alexandre, frere de la belle Olympie, mere d'Alexandre le grand. Ceste desolation ne fut pas aduenue si la Royne femme d'Artheban eut nourri son enfant. Dont les tresprudens legislateurs Platon & Lycurge ordoanerent tresbien, que les femmes de moyen & de bas estat, eussent à nourrir tous leurs enfans, entant qu'elles pourroient: & les grands Dames & Princesses, nourrissent au moins leurs asneez. C'est vne belle & sainte loy: & si elle estoit bien obseruée, les pères & mères n'auroyent tant de fascheries & deplaisirs pour leurs enfans mal nourris ou supposés, qui les affligent quelquefois si estrangement, qu'ils les voudroyent voir morts. Quel regret a vn pere & vne mere qui sont gens de bien & d'honneur, vertueux, modelles, continens & paisibles, de voir quelqu'un de leurs enfans insolent, yurongne, gourmand & rauerniet, paillard, putanier & bordelier, batour de paué, tolour, pipeur, larron, affronteur, brigaud, voleur, asiasin, mutin & querelleux, fol, enragé, malin & peruers, blasphemateur, & adonné à toute meschanceté. Quel creuc-cœur est-ce aux bonnes gens, de se voir gourmander & matiner eux-mêmes de ce mauvais garnement, si ils ne le peuvent supporter en leur maison: ou s'ils le laissent à l'abandon, d'ouyr tous les iours des rapports, qu'on la mis en prison, qu'on l'envoye en galere, qu'on le va pendre, ou meurtre sus la roué. Dvn autre enfant ils oyront reproches, qu'il a battu ou tué quelqu'un, & qu'on le cerche par tout: qu'il a defrobié, ou pris par force vne fille: qu'il est preuenu d'auoir

M 3

fait la faulce monnoye, d'estre bougre ou incestueux.
 Dvn autre,qu'il aura cipousé vne putain du bordeau,
 qu'il hante les plus melchans garnimens de la ville,
 qu'il a part à tous les exces qui se font. Je ne dis rien
 qu'on ne voye souuent, ioint aux engoiffes extremes
 qu'en ont les pauvres gens, lesquels n'ont iamais peu
 rendre vertueux leurs ensaors, mesmies dès leur enfan-
 ce, à cause du mauvais laict qu'ils ont succé des nou-
 rrices mal lieges & vicieuses, en maisons dissolues, par-
 mi des propos & actes vilains & deshonnefetes. On
 bien parauanture tels enfans ne sont leurs, ains d'aut-
 res personnes mal creez & de mauuaises meurs, de-
 quels ils ne degenererent pas. S'ils sont incorrigible,
 c'est de leur naturel, ou bien de la premiere education,
 laquelle est d'impreffion tresferme. S'ils sont des-obeis-
 fans, c'est d'autant qu'ils ne reconnoissent proprement
 ceux-là pour peres & meres, qui ne les ont eleves du
 commencement. Ils s'accommoderont trop mieu-
 aux complexions & meurs de leurs peres nourrices
 (qui parauenture sont leurs vrais peres) & de leurs
 meres nourrices (le plus souuent fort vicieuses) que
 aux honestes conditions de ceux, qui les tiennent
 pour leurs enfans. Je taise sciemment les inconveniens
 qui peuvent aduenir au corps de l'enfant : comme de
 prendre la grosse verole de sa paillarde nourrice, dont
 nous en voyons de grand maux aduenus, depuis i
 toute vne famille : que le pere & la mere ayans tous
 quelquefois coucher le petit entre eux deux, ou en
 leur part de la verole, encor secrete dans le corps de
 l'enfant. Je ne dis rien de ceux que les nourrices é-
 stouffent malheureusement, estant par trop endormies,
 bien souuent accablees de vin, lequel malheur adieu-
 beauprop plus rarement aux meres, d'autant que la
 nature amour les rend plus vigilantes, diligentes & soi-
 gneuses de preuenir tels inconveniens. Quel desastre
 est ce là, quel regret, quel descomfort, quelle rage à
 yne pauvre femme, qui aura long temps desire d'auoir
 un enfant, & fait mille choses pour y aduenir: apres
 qu'ell'

qu'elle aura porté en son ventre avec mille fascheries, qu'elle aura depuis ensanté avec grand trauail & danger de sa vie, quand estant hors de tous ses maux, tres oyense & cōtente d'auoir en fin vn bel enfant, qui lui fait oublier tout le mal qu'elle en a eu: delà à quelque mois on luy vient dire que sa nourrice l'a estouffé. Or je vois mainteant que toutes les femmes sont conuer-
ties, & (Dieu merci) bien resoluees de nourrir leurs en-
fans. Il n'y a plus qu'un empeschemēt, qui n'est de leur
coûte: c'est qu'elles s'excusent sur leurs maris, ausquels
elles sont (comme doivent être) subietes. Car il y a
plusieurs maris, qui ne veulent pas ouyr ou endurer le
bruit, & le tintamarre que donnent souuent les enfans.
Dont il faut faire chambre à part: & les bonnes fem-
mes ne consentent pas volontiers d'estre séparées de
leurs maris. Car aussi est-il ordooné que l'homme ne
separe ceux que Dieu a conioints. Ces bonnes femmes
seroyent bien aises de supporter la peine que donnent
les enfans, pourneu que leurs maris ne quittassent leur
liet pour cette occasion. Il y en a aussi, qui ne veulent
permettre à leurs femmes de nourrir, afin que leurs
tetins de meurent plus iolis, qu'ils se plaisent à manier,
non pas des tetins mols. Il y en a d'autres qui haissent
la fenteur du lait au sein de leurs femmes. Les voilà
bien delicats: Et la plus part de ceux qui parlent ainsi,
font plus souuent l'amour à la nourrice, qu'à leur femme. Les tetins mols de la nourrice, ne la fenteur du lait
ne les desgoute: pour cela les bonnes gens ne la trou-
vent pas mauuaise robe. Il se bien dire d'avantage
(penlez y bonnes femmes) que plusieurs de vos maris
qui ne veulent que soyez nourrices, le font pour tenir
dans la maison vne autre femme, esperans d'en iouyr,
asin d'aller au change quand bon leur semble. Et ceux
qui s'excusent, disans, que si leur femme nourrissoit,
elle perdroit temps, ne redouenant si tost grosse, & que
ils desirerent nombre d'enfans: croyez qu'ils prennent
bien plaisir d'auoir nōbre de nourrices, pour assouvir
leur cupidité charnelle. Car les nourrices sont plus

M. 4

190 *Du lait & nour. de l'enfant.*

aisées à desbaucher, que les garçons & autres seruantes. Et on ne voit guères de nourrices sortir de la maison de ces hommes tant delicats, qu'elles n'y ayent rempli leurs panniers. Et puis on dit, que c'est quelque valet ou voisin qui l'a fait. Si les bonnes femmes sont bien aduisees, elles garderont honnestement leurs maris de ce peché mortel: en n'acceptant aucunes nourrices, ni dans leurs maisons ni ailleurs, ains faisans elles mesmes ce devoir de nature, & Dieu benira leur labour. Quant aux maris qui craignent tant le bruit, hysfent les tetes mols, & la fenteur du lait, ic leur donneray à part des receipts contre toutes ces fasches, si ou me les demande.

Quand est bon le lait d'une accouchee, combien d'heures doit estre l'enfant sans teter, & qu'est-ce qu'on lez doit donner premierement.

C H A P. II.

V A N D l'enfant n'a plus besoin de sang, estant sur le point de sortir de la matrice, ledit sang recouit aux mammelles. Le premier qui y est reçu, est celuy que l'enfant a plus desdaigné, cōme vicieux & malagreable, dont il s'est toujours tenu plus loing de la matrice, & partant il est plus tôt aux mammelles, comme il en estoit plus voisin. De tel fâc grossier & brûlant, appellé des Latins *Colostrum*: lequel a été estimé de toute ancienneté mauvais & trespernicieux de sorte, qu'on l'a tousiours defendu aux enfans, pour les deux premiers jours. Car il leur cause *Livre 11. vne indispositiō d'estomach*, dite *Colostratiō*, tenue pour *chap. 41. mortelle*. Voyez ce qu'en dit Pline. A ceste cause il est tresbien

tresbien aduisé, que l'accouchee a vne femme subfti-
tuee, (nommee Soufleury en Languedoc) qui donne
sa mammelle à l'enfant es premiers iours, attendant
que ce laiet trouble s'efvacue, par le moyen d'un petit
chien qui tette, ou autrement: & qu'il vienne aux mā-
melles de bon laict, du laig qui estoit prochain de la
matrice, ou meilleur que cestuy-là, apres que tout le
prie est vuidé. Il est vray que les pauures femmes, &
mēmement les villageoises, ne regardent à tout cela.
On leur donne tout à tetter, bon & mauuais: comme
aussi quand ils sont plus grands, iacçoit que la mère se
trotue enceinte, pour cela ne plus ne moins. Tāt qu'il
y a de lait, ils leur en donnent, iusques à la dernière
goutte, & ne s'en trouvent pas mal: d'autant que ces
enfans sont de robuste complexion, nais de peres &
meres nōarris grossierement, comme ils seront aussi.
Dont telle nourriture tie les peut endommager. Mais
à gens de ville, qui sont nourris plus délicatement, &
à tous ceux qui ont moyen de mieux nourrir leurs en-
fans, ceste obſeruation est bien requise & nécessaire,
que de deux iours pour le moins l'enfant ne tette sa
mère.

Et luy doit on bailler aussi tost qu'il est né, la mam-
melle de sa soufleury? on a accoustumé de laisser
passer quelques heures, auant que luy donner à tetter,
qui deux, qui trois, qui d'avantage: car il y a des matro-
nes qui sont d'ausi, que l'enfant ne doit tetter auant
quatre heures de sa nacluité. Je vous diray les faons
des bestes aussi tost qu'ils sont nez, conrent aux mam-
melles d'un instinct naturel, & y retournent d'heure à
heure, iusques à ce que leur petit estomach soit clari-
gy, & fait capable de suffisante quantité de lait pour
plus long temps. Cela est raisonnable & naturel. Car
l'enfant dans la matrice vit comme vne plante, qui in-
cessamment tire sūe de la terre par ses racines, dont
estant sorty de là, il ne peut grieses durer sans alimēt,
qu'il ne trie & braye à la faim. Voila pourquoi le faon
recoit soudain aux mammelles, sans crainte du cloi.

stre, qui est aussi ést bestes: mais elles sont moins delicates que nos enfans. Et d'autant aussi qu'elles sont moins excrementeuses, il ne fait pas mal à leurs facons de tenter incontinent: comme il ferroit à nos enfans, qui ont l'estomach & les boyaux pleins d'un humeur visqueux & noiraстрre, qu'on appelle vulgairement Syrop, lequel doit vider auant que l'enfant tette, ou pour le moins estre hors de l'estomach. Autrement cest humeur corromroit le lait que l'enfant succeroit. Dès pour le haster à descendre & à se vider, on donne à l'enfant bien tost apres qu'il est né, quelque chose à propos de cela, comme nous dirons incontinent. Les bestes n'ont point de ses obseruations, comme aussi n'en ont point de besoin. Car (ainsi que nous avons dit) elles sont moins excrementeuses: telsmoins qu'elles ne mouchent, ne crachent, ne pleurent: qui sont moyens d'expurgation. La matiere de cela s'en va au poil, ou plume, ou escaille. L'homme qui naist tout nud, est fort mol & delicat, le plus excrementeux de tous les animaux, comme il est le plus sage. Donques il est très bon, que l'enfant ne tette que n'ayt passé deux ou trois heures: & qu'en criant un peu, il n'ait exercice de son poumon, qui donne contre l'estomach, (par le moyen du diaphragme) lequel en est plus tost déchargeé de son excrement, eschauffé & préparé à receuoir le lait, & en faire mieux son profit.

Et que donnera on ce pendant à l'enfant, pour amerler sa faim, qui est impatiente, suivant ce que nous avons dit? Anciennement on leur donnoit du beurre & du miel: suyuât ce qu'il est dit au Prophete Esayé, chapitre 7. Voicy la vierge conceura, & enfantera un fils, qui aura nom Emanuël, il mangera beurre & miel. T'entends qu'encores pour le iour d'aujourd'hui, les Juifs en donnent à leurs enfans, auant qu'ils tenter aucunement. Quant aux nostres, on leur donne diuerses choses: les uns de la theriaque ou du mithridat le gros, d'vn feve: les autres vne cullicree de miel rosat, les autres de syrop violent: les autres un peu de sucre en poudre,

avec vne futille d'or hachee bien menu: les autres autre chose, comme au pays d' Agenois, d'huyle d'amande douces, avec sucre candi, tout ainsi qu'à la mère: ou vne cullieree de vin pur, ou des ails malchés, pour les y accoustumer de bonne heure, & faire qu'ils soyent moins friets à la vermine. Ceux qui leur baillent de la thieraque, ou du methridat, pensent que le syrop, que les enfans ont dans le corps soit chose venimeuse: parce qu'il est noircatre, & de laide façon. Mais ce n'est qu'un excrement, respondant à la fiente des boyaux, qui luy succédera. Parquoy le miel rofat, & le syrop violant sont fort bons, & suffisans à le faire vuidier, & à purger l'enfant de ceste ordure. Pour executer les deux intentions, il leur donne volontiers du sucre & de l'or. Car le sucre purge & nettoye assez, l'or est contre-venin. Dont on satisfait mieux à l'opinion vulgaire. Donques vn peu apres que l'enfant aura crié on luy donnera l'une desdites choses: & de là à deux heures pourra titter, mesme apres avoir dormy. Quand au laict de la mère, il en abusera pour le moins les trois premiers jours.

*Qus'vn pucelle peut avoir du laict en
quantité notable.*

CHAP. III.

Les Logiciens font vne fausse consequence, quand ils disent: S'elle a du laict, elle a faict vn enfant vnu que les femmes grosses, avant leur deliurance en peuvent monstrez beaucoup. Ils écluent bien mieux, quand ils infèrent du laict, qu'elle a eu compagnie d'homme. Si est ce que ceste reigle n'est pas si véritable, que quelquefois ne soit vnu autrement. Car si on presse les mamelles aux enfans qui viennent de naître, on en voit

sortir vn peu de laict, sinon à tous, au moins à la plus part. Mais ic ne m'arreste pas là: je veux prouver que aux grandes filles, que passent l'age de douze ans, on en peut trouver quantité, elles étant pucelles. Hippocrate est le premier qui nous en a donné aduis, escrivant

Aphorism. 30. li. 5.

en ses Aphorismes, que si vne femme sans estre enceinte, ou avoir enfanté, a du laict, sa purgation naturelle est empeschee. La raison est bien evidente, à qui sait, d'où prouent le laict: & quand nous l'aurons déclarée, ce propos ne sera si nouueau & estrange, comme il semble de prime face. Nous avons enseigné au premier chapitre du secod liure, que le sexe feminin froid & humide en comparaison, a plus de sang que n'a le masculin: mais il est plus cru & aigueux. Naturellement ainsi fait, pourvoyant de nourriture aux enfans, que les femmes ont à porter communément neuf ou dix moys: pour ce que les enfans le cuisent d'avantage dedans leur foie, qui ne devoit pas estre oisif ne inutile: & la mere, n'en pouvoit engendrer la quantité requise, s'il ne demouroit imparfait. Le pere a moins de sang, mais il est plus espais & cuit, pour cause de la semence, qui en devoit prouenir: & il estoit necessaire qu'il fournit de plus grande efficace, que la femme.

Voyez le 1.cha. du 3.liure. Donques les femmes ont prou de sang puis qu'il suffit à deux, à trois, quelquefois à quatre & jusques à neuf, selon le nombre des enfans d'yne vëtree. Et qu'elles ne sont enceintes, vne portion demeure superflue & excrémenteuse, de sa scule quantité, à celles qui sont bien saines, laquelle ne peut que nuire au corps, faillant rompre les veines, ou suffocant la chaleur naturelle. À quoy nature a proueu, donnant moyen que le sang plus crud & indigest fust séparé, & mis dehors par les veines de la matrice, tous les moys vne fois l'uant le discours de la Lune: Ce qu'a donné occasion aux grecs de dire, que les femmes tiennent de la Lune, & se gouvernent par elle, comme dit Aristote. Ce qu'elles vivent, leur est tout inutile, parce qu'elles en ont plus grande prouision qu'il ne fait besoin à leur corps aue-

Livre 7. hist. des animaux chap. 2.

dant la conception. Lors tout est retenu communément, pour nourrir le petit, qui fait bien son profit de ce qu'estoit trop à la mere, & met à son visage le sang pitueux, le faisant devenir fort bon. Quand l'enfant est grandet, & s'apreste de venir en lumiere, nature qui a le soin d'auitailler sa demeure avant qu'il y entrait, pense soudain à le nourrir ses premiers ans, d'une matiere accordante à sa delicateesse, & qui soit germaine de l'aliment qu'il a pris dans le ventre. Car la tendreut ne pourroit endurer une grande mutation: & il luy faut de la nourriture soit agreable, d'autant qu'elle doit passer par la bouche, & non plus par le nombril. Pour ces deux causes il a esté ordonné, que le sang qui seroit de reste, ne seruans de rien à la mere, apres l'enfanteut se tourneroit vers les mammelles, en lieu d'etre vuidé tous les mois comme de coutume. Là il deuient plus doux & blanc, estant façonné de ces glandes que nature y a mis en grand nombre pour tel effect. Ces glandes cuissent de leur chaleur & altererent leur semblance, le sang qui leur est octroyé phlegmatic & imparfait, trié par tout le corps. Il ne faut pas cuider ce, que nos maieurs ont creu, qu'il y aient certains vaisseaux, qui d'une continuité portent droit aux mammelles le sang, qu'au parauant serloit en la matrice d'où ils prenoient l'accord de ces parties là. Il est vray que le flux d'embas cesse communément, tandis que la femme a du lait: mais le passage d'un lieu à autre, se fait par long contours de la grosse veine caue, & de ses rameaux, jusques à ce que le sang vient aux branchettes qui apportent la nourriture à la poitrine & aux tetins. Ceux aussi failent tourdement qui pensent le lait est estre fait du sang decuit au rencoûtre des mammelles. Car il n'estoit qu'à demy cuit, fort decuropé, & comme pituite insipide naturelle: les glandes des tetins y mettent tant de façon, qu'il acuientres paix, doux & blanc en perfection. Ces qualitez ne viennent pas d'ailleurs, que de la concoction: laquelle finit ordinairement à l'assimilation, deynier but de nature.

Mais tels propos sont mieux pour nôstre escole (où il faut montrer les erreurs des Médecins vulgaires) que pour instruire le peuple. Reprenons doncques nôstre discours, & concluons mes-huy sans plus de plaid, ce qu'auons proposé.

Depuis que les femelles ont fait leur grand effort de croître, il se trouve dedans leurs veines, beaucoup plus de sang qu'il n'est de besoin pour la nourriture de leur corps. Parquoy il s'amasse vers la matrice, & par là se vide ce qui est trop, par certains lapz de temps. Si la femme vient à conceuoir, tout est retenu par l'enfant: & depuis pour faire le lait. Si elle ne conçoit, & neantmoins n'a sa purgation continuee chaque mois (comme elle auoit de coutume) nous pensons que le sang luy est diminué pour quelque occasion: & n'en a point de reste, quand son corps en a pris autant que luy en faut: ou que les veines de l'amarris sont opïcées & closes de quelque matière espaisse, qui empêche le sang de sortir: ou que le sang est destourné ailleurs y causant de grans maux. Comme nous voyons quelquefois des rougeurs laides au visage, à cause du sang qui s'accoustume de venir des lieux hauts. Aux autres il fait douleur de teste, & l'elourdit de sa grande quantité, ou de ses vapeurs. Les autres en perdent le sens, & en deviennent folles: les autres saignent souvent du nez: les autres vomissent le sang. D'autres ont peine d'haleiner pour la repletion pulmonique: les autres ont douleur aux reins du sang qui est par trop pressé dedans la grande veine: les autres ne peuvent marcher, pour voe pefanteur de jambes, non d'autre occasion que d'une repletion demesurée. Ainsi peut-il aduenir, que la poitrine receuant grand amas de sang, en peu de temps s'augmentera, & les tétins enfleront à outrance. Comme on voit, que dès aussi tôt que le corps cesse de croître, & commence à redonner en sang, le sein devient fourny & plein, les mamilles poussent avant & fraient. Si donc elles reçoivent par quelque occasion, plus de sang que ne leur en faut au besoin de leur

nourriture, elles croiront en toute dimension euidé-
te: & si la cause perséuere, pourquoi ne pourront les
mammelles de ce qui leur abonde, en faire du lait,
puis que elles ont ceste propriété donnée de nature?
Qui respondroit, que les mammelles ne s'y amusent
point, sinon pour nourrir l'enfant né du corps, auquel
elles font: cestuy-là signifieroit, que nos parties viennent
de quelque discréction ou raison: qui est vne propositiō
fausse. On pourroit bien mieux dire, que non-obstant
l'affluence du sang, les tetins n'en font pas du lait, s'ils
n'ont fraîchement receu de la conception, certaine
qualité excitante leur vertu lâctifque. Mais ceste rai-
son, fondée seulement sur l'expérience de ce qu'adviert
le plus souuent, ne peut renouer la première. Car si
les glandes du sein ont ce pouvoir, à raison de leur
complexion & forme, de conueir le sang en lait:
pourquoi qu'il leur en vienne plus qu'elles n'en peuvent
consommer (dont nous disons, que c'est leur excrément
benin, comme la matière de la semence au respect de
tous les membres) pourquoi ne le feront elles, toutes
les fois que cela aduendra? Telle puissance ne vient
pas de l'enfant, où elle ne feroit pas naturelle nec, com-
me nous l'estimons. D'autant, si le lait est perdu
aux nourrices, long temps après l'enfancement nous
le remettons en son train, tirant le sang vers les mam-
melles. Et quoy? Aristote dit bien (& on le voit *Lis. 4.*
aussi de fait) que quelques hommes ont du lait, *bisso*, des
qu'on peut sucer ou s'praindre. On fait aussi conte *animans*
d'un Syrien, qui nourrit son enfant plus de six mois *chap. 20.*
de son propre lait. Il n'y a rien donc qui empêche,
que la femelle aye du lait, sans avoir enfanté ou
conçue, par la seule retention de ses menstrues: pour-
vu que la furie du sang se rue aux mammelles. Mais
de viray cela n'est pas de duree, & ne sostient sinon
quelques secousses du sang, qui y est porté assez impé-
tueux. Car bien tost après il est déparé aux autres
membres, s'il n'est entretenu en ce quartier là par fre-
quent attractiō, ou s'il trouve depuis y sue par les vei-

nes de la matriee. Voila pourquoy c'est chose rare, de voir qu'vne fille aye du laict. Toutesfois il peut aduerrir par les raisons susdites, lesquelles font trouuer Hippocrate véritable en l'aphorisme que nous avons cité. Doncques il ne faut pas nier le pucellage, sans deute consideration, à celle qui auroit du laict, puisque l'autorité d'un si grand personnage (qui peut avoir veue ces aduincir) nous peut suspendre le iugement. Ainsi le Jurisconsulte admet, pour la seule autorité d'Hippocrate, le parti septuagintre au 17. livre des responces de Paul, en laloy Septuag. ff. de st. paul hom. Mais la raison d'abondant est plus forte, que toute l'autorité des plus sçauans du monde, & il me semble que les causes alleguées monstrant assez evidentement, este chose bien naturelle, que pour la repletion des veines aux tetins (laquelle suit la suppression des fleuvs) la femme sans estre grosse ou avoir enfanté, puisse avoir du laict: lequel s'il est succé, continue quelque espace de temps.

S'il y a certaine cognissance du pucellage d'une fille.

CHAP. IIII.

E propos n'est d'icy proprement, où nous traitions du laict, & de la nourriture des enfans: mais d'autant que nous sommes venus à mouuoir cette question, qu'vne pucelle peut auoir du laict & q' du laict on ne peut arguer la corruption d'une fille, contre l'opinion vulgaire, j'ay penéché pouruoix traicter cōséquemment, s'il y a quelque argument certain du pucellage. La question est de grande importance, à l'honneur ou deshonneur des filles, à la dissolution du mariage contracté avec un impuissant, ou froid & maleficte: & à la condamnation ou abolution

lation de celuy que l'on accuse d'auoir forcé & violé, ou volontairement defloré vne fille. Parquoy les Magistrats y douent bien aduisez : & plus encor les Medecins & Chirurgiens à ce deputez, comme experts, auquelz le Magistrat en croit. Dont s'il y a faute, le tort en est plus aux commissaires, qui ont mal rapporté, que n'est au Juge qui a fait la sentence. Les matrones ou leuandieres s'attribuent ceste prerogatiue, de sçauoir mieux iuger du pucellage, que nous, ou que les Chirurgiens, d'autant qu'elles y sont plus exercees & duites que les hommes, ayans familiarité & accès libre avec les filles entieres & corrompues, qui se communiquent plus volontiers aux Sages-femmes qu'aux hommes, encor qu'ils soyent plus fages. Mais les matrones s'y peuent grandement abuser, sur tout à faute d'estre bien versées en l'anatomie des parties honteuses. Car celuy seul peut cognoistre la vérité du pucellage, qui est bien exercé en l'obseruation oculaire des matrices en diuers aenges. Hippocrate dit généralement de toute la Medecine, que le iugement y est fort difficile. Je dis semblablement, qu'il est très mal aisè de iuger du pucellage : & encor plus d'en respondre, suyuant ce qui est escrit en Esope, de celuy qui avoit touzours porté deux filles gemelles dans vne besasse pendue à son col, dès qu'elles furent nees. interrogé si elles estoient pucelles, il dit, qu'il le respôdroit bien de celle qu'il portoit devant: mais non pas de celle qu'il portoit sur le dor. C'est vn bestail de très mauaife garde, comme dit le proverbe. Et quant à la cognoscience, tant de defloration, que de pucellage, les Sages-femmes quelquefois en font trop bon marché. L'y trouve bien de difficulté, quoy que je ne sois pas ignorant de l'anatomie uterinae, comm' elles sont pour la plus part. Car i'en veux excepter au moins donne Geruaise, matrone de Montpellier, vrayement Sage-femme & bien aduisee, qui ne faut guieres aux anatomes publiques, lors que nous auds en main vne femelle. Or pour monstrez l'abus qui se commet à la

Apho. I:
Livre i:

N

perquisition du pucelage, ie deparfiray les signes & argumens que le vulgaire tient, en deux ordres: l'un sera des plus vrais, que l'on recherche au visage, au col, aux tetins, & ailleurs, sans visitation des parties secrètes: l'autre sera, de ceux qu'on recherche plus proprement es abîmes desdites parties. A raison de quoy je reciteray quelques depositions des Leuandictes, pour montrer leur accord es points principaux qu'elles touchent.

Vn des signes qu'on veut estre des plus expres, est si absurde que riē plus. C'est que le tetin, ou petit bout de la teste, change de couleur, à l'instante qu'une fille est deflorée. Car son entour devient tanné, ou noirci, ou autrement changé. O combien il y a de vieilles filles, vrayment pucelles, qui l'ont ainsi coulonné! Cela est commun à toutes femelles, que par le changement de l'âge, cest entour (nommé l'bos des Grecs, qui signifie aussi lumiere) change de couleur. Et comment seroit-il possible, que cette mutation aduient à vn instant, pour l'ouverture faite au cabinet de la virginité? Qui en seroit la cause immediate, prochain, & conointe? il accorde bien qu'il y a vn tricigrad consentement des mammelles à la matrice, comme l'ay remontré au precedant chap. & le pourray encor mieux expliquer au prochain. Mais le consentement plus grand qui soit entre toutes les parties de nos corps, ne peut causer vn tel changement, ne si soudain, mesmes en faict de couleurs. La defloration se cognoitroit plus tost au visage, & aux yeux, si la fille n'est par trop assouree, deshontee, & effroutee. Car etant depucelée, quoy que ce soit honnestement & par mariage, elle en est vn peu matee & honteuse, l'œil triste, terni, & vergogneux, son visage rouge facilement, quand elle voit ses plus familiers. Voila des changemens qui peuvent aduoir soudain aux filles, si elles sont modestes & honnestes. Car le iour auquel rauant vous les voyez plus delibérées & enioies. Aussi tost qu'elles ont perdu leur pucelage, indument

vne

vne autre contenance, & le visage en est aucunement changé. Mais des tetins, c'est vne pure resuerie, ce que on en dit. Autant vain est vn autre signe, que l'on veut II. estre commun aux garçons & aux filles, qui ont perdu leur pucelage. Melurez avec vn fillet la grosseur du col, pais du mètron au sommet de la teste. Si les mesures sont esgales, la personne est vierge. Si le col est plus gros, ell'est corrompue. Car (disent-ils) le col s'engrofist à l'instant que l'on se corrompt, ou en foy, ou avec vn autre. Mais cela ne peut auoir lieu à la defloration d'vn fille, puis qu'il peut aduenir de soy-méme, & non plus d'vn garçon : car on ne l'estime pas moins vierge, pour les pollutions nocturnes, qu'il peut auoir. D'autantage, il n'y a pas dequoy s'arrester à cest argument, veu que par la puberté le col engrofist de soy-méme. Et c'est adôc que l'enfant change de voix (que l'on dit en Grece, *tragan*, qui signifie bouquinier) à cause que la tranchée artere ou garamelle, se dilate euidemēt par la chaleur plus forte & seiche. Dont il s'ensuit, que le col engrofist de mesmes. Et qui doute, que plusieurs demeurent encor vierges, long temps apres le terme de leur puberté? On dira aussi, que à l'instant que IIII. les garçons ou les filles perdent leur pucelage, le bout du nez se entr'ouvre : & que depuis on y trouve manifeste separation des deux cartillages. Mais c'est vne bave. Car la diuision y est toufiours: & on la sent plus manifeste, quād le corps est plus deseiche. Cela est en la puberté, & depuis que le poil aussi prouient es parties honraules, resmoynant exiccation notable. Dont ceux qui s'addōnent plus tost aux fémés, ont plus tost de la barbe, qu'ils n'auroyent pas: d'autāt que leur corps deseiche d'autantage. Ainsi dit Martial à ce propos:

De là vient le bouquin, & les poils fort haufs.

La mere s'el habit de voir barbe à son fils.

On fait aussi des preuves, à cognoistre si la fille est pu- celle. Donnez luy vn peu du bois d'aloës puluerizé, à IIII. boire, ou à manger: si ell'est vierge, pislera incontinēt. Item, mettez sur la braise des feuilles de lapas brisées, V.

N 2

& que la fille en sente la fumet. Sinc se compisse, ell' n'est pas vierge : comme aussi, si elle ne deuient pas, de la fumet des fleurs dudit lapas. Tous cela est mal fondé, & tel qu'on ne s'y doit aucunement arrester. Il faut s'approcher de plus pres, & descendre aux abîmes de l'enfer de la tresdeuote Alibec de Boccace, auquelle bon & saint hermite Rustic mettoit son diable. C'est là où l'on troquera le secret du pucellage, si aucun y en a, & où l'on saura de ses nouvelles. C'est le second ordre des signes & argumens qu'on propose à cognoistre de la defloration & du pucellage. Et premièrement oyons ce que en rapportent les Sages-femmes. I'ay deux depositions, l'une de Paris, l'autre de Bearn: qui sont heux assez distans, pour ne s'estre communiques les vnes aux autres. Dont on pourra voir, comment ces bonnes femmes s'accordent en leurs signes & iugemens, lesquels doivent estre uniformes, s'ils sont veritables. Car la verité est consonne & accordante à elle mesme. Et les femmes ont leurs parties amoureuses semblables les vnes aux autres, loye de Paris, ou de Bearn, ou d'autre part du mond, loye Damoiselles ou payssandes, belles ou laides. Car (comme on dit communément) couurez le visage, tout le reste est semblable. Il n'y a que le teint & les traits du visage, qui amusent & abusent les hommes, s'ien par auanture la grace, la contenance, & le babil, qui nous attire plus à vne laide, & la fait plus aimer, qu'une plus belle, sans autre condition agréable. Voyons donc comment les sildies rapports s'accordent, lvn de la defloration, & l'autre du pucellage, car ils se doivent rencontrer, par la raison des contraires : & commençons aux Bearnais, parce qu'il arreste du pucellage, qui est premier en temps, en ordre, & en dignité.

Nous Iouanne del Mon, & Iouanne Verguiere, & Baatix Laurade, de la paroisse d'Espore en Bearn, matrones & ménagères, interrogées & esproumades. Certifions à tous & à toutes que appartiendro, que per ordonnance de justice, & confirmation

communquement de haut magistrat, monsieur lou juge del dist
loc d'Espere, que lou quinzeme sour del mes de May, l'an mil
cinq cens quarante cinq, nous matrones sudites, auen trouuades,
visitade, & reguardade, Mariette de Garignes, de l'age de
quinze ans ou enuiron, sus asso, que ladiste Mariette dist, que
ero forfache, desflorade, & depuiselade. De là ou nous meyroutine
res sudites, auen tout visitat & regardat, dam tres candelons
alacats, toucat dab las mas, & espiat dab lous onces, & arre-
uirat dab lous docts. Et auen trouuad, que non vron pas, lous 1
broquades podadis, ny lou 2 haillons delangat, ny l 3 barbole
abaisfache, ny 4 l'entrepe ridat, ny lou 5 reffison rbert, ny lou 6
gingerbent fendut, ny lou 7 pepillon recoquillat, ny la 8 dame
dau micheb retirade, ny lous tres 9 desfuidades, ny lou 10 vilipen-
eis pelat, ny lou 11 guillenard alargat, ny la 12 barreuidau des-
fuidade, ny l'oz, 13 bertrand rompt, ny lou 14 bifendix aucune-
ment escoregeat. Lou tout nous matrones & meyroutinees su-
dites ainsi disen per nostre rapport, & iugement adrect.

Voila quatorze notes qui signifient le pucellage,
selon les Bearnoises. Voyons maintenant la deposition
des Parisiennes, qui font leur rapport d'une qui estoit
desflorée.

Nous Marion Teste, Jane de Meaux, Jane de la Guignans,
& Magdaleine de la Lippue, matrones iurees de la ville de
Paris, certissons à tous qu'il appartiendra, que le quatorzième
jour de Iuin, mil cinq cens trente deux, par l'ordonnance de
monsieur le Preost de Paris, ou son lieutenant, en ladite ville,
nous sommes transportees en la rue de Prepan, ou pend pour
enseigne la pantouffle, ou nous avons veue & visitée Henriette
Peliciere, ienne fille, agee de quinze ans, ou enuiron, sur la
plainte par elle faite à injustice, contre Simon le Bragard, duquel
elle a dit avoir esté forcee & desflorée. Et le tout regarde visité
au doigt & à l'axil, nous trouuons qu'elle a les 1 barres froissées,
le 2 baderon demis, la 3 dame du milieu retirée, le 4 ponnant
debiffé, les 5 boutons deuoyez, & l'achenart retourné, la 7 ba-
bolle abbatme, & l'entrepe ridat, 9 l'arrièresoisse ouverte, le 10
gusibouquer fendu, le 11 lippion recoquillé, le 12 barbidant tout

N 3

escorche, & tout le 13 lipandis pelé, le 14 guilleard eslargi, &
15 balanans pendans. Et le tout vnu & visité ficeillet par facil-
lot, auons trouué qu'il y auoit trace de vit. Et ainsi nous distes
matrones certifions eltre vray, à vous monsieur le Preust, au
serment qu'auons à ladite ville,

En voyla quinze de bon conte, qui respondent as
bien aux quatorze signees des Bearnois, ainsi que
les rapporte les vns aux autres, sauf le dernier Balanans,
qui n'a son respondent, que je scache.

1. Brocadés podads.	Ponnant debiffi.
2. Haillon delouagat.	Halercron demis.
3. Barbole abaisfade.	Barbolle abbature.
4. L'entrepé riddat.	Entrepend ride.
5. Reffiron vbert.	Arriere-fesse ouestrie.
6. Gingibert fendut.	Guilloques fenda.
7. Pepilton recoquillat.	Lippion recoquillé.
8. Dame deau miech, re- tirade.	C'est à Dame des milles rei- ree.
9. Tres desfuiades.	Tontons denoyez.
10. Vilipendis pelat.	Lipendis pelé.
11. Guilleuar alargat.	Guillenard aleagi.
12. Bayrenidau desfuiade.	Enchenart retour.
13. L'os Bertrand romput.	Barres froisses.
14. Bipendix escorgeat.	Barbidaut escorche.

T'en veux adiouster vne troisième, qui est la depo-
sition des matrones de Carcassonne, pour plus grand
confirmation de ces propos. Car il est dit, qu'en la
bouche de deux ou de trois consiste toute vérité.

Nosq' autres Guillaumine & Jane iuradas de la ville
basse de Carcassonne, pressas d'offici per monsieur l'official de
die Carcassonne, per visitar Margarite d'Astorguin, si elle en
deslorado & defuerg-nada, disen & atestau à tous aquels &
aquellos que aquellas leitras reyran & legiran, que ion iou
de huey, nous ben transportadas en la maison de ladite d'A-
storguin

Bargain, & l'auen trouuado colgado sur un liech, & apres auer fach allucar tres candelas de cero, l'auen regardado en los y pols, palpado & tocado en los digis. Auen trouuado que l'os Berträd es rompus & fendas. La domno del mied, es retrrado, lous tres pels desfiaades, lous quinquerat tout esquinçat, lous intrans & pindourlats tous escouffendus, lous bons dais coustais pla masferats, lous pels de dessus tous recoquillats. Per so disen, que la dite Marguarite, par y auer effat passat lou bout del mosele, es ben desflorade & desverginade. A tal disen & atestem.

Or venons à l'examen de ces arguments ou signes. Il y en a de fort legiers, & d'autres qui sont faux. Legiers sont ceux, qui ne telmoignent sinon quelque comprehension faite contre la partie honteuse. Car depuis que les filles & femmes ont appris de cheuaucher à l'Italienne, le jarret contre l'arçon, leur poil n'est si bien rentré, ains un peu recoillé : & la moite est plus en plante forme, qu'aux autres femelles, qui cheuanchent les cuisses bien ferrees. Un signe très faux est celuy de l'os hérirand rompu : car nous avons remontré au premier chap. du quatrième liure, que mesmes par l'enfancement (qui est bien un plus grand effort) il ne s'ouvre ni froisse. Laissions les autres signes, & venons au principal : qui de tout temps a été renommé pour vraye marque du pucelage. C'est la dame du milieu, que les anciens ont appelé Hymen, ceinture ou zone, & cloître de virginité : saoir est, une peau tendue au trauers du passage, qu'il faut rompre au depucellement. Et pour ce on appelle Hymenec, le Dieu qui préside aux noces, & lequel on invoquoit pour estre favorable aux pucelles à ce combat, aux fins qu'elles n'en mourissent. Plusieurs estiment que c'est une fiction poétique, & un erreur des gens peu verbez en l'anatomie, loyent Médecins ou Chirurgiens, qui ont receu & tenu jusques à présent, qu'il y a au deuant du col de la matrice, presque au milieu du passage dedié au membre viril (comme la gaine au couteau) une peau tissue de veines & arteres, en fagon de hache, que l'on rompt en la defloration. Dont les pauures fillettes ont

N 4

grand douleur, & rendent quelque sang vermeil. Les modernes, Fernel, Sylaius, Vassé, & autres tiennent cela pour fable, affirmans qu'il n'y a aucun obstacle, ou diaphragme, hayé ou mort meroyant (comme on le voudra appeler) en ce passage là, non plus que dans le gros boyau, trop cogno des Sodomites abominables. Si cela estoit vray, la douleur que sent vne pucelle en sa defloration, ne seroit que l'extention & dilatation du cōduit, (lequel iusques adonc estoit demeure constraint & serré) qu'on eslargit maintenant par force; comme quand on met le doigt au fondement d'un petit enfant, pour le sonder, à cause de la pierre. Cela nature de la fille est ainsi dilatable, sauf le plus: dont il ne faut trouuer estrange ce qu'on dit quelques vnes, avoir esté deflorees à six ou à sept ans, & plus jeunes encore, par des vilains infamies. Mais tant plus la fille est estroite de sa nature, tant plus elle endure de mal à la nouvelle entrée du membre, qui la constraint à s'elargir. Semblable douleur, mais un peu plus cuisante, est en l'enfantement, pour lequel il faut que ce passage soit encor plus dilaté. Et puis tout se remet & resserre gentillement, quand l'enfant est sorti: tellement que le conduit en demeure guieres plus large qu'au parauant. C'est cōme un boyau fort châtu & espais, qui se peut eslargir par force: & la force cestant, il retourne en son premier estat, ou peu s'en faut. Bientôt est vray, que la femme qui n'a jamais porté enfans, quoy que son engin ait esté long temps reuisté, recognu, & bienfrequenté, demeure plus estroite, que si elle auoit fait des enfans. Mais il s'en peut trouuer, que ne seront plus larges ayant souuenir enfanté, que d'autres qui sont nouvelles mariees. Cela procede tant de la corpulence, & cōformation, que de la charaure de la femme, joint le qualibet du membre qui en aura iouy. Car quant à la corpulence, n'est il pas raisonnable qu'un plus grād corps ait toutes ces parties plus grādes, s'il est biē proportionné, & par consequent, les ouvertures naturelles plus amples? Et aux corps moins proportionnez, ne voit-on

voit-on pas aux vns fort grand bouche, fendue jusques aux auroilles: aux autres de grandes & larges oreilles, comme des vans à vanner le grain. Il y en a qui ont l'œil fort fendu & ouvert, d'autres ont les narilles si amples & patentes, qu'on leur voit jusques au cerceau par maniere de dire. Il y en a qui ont les doigts fort longs, les jambes fort longues, & le corps court. Les autres au contraire, ont tout petit & peu fendu. Semblablement des parties internes, les vns ont grand & ample estomach, capable de beaucoup de viande, i-açoi que le corps soit petit, les autres vn grand foye. Il y en a qui ont la vesse fort ample, les boyaux grands, les veines & artres fort larges, les autres au contraire, ont tout plus resserré, ou cette partie plus estroite, & l'autre moins. Pourquoy ne sera il de mesme, tant de la matrice, que de son paſſage: comme aussi nous voyons du membre viril, qui luy respond en proportion. Tous hommes l'ont ils de mesme taille ou qualibre, en toute dimension? Il est certain que non. Et quoy qu'on dise, *ad fermam nasi, cognoscitur ad te levius*, d'autant que la proportion des membres n'est obſeruée en tous, pluſieurs ont vne belle trompe de nez, qui sont camus dans la brayette: & plusieurs camus de nez, sont bien appointez du principal outil. On dit que les femmes sont fendues de bouche, sont aussi bien fendues en bas: & celles qui ont petit pied, ont leurs cas plus estroit. Peut estre que cela auroit lieu, si tout estoit proportionné de mesmes: ce qui n'est pas comme l'ay remoſtré. Parquoy louuent on recognoit tout le contraire, de ce qu'on dit vulgairement. Il aduient bien communément, que selon la corpulence, les grâdes femmes ont tout plus grand, & les petites plus petit, & que la conformatio[n] des parties retenant certaine proportion en toute corps de la grande ouverture & capacité de l'vn, on comprendra & inferera le semblable des autres, mais non pas tousiours & en toutes. Et pour ce nous y adioutons la charnure, qui en ce fait est de grande importance. Car les femmes de chair ferme, ont leur

cas plus serré: & les mollasies au contraire. Finalement l'outil de grand calibre, fait plus grande ouverture & dilation que le petit: d'autant que cest estuy ne s'elargit qu'à la mesure de l'instrument qu'il reçoit. Puis donc que la diuerte taille & corpulence, de la diuerte conformatiōn des parties, & différente charnure, les filles d'un mesme aage sont différentes en la capacité de leur enfer, & quand le diable de Rustic y a passé, elles restent encore différentes selon le calibre de sa teste escornee, comment pourra on iuguer du pucellage, en les sondant avec le doigt, ou avec vne chandelle, par le moyen d'un Miroir matrical, à recognoistre si ce cōduit est serré & estroit, ou lasche & large plus ou moins? Car si la fille est de l'aage nubil, & de la corpulence requise à mariage, elle receuera sans difficulté, encor qu'elle soit vierge, vnt assez grosle sonde, cōme elle receuroit bien le manche de l'homme autant gros. Toutesfois on ne dira pas, pour le passage qu'y a fait la chandelle, que la fille soit moins pucelle, comme on le dira, si ledit manche y a passé. Et quelle différence y aura il en ce passage? Ne demeurera il pas semblable à soy, de mēme figure, situation des parties, & autres accidentis, pour auoir recen la chandelle, que pour le membre viril, & au contraire? Voila comment on fait tort à quelques filles, en les sondant ainsi, pour iuguer si elles sont entieres ou corrompues: car si la chandelle y entre assez facilement, on inge que le membre viril y auoit fait passage, & toutesfois il n'y aura chose à la vérité, sinon que son conduit est aisement dilatable: & la chandelle y peut estre aussi bien le premier receu, que le membre soupçonné. Le vous demande, si la fille y auoit mis quelquefois son doigt bien auant, seroit elle pour cela moins pucelle? Et toutesfois, q'a y trouuera le passage tout fait. Semblablement quand on sonde celle qui est de vray pucelle, on pourroit dire que en ce faisant on la depucelle: car on y fait passage. Et si en la sondant, on trouve ce conduit fort estroit, de sorte que la chandelle y entre tres-diffi-

eillement, que dira-on: qu'elle est pucelle? voire, mais elle ne le sera plus apres que la chandelle y a passe. Car sondez-la vne autre fois, la fonde y entrera si aisement, que vous iugeriez tout au contraire, qu'elle n'est pas pucelle. Semblablement si quelquefois on a esté contraint d'vfer des pessaires, à cause de la retention des fleurs trop tardives à vne fille aagee, ou pour quelque autre indisposition virginalc, vous n'en trouerez pucelle. Et à quoy pourriez-vous cognoistre, que le passage a esté fait du membre viril, plus-tost que d'une chandelle, ou d'un pessaire, ou du propre doigt de la fille? Il n'y reste point de vestige, qui marque ces differences. Doncques toutes ces filles seront également de pucelees. Et il y en aura d'autres, qu'on ne tiendra pour vierges, quoy que riē y ait passé d'autant qu'à la premiere preuve, on trouue le tuyau aisément à dilater, & facile à prester, à cause de son amplitude & mollesse naturelle: comme en celles qui sont bien membrues, & sur tout bien flanquées. Et vne autre malautrue, qui sera fort serrée de nature, qu'un gouljat aura farfouillé de son petit engin, vrayement de pucellee, sera tenue pour pucelle, à la susdicte preuve: non moins que à vne autre, qu'il ne faut oublier. C'est va signe vulgaire, que l'on baille communément, pour cognoistre du pucelage, au pisser d'une fille. La vierge (dit-on) pisser plus delié & clair qu'un autre: parce que son engin estencor serré & estroit, jusques au bord extérieur: qui la fait aussi pisser plus roide & loin, à peu pres comme un homme, duquel le canal vinaire est fort estroit. Si donc vne fois son cas est eslargy, de quelque chose que ce soit, elle pissera comme la femme corrompue, & aura perdu este belle marque de pucelage, neantmoins demeurant pucelle. Et au contraire, vne petite fille de quatorze ou quinze ans, depucellee d'un petit compagnon, lequel ait le membre fort petit, paroistra mieux pucelle à toutes preuves, qu'un autre de belle taille, aagee de vingt-cinq ans, estās vraye-

ment pucelle, qu'on aura esprouué. Car la grande corpulence, & belle fourniture de fesses & de hanches, do ne auantage à la matrice, logée bien au large, à se pourvoir aisément dilater. Il ne se faut donc guieres arrester à ce figure d'estroitesse, qui à diuerses filles est fort diuers, & aux femmes aussi, qui ont vécu du matre longueusement: & mesme(s) que plus est à celles qui ont eu fanté. Les raisons en sont si apparentes, qu'il n'est besoin d'en traiter plus au long. Recueuons à la dame du milieu, qui est comme vne cale-matre dans le fossé, laquelle doit estre rompu du premier qui fera le passage. Nous auons dit, que pluseurs nient ceste closture ou defence: & i ay esté long temps de leur aduis: mais en fin, aduerty de Fallope, i y ay regardé de plus près, & reconnu encores plus expre ce qu'il en escrit en ses curieuses obseruations anatomiques. Le trouue que derrière le conduit de la vessie, par lequel l'urine se verse au grand canal, il y a de chalque costé vne peau charnue, qui fait vn demy cercle: & que toutes deux se joignent pour fermer le conduit: leur conionction étant faite de certaine viscolité, comme est la chasse qui agglutine & colle ensemble les paupières. Ce n'est pas vne peau continue, ainsi que pluseurs ont pensé, ains deux membranes contiguës & connexes de quelque glu: dont le passage est mollement bouché. De sorte que aduenant la nécessité des mestrues, il s'y fait vn petit passage au beau milieu, par où distille & degoutte le sang dit menstrual. Mais quand la fille vient à être defloree, le membre viril fait totale ouverture, en renversant ces deux membranes deça & de là, contre les costez du canal, où depuis elles demeurent ainsi retirees & aplatis, sans se plus tourner, conioindre ou agglutiner. Et c'est ce que les matrones disent, la dame du milieu retiree. On en voit encor les vestiges aux vieilles scènes, iacoit qu'elles ayent fait beaucoup d'enfans. Mais ce n'est qu'un petit filet charnu en chalque costé: le reste s'estant perdu, & (comme l'on diroit) vécu, pour avoir été frayé & refayé infinité de fois. Or

la douleur que sent la vierge au depucellement, est, q la manule ne separe pas ces m^{er}branes de peu à peu, ains les force tour à coup de si teste, qui est plus grosse que le demeurant. Car les maris qui pensent de n'y estre iamais à temps, & encor plus les paillards, violateurs du sacré pucelage, y vont à l'estourdie, & veulēt entrer dedans tour à vn coup. Si on taschoit à separer de peu à peu ces deux peaux, & premièrement d'un petit m^{er}bre, puis d'un moyen, & en fin d'un plus grand (si on en avoit trois, comme feignoit le compagnon, de qui l'espouse craignoit fort le gros manche, & puis le trouua trop menu) certainement la fille n'endureroit pas douleur. Tournant que sans douleur, on de-fait petit à petit les paupieres chasteuées, lesquelles si on veut ouvrir tout à coup, outre ce qu'ou y sens grand douleur, quelquesfois l'vne ou l'autre s'escorcent, ou toutes deux, ceste cy en vn endroit, & ceste là en vn autre. Par ce que la viscosité les retient fermement attachees: & il faut detremper la châtie au preallable, & puis retirer belllement chaque paupiere de son costé. Ainsi plusieurs filles endurcent violence & dilaceration à l'ouverture de ce paflage là: & vne des membranes emporte quelque piece de l'autre. Ce qu'adviennent plus à celles qui sont d'aage, que aux ieunes filles, d'aurant que la cole se rend plus ferme, comme le corps se deséiche, & par consequent elle tient plus. Aux ieunes filles encor mellaſſes, ce n'est que mucosité & baue, donc si on y va sagement, il n'y a tant de difficulté: supposant tousſours que le suiet soit de taille requise, & qu'il n'y ait ſinon à ſeparer & renuerfer lesdites peaux. Qui ſont vrayement valus: c'est à dire, portes fendues en deux parts, qui ſe renuerfent en dedans. Et de là pent estre dit Vulue, le canal qui donne entree & conduit à la matrice: laquelle est comme vſe chambre préparée au liet de l'enfant: ayant encoſ ſon anti-chambre, entre elle & le grand canal. C'est le gray col de la matrice, duquel nous parlerons tantoft. Or de ceſa on peut entendre, comment & dequoy plusiurs filles

rendent du sang en leur defloration: sçauoir est, pour la dilaceration de cest hymen, sur tout en celles qui sont vaagees. Les plus ieunes en peuvent rendre aussi, mesme si elles ont eu quelquefois leurs mestrues. Car au derriere desdites peaux se retient quelque matiere du sang qui a flue des parties superieures. Et lors que l'ample ouverture est faite, ce reliqua se vuidre au premier assaut par la nouvelle bresche. Voila comment toutes peuvent auoir quelque saignee en leur defloration, pourneu que elles soyent en puberté, capables de leurs mestrues. Comme il est bien raisonnable, qu'on ne marie plustost les filles, selon la loy de nature escripte das nos coeurs: & ie croys que la loy de Dieu ne le permet autrement. Dont non sans cause, il est dit au Deuteronomie, que si la femme est accusee par sa mary, de n'auoir esté trouuee pucelle, le pere & la mere d'ele presenteroat aux enciens de la ville, les vestemens, ou linges, esquels feront les signes de sa virginité. Dequoy on peut entendre, que les parens estoient curieux de garder les liaceux, & la chemise de la premiere nuit, pour lesmoigner & respondre de la virginité de leurs filles en temps & lieu. Encores aujourd'huy les Espagnols, grans obseruateurs de ceremonies, font que l'endemain des nupces, les matrones monstrerent en public, & avec grande acclamation, les draps du liet nuptial: pour voir les taches de la defloration, crians par plusieurs fois, d'une fenestre, qui responde à la rue, *Virgen la tenemos*. Mais il s'y fait beaucoup de tromperies: comme aussi dit le proverbe, qu'on est plus trompé en femmes & en chevaux, que en tout autre animal. Tant y a, qu'il est suffisamment resmoigné de n'auoir estre ainsi, puisque l'espirit de Dieu l'a dicté en l'escriture Sainte. Parquoy ie laisſe à part l'autorité de tant sçauans Medecins, Grecs, Arabes, & Latins, que ie pourrois citer, lesquels font de mesme sentence. Car la parole de Dieu, qui a tout créé, & formé, nous en peut mieux, sans comparaison, refloudre & assurer.

Ch. 22.

Il y a vn autre cloistre ou closture, (ressiron & arrierefois l'appellent les matrones) qui n'est de moindre importance que celle là, sien plus, à mon aduis. Car les fustires peaux & values, peuvent estre ouuertes & escartees de la fille mesme, y mettant souuent le doigt: comme sont quelques vnes peu chastes de ecur, & qui recouroyent bien dans leur enfer, le diable du bon hermite, si elles en auoyent telle commodité, & n'estoyent tenues en crainte & en subiection: filles qui ont mauuais commencement, d'une meschante inclination à paillardise, ou pour estre oisives, ou adonnees à folles compagnies, à la lecture des liures de l'amour, & autres cautes de la sciuité. Mais il y a vn autre fort, & rauelun plus en arriere, que la fille ne peut toucher de ses doigts, au moins ne le peut pas ouvrir: ou ce seroit par vn autre moyen. Cest l'antichambre que nous auons dit, proprement appellé le col de la matrice: qui est fendu de trauers, au contraire de l'hymen, & de la partie honteuse, que l'on reuocatre premicrement. Car il y a trois portes iusques à la matrice: deux en forme de Values, & la troisième fendue de trauers. Ce col de matrice est rond & dur, ressemblant à vne teste de l'aproye, ainsi fendu & aspre, comme s'il estoit gatny de dents. Il faut que ce conduit se ouvre pour la conception. Car que la semence soit jettee au grand canal tant qu'on voudra, sans entrer en ce delfroit, il n'y a rien de fait. Ce passage est le plus difficult, & qui s'ouvre le plus tard. On aura iouy d'une fille quelquefois bien long temps, auant que le col de sa matrice ait esté ouvert. Dont on la peut encor dire pucelle, d'un second pucellage: entant que la copulation charnelle a pour fin & principal but la generation. Et que d'ailleurs, le plus grand plaisir qu'on prend à l'acte venere, est en cest endroit là. Parquoy tout le demeurant peut estre pour la follatric, & non à bon escient. Cest là (à mon aduis) le principal cloistre, ou l'arrierefout de la virginité: & ne faut tenir vne fille pour bien deflorree ou depucelée, tant que ceste arrierefoule n'a point

214. *esté ouverte. C'est comme la fauce braye, que vous se-
rez ayant franchy le grand fossé. Il faut en ce dô-
ner là dedans, si vous voulez entrer au fort, & y plan-
ter l'enseigne. Or on peut reconnoistre, que ce ressiron
ou arriercosse (qu'appellent les matrones) a esté quel-
quefois ouvert, par deux moyens. L'un est, en dilatant
& eslargissant avec un miroir matrical, les deux autres
passages. Si on a bonne veue, on peut voir le col de la
matrice, avec sa fente: qu'on jugera assez facilement: si
elle a esté ouverte, ou non. Car ayant esté une fois ex-
largie, elle n'est jamais tant reiointe, qu'on ne puisse
bien remarquer la trace de son ouverture. Mais pour
plus grande confirmation, que l'on y présente une châ-
lette. S'elle y entre facilement, le passage y a esté fait.
Car ce n'est pas comme nous disions du grand canal
charnu & mol: ce col est dur, & de substance moyen-
ne entre chair & cartilage. Dont ayant une fois cédé
& presté, il est tousiours depuis aucunement branté:
non lors que la femme est enceinte. Car adone, com-
me toute la matrice se presse contre l'enfant, ainsi son
col est fort retiré & constraint. Voila une des preuves
qui est oculaire & manuelle. Je viens à l'autre plus ho-
nestre & secrete: mais non pas si certaine. Faites en-
trier dans les susdites values, par le moyen d'un enton-
noir matrical, du parfum de iayer, ou mettez un peu
de son huile dans la nature d'une fille. Si vous en sentez
l'odeur à la bouche, ou à son nez, de l'air qu'elle expi-
rera, il y a grand apparence & probabilité, que son ar-
riercosse est ouvert. Toutesfois elle pourroit bien
auoir la matrice tant espaisse, que l'odeur n'en parvî-
droit en haut, jaquoit que son col fut ouvert: comme il
aduient bien à des femmes, suyuanç la preuve qu'en
fait Hippocrate en l'aphor. 59. du cinquième livre.*

*Voya ce que me semble des signes de pucelage
qui sont assez douteux, pour les raisons que j'ay deduites.
Le matrédrois plus volontiers, à ceux d'un pays de par
le monde (il ne me souvient pas où c'est) que la Sage-
femme, apres auoir coupé le nombril, vient à couvrir
la pte.*

la premiere value, porte ou entree du grand canal. La fille pisse facilement par les entrepois, & par la aussi peut degonter le sang de ses mestres; mais elle ne peut faire la folie aux garçons. Puis quand on la marie, le iour des noepces on baillle solemencillement vn petit cousteau au mari, pour la descoudre luy mesme, & qu'il recognoisse de vray, que l'entree a esté jusques alors fermee. Car il n'est pas croyable, que les filles soyent tant impudiques & lasciuces, que pour en prendre quelque plaisir à credit, elles se voulussent decoudre, pour endurer en apres d'estre recoufies, quand ce viendroit aux noepces. Toutefois ic vous diray, il y a remede à tout: *& fatta la legge fatto l'inganno*, comme dit l'Italien. On pourroit bien faire, comme au bout des oreilles qu'on a percces, pour y mettre quelque pendant. Le trou y estant vne fois cicatrisé de toutes parts, on y passe & repasse ce qu'on veut sans douleur. Ainsi pourroit bien faire vne folle à son cas, duquel les bors sont de mesme substance, que le bout des auncilles, ou que le prepuc de l'homme. Ainsi fairoit on anciennement l'infibulation ou boucleurs, comme Celse le recite, asin que les garçons n'abusassent des femmes, auant l'aage competant. On tire auant le prepuc, dit il, au bout duquel on passe vne esguille enfilee. Le fil demeure, qu'on remue tous les iours pour frayer les trous, jusques à tant qu'il s'y face vne legiere cicatrice à l'entour. Puis on y met vne boucle que l'on peut oster & remettre sans douleur. Ainsi de plusieurs anneaux on boucle les iumens. Tout de meisme pourroit faire la fille, qui a esté cousue dés sa natuite: c'est de retenir les trous qui ont esté faits, pour se coudre & recoudre à sa volonté, & faire de la folle, voire des enfans, attendant vn mari. Car venant à iour de noepces, elles ne faudra pas de se recoudre gentillement sans aucune blesseure, comme on jasset *vn corps de cette*: & son mari (si elle veut) trouvera le *meisme* fils, duquel elle fut premicrement cousue, ou vn semblaible bien compissé & barbouillé à poste. De sorte,

o

qu'il y a moyen à tout, pour ceux & celles qui ont volonté de mal faire: & il le fait mauvais fier (comme on dit en commun proverbe) de la beste qui a deux trous de flous la queue. Certainement il y en a vn, qui est fort difficile à garder, voire impossible, si la sageffe, pudicité, & honnêteté de la fille ou femme, ne le garde elle même. Aux cent yeux d'Argus, ordonnez pour garder vne vache, il y eut moyen d'ôter l'empêchement. Je ne sçay si à tel mal, on pourroit trouver vn plus sain remede, que l'agneau de Hans Caruel, duquel Pantagruel vous fera fages, si vous voulez.

*D'où vient le consentement des mammelles, &
de la matrice, qu'on voit
si evident.*

CHAP. V.

ALLEN au 14. liure de l'usage des parties, enseigne, que la matrice & les mammelles ont des veines communes, non pas contigues, mais voisines, & qui peuvent mutuellement receuoir, ou bailler: comme font au foys les rameaux de la veine porc, & de la caue. De mesme aduis semble estre Vesal, escript au chap. 18. du 5. liu. Ce qui est de superflu amassé aux veines de la matrice, regorge ailleurs, cerchât lieu commode à se remuer. Or l'endroit plus commode, sont les veines qui montent du long des muscles droits de l'abdomen, & approchent de celles qui courent embas dessous l'oz. de la poitrine, car les susdites veines, se deschargent de leur sang en celles cy, & font que le lait est frere germain des meftrures, comme a dit le diuin Hippocras. Celle sentence est transcrit de Galien presque de mot en mot: à laquelle contredit non seulement la raison, ains aussi la démonstration oculaire. Car les veines, qui par del- sous

sous l'oz pectoral, parviennent à la partie supérieure des muscles droit pour la nourriture de ce lieu (comme nous deduirons cy apres) ne sont pas tant voisines de celles qui montent du long dudit muscle, qu'elles se puissent entretoucher, comme sont au soye les rameaux de la caue, & de la poorte. Car il y a quelquefois deux grands doigts de distance entre les bœuts & orifices des susdites veines. Dont il appert, que la pretendue communication de sang, ne peut estre faite par ces vaisseaux là, qui deuroyent au moins s'entretoucher. Et de fait, ils ne sont ordonnez, que pour la nourriture du muscle droit: duquel la partie supérieure est alimentee des rameaux de la veine qui descend sous l'oz pectoral. Autrement pourquoy les bestes, qui n'ont pas les mammelles à la poitrine, mais au ventre inférieur, auroyent elles semblables veines ? Pourquoy l'homme, qui n'a point de matrice, les a de mesme comme la femme ? Cela prouue assez, qu'elles ont autre visage, que le pretendu des vulgaires anatomistes, veu qu'on ne peut alleguer aux males, le consentement des mammelles, à la matrice qu'ils n'ont pas. Quelle donc est la communication des mammelles, & de la matrice, esprouee en mille sortes ? Car si on met une vêtoise sous les mammelles, le sang qui verse par la matrice est retenu: & quand nous voulons faire perdre l'abondance du lait, nous retirons le sang vers la matrice. Et certes on a de tout temps obserué, que le lait & les fleurs ne peuvent commodément abonder ensemble, ou c'est chose bien rare. Dequoy l'on conieutre, que lesdites parties ont non seulement une matière communae, ains aussi quelques vaisseaux communs. Toutesfois on ne voit aucune continuation de veines, de l'une à l'autre partie, si ce n'est de la veine caue, commune à tous membres: par laquelle, non sans longs & enfractueux destours, le sang peut se tourir de la matrice aux mammelles, & au contraire. Parquoy il nous faut trouuer quelque raison, qui nous explique de plus pres la cause conioiante & necessaire de tel

O 2

effect:laquelle ie deduiray comme s'ensuit.

Nature en la premiere conformatiōn des parties, a fait qu'aucunes sont alliées ensemble d'estroite amitié,oultre le consentement general de toutes,ainsi que elle a mis es autres choses certains accords & discors, qu'on appelle en Grec Sympathies & Antipathies. Or ce consentement ou accord mutuel, est fait sans aucune raison ou iugement,d'vne seule inclination & necessité ordonnée de nature,laquelle gist en leur forme:tout ainsi que les corps pefans cheent en bas,& appetent tousiours le lieu inferieur,parce qu'ils font de telle sorte & façon,que ne peuvent sans violence s'arrester ailleurs.Ainsi (à mon aduis)nature a fait cōsenter de quelque amitié les mammelles avec la matrice, comme l'orifice du ventricule,& le diaphragme, avecques le cerveau,toutessois d'vne plus singuliere condition, laquelle nous allons recerchant. De la sympathie des mammelles à la matrice, il y a plusieurs euidens & certains arguments. Et ptemierement, de tō que par le chatouiller du tein la matrice se delecte aucunement,& sent vne titillation agreable. Aussi ce petit bout de la mammelle a le sentiment fort delicat, à raison de l'abondance des nerfs qui y finissent à celle fin que,mesmcs en cela, les tetins eusent a affinité avec les parties qui seruent à la generation.Car comme en icelles nature a ordonné quelque lasciuité, afin que les animaux inuitez de volupté, fussent enclins à la copulation,pour continuer leur espece:aussi a elle aux mammelles,& principalement à ses petits boutz, à ce que la femelle offrit & exhibat plus voloatiers la tête à l'enfant, qui la chatouille & traite doucement de sa langue & bouche delicate. En quoy la femme ne peut que sentir grand' delectation , mesmement quand le fait y est cu abôdace.Mais quel plus manifeste argument de leur alliance peut-on demander , que de les voir ensemble augmenter & decroistre ? Les tetes commencent à s'enfler,& (suivant le mot Grec)freter, qu'on appelle en Languedoc vertiller,lors que le sang menstrual

menstrual commence à dilater les veines de la matrice : laquelle aussi pour lors s'agrandit & devient capable de concevoir. Ainsi s'accordent ces deux parties, que quand l'une est prestre d'estre engroissee, estant arrouee des menstrues, l'autre est aussi tost appareillée de nourrir l'enfançon, devenant capable de beaucoup de lait. Quand la femme a conceu, à mesure que l'enfant croît, & la matrice se dilate, les mammelles font de mesme, & l'enfant mis dehors, soudain elles reçoivent ce que leur estoit dédié pour sa nourriture. Et comme les femmes ont perdu leurs fleurs par vicielleſſe (dont ne peuvent plus concevoir) la matrice, ensemble les mammelles se retroiffisent de peu à peu, & deviennent ainsi petites comme avant la puberté. Voila de grands & évidents accords, desquels on ne peut aucunement douter, que cette nature ayant ordonné les mammelles & la matrice pour fournir d'aliment au conceu & à l'enfanté : à quoy fert un mesme sang, plus copieux qu'il ne faut à la mère : ors la matrice, ores les mammelles en iouysent, comme il est de besoin pour l'enfant. Quand à la distance de ces parties, qui semble incommoder cest accord, elle n'est pas si grande qu'on pourroit penser. Car le sang qui parvient aux mammelles, n'a pas esté jusques à la matrice en celuy qui se tourne vers la matrice, n'a pas touché les mammelles : ains c'est un sang contenu en la grande veine (laquelle est entre deux) indifférent de couler là & là, où il sera plus puissamment attiré ou rejeté. Or à cela fait beaucoup la rarité & spongiosité des mammelles, & l'auſſe dilatation des veines de la matrice. Car lors que le sang est trop copieux au tronc de la grand' veine, il est rejeté aux lieux qui sont prompts à le recevoir. Il est aisément receu des vaisseaux de la matrice, qui se dilatent facilement: outre ce que ladite matrice est située en bas, où les humeurs inclinent de leur gravité: & est imbecille de sa nature, comme c'est la dernière forme, ains si que porte son nom Grec, *hybera*, si le sang n'y est rejeté, les mammelles l'attirent, & en

O 3

se nourrissans d'iceluy, produisent du laict, qui est la superfluité de leur aliment. Et ne cestent de tirer, tant qu'il leur en est permis: car estant spongieuses, elles peuvent contenir beaucoup plus que de leur ordinaire. Et parce que vn des suds lieux suffit à recevoir tout le sang qui est superflu, nature continuant l'vn, oublic l'autre. Dont il aduient que le sang sera porté & otroyé aux mammelles, vn long temps, sans qu'il flue vers la matrice: & au contraire, sinon qu'il y en ait si grande abondance, qu'il puisse fournir aux deux endroits. De ces propos on peut meshuy conclure que le sang redondant en la grande veine, est mandé des aux tetins, des à la matrice, selon le besoin & la nécessité de nature, laquelle aussi a ordonné vn tel consentement à ces parties là, que comme elles servent à la nourriture de l'enfant, ainsi sont-elles toufiours l'vn ou l'autre iouyssantes du sang trop copieux.

Il ne reste plus qu'à répondre à l'argument fait cy dessus: comment est ce que la ventouse mise sous les mammelles, peut retenir le sang menstrual, si par les veines externes qu'on voit au muscle droit, il n'y a consentement aucun, on mutuelle communication des mammelles & de la matrice? Je respôs, que la veine qui monte le long du muscle droit, part du gros rameau tendant à la matrice. Dont il aduient aisément, que ladite veine espuisée, par la ventouse qui resort, tire du sang des veines de la matrice, & ainsi par consequent, destourne & suspend le flux immodéré.

Pourquoy est-ce que le laict de celle qui a fait vn fils, est meilleur à nourrir vne fille,

& au contraire.

C H A P. V I.

Nos femmes de Montpellier ont cette observation, receue de main en main que le laict de celle qui a fait vne fille, est meilleur à vn

à vn fils, parce que (disent elles) cela le raffraischit : & au contraire, que le lait d'une qui a fait vn fils, est meilleur à une fille, pour la raffraichir aussi. Leur proposition absolue est soustenable, comme nous remontrerons : mais elles se faillent en la raciocination. Car d'allequer le raffraichissement aux deux sexes & aux deux laits, il n'y a point de raison. Elles y veulent mettre difference, & n'y en mettent point, veu qu'à leur dire, tout lait raffraichit, & tôt la fille que le fils a besoin d'estre raffraichie. Ce qui est evidentement faux, car le male est plus chaud, la femme plus froide. Dont si le fils doit estre refroidi ou raffraichit, pour adoucir sa trémpe : la fille au contraire, doit estre reschauffee, plus tost que refroidie, afin de corriger son intemperature. Parquoy il faudroit autrement raisonner ceste obseruation, & dire que le lait de la femme qui a fait une fille, est meilleur pour vn fils, d'autant qu'il raffraichit, & ccluy d'un fils à une fille, afin de la reschauffer. Mais i le prens tout au rebours de cela, affirmant que le lait de celle qui a porté vn fils, est moins chaud, que le lait de celle qui a fait une fille, & que la fille a besoin d'un lait moins chaud: ainsi que je demontreray facilement, en confirmant la dite obseruation, que nos femmes ont bien retenu, & ne se faillent finé de ce que la raisonnée trésmaist. Or il faut premierement sçauoir, que tous corps bien complexionnez doivent estre maintenus en leur complexion: & que tout entretien se fait par choses de semblable qualité. Parquoy nature a ordonné vn instinct à chaque corps & à chacunc de ses parties, iusques aux moindres, d'attirer l'aliment à soy le plus conuenable, & respondant à sa température. Come de plusieurs plantes qui sont en vn mesme terroir, ceste-ci attire de la terre autre suc, que ne fait ceste-là: & d'un mesme arbre les différentes parties attirent à elles du suc qui est dans les racines, portions diuerses, (car le bois se nourrit d'autre matière que les feuilles, & le fruit que l'escorce) ainsi est-il des animaux: & en l'espèce des hommes, il s'y trouve

O 4

plus de difference qu'en tout le reste, à cause des infinies diverses complexions: comme l'ay remontré au second chapitre, du troisième livre. Et des parties de nostre corps ou des autres animaux, les plus chaudes aiment & attirent pour leur nourriture & conuenable entretien, la portion du sang commun qui est plus bilieuse: les moins chaudes & plus humides, attirent la piritueuse, les plus seches la melancholique. Le semblable faut-il penser estre fait de l'enfant, qui est au ventre de la mere. Car si c'est vn male, d'autant que la complexion naturelle est plus chaude, il appelle & attire du sang, qui luy est concedé, la portion plus prochante de la complexion. Semblablement la fille qui est naturellement plus froide, se delecte & par conséquents entretient, de la partie du sang moins chaude que celle du fils. Dequoy il s'ensuit, que apres l'enfancement, au sang qui reste & s'en va aux mamelles, pour estre conuecté en laict, il y a plus de portions froides quand ce a esté vn fils, & plus de chaudes quand ce a esté vne fille. Car telles portions, comme moins respondantes à la nature de l'enfant ont esté laisées en arrière & malprisées; tant qu'il a trouué matière qui luy reuenoit mieux. Dont il s'ensuit, que le laict qui est fait des restes d'vn fils, est moins chaud, que des restes d'vne fille. Pour preuve de cela, il faut seulement contempler la couleur & consistence du laict. Celuy d'vne fille est roussâtre, clair & ichoreux ou fereux, comme la virulance, excrement bilieux & chaud. D'vn fils, le laict est plus blanc & espais, signifiant la chaleur y estre moindre de beaucoup. Par ainsi le laict de celle qui a fait vn fils, conuendra mieux à vne fille, d'autant qu'il est moins chaud, & la naturelle complexion de la fille requiert (pour y estre conseruée, selon la condition de son sexe) semblable nourriture, & le fils sera mieux nourri du laict de celle qui a fait vne fille. Voila expliquée l'observation des femmes, par autre raison qu'elles n'entendentoyent pas. Car il ne faut proprement raffraîschir le male, ni la femelle si les sont

sont bien sains & naissent avec la température qui est requise à leurs sexes, ainsi que nous supposons, ainsi la chaleur du fils doit être maintenue, comme la tiédeur de la fille; autrement on corrompt leur naturel mal à propos, rendant la fille hommasse, & le garçon effemine.

I'oy desia murmuré: vne obiection que lon me fait Obiection.
icy. Maistre, vous avez tant orié au premier chap. de ce
liure contre les femmes qui n'alaident leurs enfans, &
maintenat vous prouuez, que le laict d'vne autre femme
est meilleur à l'enfant, que celuy de sa mere. Car il
faut bien dire cela puis que le meilleur laict pour vn
fils est d'vne qui ait fait vne fille, & au contraire. Dont
ils ensuit bien, que nulle mere doit nourrir ses enfans,
ains il convient châger parties: que celle femme nour-
risse le fils de ceste là, & l'autre nourrira la fille de ce Solution.
ste-cy. Je respons qu'il n'y a point de contradiction en
mes propos. Car je suppose en ce chap. que la mere ne
puisse nourrir soit legitimement excusee, & contrainte
de recourir à vne estrangere. Auquel cas ic dis, & ac-
corde que si on a à choisir des nourrices, l'obseruation
de nos femmes est bonne, que aux fils on bailla celle
qui a fait vne fille, & au contraire. Et si on me replique Obiection.
puis que le laict ainsi different est meilleur, pourquoi
n'est-il meilleur que la mere bailla son enfant à vne
autre, à la peine (si vous voulez) qu'elle en prenne aussi
vn autre à nourrir, afin qu'on ne l'accuse de se vouloir
trop épargner, & faire la mignarde? Mais cela n'y fe-
tott rien, d'autant que la mere n'est tenué de rendre la
pareille à celle qui nourrit son enfant, ayant moyen de
reconnostre ce bien fait par autre recompense. Le
principal gist en ce point, scauoir mō si l'enfant seroit
mieux nourry d'un autre, que de sa mere. Je dis que nō, Solution.
& si je ne me cōtredis en rié. Car la difference des laicts
que nous auons traicté, n'est pas si notable, que traillie
preferer ceste primeur, à la condition du laict mater-
nel, qui est beaucoup meilleur à son enfant, qu'un autre
meilleur de quelque peu: autant qu'il est plus fami-

lier, & (comme parle Hippocras) frere du sang menstruel, duquel cest enfant a esté nourry au ventre de sa mere. Et, comme dit le mesme auteur, de tous viures en general, le boire & le manger vn peu pires, mais plus agreables, doient estre preferez aux meilleurs qui sont moins plaisans. Or vne des conditions qui rendent l'aliment agreable est l'acoustumance. Parquoy le laict de la mere sera touſtours plus propre à ſon enfant, que d'vn autre : pourueu qu'elle ſoit autrement faine, & nō fait malade & notablement alteree de ſon naturel. Car on voit aſſez de femmes ſimplement valetudinaires, qui nourrissent de beaux enfans, nonobſtant leur infirmité & delicateſſe. Je ſçay qu'il y a plieures meres, qui s'excusent ſur quelque legiere incliſſion, & fe font à croire que leurs enfans ne ſeroyent pour viure ſ'ils en estoient nourris. Il eſt bien vray que le bon laict eſt fort requis à la nourriture des enfans : mais ic dis ſimplement, que ſ'il n'eſt guiers mauuais il vaut mieux procedant de la mere, qu'un autre vn peu meilleur. Dequoy on peut entendre, combien eſt legiere l'importance du choiſ que nous ferions, du laict de la nourrice qui eut porté vn fils à nourrir vne fille, & au contraire, au prix de l'importance qui eſt du laict maternel enauers ſon fruit, ſon male ou femelle.

Le veux pour finir ce propos, annoter vne petite obſeruation de nos Medecins qui eſt presque ſemblable à la ſuſtite: C'eſt, que voulas du laict plus raffraichissant, ou moins chaud, ils ordonncent celuy d'une femme qui nourrit vne fille. En quoy ils s'abusent, à mes aduis: premièrement, de ce que le fils ou la fille qui tent, ne changent pas le laict. Tel qu'il eſt, il demeure, ſoit fils ou fille qui en vſe. Parquoy il vaudroit mieux demaſder du laict de celle qui a fait vne fille. Car (ſuyuant ce que l'ay demonſtré) le laict eſt aucunement diuers ſelon le ſexe de l'enfant que la femme a porté, mais non pas ſelon le ſexe de l'enfant, qui le ſuccèſſe. Et on pourroit ainsi excuser le propos, que quand on de-

mande du laict de celle qui nourrit vne fille, on préd & suppose, que c'est la mere mesme, suyuant le deuoit de nature. Toutesfois il y auroit encores à redire, si nostre premier propos est vray: car le laict de celle qui a porté vne fille, est plus chaud que du masle. Dont il y a toufiours du malconte, si on demande ce laict pour estre plus rafraischissant.

Superstitieuse & fausse opinion des femmes, qui croyent les mammelles tarir, à celles de qui on chauffe le laict.

C H A P. VII.

Lne se faut longuement arrester, à refuter ceste proposition, qui est des plus absurdes & ineptes erreurs: comme le monstrey loudain par vrais exéples, & certaines expériences. Je me veux plus occuper à l'explication du fait, qui a donné occasion au vulgaire de parler ainsi. Quant à la fausseté du propos, elle est trop manifeste, car on en dit autant des chieures, des bresbis, & des vaches, que des femmes, & toutesfois on voud jurement, que les mammelles ne tarissent aux heftes, desquelles on préde le laict, pour en faire de la bouillie: gens dignes de foy n'ont assuré cestat à Nismes, qu'une femme dudit lieu estoit si copieuse en laict, qu'elle en faisoit de la bouillie à son enfant, pour le mieux nourrir: & tant plus elle en tiroit de ses mammelles, tant plus luy en reuenoit. C'est bien loin de se perdre & de le bouillir, c'est bien plus que de le chauffer simplement. Mais cōbien voyons nous tous les iours de noutrices, qui fournissent de leur laict aux apothicaires & barbiers: pour quelques remèdes, qu'ils chauffent: & le laict ne se point de leurs mammelles? C'est adōc qu'elles disent, quand on les empunte d'un peu de laict, gardez vous bien de le chauffer. Nos gens promettent, qu'aussi ne feront

ils : tuteſſois , eux croyans que cela n'apporte aucun dommage à la nourrice , ne laiſſent de le chauffer , à beſoin faire , & la nourrice n'y perd rien , Dieu merci . Mais d'où eſt venu , c'eſt opinion & ce propos vulgaire : Car il n'y a gueres de telles propositions , qui n'ayent quelque bon ſens caché . C'eſt aux nourrices proprement , & non pas à leur lait , que ſe rapportent ces paroles , qu'elles fe doient garder de s'eſchauffer en lez harnois : d'autant que cela fait tarir les mammelles . L'eſchauffer , ſ'entend en deux ſortes principalement : l'une eſt des choleres & despits : à quoy les nourrices ſont fort ſuientes , par ce qu'elles deuennent ſicres & orgueilleuſes , pour le beſoin qu'on en a , de forte que l'on eſt contraint de les ſupporter , plus qu'une autre ſeruante , pour l'amour de l'enfant . D'oñ ſi on leur fait le moindre desplaſir , elles deuennent folles & enragees : i'entens de la plus-part , car il y en a qui font aſſez lages & modeſtes . Or la cholere , & autre grande paſſion d'eſprit , elchauffant les humeurs , bien ſouuent dément les menſtrues hors de leur terme : & par conſequent fait retirer la matiere du lait . Autrefois fans prouocation des menſtrues , le lait eſt defaut par la ſeule ebulition cauſée de la cholere , qui le fait perdre tout à trac . Car le ſang qui ſouloit eſtre attiré des mammelles , ſe retire autre part , & en eſtant vne fois defouillé , il n'y retourne facilement . Ainsi le lait eſchauffé de cholere le perd . L'autre maniere d'eſchauffement eſt de l'amour , en quoy les meres qui baillent leurs enfans à nonrrirs abuſent bien ſouuent , de la forte que ie remontreraſſy . C'eſt que ſi la nourrice eſt mariee , elles ne veulent pas que ſon mary la cognoiſſe aucunement : & ce , de peur qu'il lay trouble le lait . Elles ont bien quelque raiſon , mais non pas toutes les raiſons . Car il vaut beaucoup mieux que la nourrice ait la compagnie de ſon mary , ſagement & moderément , que ſi elle brûle d'amour . Le grand deſir non ſatisfait , eſt le principal qui trouble le lait , comme l'on voit les nourrices fort amourenſes , qui vont apres les hommes , com-

me chienues chaudes. Ne vaudroit il pas mieux que elles eussent quelque desalteration de este grand soif, que de les cōstraindre ainsi de brusler à petit feu? Vous les verrez quelquefois si troublees de passion amoureuse, qu'elles en perdent toute contenance, voire le manger & le dormir. Qui doute que pour lors le laict ne soit trouble de mesme, & les mammelles en danger de tarir? Il faut que la nourrice soit bien nourrie, qu'elle dorme la grasse matinee, & ne traueille gueres. Ce regime incite à conuoiter l'œuvre de la chair, excitant les cœguillons, & prouoquant à luxure. Si la femme oisue bien traidee & en bon point, tentee de este affection, est constrainte d'en abstenir totallement, je pense que son laict n'en sera pas meilleur, ains eschauffé & trouble, sentira au bouquin, tout ainsi que sa personne. Parquoy il vaudroit mieux, que elle iouy de son mary moderément, comme dit est, que de l'en priuer & sequestrer entierement. Et quoy les femmes des laboureurs, artisans, marchands, & autres qui communément nourrissent leurs enfans, sont elles pourront excluses du laict de leurs maris? ou si leurs maris ne les embrassent point, tant qu'elles sont nourrices? On voit bien qu'ils ne s'en gardent pas. Et leurs enfans sont-ils moins bien nourris: sont-ils plus delicats ou maladifs, que ceux des bourgeoisées sucrees, des Damoyelles affectees, ou des grands Dames precieuses: lesquelles ne se veulent tant abaisser, que de rendre ce deuoir à nature, en nourrissant leurs enfans du laict que Dieu leur Voyez a donné pour estre du tout meres? Tant s'en faut: que l'emborta- au contraire, les enfans des pauures femmes, nourris tion au de leurs meres, communément sont plus forts & gai- prem. ch. lards. Mais on craint (voicy la plus forte raison) que la de celles. nourrice deuienne enceinte, par l'accointance de son mary: & que l'enfant ne tete du mauuais laict. Lequel sera tel sans doute, à cause de la groise. Et il est à craindre, que la nourrice ne s'aduise pas d'estre enceinte, plus tost que le nourrisson ne s'en trouue fort mal. Car la plus-part des femmes n'ont leurs fleurs durant que

elles nourrissent, & partant ne se reconnoisent gueres d'estre enceintes jusques au devant de leur lait. Et les autres qui ont de leurs fleurs, sont bien souuent grosses d'un mois, auant que de s'en appercuoir. Quoipis est, il y a des nourrices, qui sachant bien d'estre enceintes n'en disent rien tant qu'elles ont vne goutte de lait, craignant d'auoir leur congé. Et ainsi abusent l'enfant, que l'on dit en Languedoc *enganer* d'un mois Italien, pour dire *ingannare*. Ce sont les principales raisons que deduisent les honestes femmes, pourquoy elles ne veulent permettre que les nourrices de leurs enfans cognoissent les hommes.

Mais les inconveniens que i'ay allegué cy dessus, contrepesent bien ceux-cy, & (à mon ingement) les emportent à la balance d'équité, estans plus trebuechans: Car le lait eschauffé d'une femme passionnée d'amour, est pire de beaucoup & plus nuisant, que eschauffé d'une femme enceinte. Et quoy? ne voit on pas comme nous avons dit au second chapitre de ce liure, que les villageoises ne font difficulté d'alaiter leurs enfans, encor qu'elles se sentent grosses tant qu'il y a vne goutte de lait en leurs mammelles, & que l'enfant en peut succer. S'il duroit jusques au neuvième mois, elles contineroient sans aucune difficulté de luy en donner, & puis le feurent, pour peu qu'il passe vn an. En sont ils plus malostrus & ineptes au traueil? On voit bien que ils sont plus robustes, & plus paciens de labeur, que ce sont les citadins. Les pauvres gens disent, que si l'enfant a beu le meilleur de la liqueur, il doit en fin boire la lie: tout ainsi qu'eux mesmes font du vin. Car ils boient aussi bien le bas, que le haut, tant que le vaisseau peut tirer, jusques à la dernière goutte. Mais les personnes plus molles & delicates, gens ailez & mignards, quittent le vin dès aussi tost qu'il a passé le milieu du tonneau, & disent qu'il sent au bas, les serviteurs & chambrieres boient le reste jusques à la lie. Ainsi peut il estre des enfans qu'on alaïte, le vin desquels est le lait: comme au contraire nous disons,

que le laict des vieux c'est le vin, dont la susdite com-
paraison est bien propre.

Les Dames qui entendent mal ce propos, diront
que je conseille de nourrir les enfans du laict d'une
femme grosse. Mais, sous leur reueueace, je ne dis pas
cela par maniere de conseil, ains je remonstre, com-
ment aux enfans de village, & des pauures gens qui
sont nourris grossierement, le laict de leur mere en-
ceinte ne leur est pas nuisant. Je ne dis pas qu'il ne fit
mal aux enfans de bonne maison & delicats: tāt pour
ce qu'ils sont de parents nourris mignardement, que
pour autant que ce n'est du laict de leur mere. Car il
faut entendre, qu'il y a telle affinité entre l'enfant & le
sang de sa mere, qu'il sera mieux substancé du pire laict
de sa mere, que du meilleur d'une autre femme. Je sçay
bien que l'on trouuera estrange ce propos: mais il est
veritable, & je le prouueray aillez au sixiéme liure, qui
traitera de la coutume. Et quād ic n'aurois gaigné au-
tre chose, que de persuader le laict d'une femme en-
ceinte, n'estre si mauuais à l'enfant, que celay de la
femme chaude comme vne chienne, extrēmement
desirouse de la compagnie de son mary, ou amy, i'ay
assez conuaincu d'erreur celles qui trouuent si estran-
ge, qu'une nourrice iouysse de ses amours. I'entens
touſtous inodeltement & sobrement comme on fait
volontiers quand on est en pleine libertē. Car s'il le
faut faire à cachettes & à la desrobbee, on y va comme
alies debastez, & on s'y eschauffe tellement que dou-
ble mal s'en ensuit. L'un est, q le laict s'ē trouble d'au-
tage, l'autre, que les nourrisse engroissēt plusost de ce-
ste facon. Car c'est, cōme si à vn yurōgne on tiēt le vin
ferré. S'il trouue la clef de la caue, il en prend tant qu'il
peut trecer. Laissez luy le vin à l'abādō, à lō cōmādemēt
il en boira moins de beaucoup, & en sera plus sobre.
Grand mercy diront les nourrices, quand elles ser-
ront cecy, vous sçavez biē parler pour nous. Voila vne
bonne recepte: nous l'executerons volontiers. Vous
estes vn bon Médecin: Dieu vous gard de mal.

Et les maistresses au contraire, penseront que je suis amoureux des nourrices, & que l'ayme à les caresser. Il est vray certainement que l'ayme les nourrices & que la femme de ce monde que je chery le plus, a nourry tous mes enfans, tant qu'elle a eu de laict, & je n'ay pas laisse pour cela de coucher avec elle, & luy faire la mort, comme un bon demy à sa bonne moitié, suivant la conionction de mariage: & (Dieu mercy) nos enfans ont esté bien nourris, & sont bien aduenus. Je ne donne point conseil aux autres, que je ne prenne pour moy.

Voila donc comment il faut entendre ce que le vulgaire pretend dire, que l'eschauffement du laict est cause, que les mammelles tarissent aux nourrices. Il y a vne autre intelligence de ce qu'on dit aussi qu'elles tarissent aux bestes, non pas si on bouil simplement leur laict (comme quand on en fait de la bouillie) mais s'il verse au feu, ainsi qu'il peut aduenir du bouillon impétueux. Item, si on n'y adiouste quelque peu d'eau, les bonnes gens disent (au moins en Gascongne, ou je l'ay appris) que les mammelles tariront à la beste. Il y a deux mysteres ou secrēts en ce propos: l'un est, seaison à la parfimonie, ou espargne: & l'autre vn document à cuire le laict ainsi qu'il appartient. Quant au premier, c'est tresbien aduisé de garder que le laict ne s'espante au feu, ne ailleurs. Car si on le perd ainsi mal à propos, on en peut avoir faute: & la māmelle qui le fournit tarira, c'est à dire, n'y pourra aduenir. Pour cela mesme il est bon, de le croire d'un peu d'eau, afin que moins de lait suffise. Autrement il se trouve court, ou il faut plus de bestes à le fournir. Ainsi il semble que la beste tarisse, quand elle ne peut aduenir à tout ce qu'on en a affaire. Quant au second, c'est vn bon precepte, qu'on dicte secretement, comment il faut cuire le laict. Ce doit estre à petit feu. D'autant que la substance estant fort delicate, n'endure vn grand bouillon tel, qui le fait respandre & verser. Pour cela mesme il est tresbon, d'y adiouster vn peu de l'eau: qui résiste, & fait

faire resister plus le laict à l'adustion du feu. Par ainsi il se cuit plus doucement, & y a de l'espargne tout ensemble. Ce sont les deux raisons secrètes de l'opinion qu'on a induite au populaire, afin qu'il seut mieux mesanger son laict, & le cuire mieux à propos. Car on ne l'cauroit plus gentillement lui persuader vne chose, qu'en le menaçant de quelque notable perte & dommage : ou au contraire, en l'auant à quelque grand profit.

Qu'il ne faut endurcir les tetins, pour cuiter les tendrieres.

C H A P. VIII.

Tendrieres sont les sendilleures de la teste ou pouppe des enammelles, quand elle se rompt & font du premier laict, mesme à celles qui nourrissent. Car comme l'enfant succe & la presse, elle se rompt d'avantage. Ce qu'auient principalement aux femmes plus delicates, molles & tendres, dont le mal est dit tendrieres, à mon aduis. Car depuis que le tetin a esté vne fois rompu, & est endurci, on n'y a plus de mal, ou fort peu, aux autres gessines. Or pour l'eviter, sur tout du premier enfant, nos femmes y employent diuers remedes, qui tendent tous à excitation, pensant que de corriger la mollesse, on preuient telles sendilleures, d'autant que le tetin ja endurci, comme dit est, n'y est plus tant suiet. A ceste cause les vnes bassinent leurs tetes d'eau & d'alum : les autres d'eau rose & de plantain, ou de myrte : les autres d'un autre astringeant. Et cela ne fait que dilposer la tette à pis auoir. Car tante plus elle est dure & roide, tant plus elle se rompt. Il faut faire tout le contraire, la remollir & auendrir, auant la venue du laict. Car si elle est molle, pour certain elle prestera, & ne

p

crenera pas. Comme aussi nos leutes qui se fendent en Hyuer, à cause du froid dessechant & enrodisant, sont preseruees de ce mal, si on les remoille souuent de sa salive, ou si on y met de la pomimade. Parquoy celles sont mieux adusees qui pour eviter les tendries, appliquent à leurs poupes, quelque mois auant que d'accoucher, de la cire neuue remollic avec de l'huile doux. Mais il est encor meilleur, comme ie l'ordonne, de les graisser souuent de lard frais, qui les remollic doucement & gentillement. La raison en est aisee, & l'experience de plusieurs l'a confirmé. Je m'en rapporte au tefmoignage de celles que i'ay appris de faire ainsi, & s'en trouvent fort bien. I'ay penſé d'en faire ici mention, pour fauoir celles qui ont bonne volonté de nourrir leurs enfans, & s'excusent en partie sur ce mal là. Les autres ne me font pas grand pitié, qui n'ont pitié de leurs enfans, & se desdaignent de les nourrir.

*Demuer l'enfant à toute heure qu'il est ord,
& s'il doit asoir certaines heures
à tetter.*

C H A P. IX.

Les bonnes femmes ont opinion, que pour bien nourrir vn enfant, il le faut reigler à certaines heures, tant de son tetter, que du changer des langes pour le mettre au ner. Et ce bien nourrir, que elles appellent, s'entend communément d'un aisne traitemen, afin qu'il ne donne tant de peine à la mere ou nourrice, quand on l'a mis vne fois & acquistumé, à vn train & certain ordinaire de quelques heures, à la commodité de celle qui l'alaité. Dont ce régime se rapporte plus à la nourrice qu'à l'enfant. Et si on lui peut faire prendre ce pley, on dit qu'il est de bon

bô nourrir,c'est à dire, qu'il ne requiert ri   importu-
nement,ains à ses heures. Mais voyons si ce regime est
reigle certaine,est profitable aux enfans,& première-
ment du tetter,duquel le muer dep   à pen pres. Car si
l'enfant tette ordinairement à certaines heures, il y vide
aussi de mesmes : s'il n'y a quelque desbauche d'esto-
mach , & l'enfant se porte bien, suppose aussi que le
laist continue d'etre touſhous semblable , non plus
aigues,ou plus espais , né plus acre ou aigu. Car ces
qualitez diverses changent ais  lement le ventre d'un
enfant . Voyons donc en premier lieu, s'il est bon &
profitable à l'enfant , qu'il ne tette sinon à certaines
heures. Nous avons remontré au second chapitre de
ce liure, que l'enfant dans le v  re de sa mère tire con-
tinulement par le nombril sa nourriture: comme v  
plante incessamment attire de la terre par ses racines.
Estant veau en lumiere, & iouysant de l'air , prenant
sa nourriture desormais par la bouche, il a beſoin d'e-
tre ſouuent alimenté : d'autant que ſon corps mollet
& tendre comme fromage(ainsi l'accompare Galien)
ſe fond & ſeſolue inceſtamment. Dont ſi on ne restaure
& refait par frequent alimen   ce qui ſe diſſipe à tout
moment , l'enfant demeure petit,transi & aganit. La
frequence de l'aliment est requise es premiers iours,
d'autant qu'il eſt près du temps auquel il attiroit con-
tinuellement nourriture. Parquoy il faut, pour ne faire
ſoudain changement d'un extremité à l'autre (cho-
ſe grandement insupportable à nature) que la frequen-
ce ſeponds à la continuelle attraction que l'enfant
naguères faisoit. Aussi ſon estomach eſt ſi petit qu'il
ne peut comprendre à vne fois beaucoup , auant qu'il
ſoit bien ellargi. Ce qu'il atquier de peu à peu. Dont
il faut que ce pendant la frequente reiteration com-
pense la moindre quantité de l'aliment. Depuis,quand
l'estomach eſt plus capable : l'enfant n'a moins be-
ſoia de ſouuent tetter qu'il auoit auparavant. Par ce
que ſon corps aussi eſt plus capable en proportion:
& a beſoin de plus grande nourriture qu'il n'a-

P 2

uoit es premiers iours. Ainsi il faut touſtours que l'enfant continue de ſouuent tetter, iufques à tant qu'il commence à manger quoy que ce foit. Car adonc, eſtant ſubſtanté de viāde plus folide que n'eft le lait, ſon eſtomach, eſt plus tardif à digerer: & ne requiert ſi fréquente paſture qu'il faifoit au parauat. On m'accordera ailement tout cela, mais le principal eſt enceſſer derrières, ſçauoir mon ſi on doit, ou ſi on peut, ſans faire tort ou préjudice à l'enfant, limiter & definir à certaines heures, cete fréquence de tetter tant qu'il voudra, pourue que ce foit à certaines heures, comme touſtours de deux en deux, ou de trois en trois, ou de quatre en quatre, & ainsi des autres intervalles, qu'en pourroit aduifer. Les femmes de Montpellier prennent volontiers leurs termes de quatre en quatre heures, qui eſt teter ſix fois dans un iour naturel comprenant iour & nuit. Cela ſembla ailez raifonnable: toutesfois il eſt impossible de ranger touz enfans à meſme point, veue que touz ne ſont de meſme complexion & naturel. On ſait bien que comme des grāds, ainsi des petits enfans, les vns ſont fort affamez, les autres non. Ceux ci attendront un long temps ſans tetter, les autres veulent avoir presque touzours la bouche au tetin, & ſi on leur refuse, ou ſi on ne leur preſente ſouuent à tetter, ils n'en ſont pas ſi bié nourris. La grādeur de l'eſtomach, & ſa capacité eſt en diuers corps diuerſe dès la première coformation: comme il y a des petits & des grāds foyes, des petites & des grandes têtes, des mains courtes & des longs doigts: & ainsi des autres parties: qui n'ont touſtours correfpondance au reſte du corps de sorte qu'un grād corps aura quelquefois ſon eſtomach fort petit, & un petit corps l'aura grand. De là ſouuent proceſſe qu'un enfant de grande corpulence aura beſoin de tetter à toute heure, parce que ſon eſtomach eſt petit, & le corps a beſoin de grāde nourriture. ſon eſtomach petir, ne peu gueres comprendre à vne fois, & ſi il attire beaucoup, il imolé de la neceſſité des autres parties, il eſt contraint de rejetter & vomir ce lait,

lait, plus cōpieux qu'il ne peut aisement contenir. Au contraire, il y a de petits & maladrois enfans, qui absorbent le lait comme vne espōnge, & l'auallent cōme dedans vn abisme, d'autant qu'ils ont l'estomach fort ample & capable. Dont ils ont assez d'vnē tettee pour plusieurs heures. Ainsi qui voudra limiter les repas de tous enfans à mesmes heures, il ne peut faillir d'en offenser la plus grand part. On m'accordera bien encor cela. Mais tousiours demeure le doute, si on peut limiter iustement le temps du tetter aux enfans, en faisant les limitations diuerses, selon leurs diuerses complexions & naturels, que lon peut apprendre en peu de iours. Je vous diray: si la nourrice est si prudente, discrète & aduisee, qu'elle s'gache bien comprendre la porce de son enfant, & si sage qu'elles y vneille entierement accommoder, s'assubettissant du tout aux heures que requiert la nature de l'enfant, il n'y aura point de mal, qu'on luy permette de les prendre & arrester selon son iugement, & qu'elle continue ainsi de luy presenter le tetin à telles heures précisement. Car l'enfant nourri par mesure, s'en portera bien mieux. Mais combien trouuerez vous de nourrices, soyent meres, ou locataires, qui ayent telle discretion & prudente obseruation, de le scauoir distinguer & cognostre, ou qui l'ayat bien compris, n'aime plus de mettre l'enfant au train de sa commodité, que de s'accommoder à l'enfant? quise vucille priuer de ses plaisirs, esbats, repas & dormir à ses heures, pour s'adonner totalement aux heures que l'enfant requiert, suyant sa complexion? A peine ce trouuerez vous dix entre mille qui soyent ainsi conditionnees. Dont il semble que vaut mieux faire vne autre regle: c'est que l'enfant n'ait point d'heures certaines & limitées, ains que la nourrice luy présente la manuuelle à toutes heures. Car s'il en a besoin, il tettera: sinon, il abstiendra. Et que peut-on regler vn enfant, vnu que à toutes les fois qu'il se plaint, ou crie, de quelque chose que ce soit, comme d'vnē espingle qui le poingt, ou d'vnē puce.

P 3

qui le mord, il faut soudain auoir recours à la mame. le pour l'appaiser. Il faut donc souuent rôpre le conte des heures certaines & limitées, en despit que l'on en ait. Et si on le rompt commodément pour telles occasions sans nuire à l'enfant, il ne luy nuira pas aussi quand on luy presentera la mammelle en diuerses têps, & à heures non limitées. Mais nos femmes craignent telle subiection : ce qu'elles disent franchement, & quelques vnes sont si subiettes à leurs plaisirs, que elles ne veulent pas que la garde leur apporte l'enfant qui crie dequoy que ce soit, pour l'appailler au tetin, si ce n'est son heure. Ains qu'elle le pourmeine, ou luy die de belles chansons, ou le berse & l'endorme. Et peut estre que l'enfant crie de faim. Comment le veulez-vous endormir ? Elles scauent bien dire en commun proverbe, *qui non à l'on ventre dur, non pot pas dormir s'eger.* Dont l'enfant qui a le ventre plat & mol, préoccupé de faim auant son heure ordinaire, ne pourra pas dormir. Et de l'appailler ou contenter d'une chanson, c'est vne pure moquerie. Le voudrois bien scaoir, si sa nourrice ayant bon appetit, en lieu d'une soupe elle seroit contente & bien satisfaite d'osyr vne chanson (quand elle seroit bien d'Orlando de Lassus) ou de danser vn branle de Champagne. Quelle fadaise !

Inanis ventre non d'autrilles, & en un verset du temps passé, le ventre vide n'oit volontiers paroles. Mais ic s'uis en compagnie, dira la damoiselle. Voulez-vous qu'on m'apporte là mon enfant, & que ie monstre mon tetin ? voila un grand danger vrayement, & vne fort pertinence excuse. I'ay honte de ces propos, qui me puent plus que la matiere dont nous traiterons maintenant. Car il est temps de venir au muer de l'enfant.

Quant à ce point, i'ay credit, que si l'enfant pouoit touzours titter à mesmes heures, & que le lait ne changeast de condition, l'enfant aussi pourroit se vuidier à certaines heures: & par consequent on pourroit luy changer de langes à certaines heures. Mais comme

comme le premier defaut, & le second aussi. Parquoy on ne peult auoir certaines heures limitees, finies & determinees à muer l'enfant, qu'on ne puisse & doive rompre, aduenant le cas de necessité. Qui est (à mon avis) toutes & quantes fois on cognoist l'enfant estre conchit ou compissé, iugoir qu'il n'y eut pas vne heure qu'on l'a changé tout de blanc. Et que fera il de luy faire endurer ceste vilenie & saleté, jusques de là à quatre ou cinq heures, que son terme sera? Si vn homme a sué de traual, on trouve bon qu'il change de chemise incontinent, & qu'il ne boiué ceste sueur: & moins qu'elle se refroidisse sur son corps. Et comment sera il bon, que l'enfant trempe dans son urine durant quatre ou cinq heures? Quel bien luy peut faire cela, & autant la fiente? Les bonnes femmes respondent, que *entre la merde & la pis, se nourrit le bel fils*. Mais i'ay expliqué ce propos mieux à la vérité au 6. chap. du quatrième liure: & comment il faut entendre, que tout enfant est nourri entre la fiente & l'urine, soit beau soit laid. Et cela ne fait rien à la beauté. Car si elles veulent dire, que ces matières sont deterfuiues, nettoient la peau, & font beau teint: qu'ainsi soit, on torche le village des enfans qui sont plus grans, des langes pisseuses des petits, pour les decrasser & embellir: ie respons, que les enfans n'ont besoin de ce fard ou embellissement aux cuisses, aux jambes, au ventre, aux reins, & aux bras: & qu'il y a grande difference, de les en frouter, ou de les y laisser tremper quatre ou cinq heures. Dequoy il aduient souuent grād mal & au corps & à l'esprit de l'enfant. Ce que ie desire estre bien noté des sages meres. Premièrement quant au corps, elles s'auent tres bien, que ces ordures escorchent souuent les cuisses & fessés des enfans: dont ils deviennent fascheux & criars, non sans cause. Et c'est de l'acrimonie & ardeur de ces extrêmes, qui bié souuent deniēnt tels de la longue retentiō cōtre le corps de l'enfant, auquel on fait endurer ceste gehenne mal à propos. Quant à l'esprit, il en est doublement offensé, & reçoit de mauuaises impressions. L'vn

Objetts.

Réspōce.

est ja dite, que les enfans en deniennent criars & fal-
cheux, qui est vne mauaise habitude, engendree de
plusieurs reiterrees dispositiōs & actes. Car ayantlon-
guement accoustumé de crier & braire, pour la mo-
lestie que leur donnent ces ordures, ils sont depuis si
chagtrins, que la moindre chose du monde les rend
faulcheux. Ainsi les meres & nourrices sont bien punies
de leur espargne à tenir l'enfant net. Car elles en ont
depuis plus mauvais temps, quand il est deuenau terrible
pour avoir trop enduré. Mais il ne les plains pas
tant que le pauvre petit innocent, duquel l'esprit est sal-
té pour s'en ressentir toute sa vie. En vne autre l'one
il est offendre de ses ordures, ausquelles on accoulu-
me son corps, & c'est, que les mœurs elans correspon-
dantes à la température du corps (ainsi que souvent
nous auons dit) il s'ensuit aisément, que du corps nou-
ri en saleté & ordure, l'ame se plaist en toute vilenie,
plus que si son corps avoit été nourri gentillement &
nettement. Voyez, je vous prie, si les bouquiers, pot-
chiers, valets d'estable, ramoneurs de cheminees &
cure retraitz, gadoüars, & gens de voirie, n'ont les
mœurs plus sales & propos moins honnests que les
autres personnes? On se plaist en ce qu'on a été nour-
ri. Car nourriture passe nature. Les meres donc soya-
duerries, & toutes les nourrices en general, se ce-
plaindre leur peine à nettoyer les enfans autant de fois
qu'ils sont sales, & de nuist & de iour. Elles en seron-
t bien recompenses, quand les enfans en seront plus
traictables, doux & gracieux. Au contraire, pour vne
heure qu'elles auront espargné de leur peine, l'enfant
leur en donnera plus de mille.

Contre

Contre ceux qui trouuent bon que les
enfans crient & pleurent.

CHAP. x.

DE ce que l'ay remontré au precedent chapitre, on peut confondre & renuer-
ser cest erreur. Car quand ce ne seroit
que pour l'esprit, qui deuient plus vici-
eux d'une accoustumance au crier &
braire à tout propos: c'est beaucoup de
mal. D'autant qu'il faut tousiours souhaiter, comme
disoyent les anciens, que l'ame soit faicte dans le corps
sain. Mais d'abondant il est fort nuisible au corps de
l'enfant, luy permettre de crier quand on le peut bien
appaiser. Car cela peut changer de peu à peu sa bonne
temperature, en cholere chaude & seiche, qui le tien-
dra maigre & menu, voire luy accourcira les termes
de sa vie: suyant ce que nous avons remontré au 2.
chap. du premier liure. Il y a des enfans qui deuien-
nent tellement chagrins & malicieux, pour le mespris
qu'on fait de leur crierie, que souuent ils noircissent
tout à fine force de se tourmenter. Les autres en per-
dant l'halcine & sont pres d'estouffer. Il y en a qui vié-
nent pasles, comme s'ils estoient morts. Plusieurs en
tombent au mal cadue. D'autres se creuent, & puis il
les fait chastrer. Voila de grans malheurs, qui arrivent
assez souuent, pour le mespris qu'on fait du crier des
enfans. Et de profit ou cōmodité, je n'en scache point,
si ce n'est parauenture que le poumon & la poitrine
s'en eslargissent d'avantage, que la chaleur naturelle
s'en rend plus forte, & quelques superfluitez se consu-
ment, comme on dit aussi de pleurer, qu'il leur des-
charge le cereau. Or quant à cestuy-cy, je ne le trou-
ue pas mauvais, pourvu que ce soit d'un crier medio-
cre & non excessif. Comme aussi les petite cris non
malicieux, ni extremes, ne me semblent aucunement

préjudiciables à la santé des enfans. Ce leur est autant d'exercice, par maniere de dire: & il en reuient le profit desus mentionné. Mais toutefois l'accoustumance en est touſours mauuaise. Car il est aisné de passer du mediocre au cry demeuré. Et quelle femme y a il au monde qui ne trouuast bon, qu'un enfant ne criat point, ains touſours fut paſſible, plaſſat, gay & ioyeux: le croy qu'il n'y a aucune qui le voulut prouoquer à crier & à pleurer, disant que cela fut meilleur pour lui. Mais s'il aduient que l'enfant crie, & que la nourrice (soit mere, ou locataire) n'ait loſir ou plaſſir de l'appaiser incontinent, elle s'excuse làdesus, que le pleurer & crier lui font grand bien. Voila comment on se flatte & espargne ſouuent mal à propos au préjudice de l'enfant. Lequel à la longue ſe refant de cette rigueur, inclemence & cruauté, coulouree, maſſite & couerit d'une belle raſon. Je dis que l'on s'en reconnoit, tant au corps que en l'efprit de l'enfant, & iole bien croire, que les enfans ainsi nourris, n'aiment iamais tant leurs meres & nourrices, que s'ils avoyent été plus piteuſement eſtuez. Car c'est là que doit commencer la pieté & charitable amour: laquelle Dieu fait depuis reciproquer des enfans aux parents. Dequoy le Cigogneau donne yn tel exemple, que les Grecz ou bien voulu nommer cette recognoſlance *antipatetria*, du nom de la Cigogne. Je ne veus pas pourtant yne grand mignardise & excessiue indulgence des maſſ enuers leurs enfans: & sur tout quand ils commençē aſe cognoiſtre. Car dès auſſi toſt ie les nourris ſous l'ombre de la verge, & les fais craindre le chalſtiment, meſſimes auant qu'ils soyent ſeurez. Autrement, ſi on craint trop de leur desplaſe, ils ne craignēt les repreb̄h̄ions, & il faut leur eſtre ſubier extremement, ſuporter toutes leurs fautes & mauuaises façons de faire. Dont auſſi Dieu permet, que les peres & meres ſont touſours depuis ſubietz à leurs enfans. Il ne faut pas prouoquer à ire & à despiſer: mais auſſi il ne faut pas craindre & s'affubiettir à leurs paſſions, ains les arrêter.

cher petit à petit par bonne discipline, & garder qu'elles ne pullulent, ayans prissoit racine. Adonc certainement le pleurer & le crier vn peu ne leur peut nuire: & faut quoy qu'il en soit, ou puise aduenir, qu'ils prennent de bonne heure le chemin de vertu.

Qui doit plus longuement tenter, vn fils ou vne fille: & combien le chacun.

CHAP. xi.

N diuers pays on a diuerses coustumes, & comme les habits sont differents, ainsi la maniere de viure. Ce qui est bien raisonnable. Car la difference de l'air & du terroir, requiert diuerser facon d'entretenement. Comme es pays froids & Septentronnaux les pouelles ou estuves, les fourreures, le vin, & les espiques sont necessaires & ordinaires: & es pays chauds & rotis, comme est celuy des Mores, les lieux soubs terre sont les meilleurs, & l'aller tout nud, boire de l'eau, & manger force fructs qui raffraischissent. Qui voudroit viure en Aphrique, en Mauritanie, ou en Aethiopie, de la facon qu'on vit en Angleterre, en Allemagne, ou Pologne, & au contraire, il ne pourroit guieres durer en cest estat. Et pour ne faire comparaison des pays tāt eslōgnez, si vn Parisien vouloit viure à la Provençale, vn Lyonnois à l'Espagnolle, ou vn montagnard, comme ceux du plat pays, & au contraire, sans bouger de son lieu naturel (cela s'entend) il ne s'es troueroit pas bien. Le ciel ou l'air diuers nous invite à diuers traitemens: & la condition des personnes aussi, que nous appellons Institution de vie. Car si on nourrisloit vn laboureur ainsi qu'un homme d'estude, ou autre sedentaire, il deuientroit si delicat que il ne pourroit suffire au traueil: & au contraire, si l'homme sedentaire estoit nourry en labou-

reur, il seroit tantost malade, à cause qu'il ne pourroit digerer telles viandes : si non qu'il fut de forte & soudre complexion. Comme on en trouue plusieurs, qui mesmement sont tels de nature, cestans nez de pauvres gens laboureurs ou artisans, & par consequent nourris grossierement. Dont ils sont pacientissimes de labour, & se peuvent nourrir de mesme leurs parents, ou à peu pres, sans aucun prejudeice: ainsi qu'ils sont pour la plus part. L'age aussi requiert diuers traitemens, entant que c'est vne complexion diuerte. Et par tout le monde on obserue bien cela, que les enfans soient autrement nourris que les garçons, les garçons que les hommes adultes & parfaits, les vieillards d'une autre sorte, & d'un autre les decrepits. Item le sexe diuers est differement entretenu, non pas en habit seulement, mais aussi en nourriture & education. Dont est le commun dire, que le garçon doit estre bien nourry, bien batu, & mal vestu: la fille bien vestu, bien battue & mal nourrie. Or je lairray à part les diuerses manières d'elever les enfans qui tettent, selon la diversité des pays: comme il est bien nécessaire qu'on les allait de differens mēt, ainsi que les regions diffèrent. Je restraindray mon propos au climat de Montpellier & des lieux circonvoisins, qui respond assez à la température de la Toscane.

Nos femmes tiennent, que les filles doivent teter moins de temps que les fils, & qu'elles en ont assez à dix & huit mois: les fils, de vingt & quatre, qui sont deux ans entiers. Il faut touſſours ſuppoſer que l'enfant ſe porte bien, & (ſelon le cours de ſon aage) ſoit bien aduenu: qu'il ait commencé de manger au temps qu'il deuoit, qu'il ait assez de dents pour mascher, que le leuer duquel on doute, tombe en bonne faſion: bref qu'il n'y ait autre queſtion que du terme. La raiſon qui meine les femmes à dire, que les filles ne doivent teter ſi longuement que les fils, eſt (à mon avis) d'arrié qu'elles ſont plus humides. Voirre mais, il faut ſcanner, ſi c'eſt humidité eſt viciueſe, ou non. Si c'eſt la complexion naturelle du sexe feminin d'etre plus humi-

de, & que nature l'ait ainsi fait expressément, & plus froide aussi pour les causes deduites au premier chap. du second liure: ne sera ce pas mal fait, de rendre les filles plus seches, en danger de les faire devenir hommastes & steriles? Si c'estoit vne humidité superflue & acquise par mauuaise nourriture, ou dedans ou dehors la matrice, il la faudroit bien consumer: mais elle est naturelle, supposant tousiours que la fille soit bien née, bien faîne, & de bonne complexion. En vouliez vous faire un garçon en la rendant plus seche, tellement qu'il ne luy manque rica, que le membre viril: car de barbe, elle n'aura pas faute. C'est tres-mal raisonné, de dire que la fille doit moins tettier, parce qu'elle est trop humide: veu qu'au contraire, il faudroit qu'elle tettast plus longuement, afin de l'entretenir en cette complexion, qui luy est naturelle, & necessaire pour estre bien feconde & faire de beaux enfans (qui est la perfection du sexe feminin) quand elle aura plus longue son adolescence, laquelle est limitee de la notable exiccation: lors que les os, & autres parties solides ne se peuvent plus estendre & alonger. Et parce on a bien raison de vouloir que les fils tettent longuement, à cause de leur siccité. Car si on ne retarde, & reculle tant qu'on peut la grande exiccation, à laquelle les achemine leur chaleur naturelle plus forte qu'aux filles, il est certain que ils demeureroyent cours, & par succession de têps, les fils des arriere-fils ne seroyent que petits nabots. On le voit ordinairement de ceux qui ont esté mal nourris, ou de mauuais, ou de diuers lait, ou qui n'ont asiez tetté. Ils sont plus petits de beaucoup, que les autres de même race, maison, ou condition. Parquey ce n'est mal aduisé de faire tettier longuement les fils, pour auoir de beaux hommes, qui aussi viuront plus long têps, selon le cours de nature, & seront plus tard vieux. Car l'enveillir n'est autre chose que desseicher, & la mort naturelle n'est qu'une extreme exiccation. Ce qu'on peut retarder, si en tous aages on est longueux d'espargner & bien entretenir l'humeur naturel & radi-

C'est à
dire, que
elle crois-

tra plus
longue-
ment.

cal, auquel consiste la certaine mesure & duree de nos
vie, comme nous avons amplement demonstre
Objecto. au second chapitre du premier liure. Mais pourquoi
ne sera il aussi bon, que la fille tette semblablement
long temps, veu les raisons deduites, qui semblaient etre
Reponce. communes a lvn & a l'autre sexe? Si la mere de lvn &
de l'autre est bien faine, non phlegmatique ne catarr-
hique, & que les enfans soyent iustement de la com-
plexion requise a leur sexes, il me semble que l'on
n'en doit faire aucune difference: & mesme luyuant
ce que nous avons remontré au cinquième chap.
ce liure ou nous avons enseigné, que la complexion
de chaque sexe doit estre conseruée par son sembla-
ble, comme estant chose naturelle. Et pour ce le lait
de celle qui a fait vn fils, est meilleur a vne fille, d'aut-
tant qu'il est plus froid & humide, contre le vulgaire
opinion. Comment est ce donc que le vulgaire entend
que la fille a moins besoin de teter, que le fils? Je crois
qu'il a retenu cette proposition de quelques ignorans
Medecins: mais il ne l'entend pas, & parce il la raiso-
ne mal, disant vne cause qui n'est pas. Comme aussi le
vulgaire resonne mal, quand il trouve meilleur pour
vne fille: le lait de celle qui a fait vn fils, & au contraire,
en disant que c'est pour les raffraichir. Qui est
donc la vraye raison? Ceste cy, à mon iugement. Les
anciens Medecins, qui peuvent auoir tenu ce propos
au vulgaire, ont toufiours entendu, que chaque mere
fit son deuoir à nourrir ses enfans. Or de celle qui a
fait vn fils, le lait est plus froid & humide: parquoy il
rabat de la chaleur & siccité naturelle de l'enfant. Ce
qui est aucunement prejudiciable à sa température ou
complexion, toutesfois cela revient à quelque com-
odité: c'est qu'il croistrà plus longuement, & deviendra
plus grand. Ainsi il n'y a pas danger que le fils tete al-
lez long temps: & il le faudroit encor plus, si le lait
estoit du tout selon sa complexion. Semblablement la
fille qui tette le lait de sa mere, plus chaud & sec, est
aucunement offensée en sa complexion, & peut estre

tellement alteree de peu à peu que son corps ne croira si auant, qu'il feroit en viant du laict semblable. Parquoy il vaut mieux qu'on la feure plus tost. Mais quoy, (dira quelqu'vn) les viandes qu'on luy donnera cy apres en lieu du laict, ne sont elles plus desfechan-
Obiectio.
tes, que le laict qu'on luy a osté? Il est certain que le laict humecte fort, comme aliment benin & facile à digerer, & de tresgrande substance: mais il est plus chaud que le sang: & que la chair qui est faite de sang. Dont la chair des bestes que nous mangeons, & encor plus son porrage, est moins eschauffante que le laict. Qu'ainsi soit pour peu que la nourrice soit en cholere, ou autrement eschauffee, son enfant (s'il est delicat) sera tantot escharbonillé, teind de rougeurs & serpigne. C'est d'autant que le laict a vne telle trempe, que peu de chaleur d'auârage le rend fort comme vin: auquel aussi, il est tressemblable. Car & lvn & l'autre soit fort nourrissans, chauds & humides entant que alimen-
Respois.
ts, toutesfois le vin est plus chaud, sinon qu'il soit trempé: & pour lors il respond à la téperature du laict.

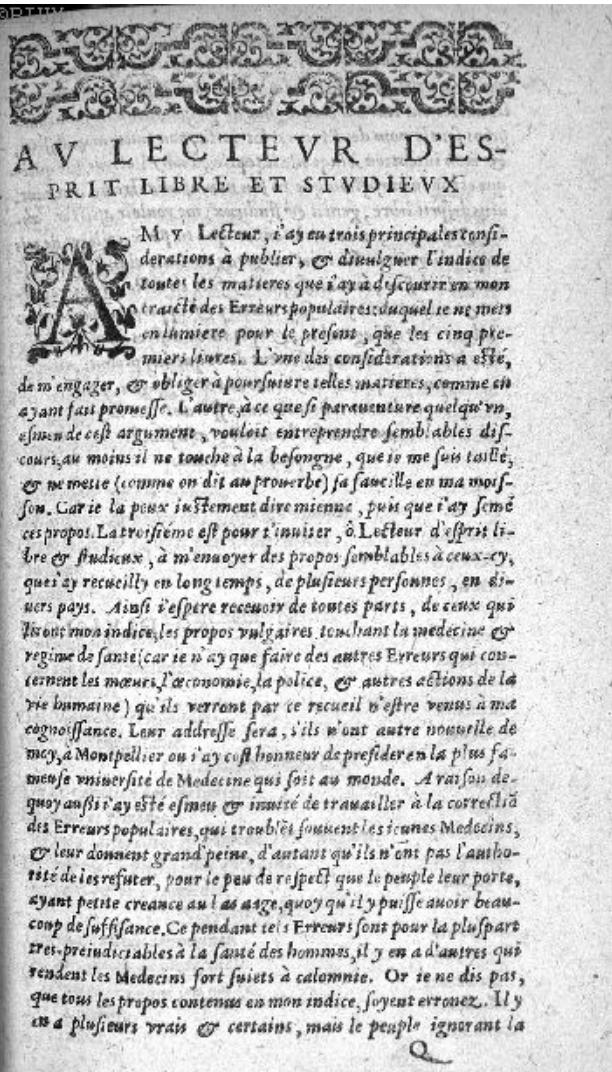
Je fçay bien que plusieurs seront offencez, de ce que ie dis le laict estre chaud. Car on dit communément, qu'il est fait de sang recrudi ou décuit aux mamelles. Ce que ie nie pertinamment. Car il est fait du sang, cuit & elaboré dans le corps glanduleux des mammelles, qui est plus chaud que froid: ainsi que ie soustiens de toutes parties spermatiqes, mais ce differet est pour nos escolles. Reste donc que l'aliment qu'on donne à l'enfant depuis qu'il est feuré, est moins chaud que le laict: fin qu'il luy donast du vin mal trepé. Mais la chair & le porrage sont assez humectatifs, n'eschauffent point (si ce n'est entant que alimens) & sont de plus grād nourriture, dont ils rendent les enfans plus fors. Aussi void on au contraire, ceux qui ont tenu longuement estre pour la plus part mols, delicats & effeminez. Il est bien force, que des premiers iours l'enfant soit nourry de laict, pour trois principales raisons. L'une est, que tout changement doit estre fait de petit

à petit: & il n'y a pas grande difference du sang qui a nourry l'enfant dans la matrice, au lait qui en est fait depuis. L'autre, que l'enfant a ceste inclination naturelle de tenter, & le faict faire sans precepteur: & lie mieux le tetin qu'il ne s'çauoit aualler du porage. Mais la premiere raison est plus valable. Adiouitez y la troisième: que le lait est beaucoup plus aisè à digester que le potage, la chair, le pain, & autres viandes: & que l'estomach de l'enfant mol & tendre ne peut venir à bout d'autre aliment que du lait humide & chaud & perémant.

Or sus tout cela est accordé, voyons maintenant de arrester & conclure, combien de temps doit tenter le fils & la fille. I'ay dit qu'un pareil terme est deu à tous deux, si l'on a choisi du lait: c'est à dire, qu'on donne à la fille le lait de celle qui a fait un fils, & au contraire.

Simon, & que le lait dont on nourrit la fille, soit pour un masle, il vaut mieux la fedrer plutost comme à un an & demy, & que le fils tente ses deux années de quel lait que ce soit, pourvu qu'il soit bon en substance, ie n'y vois aucun danger.

FIN DE LA PREMIERE PARTIE



raison de ce qu'il dit, est comme en erreur, de quoy je le veux
 exempter par mes discours. Il y a donc de ces propos vulgaires,
 que je recherche & recueillis, les uns totalement faux & erronez,
 les autres ont leur cause inscrite du peuple, dont ils sont com-
 pris sous le nom des Erreurs. Et voila mon sujet, mon dessin,
 & mon intention à laquelle je t'eprie, à amy Lecteur (de quel-
 que état, & profession que tu sois) non opiniâtre, ne lourdant,
 ains desprit libre, gentil & studieux) me voullois assister, ay-
 der & favorir, en contribuant ce que tu pourras colliger de tels
 propos vulgaires. Et je les rangeray en leurs classes, pour dis-
 courir là dessus, tout ainsi que j'ay fait en cette première par-
 tie: & mesmement si je suis adverzy & apperçoy, que ce mis-
 laboient ait été agreeable, & que tu en desires la poursuite,
 jusques à l'accomplissement de ce que j'ay promis. Au-
 quel cas, je l'airray toutes autres besonges, pour
 te donner contentement; espérant que tu y
 auras ensemblement grand plaisir
 & profit. A Dieu.

DIVISION

DIVISION DE TOVTE
L'OEUVRE EN SIX PARTIES,
contenant trente Liures.

Premiere partie.

De la Medecine & des Medecins,	Livre 1.
De la conception & generation.	lbu.ii.
De la grossesse.	lbu.iii.
De l'enfantement & gestation.	lbu.iv.
De lait, & de la nourriture des enfans.	lbu.v.

Seconde partie.

De la complexion & consuete.	lbu.vi.
De l'air & des vestemens.	lbu.vii.
De l'apeteit, & de la soif.	lbu.viii.
Des repas.	lbu.ix.
De la digestion.	lbu.x.

Troisième partie.

De manger & des viandes.	lbu.xi.
De l'aprest, & ordre en l'usage des viandes.	lbu.xii.
Des fruits & salades, particulierement.	lbu.xiii.
De boire.	lbu.xiv.
Traité du vin.	lbu.xv.

Quatrième partie.

De couber & dormir.	lbu.xvi.
Des causes des maladies.	lbu.xvii.
Des maladies.	lbu.xviii.
Des ingrémens & maladies.	lbu.xix.
Des viures en maladie.	lbu.xx.

Cinquième partie.

De la curation des maladies.	lbu.xxii.
Des abus & remedes.	lbu.xxiii.
Des mauuaises cures & remedes extranagans.	lbu.xxiv.
Des remedes superficiels & vains.	lbu.xxv.
Des bons & vrais remedes.	lbu.xxvi.

Sixième partie.

Des evacuations communes.	lbu.xxvii.
Des purgations ou medecines.	lbu.xxviii.
Regime de ceux que lon purge.	lbu.xxix.
De la saignee.	lbu.xxix.
De la mort.	lbu.xxix.

Q 2

**DIVISION DE LA
SECONDE PARTIE EN
ses Livres & Chapitres.**

De la complexion & coustume.
Liure sixieme.

O M M E N T se doit entendre, que de sept
en sept ans on change de complexion.
Chapitre premier.

Que chacun doit franoir sa complexion &
portee, asif de la faire plustost comprehendre
au Medecin. Chap. 2

Que le Medecin ayant cognu le malade en sante, est plus prope
a leguerir. Chap. 3

S'il est possible, que le Medecin comprenne en peu de temps la
complexion d'une personne, & s'il vaut mieux s'arrestarde
tout a ceux qui disent le cognosir de longue main. Chap. 4

Contre ceux qui alleguent en toutes choses leur constance, &
mesmes ayant change d'age. Chap. 5

S'il est vray ce qu'on dit, mauaise constance, & bonne constance,
fait bon rompre. Chap. 6

De l'air & des vescemens. Liure 7.

Contre ceux qui disent, que c'est mauaise constance d'estre
souurre en hyuer. Chap. 1

S'il est vray, que le chaffier du liet engendre la rongne. Chap. 2

S'il est bon de sentir le froid, & qu'est-ce qui est bien hyuer. Chap. 3

Qu'on ne peut insufflement limiter la quantite des vescemens, &
de la couverture. Chap. 4

Da ferain qu'est-ce, & s'il tombe sur nous. Chap. 5

De l'air subtil & pris, s'il est mal sain aux vieillards, & com-
ment il donne appetit. Chap. 6

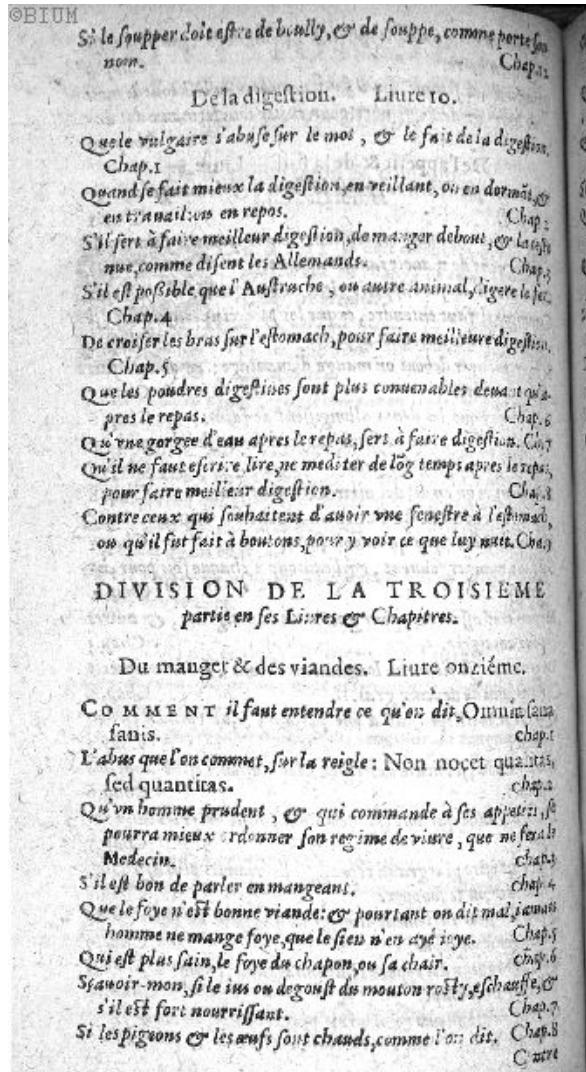
S'il est mal sain d'habiter en estre sus, ou pres d'une eau courante.
Chap. 7

Contre ceux qui se plaignent en estre de la chaleur des nuict,
& ce pendant ils couchent sur la plume, les fenestres fer-
mees. Chap. 8

S'il est

- Si c'est bien dit, aux mois qui n'ont point de R, peu embrasser
 Chap. 9
 C' bien boire.
 Opinion d'une femme, qu'il faut demeurer au lit tout le mois
 de Mars & de Septembre, pour euster tous les maux de l'an-
 née. Chap. 10
- De l'appetit & de la soif. Livre 8.
 D'où vient que le boire appaise la faim, & le manger mitige
 la soif. Chap. 1
 Contre ceux qui mangent tousiours avant qu'auoir faim, & se
 plaignent de n'auoir iamais appetit. Chap. 2
 Comment est-ce quel l'appetit vient en mangeant. Chap. 3
 Comment il faut entendre, ce que les Medecins conseillent, je
 leur de table anecques appetit. Chap. 4
 Si pour manger debout on mange d'avantage: & si cela fait
 plus croître. Chap. 5
 S'il est tray que les dents allongissent de faim. Chap. 6
 Comment est-ce que la faim cause descente de rheume, &
 rend l'homme plus chagrin. Chap. 7
 D'où vient ce qu'en dit des altaviz, cracher couzon. Chap. 8
 Des repas, & de l'embon-point. Livre 9.
 Du nombre des repas qu'on doit faire. Chap. 1
 S'il faut manger souuent, & beaucoup à chaque fois pour en-
 graisser. Chap. 2
 Mijens tres assuriez, pour guerir de la maigreut, & autres
 pour amäigrir. Chap. 3
 De ceux qui se tiennent longuement debout, soudain apres le
 repas, afin de deuenir gras. Chap. 4
 Qui est le meilleur estat d'une personne, que l'on ditz en bon
 point. Chap. 5
 Si auoir mon, si l'heure des repas iloit tousiours estre à mesme
 point. Chap. 6
 De l'intervalle qui doit estre communement entre les deux re-
 pas. Chap. 7
 Quel doit estre plus grand repas, & de viandes plus difficilez,
 le dîner ou le souper. Chap. 8
 Qu'on ne peut iustement limiter la quantité du boire & du
 manger à nos repas. Chap. 9
 Que la longueur des repas est dommageable, comme aussi de se
 bâter beaucoup. Chap. 10
 Qui engrange mieux & ncurrit plus le boully, ou le rosy.
 Chap. 11.

Q 3



Contre ceux qui disent que le poivre refroidit, & que les artichauds & les truffes eschauffent.	Chap.9
Que la chair du poure eau est la plus nourrissante de toutes: & quelle est sa dignité.	Chap.10
Que les boudins ne valent rien garder: dont la constume est d'en faire des presents.	Chap.11
S'il est vray que la sariette empesche de cuire le sang.	Chap.12
Que le rat, chat, & plusieurs autres bestes, sont aussi bonnes que celles que nous mangeons.	Chap.13
Que c'est un desordonné appetit d'user des truffes, & des châtaignes.	Chap.14
S'il est vray que les truffes, artichauds & brûstres rendent l'homme plus gaillard à l'acte venérien.	Chap.15
D'une bonne femme qui fit manger à son mary un de ses testicules, pensant qu'il seroit autant gaillard qu'au paravant.	Chap.16
Que le bon poisson est meilleur en été, mesme aux choleriques & fureux, que n'est la chair.	Chap.17
Que le froumage est pire, tant plus est vieux, sinon à servir d'espicerie.	Chap.18
D'où sont venues les entrees & deserts, presudictables à la saute.	Chap.19
Comment il faut entendre la diversité des viandes en un repas, defendues des Medecins.	Chap.20
De l'apprest & ordre en l'usage des viandes.	Liure 12.
Quel l'apprest de toutes viandes a été premièrement enseigné des Medecins.	Chap.1
Que la chair n'accendrie au serain: & les diuers moyens de l'attendrir.	Chap.2.
Si la chair moins cuite, & la plus fraiche est la plus nourrissante.	Chap.3
Essoyez-moi, si la chair froide est moins saine que la chaude.	Chap.4.
Que la chair bachee & puis cuite, est de mauaise digestion: cuite & puis bachee, ne raut qu'à ceux qui ont mauaises dents.	Chap.5
Qui est plus sec le boully, ou le rosty.	Chap.6
Qui doit estre premier mangé, le boully ou le rosty: & le facil ou difficile à digérer.	Chap.7
S'il est vray que de manger sa soupe froide, & toute dernière,	

- auant le fruit, engroissous il est plus sain. Chap. 1
 Quand est meilleur la laitue, à l'entre ou à l'issée dure.
 pas. Chap. 2
 Quand doit estre mangé le fruit au commencement ou a la
 fin. Chap. 3
 S'il est meilleur d'ester la croûte du pain, & la garder pour
 l'issée, afin de clore la beache de l'estomach. Chap. 4
 Des fruits & salades particuli-
 rement. Liure 13.
 Qu'on accuse bien souuent les fruits à tort, presque de tous les
 manz qui viennent en esté. Chap. 1
 Contre ceux qui estiment les figues & melous, plus mal sains
 que tous autres fruits. Chap. 2
 Qui est pire, le raisin ou le vin nouveau. Chap. 3
 Pourquoy dit-on, si femme estoit que vaut pomme, il n'en
 donneroit à son ribaud. Chap. 4
 Se auoit mon, s'il est sain de manger besucoup de pain avec le
 fruit. Chap. 5
 Comment se doit entendre ce qu'on dit, post crudum pa-
 rum. Chap. 6
 Que la salade doit estre beaucoupl plus forte de sel, que de vi-
 aigre : & pourquoy dit-on qu'il faut quatre personnes à la
 bien composer. Chap. 7
 Que la laitue est plus saine avec du miel, qu'autrement. Chap. 8
 Du boire. Liure 14.
 S'il est bon de manger beaucoupl auant que boire, & (comme on
 dit) faire bou fondement. Chap. 1
 Pourquoy dit-on, que le boire en mangeant sa soupe, gaste les
 dents, & en Allemagne que cela fait venir le goutre. Chap. 2
 S'il est meilleur de boire peu & souuent en vn repas, ou à grés
 traictz. Chap. 3
 Si c'est malfait de boire, quand on se va coucher. Chap. 4
 Que vaut mieux, boire soi ou tard apres le repas, si on est cou-
 traint de boire. Chap. 5
 Contre ceux qui disent, qu'il faut boire aussi chaud que son sang,
 mesme en Esté: & s'il est sain de raffraichir le vin. Chap. 6
 Comment il faut prendre la legiereté de l'eau, qui est tantre-
 commandee. Chap. 7
 Contre ceux qui disent, que l'eau cause le coeur. Chap. 8
 S'il est vray ce qu'on dit en Allemagne, que le boire d'eau fait
 la veue claire, & les dents blanches. Chap. 9
 S'il

S'il est vray, qu'en vostre rompu fait remiseuse.	Chap.10
Traicté du vin.	Liure 15.
De la nature du vin, & de ses differences.	Chap.1
Quel vin est dit vieux ou nouveau, selon les anciens Grecs.	
Chap.2	
Quel vin est plus chaud, le vieux ou le nouveau.	Chap.3
Si le vin doit estre permis aux enfans.	Chap.4
Quel vin on peut permettre aux febriétans.	Chap.5
Que l'on se peut & doit souvent passer du vin : dont il n'est tant necessaire que cuide le vulgaire.	Chap.6
Si le vin bouret ou trebouset, doux & piquant, est sain.	Chap.7
Si le vin rouge est plus naturel & sain que le blanc : & si le vin blanc convient mieux à dîner qu'à souper.	Chap.8
Si c'est bien dit, vin sur lait est souhait, lait sur vin, est re- vin.	Chap.9
Pourquoy dit-on, que l'on voit plus de vieux yuorongnes, que de vieux Medecins.	Chap.10
Où nient que les hydropotes naturels s'addoucissent au vin, l'aiment plus que les autres communément.	Chap.11
S'il est vray que le sel mis dans le vin trouble l'esprit, enure & infense.	Chap.12
S'il est mal fait de mesler les vins qu'on doit boire, dans la pinte, ou le verre.	Chap.13
Qui est plus sain, de mettre l'eau sur le vin, ou le vin sur l'eau, & de le tremper tost ou tard avant boire.	Chap.14
S'il faut tremper d'avantage le premier traict : & s'il va au feve particulierement.	Chap.15

DIVISION DE LA QVATRIE ME
partie en ses Liures, & Chapitres.

Du coucher & dormir. Liure 16.

Si auoir mons les pieds au lit & doyent estre plus hauts que les reins, & la teste plus haute que les pieds.	Chap.1
Se coucher sur le ventre est le meilleur, pour ne qu'on touche la teste de costé.	Chap.2
Contre ceux qui disent que le liet attire, & affoiblit le malade.	Chap.3.
S'il est vray que manger des pieds, fait dormir, comme l'on dit.	Chap.4.

© BIUM
Comment se peut faire, qu'en dormant quelqu'un chemine,
sorte de la maison. Chap. 1
Pourquoy dit-on, qui des dîsne, & surtout des enfans. Chap. 2
Pourquoy est-ce, que le dormir sur iour est reproché, & n'importe
tost apres dîsner, ou à midi. Chap. 3
Que le dormir matin engraffe fort : dont est dîse, la gaill-
matinée. Chap. 4
Si c'est assez dormy, quand on ferre ay sement les pointes de ses
doigts. Chap. 5
Pourquoy dit-on, que le froumage fait resiller, & est bon com-
les larrons. Chap. 6
Des caules de maladic. Liure 17.
Que la goutte ne vient moins de travail importun, que de gra-
de vifineté. Chap. 7
S'il est vray, que l'embrasser debout engendre les gouttes, com-
l'on dit. Chap. 8
Que de la verole on peut devenir ladre. Chap. 9
Contre ceux qui attribuent tous les maux des enfans aux vers
des femmes à la matrice, & des travailleurs au morfond-
ment. Chap. 10
S'il est vray ce que disent les Allemans, que le veringe prend la
filles qu'en ne marie avant 28 ans. Chap. 11
Que l'ignorance des causes en plusieurs maladies, a introu-
ve faux soupçon de scrocelerie & d'empoisonnement. Chap. 12
Que les choses douces empêchent plus les vers qu'elles ne les in-
gendent : & comment est ce qu'elles gâtent les dents. Chap. 13
S'il est vray ce qu'on dit, que les vers s'engendent de manger la
chair sans pain. Chap. 14
Pourquoy dit-on que manger le pain chaud gaste les dents. Chap. 15
S'il est vray ce que l'on dit, qu'en devant pastre de manger be-
coup de pain. Chap. 16
Que l'inflammation des yeux, & l'ulcération de poumon, soit
contagieuses, non pas la dissimile. Chap. 17
S'il est bon de contregarder les enfans de ceux qui ont la rai-
geolle, petite verolle, & semblables maux. Chap. 18
S'il est vray que qui prend la peau de verolle d'un qui en a be-
coup, en aura peu, & au contraire. Chap. 19
Contre ceux qui pensent toute fièvre estre de froid, horsnielle
qu'on nomme chaude. Chap. 20
D'où procede le frisson, & le retour des fièvres terminées. Chap. 21
S'avoir mon s'il y a quelque raison de dire, qu'on parle de celuy

à qui les autreilles cornent.	Chap. 16
Qu'en sourd de naissance est muet nécessairement, comme qui jeroit mourry auques des muets.	Chap. 17
Folle superstition de ne rompre les ongles es iours qu'il y a R. mais qu'il faut bien obseruer la Lune, comme auſſi a coupper les cheueux.	Chap. 18
Se le linge blanc augmente les fluxe immoderer.	Chap. 19
Des maladies. Liure 18.	
Que les lepreux des Hebreuix n'eflouent pas ladrer.	Chap. 1
Differance entre rhume, defluxion, & catbarre, felon le ruit- gire.	Chap. 2
Differance de goutte naturelle, à celle qui est de verolle.	Chap. 3
Que la verolle quant à ſon genre ou eſſeſe, n'eft mal nouueau, & moins encor les paſſes couleures des filles.	Chap. 4
Des poils qui ſortent a l'efchirre des enfans nommez Seides, mal incongru aux anciens.	Chap. 5
Des croches abbatu, & moyens de le releuer.	Chap. 6
Des ſuſſaux, que lon penſe creuer en frottant ſort le bras.	Chap. 7
Des vers polu, qu'on dit traueſer le cœur auant qu'on meure; & de celuy qu'on dit a deux testes qui fait mourir les enfans.	Chap. 8
S'il eſt vray que le phibis que crache tout le poumon, inſques à vu petit morceau.	Chap. 9
Contre ceux qui diſent, que le foys diminu & ſe fond aux y- uergognes, inſques à la groſſeur d'une noiu.	Chap. 10
Des iugemens es maladies. Liure 19.	
Contre ceux qui n'eflouent qu'ueux les manx qu'ils ſauuer nommer, combien qu'ils s'y faillent le plus ſouuent.	Chap. 1
Des mifpris des feuures, combien que les maux de chalent abre- gent plus la vie que les autres.	Chap. 2
De ceux qui n'eflouent la feuure.	Chap. 3
Contre ceux qui enuyent l'wine au Medecin ſeulment pour iuger quel mal on a: & veulent qu'il deuine tout.	Chap. 4
Des iugement qu'on peut faire des prives pertee.	Chap. 5
Contre ceux qui mesprisent les Medecins, pour avoir iugé au- trement de la maladie, qu'il n'eſt aduenu.	Chap. 6
Contre ceux qui veulent mal de mort au Medecin, qui aura iugé leur mal eſtre mortel.	Chap. 7
Qu'il ne faut acuer les remedes, quand le mal augmente de ſomeſſe.	Chap. 8
Des viures en maladie. Liure 20.	
Qu'il ne faut refaifer du tout leurs appetits aux malades fort	

OBITUUM	
deçonsitez.	Chap. 1
Que la diversité des viandes est requise aux malades.	Chap. 2
Contre l'absurde ignorance de ceux qui croient tout au Medecin, sauf en la quantité des viures.	Chap. 3
Contre ceux qui donnent plus de nourriture aux malades, que aux sains, & encor plus s'ils sont vieux.	Chap. 4
Des potages à minuit, & des erges-mondez au matin, que le dormir suffisante plus les malades, s'ils y peuvent vaquer.	Chap. 5
Qu'un corps abbatu de maladie, ou de langueur, ne peut être refait à force de nourriture.	Chap. 6
Contre ceux qui pensent rompre tout mal prochain, ou présent, par travail & famine.	Chap. 7
Que les plus viens chappons ne sont si bons, à faire potage, nourrissans, ou des restaurants, que les jeunes.	Chap. 8
Que l'or aux restaurans doit estre battu, ou limé, non pas en chaînes ou pieces d'or.	Chap. 9
Contre ceux qui desdaignent le lait de femme, & préfèrent celuy d'asneffe.	Chap. 10
DIVISION DE LA CINQUIÈME partie en ses Liures & Chapitres.	
De la curation des maladics.	Liure 21.
S'il est permis aux Medecins de tromper les malades.	Chap. 1
S'il est défendu aux Medecins de se penser eux mesmies.	Chap. 2
Que le vulgaire a de bons remedes : mais qu'il n'en fait pas usage.	Chap. 3
Contre ceux qui s'arrestent aux remedes que fait le vulgaire, sans les communiquer aux Medecin.	Chap. 4
Contre ceux qui disent, qu'à la fièvre quarte, & à la goutte, les Medecins ne voient goutte.	Chap. 5
Que la revolte peut estre parfaitement guerie, & de la grande variété des moyens sudorifiques.	Chap. 6
Que la peste est fort guérissable, & d'où vient que tant de gens en meurent.	Chap. 7
Contre ceux qui reprochent l'omission en la rongne, disans que elle la fait rentrer au corps.	Chap. 8
Des abus des remedes.	Liure 22.
Abus de ceux qui vont à mesmes baings, pour contraires malades.	Chap. 1
Qu'on eschauffe trop les baings qu'e fait dans la maison.	Chap. 2

Q'on abuse fort des lemen contra, & des potus contre verms.	Chap.3
Ques les femmes tuent les febricitans d'abstinence de boire, abo- dance de viures, & enuyens a couverture, & quel regime co- usent a vs febricitant.	Chap.4
Si le lauer de teste humecte plus qu'il ne dessicche, sison qu'on l'essuge au Soleil.	Chap.5
De ceux qui gardent toute leur vie des receutes, dont ils se sont bien trouuez, quelquefois, & en font present aux autres.	Chap.6
Des mauuaises cures, & remedes extrauagans.	Liure 23.
De la pernicieuse regle, qu'un desordre gueut l'autre.	Chap.1
Contre ceux qui sont desordre en leurs maux, a l'imitation de ceux qui n'en sont morts.	Chap.2
Pourquy dit-on que d'un desordre viennent quatre ordres.	Chap.3.
S'il est bon de boire son saoul durant l'accez, de la fiestre, & s'il faut boire chaud au froid.	Chap.4
De ceux qui boyent a ieun un doigt de vin, contre le vertige, migraine, & tremblement.	Chap.5
De ceux qui au mal d'estomach, y appliquent une assiette d'ef- tain froide.	Chap.6
De ceux qui a la cholique mettent sur le ventre une serviette monilee d'eau froide.	Chap.7
Des remedes superstitieux & vaus.	Liure 24.
Contre ceux qu'ils s'arrestent du tout a l'efficace des brevets, sans purgation, ou autres remedes.	Chap.1
Comment il est possible de remettre une dislocation, sans roter, ou toucher le malade.	Chap.2
De l'eau conjuree, du drapeau, charpis & lard conjurez, a gue- rir playes & ulcères.	Chap.3
De conjurer la matrice, & s'il est ray, que le mal de mere acce- le, tenement d'avantage.	Chap.4
Contre les femmes qui guerissent leurs enfans par sorcelerie.	Chap.5.
Si les herbes cueillies la veille de la S. Jean, ont plus de vertu qu'a un autre iour.	Chap.6
De la graine de fengiere, & dunoyer qui n'ade noys que le iour de la S. Jean,	Chap.7

De chauffer tonsion's premiere la jambe qui respond au costé de
la douleur; pour guarir de la nephritique. Chap. 8
De la rose de Hiericho, pour ayder à l'enfantement. Chap. 9
Des secrets que les ignorans & frasqueux rament, bailleret de
main en main à mode de cabale. Chap. 10

Des bons & vrais remedes. Liure 25.
De vinage à guerir plusieurs malades. Chap. 1
pourquoy on ordonne à ceux qui sont eschanffez, de piffer, &
boire du vin pur. Chap. 2
Des amellettes avec toille d'araigne, contre le mal de ventre
qu'ont les enfans. Chap. 3
Des ails qu'on fait manger aux enfans es mois d'Avril & de
May, pourles preseruer de vermine. Chap. 4
Pourquoy cest-ce qu'on enveloppe de rouge, ceux qui ont la
geolle. Chap. 5
Qu'il n'y a meilleur remede contre la ladrerie, que la castra-
tion. Chap. 6
Du bol donne contre la pleurefie. Chap. 7
Comment se doit entendre ce qu'on dit, à mal de teste, estoysas
de vin. Chap. 8
Pourquoy dit-on, que le mal de mere, requiert le pere. Chap. 9

D I V I S I O N D E L A S I X I E M E
partie en ses Liures & Chapitres.

Des euacuations communes. Liure 26.

Contre ceux qui s'accostument à vomir tous les iours. Chap. 1
Contre ceux qui gastent leur estomac de choses remouffantes,
pour auoir le ventre lasche. Chap. 2
De ceux qui marchent les pieds nuds sur un lieu froid, apsu d'a-
voir le ventre lasche. Chap. 3
Comment il faut entendre, l'auoir bon ventre. Chap. 4
Quel est pire la constipation ou le ventre fort lasche. Chap. 5
Contre ceux qui ne sont jamais bien à leur aise, que quand ils
vont souuent à selle. Chap. 6

Des purgations ou medecines. Liure 27.
Contre ceux qui pour reproquer les medecines, alleguent la viseil.
leffe de ceux qui n'en prindrent jamais. Chap. 1

Contre ceux qui refusent des Medecines, pour la prevention, diseans que c'est mauuaise conuinance.	Chap. 2
Que la purgation comment en toute saison, voire durant les jours Caniculiers.	Chap. 3
que les enfans & les femmes enceintes peuvent estre purgées	
Chap. 4	
De ceux qui refusent les Medecines, & mesmes les iulaps, disans que cela les degoute.	Chap. 5
Que les plus belles medecines ne sont pas les meilleures; ny celles qui en petite quantité op'ent fort.	Chap. 6
Qu'il ne faut estimer la bonne purgation, de la grand' quantité, moins du nombre des selles.	Chap. 7
Contre ceux qui crient les pillules devoir estre touſtours en nombre impair.	Chap. 8
Regime de ceux que l'on purge.	Liure 28.
Contre ceux qui font des ordre à boire & à manger, le soir au parasans que prendre Medecine.	Chap. 1
Comment il se fait gouerner le iour de la Medecine, & si on peut dormir incontinent apres.	Chap. 2
Qu'il ne se fait constraindre à vomir la Medecine, apres qu'on l'a retenue une heure, ou environ.	Chap. 3
De l'heure des bouillon, & si c'est mal fait d'y mettre du sel.	
Chap. 4	
De nombre & de l'heure des repas qu'il convient faire le iour de la Medecine.	Chap. 5
Pourquoy est-ce que l'on tient enfermez, ceux qui ont pris Medecine.	Chap. 6
De la saignee.	Liure 29.
Si c'est mauuaise conuince d'estre purgé, ou saigné tous les ans, & si cela apporte nécessité de continuer ainsi toute sa vie.	
Chap. 1	
Contre ceux qui craignent par trop la saignee, & ont opinion que la premiere sauve la vie.	Chap. 2
S'il est vray ce qu'on dit en Allemagne, que le iour de la saignee il faut estre sobre, & le tiers iour d'apres faut estre jure, ou bien faul.	Chap. 3
Pourquoy les mesmes Allemans defendent le parler à ceux qui ont saigné & permettent le rire.	Chap. 4
Qu'on peut saigner les femmes grosses, les enfans, & les vieux.	Chap. 5

Contre ceux qui temerairement & trop souuent rgent de la
saignee. Chap. 6.
S'il est vray que la saignee affabilisse la venè. Chap. 7.

De la mort. — Livre 30.

- Pour quoy dit on, que les prestres meurent de froid, les riches de
faim: & les pauvres de chaud. Chap. 1.
Pour quoy est ce que les riches vivent moins que les pauvres,
& les gras que les maigres. Chap. 2.
D'où vient communement ceux qui ont plus d'opinion de mourir,
eschappent mieux que les autres. Chap. 3.
D'où vient que communement les plus cheris meurent plus
que les autres. Chap. 4.
Contre ceux qui disent, iamais mort ne fut sans regret. Chap. 5.
Qu'on inge mal des Medecins, quand aucun meure de la mal-
die, donc plusieurs autres sont gueris. Chap. 6.
Si c'est mal fait au Medecin, d'abandonner le malade qu'il a
devoir mourir. Chap. 7.
Erreur de ceux qui pensent toufiours mourir de la mort de leurs
parents, & en l'age qu'ils sont morts. Chap. 8.
Extreme folie de ceux qui veulent s'anoir des denims, quand
dequoy ils doivent mourir. Chap. 9.
Des ans Climateriques, il y a raison qu'on les deyme craintifs,
comme flans menacez de mort. Chap. 10.
S'il est vray ce qu'on dit, qu' tard entende, tard desaparaist. Chap. 11.
D'où vient que chacun craint tant la mort, veu que ce n'est
pas mal, ains la fure de tous maux. Chap. 12.

ADVERTISSEMENT.

L'Auther toutesfois etant preuenus de mort, n'a feru mees
execution ses promeſſes. Ainsi voit-on le plus souuent que
l'homme propose, & Dieu en dispose.